

No 342

James Westfall Thompson

University of Chicago

COURS

D'HISTOIRE UNIVERSELLE

PAR

J. SCHŒTTER

PROFESSEUR D'HISTOIRE A L'ATHÉNÉE ROYAL GRAND-DUCAL DE LUXEMBOURG,
DOCTEUR EN PHILOSOPHIE ET LETTRES

DEUXIÈME VOLUME

HISTOIRE DU MOYEN-AGE



LUXEMBOURG
PIERRE BRUCK, LIBRAIRE-ÉDITEUR
1874

ERRATA

Page 127, au lieu de Otton III (983-992), lisez: *§ 4. Otton III, (983-1002).*

Page 144, dernière ligne, lisez: *Forchheim.*

INTRODUCTION.

Jésus-Christ no voulait répandre sa doctrine ni par la force ni la violence, mais par la douceur et la persuasion. La propagation de l'Evangile ne pouvait dès lors se faire que d'une manière lentement progressive, surtout en présence des attaques formidables de la part du monde païen qui lui était hostile. Cependant, malgré tous les efforts des empereurs romains, malgré dix persécutions sanglantes décrétées contre les partisans de la nouvelle doctrine, la force divine de l'Evangile finit par triompher de tous les obstacles, preuvo irréfragable de l'impuissance des efforts de l'homme contre la volonté de Dieu. Les belles paroles de Tertullien, „le sang des martyrs est la semence de nouveaux chrétiens“, se vérifia de la manière la plus éclatante. Du sang des victimes immolées aux idoles du paganisme a surgi toute radieuse l'Eglise chrétienne, répandant partout la bénédiction et travaillant sans relâche à la régénération et à la sanctification du genre humain. Aucune puissance du monde, mêmo „les portes des enfers“, n'ont pu prévaloir contre elle.

La conversion de Constantin-le-Grand fut une brillante victoire pour l'Evangile, mais la rénovation intellectuelle et sociale de l'humanité ne pouvait se faire, aussi longtemps que la civilisation gréco-latine avec son organisme politique restait debout. Le vieux monde, refusant de donner la liberté à la Parole divine, devait être bouleversé de fond en comble. Il périt sous les coups do ces vigoureuses peuplades qui, abandonnant les régions nébuleuses et inhospitalières de la Germanie, vinrent se ruer sur les provinces de l'empire et fonder, sur les ruines du colosse romain, de nouvelles sociétés. C'est à partir de la dissolution de l'empire d'Occident par suite de la migration des peuples, que commence l'histoire politique des peuples chrétiens.

Trois éléments concoururent à former le nouvel ordre social : l'élément romain, l'élément chrétien et l'élément germanique. L'élément chrétien ou religieux prévalut et devint le principe

générateur de la nouvelle société, lo trait d'union entre les Romains et les Germains. L'Eglise emprunta à la oivilisation de ces deux peuples ce qu'il y avait de plus convenable, de plus parfait et, en lui imprimant un cachet chrétien, elle finit par opérer une merveilleuse fusion de ces institutions qui formèrent bientôt la base des nouveaux empires germaniques.

Ces quelques observations préliminaires suffisent pour montrer que l'histoire du moyen-âge n'est, en réalité, que l'histoire des Etats chrétiens de l'Occident qui, sous la garde et la conduite de l'Eglise et de ses chefs suprêmes, les papes, devaient représenter, d'une manière ostensible, le règne de Dieu sur la terre.

A côté de la société chrétienne de l'Occident, il s'était formé en Orient la société musulmane qui, avec une rapidité étonnante, avait atteint d'un côté les Pyrénées, de l'autre l'Hymalaya. L'Islamisme entra en lutte ouverte avec l'Evangile, lutte gigantesque dans laquelle les peuples de l'Europe, d'abord vaincus, finirent par poursuivre leur ennemi jusqu'en Asio et en Afrique.

Outre ces deux sociétés, il y avait encore l'empire grec ou byzantin qui, par l'immobilité de ses institutions, s'affaiblissait de jour en jour. Ce n'était que grâce à la lutte entre le monde chrétien et le monde musulman et à la décadence de l'empire des Arabes qu'il put traîner sa faible existence jusqu'au milieu du XV[e] siècle.

L'histoire du moyen-âge est principalement cello des Etats catholiques de l'Occident qui, unis par le lien de la religion, formaient, sous la direction des souverains-pontifes, la républiquo chrétienne. Ce lien, qui maintenait l'harmonie entre tous los peuples de l'Europe, fut violemment brisé par la grande apostasie du XVI[e] siècle. Cet événement marque la fin de l'histoire du moyen-âge.

I.

LE MONDE ROMAIN ET LE MONDE BARBARE AVANT LA MIGRATION DES PEUPLES.

—

§ 1. État politique de l'empire romain.

La monarchie absolue, inaugurée par Dioclétien, achevée et consolidée par Constantin, dura jusqu'à la dissolution de l'empire. L'empereur réunissait en sa personne tous les pouvoirs de l'État; sa volonté était la loi suprême pour tous les peuples de sa vaste domination.

Depuis le IVme siècle presque toutes les villes avaient été élevées au rang de *municipe*. Les habitants de ces villes qui possédaient au moins vingt-cinq arpents, se nommaient *curiales* et formaient le sénat ou la curie qui délibérait sur les affaires du municipe et élisait dans son sein des magistrats pour les administrer. Les municipes étaient écrasés par de lourdes contributions et comme tous les curiales étaient personnellement responsables du recouvrement des impôts, ils finirent par succomber aux charges devenant de plus en plus accablantes, et leurs propriétés passèrent en majeure partie à l'Etat.

Les habitants de l'empire étaient divisés en cinq classes.

1. Les *sénateurs*. Nommés directement par l'empereur, les sénateurs formaient une espèce de noblesse et siégeaient au sénat de Rome ou de Constantinople. Leur nombre était considérable. Presque tous les grands propriétaires de l'empire avaient été élevés à cette dignité. De droit ils étaient exempts de la torture et des fonctions municipales dans les villes de province, mais ils étaient soumis à des taxes plus élevées et parfois même à des prestations extraordinaires.

2. Les *petits propriétaires*. Ils avaient une propriété foncière d'au moins vingt-cinq arpents. C'était la classe des curiales, qui ne tarda pas à être complètement ruinée par le régime municipal de l'empire.

3. Les simples *hommes libres*. Cette classe comprenait les marchands, les artisans et tous ceux qui possédaient moins de vingt-cinq arpents. Ils étaient exclus de l'administration du municipe.

4. Les *colons*. Cette classe renfermait la majeure partie des habitants de la campagne qui cultivaient, contre une redevance annuelle, les terres des grands propriétaires. Ils avaient conservé, il est vrai, leur liberté personnelle, mais ils n'étaient en réalité que des serfs attachés à la glèbe, privés de la plupart des droits de l'homme libre. Ils différaient des esclaves, en ce qu'ils avaient le droit de contracter mariage et de passer à leurs enfants les terres qu'ils avaient prises à ferme.

5. Les *esclaves*. Ils ne possédaient aucun droit politique ni civil; ils se trouvaient sous la puissance absolue de leurs maîtres.

En général, l'empire romain présentait les dehors d'un Etat solidement établi et bien gouverné, mais l'organisation intérieure, qui était l'œuvre de la violence et de la perfidie, manquait de vie et de force et ne pouvait être maintenu que par l'oppression. Ecrasées par des impôts exorbitants, ravagées par les incursions dévastatrices des barbares, opprimées par le gouvernement arbitraire d'insatiables gouverneurs, les provinces gémissaient dans la plus profonde misère, sans avoir le moindre espoir de voir s'améliorer leur sort. Aussi, loin de s'opposer à l'invasion des Germains, les peuples opprimés les recevaient-ils en libérateurs. Salvien, prêtre de Marseille, qui vivait au sixième siècle, nous apprend même qu'un grand nombre de citoyens romains se réfugiaient dans les provinces soumises à la domination des conquérants germaniques, dans l'espoir d'y trouver une servitude plus tolérable que leur liberté. „Ce nom de citoyen romain, dit-il, autrefois si estimé et payé si cher, aujourd'hui on le fuit, on le répudie; il n'a plus de prix, il est presque infâme."

Deux nouveaux éléments, l'élément chrétien et l'élément germanique, s'emparèrent alors de la société prête à se dissoudre et créèrent un nouvel ordre politique et social.

§ 2. L'Eglise.

Le christianisme a pour mission de régénérer à la fois l'homme et la société civile. Ses principes immuables doivent diriger non seulement la vie privée et publique de tout homme, mais ils doivent pénétrer et féconder aussi toutes les institutions politiques et sociales. L'Etat doit être chrétien, c'est-à-dire les gouvernants, tout en protégeant les intérêts matériels des gouvernés, ne doivent

pas perdre de vue la fin suprême à laquelle la société est appelée. Par des lois sages et justes, ils sont tenus de contribuer, dans la mesure du possible, à l'établissement du règne de Dieu sur la terre. Pour que le christianisme pût remplir cette double mission et exercer son influence légitime sur la société, il devait avoir une constitution extérieure. C'est cette constitution que lui donna son divin fondateur par l'institution de l'Eglise.

C'est à l'Eglise que Jésus-Christ a confié le dépôt de sa doctrine, en lui promettant son assistance jusqu'à la fin des siècles. Par cette promesse, le Sauveur du monde déclara solennellement qu'il y aurait toujours une Eglise visible, dispensatrice des sacrements et gardienne de la pureté de sa doctrine.

Dès la naissance du christianisme, ceux qui se consacraient spécialement au service de Dieu et de son Eglise, formaient le sacerdoce ou le clergé. Celui-ci est un corps hiérarchiquement organisé, à la tête duquel se trouve comme représentant et centre de l'Eglise, l'évêque de Rome, le successeur de saint Pierre, à qui Jésus-Christ a confié le gouvernement suprême de son Eglise. A côté du chef de l'Eglise sont placés les évêques, les successeurs des apôtres, et sous la direction de ceux-ci les prêtres, les diacres, les sous-diacres et les autres membres attachés exclusivement au service de Dieu.

Pendant les trois premiers siècles, l'Eglise avait eu continuellement à endurer des persécutions sanglantes. Accusés de propager des principes subversifs de l'ordre social et de former une secte dangereuse à l'Etat, les chrétiens avaient été saisis, décapités ou jetés en pâture aux bêtes fauves. En même temps il surgissait au sein de l'Eglise des hérétiques qui attaquaient sa doctrine et sa discipline. Mais à toutes ces calomnies, à toutes ces attaques, elle n'opposait que le calme et la dignité. L'Eglise souffrait, mais elle finit par triompher de tous les obstacles. Le nombre des fidèles s'accrut tellement que déjà, à l'époque de Constantin-le-Grand, à peu près la moitié des habitants de l'empire avaient embrassé la religion chrétienne.

La conversion de Constantin décida beaucoup de païens à passer au christianisme Bon nombre d'entre eux se laissèrent guider par des considérations mondaines et par leur intérêt matériel et embrassèrent la religion chrétienne sans conviction et sans préparation. Ce fut ainsi que les vices du monde païen se répandirent parmi les chrétiens et que la corruption des mœurs prit insensiblement le dessus. Les empereurs empiétèrent à leur tour sur le domaine de l'Eglise. Comme maîtres absolus de l'empire, ils prenaient souvent sous leur protection les hérétiques,

expulsaient les évêques légitimes et s'arrogeaient même le droit de publier des définitions dogmatiques. L'Eglise ne pouvait souffrir de tels empiètements et il éclata de nouveau des conflits. Ceux-ci étaient d'ailleurs inévitables, aussi longtemps que subsistaient les institutions païennes de l'empire romain. Ce fut alors que parurent les Germains que leur vie domestique rendait plus accessibles à la doctrine chrétienne; ils reconnurent à l'Eglise le droit d'exercer son influence légitime sur la société civile.

§ 3. Les Germains.

1. *Notions géographiques sur la Germanie.* La Germanie s'étendait du Rhin à la Vistule et du Danube à la mer Glaciale, au nord de la presqu'île scandinave. C'était un pays âpre, couvert de nombreux marécages et d'épaisses forêts dont les plus connues et les plus considérables étaient la forêt Hercynia et la forêt Noire. Dans le nord se déroulaient de vastes plaines entrecoupées par des contrées marécageuses et par des montagnes peu élevées. La rigueur du climat et le ciel brumeux ne permettaient que la culture de quelques espèces de céréales. Les montagnes étaient peuplées d'élans, de bisons et d'ours, animaux que l'on trouve encore aujourd'hui dans les contrées glaciales du Nord.

Le pays était occupé par un grand nombre de tribus indépendantes qui n'étaient unies entre elles par aucun lien politique. Elles considéraient *Teut*, descendant du dieu *Odin*, comme le père du peuple. Teut eut un fils, *Mannus*, dont trois fils: *Ingévon*, *Istévon* et *Hermion* devinrent les pères des trois tribus germaniques, les *Ingévons*, les *Istévons* et les *Hermions*. Cette généalogie rentre cependant dans le domaine de la fable et ne repose sur aucun fondement historique.

Géographiquement, les Germains pouvent être divisés en quatre grands groupes.

a. *Groupe occidental.* Les *Bataves* entre les différents bras du Rhin; les *Frisons* entre le Rhin oriental et l'Ems; les *Chauques* entre l'Ems et l'Elbe; les *Usipètes*, les *Tenchtères* et les *Sicambres* sur la rive droite du Rhin; les *Bructères* et les *Marses* sur les bords de l'Ems et de la Lippe; les *Langobards* au-delà de l'Elbe; les *Chérusques* et les *Cattes* sur les bords du Wéser.

b. *Groupe méridional.* Les *Hermandures* sur les bords du Mein; les *Boïens* entre le Danube et les Alpes; les *Marcomans* en Bohême et les *Quades* en Moravie. Les Romains désignaient ces tribus sous le nom général de *Suèves*.

c. *Groupe oriental.* Les *Saxons* au sud du Jutland; les *Van-*

dales en Silésie ; les *Rugiens* sur le littoral de la mer Baltique ; les *Burgundes* (Bourguignons) et les *Lygiens* entre l'Oder et la Vistule et les *Goths* sur la rive gauche de la Vistule inférieure.

d. *Groupe septentrional.* Les *Angles*, les *Jutes* et les *Danois* dans le Jutland et les *Normands* dans la presqu'île scandinave.

Malgré la division des Germains en un grand nombre de tribus indépendantes, la religion, le langage, les mœurs et les usages, la stature élancée et vigoureuse ainsi que les yeux bleus et la chevelure blonde de ces tribus prouvaient qu'elles ne formaient qu'une seule nation

2. *Religion.* Les tribus germaniques se distinguaient par un profond sentiment religieux. La religion formait la base de toutes leurs institutions et les prêtres qui parlaient au nom de la divinité, jouissaient d'une grande considération et avaient un pouvoir très-étendu. Le monothéisme était sans nul doute la religion primitive des Germains, mais déjà de bonne heure ils adorèrent les astres, surtout le soleil et la lune, auxquels ils avaient consacré respectivement les deux premiers jours de la semaine. Le sabéisme se transforma bientôt en un véritable culte de la nature, sans dégénérer toutefois en idolâtrie grossière.

Le dieu principal était *Wuotan* ou *Odin* qui, comme dominateur suprême du ciel et de la terre, portait le nom de *Allvater*, et comme père des Germains, celui de *Tuisco*. Le jour de la semaine qui lui était consacré était le mercredi. A côté de ce dieu suprême étaient placés ses deux fils : *Thor* ou *Thunar*, dieu de la foudre et des éclairs, auquel le jeudi était consacré, et *Tyr* ou *Tiu*, dieu de la guerre, dont le jour saint était le mardi. L'épouse de Wuotan était la déesse *Freia*, protectrice de l'union conjugale et de la vie domestique. Le jour qui lui était consacré et qui portait son nom était le vendredi *(Freitag)*. Une autre épouse de Wuotan était *Hertha*, déesse de la fécondité et de l'agriculture ; elle était honorée d'un culte particulier dans un bois sacré de l'île de Rugen. *Holda*, déesse de la chasse, volait, toute vêtue de blanc, dans les airs en semant, pendant les nuits d'hiver, la neige sur ses pas.

Outre ces divinités principales, l'imagination des Germains avait créé encore une foule d'agents secondaires qui peuplaient le monde. C'étaient des géants, des nains, des sylphes et des farfadets. Les géants qui, dans la mythologie germanique, font sauter des rochers et déracinent des arbres, ne sont que la représentation de la force brutale qui le cède pourtant à la supériorité intellectuelle de l'homme. Les nains étaient la personnification des forces de la nature, agissant au sein de la terre ; aussi ent-

ils leurs habitations dans l'intérieur de la terre, dans des grottes et des gorges de montagne. La troisième année de sa vie, le nain avait pris toute sa croissance; à l'âge de sept ans, il était vieillard et ne mesurait ordinairement que trois à quatre empans. Les sylphes *(Elfen)* sont en général des êtres généreux et secourables, gouvernés par des rois et ayant une langue particulière. Ils sont surtout charitables envers les enfants et les pauvres. Les farfadets *(Kobolde)* étaient des génies malfaisants qui épouvantaient les vivants, en lançant des pierres et en poussant des gémissements.

Les Germains croyaient à l'immortalité de l'âme. Les guerriers qui avaient glorieusement succombé sur le champ d'honneur, étaient admis au *Walhalla*, palais magnifique de Wuotan, où ils s'amusaient à chevaucher dans les airs et à célébrer de splendides festins. Ils se figuraient le ciel relié à la terre à l'aide d'un chêne gigantesque. Un dragon ronge les racines de cet arbre qui finira par tomber et causera par sa chute la ruine des deux mondes. Il se formera alors, sur l'ordre de Wuotan, un nouveau monde, plus beau et plus parfait que le premier. Allvater jugera alors les hommes: les justes entreront dans la béatitude et les méchants deviendront la proie d'un monstre infernal.

3. *Culte.* Les Germains n'avaient ni temples, ni idoles; ils adoraient les dieux au milieu de leurs forêts sacrées, sur les hauteurs des montagnes et sur les cîmes des rochers, sur les rives des fleuves et sur les bords des sources. La clef de voûte de leur culte étaient les sacrifices, qui consistaient en prémices des produits agricoles, en épices, encens ou bonbons. Rarement les sacrifices humains souillaient leur culte; les sacrifices d'animaux et surtout de chevaux étaient le plus généralement en usage. Aux yeux des Germains, le cheval était l'animal le plus noble et le plus parfait. Ordinairement on n'offrait à la divinité que la tête de la victime, les autres parties servaient à préparer un festin solennel auquel participaient tous les hommes adultes.

Les prêtres offraient les sacrifices et ne formaient pas de caste. Lors d'une expédition guerrière, ils étaient chargés de maintenir la discipline et d'entretenir l'enthousiasme des combattants; eux seuls avaient le droit de condamner les guerriers à des peines corporelles. Ils sacraient les rois et bénissaient probablement les mariages. C'était entre leurs mains que les Germains prêtaient serment. Les prêtres scrutaient aussi la volonté des dieux en interprêtant le hennissement des coursiers nourris aux frais de l'Etat, en jetant le sort ou en consultant les entrailles des victimes immolées en l'honneur des divinités. Cependant la mission d'extorquer, pour ainsi dire, aux dieux le

secret de l'avenir était de préférence confiée à des prêtresses nommées *Alrunes*. L'une des plus célèbres Alrunes était *Velleda* qui, à l'époque de l'empereur Vespasien, habitait le pays des Bructères.

4. *Population*. Les Germains étaient divisés en deux classes: les hommes libres et les serfs. La liberté garantissait au Germain: 1. le droit d'acquérir des propriétés et de pouvoir fixer sa résidence partout où il voulait; 2. d'assister aux assemblées nationales et de participer ainsi au gouvernement de l'Etat et à l'administration de la justice; 3. le droit de tutelle sur toutes les personnes libres établies sur ses domaines. Comme signe extérieur de son indépendance, l'homme libre portait une longue chevelure et la moustache qui lui était sacrée et sur laquelle il avait coutume de jurer. Parmi les hommes libres il y avait des familles qui, par l'étendue de leurs propriétés territoriales, occupaient dans la commune un rang plus élevé. Ces riches propriétaires, avec leurs familles, formaient la noblesse, au sein de laquelle les tribus qui avaient des constitutions monarchiques choisissaient les rois *(reges ex nobilitate sumunt)*. C'était là le seul privilége politique dont jouissaient les nobles.

La classe des serfs qui étaient exclus des tribunaux et des assemblées du peuple, se divisait en deux fractions: *a*) les *esclaves*, qui appartenaient en toute propriété à leurs maîtres. C'étaient principalement des prisonniers de guerre ou des hommes qui avaient perdu leur liberté au jeu; *b*) les *serfs de la campagne* ou *colons*, espèce de fermiers perpétuels, attachés à la glèbe avec leurs familles; ils cultivaient les terres appartenant à leurs maîtres et leur payaient en outre une redevance annuelle pour celles dont ils avaient l'usufruit.

On reconnaissait les serfs à la coupe de leurs cheveux et aux habits courts et serrés qu'ils portaient. Ils n'étaient pas astreints au service militaire, mais lors d'une expédition guerrière ils portaient les armes de leurs maîtres, pansaient les blessés et enterraient les guerriers qui étaient tombés sur le champ de bataille. Les affranchis formaient une classe intermédiaire entre les hommes libres et les serfs. Ils devaient faire le service militaire, mais ils n'avaient pas le droit de propriété et ils étaient exclus des tribunaux et des assemblées nationales.

5. *Constitution*. Le principe de la souveraineté du peuple forme la base des institutions politiques des Germains. Le territoire habité par une tribu portait le nom de canton *(Gau, pagus)* et était subdivisé en un nombre plus ou moins grand de bourgades, formées chacune d'une centaine de propriétaires libres

(Hundertschaft) et administrées chacune par un magistrat nommé *Centgraf.*

Tous les propriétaires libres d'un même canton formaient l'assemblée générale et se réunissaient périodiquement à la nouvelle et à la pleine lune. Ces réunions portaient le nom de *Thing, Ding (Gauthing)* ou *Mal* et se tenaient dans des bois sacrés, quelquefois aussi sur des montagnes *(Malberge).* Dès que les dieux avaient manifesté leur approbation, un prêtre offrait un sacrifice et proclamait la paix sacrée. On s'y rendait en armes. La parole appartenait à tous les citoyens, suivant l'ordre de la naissance, de l'âge, de l'illustration et de l'éloquence. Le choc des boucliers marquait l'applaudissement de l'assemblée ; un sourd et violent murmure, sa désapprobation.

Dans ces réunions, les hommes libres décidaient de la paix et de la guerre, nommaient les magistrats des différentes bourgades et désignaient, en cas de guerre, un chef *(Herzog)* qui était alors élevé sur un bouclier, aux applaudissements des assistants. Ces assemblées jugeaient aussi les crimes de haute trahison ainsi que les différends survenus entre des citoyens de bourgades différentes. C'était encore dans ces assemblées que les jeunes gens, sortis de l'adolescence, étaient solennellement revêtus du bouclier et de la framée. Dès ce moment ils avaient la jouissance du droit de citoyen et se devaient entièrement à la patrie. Outre ces assemblées générales, il y avait encore les réunions des bourgades, dans lesquelles les chefs de famille délibéraient sur toutes les affaires de leur commune.

6. *Institutions judiciaires.* Les Germains rendaient la justice en plein air, ordinairement dans des bois et sur des montagnes. La place destinée à ces réunions était entourée d'un enclos autour duquel se rangeaient les hommes libres, tandis que les juges siégeaient au milieu. Tout homme libre avait le droit d'être jugé par ses pairs ; les serfs étaient jugés par les hommes libres. Les crimes de haute trahison étaient punis de mort. Les traîtres et les transfuges étaient pendus à l'arbre voisin; un marais fangeux servait de supplice et de sépulture au déserteur, à l'infâme et au lâche. Tous les autres délits s'expiaient par des amendes fixées par la loi ; rien n'était abandonné à l'appréciation arbitraire du juge. L'amende pour le meurtre, appelée *Wehrgeld*, différait d'après l'état auquel appartenait celui qui avait été assassiné. Tout homme libre cependant avait le droit de refuser l'amende légale et de se faire justice lui-même.

7. *Affaires militaires.* Tout homme libre avait le droit de porter les armes ; ce droit était refusé aux serfs. L'armée natio-

nale *(Heerbann)* se composait de tous les hommes libres, on âge de porter les armes. Elle n'était convoquée que dans les guerres qui intéressaient toute la tribu. Les chefs de bourgade commandaient les différentes divisions ; un duc ou le roi était investi du commandement suprême. Outre l'armée nationale, il se formait encore la bande guerrière *(Geleite* ou *Gefolgschaft)*, composée de jeunes gens libres qui ne possédaient pas do terres et qui se groupaient autour d'un chef distingué par sa bravouro et ses richesses, pour aller faire du butin et conquérir des terres où ils pussent s'établir. C'étaient ces bandes guerrières qui d'abord avaient pris service dans les armées romaines, et qui plus tard envahirent los provinces romaines pour y fonder de nouveaux royaumes.

Le bouclier et la framée étaient les armes principales des Germains. Ils connaissaient aussi l'usage de l'arc et de la frondo et ils s'armaient parfois de haches, de massues et de marteaux de pierre qui portaient lo nom de *Donnerkeile.* Cuirasse, casquo et glaive étaient réservés à la noblesse. Les guerriers marchaient au combat en chantant des chansons guerrières. Derrière l'armée rangée en bataille se plaçaient les femmes, les enfants et los vieillards, pour ranimer le courage des combattants, quand par hasard ils étaient sur le point do céder. La perto du bouclier pendant la lutte était considérée comme la plus grande honte qui pût atteindre un Germain. L'honneur exigeait qu'aucun guerrier, à la mort de son chef, ne quittât le champ de bataille. C'est cette bravoure inflexible qui fit de chaque Germain un véritable héros et un tel peuple était capable de fonder de nouveaux Etats.

8. *Vie et mœurs.* Les Germains étaient un peuple loyal, vaillant et généreux. Ils n'habitaient point do villes, mais des cabanes de terre disséminées, éloignées les unes des autres et construites au milieu du champ que cultivait le propriétaire. Le chef de la maison était le maître de touto la famille dont tous les membres formaient ce qu'on appelait une *Sippschaft* ou *Magschaft.* Les parents do la ligne masculine portaient le nom de *Schwertmagen*, tandis que les parents de la descendance féminine étaient nommés *Spillmagen.* Le mariage plaçait la femmo sous la tutelle du mari.

La guerre ot la chasse étaient los occupations de l'hommo libre ; les travaux domestiques, l'élève du bétail et la culture des champs étaient abandonnés aux femmes et aux serfs.

La nourriture était de la plus grande simplicité. Ils se nourrissaient de viande, de lait, de fruits et surtout de bouillie d'avoino qui était lour mets favori. La boisson nationalo était la bièro faite d'avoine, de froment et de houblon. La sobriété n'était pas pré-

cisément la vertu des Germains. Ils buvaient beaucoup dans leurs festins et ils avaient une telle passion du jeu qu'ils jouaient tout, jusqu'à leur liberté personnelle et ils se soumettaient sans murmure à la servitude, leur liberté étant devenue une dette d'honneur. Dans ces festins on traitait les affaires particulières, on discutait les intérêts publics, mais on n'y décidait rien, de peur que la boisson n'eût égaré la raison des parties intéressées.

Les vêtements des Germains étaient faits avec autant de simplicité que leurs habitations. Une saie d'étoffe grossière ou une peau de bête fauve attachée à la poitrine au moyen d'une agrafe ou d'une épine ligneuse, quelquefois un habit collant dessinant la configuration vigoureuse de leur corps, telle était la parure de ces guerriers. Les enfants allaient tout nus, même en hiver et ils s'habituaient ainsi à résister à toutes les vicissitudes et à toutes les rigueurs de la température.

Les armes étaient l'ornement principal de l'homme libre ; il ne les quittait jamais, pas même au tombeau. Déjà de bonne heure les jeunes gens apprenaient à manier la framée et ils s'amusaient à déployer, par des tours de force et d'agilité, leur adresse en exécutant une danse *(Schwerttanz)* au milieu des épées nues des assistants.

La chasteté était une des vertus principales des Germains. La polygamie n'était permise qu'aux rois et aux grands, mais seulement comme marque d'honneur. Ils avaient un profond respect pour le sexe féminin. La femme était placée sur la même ligne que le mari, associée à tous ses revers et à tous ses plaisirs. Un peuple ayant de tels principes était certes accessible à la sévère morale de l'Evangile. Une lutte à vie et à mort entre les Romains et ce peuple si simple et si vigoureux fut inévitable. L'issue ne pouvait en être douteuse.

§ 4. Guerre des Germains avec les Romains.

L'histoire primitive des Germains se perd dans la nuit des temps mythiques. Les Cimbres et les Teutons qui, suivis d'une foule innombrable de vieillards, de femmes et d'enfants, avaient quitté la Chersonèse cimbrique, pour aller chercher dans les Gaules de nouvelles terres et un climat plus doux et plus tempéré, furent les premiers Germains qui menacèrent l'Etat romain (113 av. J.-Ch.). Ces précurseurs de la grande migration germanique furent écrasés par le consul Marius. Vers la même époque, quelques tribus germaniques réussirent cependant à passer le Rhin et à s'établir sur la rive gauche de ce fleuve. Le second choc des Romains et des Germains eut lieu un demi-siècle plus

tard, lorsque les Suèves, sous la conduite de leur chef Ariovist, tentèrent, après leur victoire sur les Eduens, de se fixer dans les Gaules. César les rejeta au-delà du Rhin et ce fleuve resta la limite entre Rome et la Germanie.

Les Romains furent plus heureux sous le règne d'Auguste dont les beaux-fils, Drusus et Tibère, établirent la domination romaine dans les pays situés entre le Rhin et le Wéser. Mais Arminius, le jeune chef des Chérusques, anéantit l'armée des Romains dans la forêt de Teutobourg (9 av. J.-Ch.) et délivra par cette victoire sa patrie de l'invasion étrangère. Tibère, il est vrai, fit quelques incursions dans la Germanie pour venger les légions, mais Auguste décida que la domination romaine ne franchirait pas le Rhin.

Depuis l'insurrection provoquée dans les îles des Bataves et dans la Gaule par Civilis, la paix ne fut plus troublée jusque vers la fin du second siècle, sous Marc-Aurèle. Ce fut sous le règne de cet empereur que commencèrent les migrations des peuples barbares qui amenèrent peu à peu la chute de l'empire. Tout le monde germanique s'ébranla et Marc-Aurèle eut à combattre les Marcomans, les Quades, les Hermandures qui, franchissant le Rhin et le Danube, portèrent la dévastation et le pillage dans les provinces romaines. Il repoussa les Barbares à plusieurs reprises, mais il mourut à Vindebona (Vienne), avant qu'il eût réussi à mettre les frontières de l'empire à l'abri des attaques de ces peuples. Commode, son fils, conclut la paix avec eux, en remettant en liberté les prisonniers de guerre et en payant des subsides annuels.

La faiblesse croissante de l'empire romain sous les prétoriens engagea beaucoup de petites peuplades à former des confédérations avec des tribus plus puissantes, afin de pouvoir attaquer les Romains avec plus de succès et d'en extorquer des sommes plus considérables. Il se forma ainsi sur les bords du Rhin et du Danube quatre grandes confédérations : les Allemannes, les Francs, les Saxons et les Goths.

Les *Allemannes*, au-delà du Rhin depuis le Mein jusqu'aux Alpes, firent des invasions continuelles dans la Gaule et dans l'Italie et s'établirent plus tard dans la Rhétie et sur la rive droite du Rhin.

Les *Francs*, entre le Bas-Rhin, le Mein, le Wéser et la mer du Nord, se fixèrent, après des luttes sanglantes et pénibles, au nord de la Gaule, entre la Meuse, la Moselle et le Rhin.

Les *Saxons*, établis entre le Rhin et l'Elbe, portaient le pillage et la dévastation dans les îles britanniques et sur la côte septentrionale de la Gaule.

Les *Goths* embrassaient les peuplades sur le Bas-Danube et au-delà de la Vistule. Ils étaient divisés en deux grandes fractions : les Wisigoths dans la Dacie sous la dynastie des Baltes, et les Ostrogoths, sous la domination des Amales. De toutes les tribns germaniques, les Wisigoths furent les premiers à embrasser la religion chrétienne. Théophile, évêque des Goths, assista au concile de Nicée et attacha son nom à la profession de foi de saint Athanase. Plus tard, l'hérésie arienne se répandit parmi ce peuple et le savant évêque Ulphilas, qui avait, lui aussi, embrassé les errenrs d'Arius, traduisit en langue gothique plusieurs parties de l'Ecriture sainte, entr'autres les quatre Evangiles.

Les Romains livraient de rudes combats à ces peuples vaillants et vigoureux. Qnelquefois l'empire était sur le point de se dissoudre, mais ce fut précisément au moment du plus grand danger que surgissait quelque empereur héroïque qui repoussait avec succès les attaques mal combinées de l'ennemi. Parfois aussi des hordes envahissantes réussissaient à s'établir dans des provinces romaines et fournissaient, contre des subsides annuels, des troupes auxiliaires. En somme, les armées romaines continuaient à être victorieuses jusque vers la moitié du quatrième siècle. Ce fut vers cette époque que parurent à l'est les Huns qui ébranlèrent l'Europe tout entière.

II.

MIGRATION DES PEUPLES.

—

§ 1. Dissolution des empires gothiques par les Huns.

Les Huns (Hiong-Nou) appartenaient à la race tartaro-finnoise et habitaient primitivement les steppes incommensurables de la Mongolie. Ce peuple barbare et sanguinaire, ressemblant moins à des hommes qu'à des monstres, était un sujet d'effroi et d'horreur pour tous les peuples de l'Europe. Pour paraître encore plus terribles à leurs ennemis, ils se tatouaient leur visage osseux, percé de deux petits yeux, défiguré par un nez plat et large, et flanqué de deux oreilles énormes et écartées. Un auteur contemporain, Ammien Marcellin, les appelle bêtes à deux pieds et les compare à ces figures grotesques dont on ornait les parapets des ponts. Des racines, de la viande qu'ils attachaient sous la selle de leurs chevaux pour la rendre plus tendre, c'était toute leur nourriture. Ils passaient leur vie errante dans des chariots énormes ou sur la selle de leurs chevaux dont ils ne se donnaient pas même la peine de descendre, quand ils assistaient à des réunions pour délibérer sur les intérêts publics. Ils y buvaient, mangeaient et traitaient toutes leurs affaires. Les Chinois avaient à soutenir de rudes combats contre ce peuple barbare et ce fut pour arrêter l'invasion de ces hordes sauvages que fut bâtie la fameuse muraille de Chi-hoang-ti qui, sur une étendue de cinq cents lieues, devait leur présenter une barrière insurmontable.

Ce fut ce peuple qui, du fond des steppes de l'Asie centrale, donna l'impulsion qui ébranla le monde barbare tout entier. En 375, les Huns parurent à l'est de l'Europe. L'apparition de ces hordes féroces et hideuses jeta l'épouvante et la terreur parmi les peuples de l'Orient. Ils franchirent le Volga et se ruèrent avec impétuosité sur les Alains qu'ils entraînèrent dans leur course et vinrent se heurter contre l'empire des Ostrogoths. Hermanrich, vieillard centenaire, se sentant trop faible pour résister à ces terribles hordes asiatiques, se donna la mort pour ne pas survivre

à la honte de sa nation. Widimir, son successeur, soutint la lutte pendant quelque temps, mais il fut vaincu et sa défaite eut pour suite la soumission des Ostrogoths. Une terreur panique s'empara alors des Wisigoths. Athanaric, leur roi, homme vaillant et intrépide, marcha courageusement à la rencontre des Barbares, mais il dut céder à la supériorité du nombre et se sauva avec une partie de son peuple dans les montagnes des Sarmates. Les autres se réfugièrent sur les bords du Danube, implorant de l'empereur Valens un asile dans les provinces de l'empire. Leur prière fut exaucée et un million de Wisigoths s'établirent dans la Mésie inférieure, où il leur fut permis de vivre suivant leurs lois, mais sous la surveillance des officiers de l'empereur.

Les vexations des agents impériaux poussèrent les Goths à la révolte. Renforcés par quelques bandes d'Ostrogoths qui avaient forcé le passage du Danube, ils passèrent le mont Hémus et mirent à feu et à sang tout le pays jusqu'au bord de la mer. Toutes les places ouvertes furent détruites et les habitants faits prisonniers. L'empereur accourut de l'Asie-Mineure et perdit une sanglante bataille sous les murs d'Andrinople (378). Blessé lui-même dans la mêlée et transporté dans une ferme voisine, il y périt au milieu des flammes que les Goths avaient allumées. L'empire allait se dissoudre. Alors parut le vaillant Théodose qui défit les Goths dans plusieurs rencontres et fit la paix avec ces barbares, en leur donnant des terres en Thrace et en Mésie, à la condition de défendre le passage du Danube.

§ 2. Les Wisigoths en Illyrie. Rhadagaise.

Avant de mourir, Théodose partagea l'empire (395) entre ses deux fils. Arcadius, âgé de dix-huit ans, eut l'Orient sous la direction du Goth Rufin, et Honorius, âgé de onze ans, eut l'Occident, sous la tutelle de Stilicon, Vandale de naissance. Ces deux ministres se haïssaient réciproquement. Stilicon cherchait à renverser l'intrigant Rufin et à étendre son pouvoir sur l'Orient. Pour se maintenir, Rufin excita secrètement les Wisigoths à prendre les armes, sous prétexte que la cour de Constantinople avait interrompu le payement de la solde convenue. Ils élevèrent sur le pavois, c'est-à-dire ils proclamèrent roi leur chef Alaric, ravagèrent la Thrace, la Macédoine et la Thessalie, passèrent les Thermopyles et livrèrent au pillage et à l'incendie toutes les villes de la Grèce centrale à l'exception de la ville d'Athènes qui, à la première sommation, avait ouvert ses portes. Alaric pénétra alors dans le Péloponèse, s'empara des villes de Corinthe, d'Argos, de Sparte et parcourut en vainqueur toute la péninsule. Son

intention était de passer de la Grèce en Italie par la mer Adriatique. Stilicon accourut alors et cerna les Wisigoths dans les montagnes de l'Arcadie. Dans ces conjonctures critiques, Alaric ne perdit pas courage. Instruit de la jalousie qui régnait entre les deux cours de Ravenne et de Constantinople, il sut mettre dans ses intérêts Eutrope, successeur de Rufin, qui lui accorda non seulement la liberté de quitter la Grèce, mais lui donna encore la dignité de maître de la milice dans la préfecture d'Illyrie. L'intention d'Eutrope était de se servir des Goths pour supplanter Stilicon qu'il haïssait profondément.

Alaric, campé avec ses barbares au pied des Alpes Juliennes, et excité secrètement par la cour de Constantinople, fondit sur l'Italie en 400 et livra au pillage les riches cités de ce pays. Stilicon rappela à la hâte les légions du Rhin et de la Bretagne et, poursuivant les envahisseurs, il les atteignit et les battit près de Pollentia (403) et bientôt après dans une sanglante bataille près de Vérone. Après cette double défaite, Alaric se replia sur l'Illyrie et obtint une paix avantageuse. Honorius le nomma son général et lui confia même la mission secrète de conquérir l'Illyrie pour l'empire d'Occident.

Quelques années après un orage plus terrible, qui s'était formé dans le nord, vint éclater sur l'Italie. Les Suèves, partis des bords de la Baltique, sous la conduite de leur chef Rhadagaise, dirigèrent leur course vers le sud et, renforcés par les Alains, les Vandales et les Burgundes qu'ils avaient rencontrés sur leur passage, ils franchirent les Alpes, descendirent en Italie et s'avancèrent sans obstacle jusque sous les murs de Florence. Stilicon sauva encore une fois Rome et l'empire. Il accourut au secours de cette place, força Rhadagaise à lever le siége et cerna les barbares dans les rochers de Fésules. Rhadagaise eut la tête tranchée, ses compagnons d'infortune furent vendus comme esclaves.

§ 3. Migration générale des tribus germaniques.

A la nouvelle du désastre qui avait frappé Rhadagaise, ceux des Alains, des Vandales et des Burgundes qui étaient restés en Germanie, changèrent de direction, et renforcés par des Allemannes, des Saxons, des Francs, des Sarmates et des Hérules, ils franchirent la ligne du Rhin dégarnie de troupes, et assaillirent la Gaule. Mayence, Worms, Spire, Strasbourg, Arras, Metz, Amiens et beaucoup d'autres villes florissantes furent réduites en cendres. Pendant plus de deux ans, la Gaule resta exposée à

2

d'horribles ravages. L'usurpateur Constantin, que les légions de Bretagne avaient proclamé empereur, était trop faible pour défendre la Gaule contre les barbares qui passèrent enfin les Pyrénées pour aller faire du butin au-delà de cette chaîne de montagnes. Cordoue, Séville, Mérida, Tarragone furent prises, pillées et détruites de fond en comble. Comme la mer opposait une barrière infranchissable aux pérégrinations de ces hordes germaniques, les Vandales se fixèrent définitivement dans la Bétique, nommée d'après eux Andalousie, les Suèves au nord-ouest et les Alains au sud-est.

La dissolution de l'empire romain était imminente. Pour pouvoir le défendre contre les invasions des Germains et surtout pour préserver l'Italie des dangers dont ce pays était menacé, l'infatigable Stilicon fit une alliance avec le roi des Wisigoths. Ses ennemis l'accusèrent alors d'entretenir des intelligences coupables avec les barbares dans le dessin d'élever son fils à l'empire, et le faible Honorius, alarmé, le fit assassiner (408). Avec la mort du vainqueur de Pollentia disparut le dernier soutien de l'empire. La punition suivit immédiatement le crime.

Sur le refus de l'empereur d'exécuter le traité que son ministre Stilicon avait conclu avec les Wisigoths, Alaric franchit les Alpes Juliennes, prit Aquilée, Crémone, passa le Pô et s'avança sans obstacle jusque sous les murs de Rome, poussé, disait-il, à la destruction de cette cité par une puissance surnaturelle et irrésistible. La capitale de l'empire, qui comptait encore plus d'un million d'habitants, fut cernée et privée de vivres. La famine et la peste, qui avait éclaté dans la ville, forcèrent les Romains d'implorer la clémence du vainqueur. Aux députés qui lui représentaient la grandeur de Rome, Alaric fit la réponse caustique : „Plus l'herbe est serrée, plus la faux y mord“, et il demanda pour sa retraite tout ce que Rome renfermait de trésors en or et en argent. Cependant après quelques négociations, il consentit à un traité qui rachetait la ville moyennant une rançon de 5,000 livres pesant d'or, de 30,000 livres pesant d'argent, de 4,000 habits de soie, de 3,000 peaux teintes de pourpre et de 3,000 livres de poivre. Il prit ses quartiers d'hiver en Toscane et entama de nouveau des négociations avec Honorius. Mais voyant qu'on le jouait, il reprit, plein de colère, le chemin de Rome, cerna la ville de toutes parts et força de nouveau cette immense cité à lui ouvrir les portes. Alaric y entra suivi seulement de quelques guerriers, et le sénat, docile aux ordres du vainqueur, donna la pourpre au préfet Attale et nomma Alaric lui-même maître général de la milice.

Le roi des Goths se retira devant Ravenne et reprit les négociations avec Honorius, mais celui-ci fit attaquer à l'improviste le camp des Germains et excita de nouveau la colère d'Alaric. Ce dernier marcha donc une troisième fois sur Rome (410), déposa le faible Attale et livra la ville, pendant trois jours, à toutes les horreurs du pillage. Les habitants ne trouvèrent un asile assuré que dans les églises que le roi avait prises sous sa protection.

Les Wisigoths, gorgés des richesses de Rome et de l'Italie, descendirent dans l'Italie méridionale, comptant passer en Sicile et de là en Afrique, lorsqu'Alaric mourut subitement à Cosenza, à l'âge de 34 ans. Pour que son cadavre ne fût pas outragé par les Romains, des prisonniers détournèrent le cours du Busentin, creusèrent dans le lit du fleuve un tombeau et y ensevelirent Alaric au milieu de riches dépouilles. Les esclaves furent immolés sur la tombe qu'ils avaient faite et les eaux, rendues à leur cours naturel, emportèrent avec les corps de ces malheureux tous les indices de la sépulture.

Athaulf, successeur d'Alaric, avait conçu le projet de fonder un empire gothique sur les ruines de la monarchie romaine, mais sur le conseil de Placidie, sœur d'Honorius, qu'il épousa plus tard, il se mit au service de l'empereur et lui promit de faire rentrer la Gaule dans l'obéissance. Son successeur, Wallia, renvoya la veuve Placidie à la cour d'Honorius et se chargea de conquérir l'Espagne pour l'empereur. Il fit des expéditions heureuses contre les Vandales et les Alains et soumit à son sceptre la plus grande partie de l'Espagne. Il repassa les Pyrénées et s'établit avec ses Goths dans l'Aquitaine que l'empereur Honorius lui avait promise. Toulouse devint la capitale du nouveau royaume.

Pendant ce temps les Burgundes qui, après des combats opiniâtres, s'étaient fixés dans les contrées entre Mayence et Worms, s'avancèrent jusqu'au pied du Jura et de là jusqu'en Savoie. Les Allemannes étendirent leur domination de la rive droite du Rhin au Lech et à la Lahn, et de la rive gauche du Rhin au-delà des Vosges jusqu'à Worms. Les Francs qui, sous l'empereur Julien, s'étaient déjà fixés à l'ouest de la Meuse, portèrent leurs conquêtes et le pillage jusqu'à Cambray et Trèves (437). Leur territoire s'étendit jusqu'à la Somme. Au nord-ouest de la Gaule, les Armoricains avaient proclamé leur indépendance et de ce pays il ne restait plus aux Romains que la contrée comprise entre la Loire et la Seine.

§ 4. Les Vandales en Afrique.

Après la mort d'Honorius (423) qui no laissa pas de postérité, Placidie, sa sœur, réussit à lui faire succéder, à l'aide de la cour de Constantinople, son fils Valentinien III, qui n'était âgé quo de sept ans. L'impératrice Placidie règna sous le nom du jeune prince et partagea le gouvernement entre les deux généraux Aëtius et Boniface. Elle confia au premier l'administration de la Gaule et au second celle de l'Afrique. Désireux de s'arroger seul le pouvoir suprême, Aëtius, plein d'ambition et d'astuce, calomnia auprès de Placidie le gouverneur de l'Afrique, en l'accusant d'entretenir des intelligences coupables avec les ennemis de l'empire. Il décida la régente à le rappeler, mais en même temps il fit insinuer à Boniface de se dérober par la désobéissance à ce prétendu arrêt de mort. Boniface donna dans le piége. Hors d'état de se maintenir par ses propres ressources, il appela à son secours les Vandales qui, sous leur roi Genséric, passèrent, au nombre de 40,000 guerriers, le détroit d'Hercule. (429).

Cette invasion est une des plus calamiteuses qui aient passé sur les provinces romaines. Les villes et les villages furent réduits en cendres, les champs et les plantations ravagés et les habitants traités avec la dernière cruauté. Boniface avait trop tard découvert les intrigues d'Aëtius. Par l'intermédiaire de saint Augustin, évêque d'Hippone, il s'était réconcilié avec Placidie et pour réparer le malheur qu'il avait attiré sur l'Afrique, il engagea Genséric à retourner en Espagne. Le Vandale rejeta ses offres et méprisa ses menaces. On en vint aux mains. Boniface, après deux sanglantes défaites, se sauva en Italie avec les débris de son armée. Les belles provinces de l'Afrique étaient perdues. Genséric y fonda un royaume et établit sa résidence à Carthage.

§ 5. Invasion des Anglo-Saxons.

Avant la conquête de la Bretagne par le peuple romain, cette île était habitée au nord par les Calédoniens, divisés en Pictes et Scots, chez qui les Romains n'avaient jamais pénétré; à l'ouest par les Gallois, Cambriens ou Welches, peuple de montagnards indomptables; au sud et au centre par les Logriens, qui avaient subi l'influence de la civilisation romaine. Les empereurs romains n'avaient pas assujetti les Calédoniens et les intrépides montagnards ne cessaient de descendre des hautes terres de l'Ecosse, pour faire des incursions désastreuses dans le sud.

Lorsque l'empire fut de toutes parts attaqué par les Germains, l'empereur Honorius rappela, pour sauver l'Italie, les légions qui

auraient pu défendre la Bretagne romaine. Ce pays fut dès lors exposé aux invasions des Calédoniens et aux incursions dévastatrices des pirates saxons. Les Bretons ayant imploré en vain le secours de l'empereur, s'adressèrent aux Angles, aux Saxons et aux Jutes, peuplades qui habitaient la côte septentrionale de la mer du Nord. Quinze cents de ces pirates, sous les ordres d'Hengist et d'Horza, débarquèrent dans la Bretagne, battirent les Pictes et les Scots et obtinrent pour récompense l'île de Thanet à l'embouchure de la Tamise. Émerveillés de la beauté et de la fertilité du sol britannique, ils invitèrent chaleureusement leurs compatriotes à venir faire la conquête d'un pays préférable sous tant de rapports au Jutland et aux côtes de la mer du Nord. Il s'engagea alors entre les insulaires et les étrangers une longue et pénible lutte qui dura un siècle et demi. Les indigènes eurent le dessous. Une partie des vaincus, refoulés dans le pays de Galles et de Cornouailles, y défendirent avec succès l'indépendance nationale, les autres, surtout les habitants de la côte méridionale, se réfugièrent dans l'Armorique, qui a reçu d'eux le nom de Bretagne. Dans la Bretagne même les Anglo-Saxons fondèrent sept royaumes, connus sous le nom d'Heptarchie: Sussex, Wessex, Essex, Est-Anglie, Mercie, Northumberland et Kent.

§ 6. Dissolution de l'empire des Huns.

Depnis lenr invasion en Europe, les Huns, divisés en un grand nombre de tribus indépendantos, ne firent plus dans l'empire romain que des incursions rares et passagères. Ils dirigeaient de préférence leurs expéditions dévastatrices vers les contrées voisines ou dépendantes de la Perse. En Europe leur dommination s'étendait sur la plupart des tribus de la Sarmatie et de la Scythie, sur les Ostrogoths, les Gépides, les Marcomans et sur les Slaves méridionaux. Ces barbares ne devinrent formidables aux Romains qu'après l'avénement d'Attila, fils de Mundzuk, qui réussit à réduire sous son sceptre toutes les tribus des Huns. Ce terrible conquérant, qui se donnait lui-même le surnom de *Fléau de Dieu* (Godegisel), étendit rapidement ses conquêtes jusqu'aux confins de la Chine et toutes les peuplades depnis les bords de l'Elbe jusqu'à l'Indus obéissaient en tremblant aux ordres de ce chef des hordes asiatiques. Une bonrgade de la Haute-Hongrie lui servait de capitale, un palais de bois était sa résidence royale. Toujours simple et austère au milieu d'une fastueuse magnificence, il était assis sur une chaise de bois, entouré de rois barbares et de transfuges romains, lorsqu'il reçut dans son camp l'ambassade grecque, venue de Constantinople pour lui payer le tribut annuel. Les convives

mangeaient toujours dans de la vaisselle d'or, tandis que le roi ne se servait que d'une écuelle en bois. Ce guerrier redoutable qui nommait l'empereur de Constantinople son esclave et qui pouvait mettre sur pied des milliers de combattants, conçut le projet de conquérir tout l'Occident.

L'occasion lui fut fournie par Honoria, sœur de Valentinien III, qui, bannie de la cour, offrit au roi des Huns sa main déshonorée. Attila demanda alors non seulement la main d'Honoria, mais aussi la moitié de l'empire comme dot de cette princesse. Le refus d'Honorius de consentir à cette demande, et l'invitation de Genséric, qui craignait une attaque des Romains et des Wisigoths, décidèrent le roi des Huns à porter ses armes contre l'empire d'Occident. Six cent mille barbares, Huns, Germains et Slaves, passèrent le Rhin près de Strasbourg et se répandirent dans la Gaule. Trèves, Mayence, Worms, Metz et vingt autres cités furent livrées aux flammes. Les peuples fuyaient avec une indicible épouvante devant ces farouches guerriers qui, sans rencontrer d'obstacle, portèrent le pillage et la dévastation jusque sous les murs d'Orléans. Cette ville, la clef des provinces méridionales de la Ganle, résista longtemps, grâce à l'évêque saint Aignan. Cependant elle était sur le point d'être prise, lorsque parut un sauveur. Ce sauveur, c'était le patrice Aëtius.

Aëtius, qui gouvernait la préfecture d'Occident en qualité de maître de la milice, avait réuni aux troupes romaines les Wisigoths sous Théodoric, les Francs, les Saxons, les Bourguignons et les milices armoricaines et vola au secours d'Orléans. Pour la première fois Attila recula, mais seulement dans le but de choisir un champ de bataille favorable à sa cavalerie. Il s'arrêta dans les champs catalauniques, entre Châlons-sur-Marne et Méry-sur-Seine. C'est là que se livra la fameuse bataille (451) qui sauva la civilisation de l'Occident de la barbarie des hordes asiatiques. Ce fut un choc effroyable de toutes les nations du monde. Après une journée terrible, les Huns vaincus se retranchèrent derrière leurs chariots; 160,000 guerriers jonchaient le champ de bataille. Les Wisigoths voulant venger la mort de leur roi Théodoric qui, après des prodiges de valeur, avait été tué dans la mêlée, se disposaient à forcer les retranchements de l'ennemi, mais Aëtius persuada à ses confédérés de laisser la retraite libre aux Huns. Attila repassa le Rhin et ramena ses peuples en Pannonie. Impatient de venger sa défaite, Attila envahit l'année suivante la haute Italie. Aquilée, Padoue, Vérone, Vicence et d'autres cités de la Vénétie furent réduites en cendres. Les habitants, pour se soustraire à la cruauté des Huns, cherchèrent un asile dans les lagunes

voisines où ils jetèrent les premiers fondements de Venise. L'Italie fut exposée à toutes les horreurs du pillage et de la destruction. L'empereur s'était sauvé dans la ville forte de Ravenne, et Aëtius, n'ayant pu réunir que quelques légions, n'osa point tenter la fortune. Ce fut alors que le pape, saint Léon-le-Grand, se rendit, à la tête d'une ambassade, au camp d'Attila et ordonna, au nom du ciel, à ce farouche vainqueur de sortir de l'Italie. Frappé d'une terreur religieuse, Attila obéit à une puissance inconnue; il accepta les présents qui lui furent offerts et retourna dans ses forêts de la Hongrie.

Quelques mois après (453) le Fléau de Dieu mourut et sa mort mit fin à la domination des Huns. Les peuples qu'il avait soumis à son sceptre s'affranchirent et tournèrent leurs armes contre les Huns mêmes qu'ils défirent dans une grande bataille sur les bords du Nétad en Dacie.

Les incursions des Germains dans les provinces de l'empire reprirent avec plus de fureur et ce fut dans ces circonstances critiques que l'empereur Valentinien se priva du seul homme capable de défendre ses Etats. La mort d'Aëtius fut suivie de grands événements. Les peuples germaniques, établis en Gaule et en Espagne, secouèrent le joug romain, et les empereurs romains finirent par ne plus posséder que l'Italie. Le trône impérial même ne tarda pas à s'écrouler. Les barbares qui étaient au service de l'empire, sous le nom de fédérés, se révoltèrent et proclamèrent roi d'Italie leur chef Odoacre, Hérule de nation, qui déposa le dernier empereur, le jeune Romulus Augustule (476).

§ 7. Aperçu géographique de l'Europe après la migration.

1. En *Italie:* Le royaume d'Odoacre (476-490) qui est remplacé par celui des Ostrogoths sous Théodoric-le-Grand (490-554). Les Grecs reprennent l'Italie, mais ils en perdent ensuite une grande partie, conquise par les Langobards ou Lombards qui y fondent le dernier royaume germanique (568).

2. En *Afrique*: Le royaume des Vandales, comprenant la Sardaigne, la Corse, les Baléares et les Pityuses (429-534).

3. En *Espagne*: Le royaume des Wisigoths, comprenant tout le pays, à l'exception du nord-ouest, où se trouvait le royaume des Suèves.

4. Dans la *Gaule:* Le royaume des Francs au nord; les Bourguignons sur les deux rives du Rhône, en Suisse et dans la Savoie; le royaume des Wisigoths au sud de la Loire dans l'Aqui-

taine avec la plus grande partie de l'Espagne ; dans l'Armorique le royaume des Bretons.

5. Dans la *Grande-Bretagne:* Les royaumes des Anglo-Saxons, au nombre de neuf d'abord, réduits plus tard à sept sous le nom d'Heptarchie; à l'ouest des Anglo-Saxons se trouvent les royaumes bretons de Damnonie (Cornouailles), de Cambrie (pays de Galles) et de Cumbrie (Cumberland).

6. En *Ecosse:* Les Calédoniens comprenant les Pictes et les Scots.

7. Dans la *Germanie* : Les Saxons et les Frisons au nord ; les Thuringiens, dans la Germanie centrale, entre l'Elbe et le Rhin ; les Bavarois au sud et les Allemannes à l'ouest de la Germanie.

8. Le *Nord de l'Europe* : le Danemark et les pays scandinaves étaient habités par les Normands.

9. La *Grèce*, la *Macédoine*, la *Thrace* et la *Mésie* appartenaient à l'empire de Byzance et les contrées occidentales de l'Europe, depuis l'Elbe jusqu'au Don, avaient une population slave.

MOYEN-AGE.

L'histoire du moyen-âge se divise en quatre périodes :

1. Depuis la dissolution de l'empire romain d'Occident jusqu'au règne de Charlemagne (476—768).
2. Depuis l'avénement de Charlemagne jusqu'au commencement des croisades (768—1096).
3. Les croisades (1096—1273).
4. Depuis la fin des croisades jusqu'à la découverte de l'Amérique (1273—1492).

Première période.

DEPUIS LA DISSOLUTION DE L'EMPIRE ROMAIN D'OCCIDENT JUSQU'AU RÈGNE DE CHARLEMAGNE.

(476 — 768.)

L'Europe, bouleversée par l'invasion des Germains, ne se releva que lentement de sa chute. Dans les nouveaux royaumes, fondés sur les ruines du vieux monde, deux peuples étaient en présence : l'ancienne population romaine et les Germains. Ces peuples différaient les uns des autres par leur langue, leurs mœurs et leur religion, les vainqueurs ayant en général embrassé les erreurs de l'arianisme, tandis que les vaincus professaient la foi catholique. L'Eglise, fidèle à sa mission divine, vint évangéliser les barbares et leur annonça, tout en les initiant à la civilisation romaine, la vraie foi. Elle réussit à les ramener dans son giron et en faisant disparaître la différence religieuse, elle fraya le chemin à la fusion des Romains et des Germains. Saint Grégoire-le-Grand déploya une activité infatigable à propager la lumière de l'Evangile. Ce fut sous son pontificat que les Anglo-Saxons furent convertis à la religion chrétienne, que les Lom-

bards et les Wisigoths abjurèrent l'hérésie arionno. Cetto propagation du christianisme consolida l'organisation des nouveaux royaumes. Clovis, le fondateur de l'empire des Francs, en renonçant au culte des idoles du paganisme pour embrasser la religion du Christ, jeta les fondements d'un empire germano-chrétien.

Vers la même époque surgit en Arabie un homme extraordinaire, Mahomet, le faux prophète, lo fondateur de l'islamisme. De terribles événements vinrent alors affliger les peuples de l'Orient. La monarchie néo-persane, la plupart des provinces asiatiques do l'empire byzantin, toute la côte septentrionalo de l'Afrique et même le royaume des Wisigoths en Espagno, tous ces pays passèrent sous le joug des fanatiques disciples do Mahomet. Du côté des Pyrénées, les Musulmans menacèrent la civilisation chrétienne; mais ils furent vaincus par la bravoure des Francs qui, par reconnaissance, offrirent la couronne au maire du palais, Pépin-le-Bref.

A. ÉTATS DE L'OCCIDENT.

I.

ROYAUMES GERMANIQUES EN ITALIE.

§ 1. Royaume d'Odoacre (476—493).

Odoacre, qui avait détrôné le dernier empereur, Romulus Augustule, régnait sur l'Italie avec intelligence et avec fermeté ; il traitait, quoiqu'il fût lui-même arien, les anciens habitants avec beaucoup de douceur et do ménagement. Il laissa subsister les lois et les institutions existantes et s'inclina devant la civilisation romaine, en confiant les places les plus importantes de sa cour à des hommes distingués de l'ancienne population. Les habitants des provinces allèrent en grand nombre s'établir en Italie, préférant la protection efficace que leur offrait le gouvernement d'Odoacre aux chances incertaines des provinces livrées à l'anarchie.

Pour affermir son autorité, il chercha à établir définitivement en Italie les Germains qui l'avaient proclamé roi. Il leur distribua le tiers des terres arables, mais il ménagea les petits propriétaires, en prenant d'abord les terres incultes et en friche qui étaient considérables, et en ne forçant que les grands propriétaires de céder une partie de leurs propriétés. L'Italie trouva le repos et la sécurité sous son administration ferme et bienveillante. Une paix de quinze années développa les ressources du pays qui s'éleva de nouveau à une grande prospérité, malgré les terribles convulsions qui avaient précédé la dissolution do l'empire. Malheureusement la domination d'Odoacre ne fut que de courte durée. Pour mettre l'Italie à l'abri des calamités d'une invasion future, il entreprit une expédition contre les Rugiens, dont les incursions continuelles répandaient la terreur dans la haute Italie. Il vainquit ces féroces Germains, fit même prisonnier leur roi et décida

un grand nombre de ces barbares à venir se fixer en Italie. Néanmoins la grande majorité des Rugiens, ayant pour chef le fils de leur roi captif, s'adressèrent à Théodoric, roi des Ostrogoths, et invitèrent celui-ci à se venger d'Odoacre par la conquête de l'Italie.

§ 2. Le royaume des Ostrogoths (493—554).

1. *Migration des Ostrogoths en Italie.* A la mort d'Attila, les Ostrogoths s'affranchirent du joug des Huns et se fixèrent dans la Pannonie, en vertu d'un traité conclu avec l'empereur Marcien, qui s'engageait à leur payer un subside annuel, sous la condition qu'ils défendraient la frontière du Danube. Trois princes de la famille des Amales se trouvaient à leur tête: Walimir, Vidimir et Théodimir. Ce dernier avait un fils, Théodoric, qui était né en 455, l'année même où la nation avait recouvré son indépendance. Doué de tous les dons de l'intelligence, le jeune Théodoric fut élevé, en qualité d'otage, à la cour de l'empereur Léon Ier et eut ainsi l'occasion de s'initier à la civilisation grecque. Rappelé en Pannonie après un séjour de dix ans, il succéda à son père et fut proclamé chef de tous les Goths. Le voisinage de ce jeune roi belliqueux ne convenait guère à l'empereur Zénon, successeur de Léon, et toute occasion qui se présentait était mise à profit pour éloigner de ses frontières un allié si dangereux.

Lorsque les Rugiens s'adressèrent aux Ostrogoths pour les inviter à venir prendre possession de l'Italie, Zénon s'empressa d'engager le jeune Théodoric à faire cette expédition et il lui céda tous les droits qu'il prétendait avoir sur ce pays. Théodoric accepta la proposition et entraîna avec lui toute sa nation. Les vieillards, les femmes, les enfants suivaient, sur des chariots, les guerriers qui, au nombre de 200,000 hommes, quittèrent le pays et se mirent en marche pour l'Italie. Ils dispersèrent non sans peine les tribus gépides et slaves qu'ils rencontraient sur leur passage et ils s'approchèrent des Alpes. Odoacre marcha à leur rencontre. Il fut mis en déroute sur les bords de l'Isonzo et perdit bientôt après une seconde bataille devant la ville de Vérone. Après avoir éprouvé une troisième défaite sur l'Adda, Odoacre se réfugia à Ravenne. Théodoric alla l'y assiéger. Pendant le blocus de cette ville, les Ostrogoths s'emparèrent de Rome et firent la conquête de l'Italie tout entière. Thrasimond, roi des Vandales d'Afrique, leur céda la Sicile qui était une précieuse acquisition, surtout depuis que l'Egypte et l'Asie-Mineure avaient cessé d'envoyer leur tribut à l'Italie. Odoacre, forcé par la famine, ouvrit, après une résistance de trois ans, les

portos de la ville et se livra lui-même à Théodoric sous la condition d'avoir la vie sauve et de partager avec lui le gouvernement de l'Italie. Mais, peu do jours après la capitulation de la ville, il fut égorgé avec son fils dans un festin auquel le chef des Ostrogoths l'avait invité. L'ancienne population de l'Italie n'avait pris aucune part à cette lutto, dont l'issuo ne pouvait avoir d'autre résultat qu'un changement de maître.

2. *Théodoric-le-Grand* (493—526). Théodoric, à l'exemple d'Odoacre et des derniers empereurs, fixa sa résidence à Ravenne, se revêtit de la pourpre et prit le titre de roi d'Italio. De tous les princes germaniques, il fut le plns intelligent et le plus puissant. Sans sortir de l'Italie, il agrandit son royaumo do l'Illyrie, de la Pannonie, du Norique et de la Rhétie. Pendant trente-trois ans, il sut maintenir la tranquillité dans ses Etats; l'ordre le plus parfait régnait des bords du Danube jusqu'au détroit de Sicile. Par des liens do famillo ou sous prétexte de protectorat, il sut mettre sous sa dépendance les rois des autres peuples germaniques. Lui-même avait épousé Audefleda, sœur du puissant Clovis, roi des Francs; il maria sa fille Théodegathe au roi des Wisigoths Alaric II, sa sœur Amalafrède à Thrasimond, roi des Vandales, sa nièce Ostrogothe à Sigismond, prince des Bourguignons et enfin sa petite-fillo Amalberge à Hermanfried, roi des Thuringiens. Les Bavarois devinrent ses tributaires, les Allemannes l'invoquèrent contre Clovis; enfin une guerre heureuse contre les Bourguignons lui valut la secondo Narbonnaise et une expédition contre les Francs lui acquit la province d'Arles avec la première Narbonnaise. La domination de Théodoric finit par s'étendre du fond de l'Espagne, à travers la Gaule et l'Italie, jusqu'aux confins de l'empire byzantin. Par ses alliances de famille, il était devenu le père et l'ami de tous les princes et de tous les rois de l'Occident; par sa puissance et sa sagesse, il était devenu l'arbitre de l'Europe.

Théodoric se distinguait non seulement par ses talents militaires, mais il brillait surtout comme administrateur. Il était un roi pacifique. „Que les autres rois, disait-il, se plaisent à ravager les cités, qu'ils se chargent d'un immense butin; pour moi, je veux que mon empire soit tel que les nations vaincues regrettent de n'y avoir pas été incorporées plus tôt.“ Pour attacher les Ostrogoths au sol de l'Italie, il leur distribua avec la plus exacte régularité le tiers des terres labourables abandonnées soit par la mort, soit par le départ des guerriers d'Odoacre. Les anciens habitants conservèrent leurs propriétés, leur législation et le droit de remplir les dignités civiles. Les constitutions municipales des

villes furent maintenues. Il défendit aux Goths de fréquenter les écoles et de porter la toge, mais les Goths seuls avaient le droit de porter les armes et partant la charge de maintenir l'ordre public. Les conquérants étaient gouvernés par leurs lois et leurs magistrats particuliers. Les contestations entre Romains et Germains étaient traitées par un tribunal mixte, composé en partie de Romains, en partie de Germains Le palais de Théodoric à Ravenne était ouvert à tous les mérites. Ses amis et ses ministres, pris parmi les Romains, étaient aussi les plus beaux génies de leur siècle. De ce nombre furent le chancelier Cassiodore, le philosophe Boëce et son beau-père Symmaque, Libérius et l'évêque Ennodius.

L'administration éclairée de Théodoric rendit à l'Italie une prospérité qu'elle n'avait plus connue depuis des siècles. L'agriculture, de nouveau encouragée, multiplia les ressources des propriétaires; des terres incultes furent défrichées; des compagnies se formèrent pour dessécher les marais Pontins et ceux de Spolète. Édifices publics, aqueducs, théâtres, bains, tout fut réparé. L'industrie et le commerce prirent un nouvel essor; de sages lois assuraient une protection efficace aux négociants étrangers et une flotte de mille petits navires protégeait les côtes en empêchant les descentes des Grecs et les brigandages des pirates vandales. L'aspect de Constantinople et de ses magnificences avaient inspiré à Théodoric le goût des beaux-arts et l'estime des hommes de talent et de génie. Ne sachant pas écrire lui-même, il recherchait cependant le commerce des savants et faisait les efforts les plus louables pour faire fleurir les sciences et les lettres. Les écoles de Rome, de Ravenne et de Pavie, qui jouissaient de son intelligente protection, jetèrent un nouvel éclat et s'épanouirent à l'ombre de la paix et de la liberté.

Dans les affaires de religion, Théodoric, quoique arien comme toute sa nation, respectait les catholiques et confirma les immunités de l'Eglise; il ne fut ni persécuteur, ni intolérant. L'esprit de secte ne l'égara jamais. Il protégeait de même les Juifs et écrivit à leurs rabbins: „Nous ne pouvons imposer la religion, parce que personne n'est forcé de croire malgré lui.“ Les païens seuls n'étaient pas tolérés, parce que la loi punissait de mort les cérémonies idolâtres.

Malgré son gouvernement à la fois paternel et énergique, malgré la prospérité renaissante de l'Italie, Théodoric ne réussit pas à gagner l'affection et les sympathies de l'ancienne population. La diversité des croyances religieuses, de la langue et des mœurs entre les Goths et les Romains était un obstacle à la fusion de ces deux races.

Vers la fin de sa vie Théodoric dégénéra ; il devint injuste et cruel et démentit ainsi la modération dont il n'avait cessé de donner des preuves éclatantes. En 523, l'empereur Justin Ier, zélé défenseur de la foi orthodoxe, publia un édit, en vertu duquel il enjoignit aux ariens de restituer aux catholiques toutes les églises qui avaient été injustement enlevées à ces derniers. Théodoric, se croyant appelé à protéger l'arianisme, intervint en faveur de ses coreligionnaires et menaça d'enlever aux catholiques de ses Etats autant d'églises que les dissidents en perdraient dans l'empire grec. Il envoya une ambassade à Constantinople et força le souverain-pontife, Jean Ier, d'accompagner les ambassadeurs. Mais le pape refusa de prendre la défense des ariens et à son retour de Byzance il fut jeté en prison, où il mourut de faim. Une grande fermentation s'étant manifestée en Italie, quelques Goths firent accroire à Théodoric qu'une conspiration se tramait contre lui. Les sénateurs Albinus, Boëce et Symmaque, accusés de relations criminelles avec la cour de Constantinople, furent cruellement torturés et mis à mort sans jugement légal. Le roi reconnut cependant leur innocence et, envisageant son crime dans toute son horreur, il en éprouva des remords qui égaraient quelquefois sa raison. Des pensées sinistres, de noirs pressentiments agitaient son esprit. Dans un festin il crut voir sur un plat portant un énorme poisson, la tête de Symmaque qu'on lui servait comme un aliment digne de sa férocité. Il éprouva une vive émotion, une terreur indicible ; une fièvre violente le saisit et le puissant roi succomba, après une maladie de trois jours, le 30 août 526. Honoré par la postérité du surnom de „Grand", Théodoric vécut encore longtemps dans les chansons et les traditions populaires sous le nom de „Dietrich von Bern."

3. *Conquête du royaume des Ostrogoths par l'empereur Justinien.* La dissolution du royaume des Goths suivit de près la mort de Théodoric. Comme le roi défunt n'avait pas laissé de fils, sa fille, la belle et savante Amalasonthe, se chargea de la régence pendant la minorité de son fils Athalaric qui avait reçu les serments de fidélité des Goths, au lit de mort de son aïeul. Amalasonthe, élevée dans l'étude des lettres et façonnée aux mœurs des vaincus, s'entoura de ministres et de savants romains et donna à son fils une éducation romaine, convaincue qu'elle était que par cette mesure elle affaiblirait l'influence de la noblesse gothique et qu'elle se concilierait l'amour et les sympathies des Romains. Les chefs des Goths manifestaient leur mécontentement et forcèrent la princesse Amalasonthe d'arracher son fils à ses savants instituteurs pour le confier à des gouverneurs de leur nation. Ceux-ci

firent participer le jeune roi à leurs honteuses débauches et Athalaric mourut à la fleur de l'âge (534). Pour maintenir son influence et pour conserver le pouvoir qui allait lui échapper, Amalasonthe entra en relations avec la cour de Constantinople, où elle se réservait, le cas échéant, un refuge, et donna en même temps sa main à son cousin Théodat, à qui elle fit déférer la dignité royale. Continuellement en butte aux mauvais traitements de son mari, Amalasonthe se dégoûta des grandeurs du monde ; elle avait déjà pris le parti d'aller finir ses jours à la cour de Constantinople, lorsque Théodat la fit enfermer et l'assassina de ses propres mains. Justinien, qui caressait l'idée de reconquérir la belle Italie, manifesta la volonté de venger Amalasonthe et déclara la guerre à son meurtrier. Cette guerre se divise en trois expéditions.

a. *Première expédition* (535-540). Bélisaire, le plus illustre des généraux de Justinien s'empara de l'île de Sicile sans coup férir, et débarqua en Italie où les habitants le reçurent à bras ouverts. Naples fut prise d'assaut et Rome ouvrit joyeusement ses portes au vainqueur. Théodat montra alors autant de faiblesse et de lâcheté qu'il avait fait parade de courage et de bravoure avant l'arrivée des Grecs ; il fut détrôné par les Goths et assassiné par son successeur, le belliqueux Vitigès. Celui-ci concentra toutes les forces de la nation que son courage électrisait et il prit l'offensive à la tête d'une armée de 150,000 hommes. Bélisaire fut enfermé dans Rome, mais grâce à la supériorité de ses talents militaires, il sut forcer Vitigès de lever le siége et de se retirer dans la haute Italie. Malheureusement Bélisaire et Narsès, qui lui avait amené des renforts, ne purent se mettre d'accord sur le plan des opérations militaires et ce fut ce désaccord qui entrava la marche victorieuse des impériaux. Milan fut saccagée par les Goths qui immolèrent à leur vengeance une innombrable population. Narsès fut alors rappelé, sur la proposition de Bélisaire. Celui-ci redevenu maître de ses opérations remporta une brillante victoire près de Pérouse. Vigitès fut réduit à se réfugier dans Ravenne. Il entama des négociations avec le roi de Perse, Chosroës-le-Grand, conclut une alliance avec lui, et réussit à pousser ce prince à déclarer de nouveau la guerre à Justinien. Sur ces entrefaites, les Goths émerveillés de la bravoure et de la générosité de Bélisaire, lui offrirent la couronne; mais ce noble capitaine resta fidèle à son empereur, força le roi des Goths à lui livrer Ravenne et retourna à Constantinople, emmenant Vitigès et les trésors immenses que Théodoric-le-Grand avait ramassés. L'Italie fut réduite en province grecque.

Les successeurs de Bélisaire excitèrent le mécontentement

dos indigènes par leur sordide avarice et leurs extorsions arbitraires. Les Goths se soulevèrent de nouveau, et, se ressouvenant de leur ancienne gloire, ils proclamèrent roi le brave Totilas. Ce vaillant général osa entreprendre le rétablissement de la monarchie des Ostrogoths. Il remporta une éclatante victoire près de Faënza, invita les Italiens à secouer le joug odieux des officiers du fisc et s'avança victorieusement jusque dans la partie méridionale de l'Italie. Sa généreuse loyauté et son extrême modération lui acquirent les sympathies de tous les habitants. Justinien se vit forcé de reprendre les armes.

Deuxième expédition (544—549). Bélisaire revint en Italie, mais avec des forces insuffisantes. Dépourvu d'armes, de chevaux et d'argent, il ne put arrêter les succès de Totilas qui s'empara de Rome sous les yeux mêmes de Bélisaire. Celui-ci rentra, il est vrai, dans l'ancienne capitale du monde, mais ce fut là son dernier succès. Il fut bientôt refoulé en Sicile. Totilas reprit Rome et conquit toute l'Italie, pendant que sa flotte, qui comptait 300 navires, faisait la conquête de la Sardaigne, de la Corse et de Corfou. Ce fut avec la plus grande satisfaction que Bélisaire reçut son rappel provoqué par les intrigues de l'impératrice Théodora.

Troisième expédition (552 –555). Narsès, diplomate aussi rusé et énergique que général habile et courageux, fut chargé de combattre le vaillant Totilas. Son armée était composée en grande partie d'Hérules, de Langobards et de Slaves. Il marcha résolûment à l'ennemi. Les deux armées en vinrent aux mains à Gubbio; le choc fut terrible ; après des prodiges de valeur, Totilas fut mortellement blessé et son armée mise en déroute. Cependant les Goths ne déposèrent pas les armes. Ils proclamèrent roi le brave Teïas, qui se montra digne de son prédécesseur en mourant, quelques jours après, les armes à la main. Il se dirigea rapidement vers la Campanie pour couvrir Cumes, où se trouvait le trésor royal. Narsès le suivit avec des forces supérieures. La rencontre des deux armées eut lieu au pied du Vésuve. L'action fut chaude, sanglante et dura trois jours. Teïas soutint la lutte inégale jusqu'à ce que, percé de flèches et de dards, il tombât glorieusement sur le champ d'honneur. La monarchie des Ostrogoths descendit avec lui dans la tombe. Narsès, voulant rendre hommage à la bravoure de ce peuple héroïque, lui accorda la faculté de quitter l'Italie en emportant avec lui toutes ses richesses. Ils se dispersèrent en partie parmi les habitants de l'Italie et en partie parmi les autres peuples germaniques. Leur nom disparut de l'histoire. L'Italie fut déclarée province de l'empire de Byzance et placée sous l'administration d'un exarque résidant à Ravenne.

3

§ 3. Domination des empereurs de Constantinople (555—568).

Les empereurs de Constantinople ne purent maintenir que pendant treize ans leur autorité sur toute l'Italie. Ce beau pays avait cruellement souffert par les brigandages et les déprédations des hordes barbares qui avaient pris service dans les armées grecques. Des contrées entières étaient dépeuplées, des villes et des villages avaient été réduits en cendres. La misère était affreuse. La population de Rome qui, avant la guerre, dépassait un million d'habitants, n'en comptait plus que cinq cent mille; des centaines de mille avaient été massacrés par l'ennemi, ou emportés par la famine et les épidémies. Des femmes et des enfants de sénateurs qui avaient vécu autrefois dans la plus grande abondance, se voyaient précipités dans la plus profonde pauvreté et forcés de vivre d'aumônes. Après ces horreurs d'une dévastation générale, il aurait été du devoir de l'exarque Narsès de travailler au rétablissement de la prospérité publique. Mais il ne se voua pas à cette œuvre de réparation. Au contraire, Narsès et ses agents du fisc exploitèrent le pays d'une manière systématique et ils se rendirent tellement odieux par leur avarice et leurs exactions, que les Italiens osèrent s'adresser à Constantinople. L'empereur Justin II, indigné des extorsions scandaleuses de son gouverneur, rappela Narsès et envoya Longin le remplacer. L'impératrice Sophie, dit-on, envoya à cette occasion à Narsès une quenouille avec un habillement de femme, et lui fit dire qu'il devait abandonner les armes à des hommes et venir à Constantinople prendre sa place au milieu des femmes pour filer de la laine. Narsès lui répondit qu'il lui filerait un fil qu'elle mettrait longtemps à dévider. N'écoutant que son ressentiment, il envoya à Alboïn, roi des Langobards, les plus beaux fruits de l'Italie et l'invita à venir faire la conquête du pays qui produisait de tels fruits. L'empereur, il est vrai, se repentit bientôt d'avoir rappelé le vieux général et il le renvoya à Rome; mais Narsès mourut bientôt, sans avoir pu réussir à expulser les Langobards de l'Italie.

§ 4. Le royaume des Langobards (568—774).

Les Langobards ou Lombards avaient quitté, vers la fin du Vme siècle, les bords de l'Elbe et de l'Oder et s'étaient rapprochés du Danube. Pour s'assurer le secours de ce peuple guerrier contre les Ostrogoths et les Gépides, l'empereur Justinien lui avait cédé la Pannonie et le Norique. Alboïn était le vaillant chef de ce peuple de soldats. Renforcés par une armée

d'Avares qui étaient arrivés du fond de l'Asie, à la recherche de pâturages fertiles pour leurs troupeaux, les Lombards anéantirent le royaume des Gépides. Cunimund, roi de ce peuple, resta sur le champ de bataillo, et Rosamondo, sa fille unique, fut forcée d'épouser Alboïn (565). Mais le danger dont il se voyait menacé de la part de ses puissants alliés, les Avares, la description brillante que faisaient de l'Italie les Lombards qui avaient servi dans l'armée grecque, l'invitation de Narsès tombé en disgrâce, tout cela décida Alboïn à céder la Pannonie aux Avares et à aller faire la conquête de la belle Italie.

En 568 la nation entière des Lombards franchit les Alpes Juliennes, accompagnée d'un corps de 20,000 Saxons qui s'étaient associés à cette entreprise. Alboïn s'empara sans effort de toute la vallée du Pô. Aquilée, Milan et d'autres villes ouvrirent les portes au vainqueur. Pavie seule résista et ce ne fut qu'après un siége de trois ans que cette ville fut obligée de capituler. Furieux de cette résistance opiniâtre, Alboïn avait fait serment de faire passer au fil de l'épée tous les habitants de cette malheureuse cité, mais en faisant son entrée triomphale dans la ville, il tomba du cheval et prenant cette chute pour un mauvais augure, il se montra subitement clément et généreux. Les citoyens furent graciés et Pavie devint la capitale du royaume des Lombards. La Ligurie, la Toscane et l'Ombrie furent soumises ; Spolète et Bénévent devinrent des duchés du nouveau royaume. Il restait encore aux empereurs de Constantinoplo la ville de Gênes avec le littoral de la Ligurie, l'Exarchat de Ravenne et la Pentapole (Ancône, Rimini, Pesaro, Fano et Sinigaglia), le duché de Rome et l'Italie inférieure avec les îles.

Alboïn divisa les pays conquis en 36 provinces, dont il confia le gouvernement aux principaux chefs de l'armée qui prirent le titre de ducs. Il est probablo que toute la péninsule aurait subi le même sort, si, au milieu même de ses victoires, le conquérant n'était devenu la victime de la vengeance de son épouse. Alboïn s'était fait faire du crâne de Cunimund une coupe incrustée d'or et d'argent, dont il se servait ordinairement dans les banquets solennels. Un jour, ce fut à Vérone, il avait réuni ses fidèles compagnons d'armes, et, au milieu du festin, il força Rosamondo de boire dans le crâne de son père. Rosamonde, frémissant d'horreur, obéit aux injonctions de son mari, mais, dans son cœur, elle jura de se venger d'un si cruel outrage. Elle choisit pour instrument de sa vengeance un jeune officier du palais, Helmichis, qui surprit le roi dans sa chambre à coucher et l'égorgea au pied de son lit. Rosamonde et son complice n'échap-

pèrent que par la fuite à la fureur des Lombards. Elle s'enfuit à Ravenne, à la cour de Longin, exarque byzantin. Celui-ci, poussé par le désir de s'emparer des trésors d'Alboïn que la reine avait apportés, lui demanda sa main et l'engagea à empoisonner son favori. Elle présenta donc à Helmichis un breuvage empoisonné, mais à peine ce malheureux en eut-il pris la moitié qu'il devina le crime et que, l'épée à la main, il força Rosamonde de boire le reste du poison. C'est ainsi que la punition suivit immédiatement le crime et que les deux coupables périrent ensemble et de leurs propres mains.

Les Lombards élurent roi Cleph, un de leurs ducs. Après dix-huit mois de règne, ce prince fut assassiné par un officier de son palais. Le fils de ce malheureux roi était encore mineur, et les ducs lombards laissèrent le trône vacant pendant dix ans et substituèrent à la royauté un gouvernement fédératif, formé par les chefs des trente-six provinces.

Les Lombards traitèrent l'Italie en pays conquis. L'administration et la législation romaines furent abolies, la population de la campagne fut réduite au servage et obligée de cultiver la terre au profit des nouveaux propriétaires. Les habitants des villes conservèrent leur liberté personnelle, mais ils furent écrasés par des impôts de tous genres. Les Saxons mêmes, qui avaient aidé les Lombards à faire la conquête de l'Italie, ne purent obtenir l'autorisation de vivre selon leurs propres lois ; ils retournèrent dans la Germanie. Du reste, les Lombards, professant l'arianisme entremêlé de coutumes païennes, persécutèrent la religion catholique et remplacèrent les évêques orthodoxes par des évêques hérétiques. Cette différence de culte et l'oppression qui pesait sur l'ancienne population rendaient impossible la fusion des deux peuples. La domination des Lombards ne pouvait donc pas se consolider.

L'empereur de Constantinople, Maurice, conclut une alliance avec les Francs, dans le but de reconquérir les provinces de l'Italie. En présence de ce danger, les Lombards reconnurent la nécessité de rétablir l'unité monarchique ; ils élevèrent sur le trône Authari, fils de Cleph. Ce prince régna avec énergie et intelligence et rétablit l'ordre dans l'intérieur du royaume. Il épousa Téodelinde, fille de Garibaldi, duc des Bavarois. Ce mariage eut pour les Lombards les suites les plus graves, en préparant la conversion de ce peuple à la religion catholique. Elle agissait de concert avec saint Grégoire-le-Grand et la rentrée des Lombards dans le giron de l'Eglise fraya le chemin à la fusion des deux peuples. Dans cette fusion l'élément germanique fut entièrement absorbé par l'élément romain.

L'agrandissement du royaumo aux dépens des Grecs de Constantinople sous les rois des Lombards qui avaient pour but de s'emparer de toute l'Italie, amena des difficultés avec le papo et le roi des Francs, Pépin-le-Bref. Le fils de ce dernier, Charlemagne, conquit le royaume des Lombards et l'annexa définitivement à l'empire des Francs.

II.

ROYAUMES GERMANIQUES EN AFRIQUE ET DANS LES ILES BRITANNIQUES.

§ 1. Royaume des Vandales en Afrique (429—534).

De toutes les peuplades germaniques, les Vandales se signalaient par leurs instincts sauvages et la brutalité de leurs mœurs. Après avoir fait la conquête des belles provinces de l'Afrique comprises entre l'Océan atlantique et la Cyrénaïque, Genséric abolit l'organisation et la législation romaines, enleva toutes leurs propriétés aux anciens habitants qu'il réduisit à l'état de serfs et frappa les habitants des villes d'impôts écrasants. Les évêques catholiques furent expulsés de leurs siéges et remplacés par des évêques ariens qui ne cessaient de persécuter cruellement l'ancienne population connue sous le nom de Berbères. Pour se soustraire à la fureur des vainqueurs, des milliers de ces malheureux allèrent chercher un refuge dans les rochers inaccessibles du mont Atlas.

Genséric releva la puissance maritime dont ces lieux avaient été autrefois le siége. Il s'empara de la Sicile, de la Corse, de la Sardaigne, des îles Baléares, fit des descentes sur les côtes de l'Italie, do la Gaule, de l'Espagne et portait partout le pillage et la dévastation. Il fut en réalité le maître de la Méditerranée. Des milliers de prisonniers gémissaient dans les fers à Carthage et y étaient exposés aux traitements les plus cruels.

La puissance de Genséric devint encore plus formidable à la mort de Valentinien. Le sénateur Pétrone Maxime avait vengé une injure personnelle dans le sang de cet empereur et, en s'asseyant sur le trône impérial, il voulut forcer Eudoxie, la veuve de Valentinien, d'accepter sa main couverte du sang de son mari. Mais l'impératrice, voulant à tout prix empêcher un hymen aussi odieux, s'adressa à Genséric et appela ce farouche chef de pirates en Italie.

Le roi de Carthage débarqua à Ostie (455) et jeta sur les bords du Tibre une armée de brigands. Maxime voulut fuir, mais sa lâcheté indigna le peuple qui l'égorgea. Saint Léon qui, en 453, avait su désarmer par son éloquence la colère d'Attila, fut envoyé au-devant de Genséric, pour implorer sa clémence. Il ne put lui arracher que la promesse de respecter la vie des citoyens. Pendant quinze jours, Rome fut livrée au pillage. Les Vandales firent montre d'une rapacité et d'une barbarie telles que désormais on donna le nom de vandalisme à toute dévastation qui détruit uniquement pour le plaisir de détruire. Les chefs-d'œuvre les plus remarquables de l'antiquité, les statues et les monuments qui ornaient les rues et les places publiques, les vases sacrés du temple de Jérusalem, en un mot, tout ce qui avait échappé au pillage lors de l'invasion des Wisigoths, fut transporté à Carthage, qui s'enrichit ainsi des dépouilles de Rome. Soixante mille captifs, parmi lesquels se trouvaient l'impératrice Eudoxie et ses deux filles, furent emmenés en Afrique et les parents de ces malheureux ne purent les délivrer qu'en payant d'énormes rançons. Pendant plus de vingt années encore, Genséric régna sur la Méditerranée et était la terreur de l'Orient et de l'Occident. Après sa mort, qui arriva en 477, le royaume des Vandales marcha rapidement vers sa décadence.

Les conquérants de l'Afrique, peu habitués aux jouissances du luxe, s'amollirent bientôt sous le doux climat du midi et devinrent, suivant Procope, les plus efféminés et les plus sensuels de tous les hommes. Les persécutions religieuses et les attaques des Maures entretenaient l'agitation dans leur royaume et l'affaiblissaient à vue d'œil. Hildéric, petit-fils de Genséric, qui avait vécu trente-huit ans à la cour de Constantinople, mit fin aux persécutions contre les catholiques (523), ce qui provoqua une conjuration, à la tête de laquelle se plaça Gélimer, prince du sang royal. Hildéric fut détrôné et les persécutions contre les catholiques reprirent avec une nouvelle fureur. L'empereur Justinien intervint alors en faveur de ses coreligionnaires et, ses représentations n'ayant pas été prises en considération, il déclara la guerre à Gélimer.

Bélisaire reçut le commandement suprême de l'expédition. Une flotte de 600 vaisseaux montés par 20,000 soldats et 15,000 hommes de débarquement, partit pour l'Afrique, après avoir été bénie par le patriarche. Elle sortit du port aux acclamations du peuple. Bélisaire défit les Vandales aux environs de Carthage et, trois mois après son débarquement, il gagna la bataille de Tricamora qui décida du sort de l'Afrique. Gélimer s'enfuit avec

ses fidèles dans les rochers de l'Atlas, où il soutint héroïquement, sur le mont Papua, un siége de trois mois. Forcé de se rendre, il fit demander trois choses à la générosité du vainqueur : du pain, parce qu'il n'en avait pas vu depuis trois mois, une éponge, pour laver ses yeux malades, un luth pour chanter ses malheurs. Amené devant Bélisaire, il éclata de rire, et quand on le présenta à l'empereur, il répéta ces paroles de l'Ecclésiaste : „Vanité des vanités ; tout n'est que vanité." Il orna, il est vrai, le triomphe du vainqueur, mais l'empereur lui assigna dans la Galatie de vastes domaines où il acheva paisiblement sa vie. L'Afrique reconquise fut érigée en préfecture et divisée en cinq provinces.

§ 2. Royaume des Anglo-Saxons dans les îles britanniques.

L'immigration des Germains dans les îles britanniques a un caractère tout particulier. Dans les autres provinces de l'empire romain, les envahisseurs avaient à lutter contre les légions romaines et ne tardaient pas à entrer dans des relations amicales avec les indigènes qui restaient spectateurs indifférents de la lutte engagée entre leurs anciens et leurs nouveaux maîtres. Ordinairement une transaction intervenait entre les vaincus et les vainqueurs. Dans la Grande-Bretagne, au contraire, ce fut la population même du pays qui lutta contre les Germains. Les Bretons succombèrent et se retirèrent en partie dans le pays de Galles, en partie dans l'Armorique. Deux peuples se trouvaient ainsi en présence, toujours prêts à se combattre et à s'exterminer.

Un lien très-faible reliait entre eux les royaumes de l'Heptarchie. Au lieu d'unir leurs efforts pour achever la conquête de l'île, les rois ne cherchaient le plus souvent qu'à se dépouiller entre eux, et ces guerres civiles exposaient les royaumes anglo-saxons à s'allier et à confier à l'un d'entre eux le commandement suprême de leurs forces réunies. Ce commandant en chef portait le titre de „Bretwalda." Egbert réunit plus tard les sept royaumes sous son sceptre et donna à l'heptarchie le nom d'Angleterre.

Les Anglo-Saxons érigèrent en système la destruction et le massacre. Ils anéantirent les institutions romaines, détruisirent la civilisation romaine, exterminèrent une nation presque entière et effacèrent jusqu'aux dernières traces de la religion catholique qu'elle professait. Le paganisme s'établit sur les ruines du catholicisme et le pays fut replongé dans la barbarie. La haine des Bretons contre les envahisseurs fut telle que le clergé indigène, qui du reste était tombé dans une profonde apathie, ne fit aucune tentative pour convertir les Anglo-Saxons. Ce ne fut que sous le pontificat de Grégoire-le-Grand (590 — 604) que le projet fut

arrêté d'aller prêcher l'Evangile aux païens de la Grande-Bretagne. Passant un jour à Rome sur le marché aux esclaves, Grégoire y vit exposés quelques beaux esclaves de ce pays ; à la vue de ces hommes robustes et vigoureux, il conçut l'idée de convertir les Anglo-Saxons au christianisme. Devenu souverain-pontife, il envoya en Angleterre le moine Augustin avec quarante compagnons italiens. Ces missionnaires furent bien reçus dans le royaume de Kent dont la reine, Berthe, femme du roi Ethelbert, était catholique.

Augustin, nommé archevêque, fixa son siége à Canterbéry, capitale du royaume de Kent. Le christianisme fit des progrès si rapides que vers la fin du VII[e] siècle toutes les tribus et tous les royaumes des Anglo-Saxons avaient embrassé la religion catholique. La loi de l'Evangile changea entièrement le caractère de ce peuple qui, de païen, cruel et barbare qu'il était, devint très-docile et très-chrétien. De nombreux monastères surgirent sur le sol britannique qui devinrent autant de refuges pour la piété, autant d'asiles pour les sciences et les arts, autant de pépinières de saints et zélés missionnaires destinés à porter sur le continent le flambeau de l'évangile au milieu des ténèbres du paganisme. Les deux saints Edwald, saint Willibrord et saint Lulle devinrent les apôtres des Saxons et des Frisons. Plus de trente rois et reines des Anglo-Saxons renoncèrent à la pompe et à la splendeur du trône, pour se retirer dans la solitude d'un couvent, où ils donnèrent au monde l'exemple d'une piété exemplaire. Les relations des Anglo-Saxons avec les Bretons devinrent plus pacifiques; ce fut surtout le cas pour les Irlandais qui avaient été évangélisés par saint Patrice (465).

III.

ROYAUMES GERMANIQUES DANS LA GAULE ET EN ESPAGNE.

—

§ 1. Royaume des Wisigoths (419—711).

1. *Royaume de Toulouse* (419—531). De toutes les peuplades germaniques, les Wisigoths se distinguaient par leur bravoure et leur intrépidité. Ils s'étaient de bonne heure civilisés au contact des Romains et avaient embrassé la religion chrétienne. Lors de la cession de l'Aquitaine par l'empereur Honorius, les anciens habitants furent obligés de céder aux envahisseurs les deux tiers

de leurs propriétés, tout en conservant néanmoins la législation romaine et une administration particulière. Les Wisigoths échangèrent le glaive contre la charrue et cherchèrent par de sages améliorations à rendre fertiles et florissantes les terres qui leur avaient été assignées. Théodoric Ier (419 — 451), successeur de Wallia, entraîné par l'impétuosité de son courage, tomba glorieusement dans la bataille de Châlons. Théodoric II, son fils, franchit les Pyrénées et conquit la plus grande partie du royaume des Suèves. Son frère Euric (466 — 483) acheva la conquête de l'Espagne, à l'exception du nord-ouest où les Suèves se maintinrent indépendants, et recula, dans la Gaule, les frontières de son empire jusqu'à la Loire et jusqu'au Rhône. Euric était le plus puissant parmi tous les rois des nouveaux royaumes. Aussi tous les peuples germaniques, les Saxons, les Francs, les Bourguignons, les Hérules, les Ostrogoths, les Suèves, les Vandales et les Thuringiens lui envoyèrent-ils des ambassades et recherchèrent son amitié. Il donna aux Wisigoths les premières lois écrites. Malheureusement Euric qui avait, par sa prudence et son énergie, élevé son empire au faîte de sa puissance, y déposa aussi le germe de la décomposition par sa haine contre la religion catholique. Le fanatisme religieux poussa ce prince à persécuter la population gallo-romaine qui était catholique. Les évêques orthodoxes furent remplacés par des évêques ariens et il cherchait à entraver par tous les moyens l'exercice du culte catholique.

Alaric II (483 — 507), son fils, se montra d'abord plus tolérant, mais il recommença bientôt les persécutions, lorsque l'ancienne population manifesta publiquement sa joie au sujet de la conversion de Clovis, roi des Francs. Plusieurs évêques furent exilés, sous le prétexte futile qu'ils avaient entretenu de secrètes relations avec les Francs, dans le dessin de leur livrer le pays des Wisigoths. Ces violences exercées contre les catholiques fournirent à Clovis une belle occasion de prendre les armes. La rencontre eut lieu à Vivonne, à quelque distance de Poitiers. Alaric y perdit la vie et la couronne. Toute l'Aquitaine fut réunie à l'empire des Francs et sans l'intervention de Théodoric-le-Grand, tout le royaume des Wisigoths aurait été conquis par Clovis. Celui-ci se vit contraint de leur laisser la Septimanie. Cette province fut gouvernée par le roi des Ostrogoths pendant la minorité d'Amalric, fils d'Alaric II, et, à la mort de Théodoric-le-Grand, les Ostrogoths réunirent la Provence à leur territoire et les pays s'étendant du Rhône jusqu'aux Pyrénées formèrent le royaume des Wisigoths avec Narbonne pour capitale. Après la prise de cette ville par les Francs, Theudès établit la monarchie élective

et transféra la résidence royale de la Septimanie à Barcelone en Espagne.

2. *Monarchie élective en Espagne* (531—711). La transformation du royaume des Wisigoths en monarchie élective devint la source de bouleversements intérieurs et de guerres pour la succession au trône. Ces perturbations politiques favorisaient le projet de l'empereur Justinien qui, après la conquête de l'Afrique et de l'Italie, rêvait également celle de la presqu'île ibérique. Appelé en Espagne par le rebelle Athanagild, il y envoya une flotte et une armée et prit facilement possession de la côte méridionale de ce pays, pendant que les Francs attaquaient les dernières villes que possédaient encore les Goths dans la Gaule. La dissolution du royaume semblait inévitable. Alors parut un sauveur en la personne du vaillant et infatigable Léovigild. Ce roi transféra la résidence royale à Tolède et combattit non seulement avec succès les Byzantins, mais il pénétra encore sur le territoire des Basques et soumit à son sceptre les Suèves qui finirent par se fondre avec les Wisigoths et par disparaître de l'histoire. C'est ainsi que sa domination s'étendit sur toute l'Espagne et que son royaume se releva de l'état d'abaissement dans lequel il était tombé.

Le plus grand obstacle à l'affermissement de la puissance des Goths était la différence de religion entre les anciens habitants catholiques et les conquérants ariens. Reccared (586-601) s'imposa la mission de faire disparaître cet obstacle et de fondre les deux nations en un seul peuple. Immédiatement après son avénement, il convoqua à Tolède une assemblée générale d'évêques et de seigneurs et fit publiquement profession de la foi catholique. Son exemple fut suivi par la plus grande partie de la nation des Wisigoths, grâce au zèle et à l'activité de saint Léandre, évêque de Séville, encouragé par le pape saint Grégoire-le-Grand. Reccared publia un nouveau code applicable aux Romains et aux Goths, et il conserva au royaume la constitution germanique avec le rouage administratif romain. La fusion des Romains, des Goths et des Suèves ne tarda pas à se faire ; il se forma alors la nationalité espagnole ; la langue espagnole, qui a pour base la langue latine, remplaça l'idiôme des Wisigoths. Reccared, dont le règne fut une des périodes les plus glorieuses de l'histoire de l'Espagne, vécut encore longtemps dans le souvenir de son peuple.

Des symptômes de désordre se manifestèrent bientôt après la mort de ce prince magnanime. Les troubles intérieurs, causés par la constitution du royaume et les guerres contre les Basques, affaiblissaient le pays. Ces agitations n'échappèrent pas à l'œil

vigilant de Tarik, chef des musulmans établis dans le nord de l'Afrique ; il n'attendait qu'une occasion favorable pour exécuter ses projets. Elle se présenta bientôt. Le roi Witiza fut détrôné par Roderic et Tarik choisit ce moment pour débarquer en Espagne à la tête d'une nombreuse armée. Roderic alla à sa rencontre, mais il fut défait par les Arabes dans la grande bataille de Xérès de la Frontera (711). Mousa, gouverneur de l'Afrique septentrionale, ne voulant pas abandonner à Tarik seul toute la gloire et tout le butin, passa, à son tour, en Espagne avec une nouvelle armée et ces deux généraux soumirent toute la péninsule, à l'exception des contrées montagneuses des Asturies, où les chrétiens s'étaient sauvés avec tous les trésors sacrés qu'ils avaient pu emporter. Ce fut contre ces montagnes rocheuses que vinrent se briser les forces des Arabes ; ce fut là que se réunirent les héros chrétiens qui se disposaient à reconquérir la patrie. Après une lutte de huit siècles, les chrétiens réussirent à expulser de l'Espagne les disciples du faux prophète.

§ 2. Royaume des Francs sous les Mérovingiens (481—752).

1. *Fondation de l'empire des Francs par Clovis* (481 — 511). Les Francs, comprenant les Sicambres, les Chérusques, les Cattes, les Bructères et autres tribus, habitaient primitivement les contrées situées entre le Bas-Rhin, le Mein, le Wéser et la mer du Nord. Ils se fixèrent plus tard, après des luttes opiniâtres et sanglantes avec les légions romaines au nord de la Gaule, entre la Meuse, la Moselle et le Rhin. Ils se divisaient en deux grandes fractions : les Francs ripuaires ou riverains, sur les bords du Rhin, et les Francs saliens ou maritimes, sur les côtes de la mer du Nord, depuis l'embouchure du Rhin jusqu'à celle de la Seine. Chacune de ces fractions était subdivisée en tribus indépendantes qui, à la mort d'Aëtius, s'affranchirent de la domination romaine. Ils étaient alors divisés en cinq tribus dont les chefs portaient le titre de roi et résidaient à Cologne, à Térouanne, à Cambrai, au Mans et à Tournai.

En 481, un prince des Francs saliens, nommé *Clodowigh ou Clovis*, devint le fondateur de l'empire franc. La généalogie des ancêtres de ce roi est tout à fait fabuleuse. *Pharamond*, prétendu fils d'un Marcomir, ne peut pas être regardé comme le fondateur de la monarchie franque. On cite encore *Clodion-le-Chevelu*, qui, après avoir fait des incursions jusque sur les bords de la Somme, aurait été défait par Aëtius. Les Francs élevèrent alors sur le bouclier, toujours d'après la même tradition, le vaillant *Mérovée* qui combattit les Huns à Châlons-sur-Marne et

transmit son nom à la première dynastie des rois de France. Son fils Childéric, d'abord chassé pour ses débauches, fut ensuite rappelé par ses sujets qui, après la mort de leur roi à Tournai, élevèrent sur le pavois son fils Clovis, le véritable conquérant de la Gaule.

Clovis, déployant une grande activité et montrant une ardeur infatigable de combattre, voulait procurer aux Francs la prépondérance dans la Gaule. L'état intérieur de ce pays devait favoriser ses projets de conquête. Les Romains, sous le comte Syagrius, avaient conservé, après la dissolution de l'empire, quelques provinces entre la Somme et la Loire; les Armoricains s'étaient rendus indépendants sur la côte occidentale; les Bourguignons régnaient depuis Bâle jusqu'à la Méditerranée et les Wisigoths avaient étendu leur puissance des Pyrénées jusqu'au Rhône et à la Loire.

Guerre contre Syagrius (486). Clovis s'attaqua d'abord au plus faible. Par sa sagesse et sa modération, Syagrius exerçait une grande influence sur les populations indépendantes de l'Armorique et sur les barbares qui conservaient, malgré eux, un respect véritable pour les aigles de l'empire romain. Il parlait familièrement l'idiome des Germains et ceux-ci, dans leurs contestations, le prenaient souvent pour arbitre et s'en remettaient à ses décisions qui étaient ordinairement dictées par la raison et l'équité. Ses contemporains l'appelaient le „Solon“ des barbares. Clovis, jaloux de la déférence que les Germains montraient à ce général romain, traversa, à la tête de 5000 guerriers, la forêt des Ardennes et alla provoquer Syagrius au combat jusque sous les murs de Soissons. C'est là qu'il gagna sa première bataille. Le général romain chercha un asile à Toulouse, mais l'ascendant de Clovis était tel après la victoire de Soissons, que le roi des Wisigoths, Alaric II, n'osa s'opposer à sa volonté et qu'il livra, au mépris du droit des gens et de l'hospitalité violée, le malheureux Syagrius à la vengeance du barbare vainqueur, qui le fit mettre à mort La principauté de Soissons fut réunie à l'empire des Francs et avec elle disparut le dernier Etat romain de l'Occident.

Mariage de Clovis (493). Gondebaud, roi des Bourguignons, pour s'assurer le trône, avait fait périr ses deux frères Chilpéric et Gondomar avec leurs enfants, à l'exception d'une jeune fille nommée Clotilde, qui, admirable de beauté, de jeunesse et de piété, grandissait dans l'obscurité, loin de la cour hérétique de ce prince dénaturé. Clovis demanda la main de cette princesse et Gondebaud n'osa la refuser. Cette union lui concilia l'affection

de tous les Gaulois, lui fournit un légitime prétexte de faire la guerre aux Bourguignons et fraya le chemin à la conversion des Francs.

La pieuse Clotilde ne cessait de parler au roi du vrai Dieu, le conjurant d'ouvrir les yeux et l'esprit à la lumière et de mépriser les idoles, mais elle ne pouvait le décider. Sur ses instances il consentit à ce que son premier-né reçut le baptême; mais comme cet enfant mourut bientôt après, Clovis ne manqua pas d'attribuer la mort prématurée de son fils à l'influence du baptême. A partir de ce moment, son obstination ne fit que s'affermir. Un événement extraordinaire devait amener l'accomplissement des vœux de Clotilde.

Invasion des Allemannes (496). Les Allemannes franchirent le Rhin et, après avoir ravagé le royaume des Francs ripuaires, ils menacèrent Cologne, où résidait Sigebert. Clovis marcha au secours de ses alliés. La rencontre eut lieu à Tolbiac (Zulpich); elle fut terrible et sanglante. Déjà les Francs cédaient à la bravoure et à l'impétuosité de leurs ennemis, déjà les airs retentissaient des chants de victoire des Allemannes, lorsque Clovis, menacé d'une entière défaite, leva les yeux au ciel et fit le vœu solennel que, s'il triomphait des adorateurs de Wuotan, il embrasserait la foi du Christ. Il attaqua l'ennemi avec une nouvelle ardeur et le mit en déroute. Les uns se reconnurent tributaires des Francs, les autres cherchèrent un asile dans les Etats de Théodoric, roi des Ostrogoths; une partie aussi repassa le Rhin.

Conversion de Clovis. L'importance historique qui se rattache à la victoire de Tolbiac, c'est la conversion de Clovis, qui prépara, d'un côté, la fusion des Francs avec les Gallo-Romains et décida, de l'autre, la victoire de la religion catholique sur l'arianisme et les superstitions du paganisme. „O Clotilde, s'écria-t-il en revenant de la guerre, Clovis a vaincu les Allemannes, mais toi, tu as vaincu Clovis.“ Un an après la bataille de Tolbiac, le jour de Noël, il fut baptisé à Reims par saint Remi et 3000 Francs suivirent l'exemple de leur chef. Des tapis et de riches étoffes de diverses couleurs couvraient le parvis de l'église, le parfum des fleurs se mêlait à celui de l'encens d'Arabie. Clovis, étonné, demanda à l'archevêque Remi qui marchait à côté de lui: „Maître, est-ce là le royaume des cieux que vous m'avez promis?“ En le baptisant, saint Remi lui dit: „Courbe doucement ta tête, fier Sicambre, adore ce que tu as brûlé et brûle ce que tu as adoré.“ L'imagination des Francs se plut à entourer de récits merveilleux le berceau de leur monarchie. Au milieu des cérémonies du couronnement, rapporte la tradition, la foule qui encombrait la

cathédrale, empêchait le clerc qui apportait lo saint chrême de s'approcher de l'autel. Le saint évêque se mit à prier; voilà qu'une colombe, plus blanche que la neigo, apporta dans son bec une fiole pleino d'une huile si suave que les assistants en respirèrent lo parfum avec délices. Un ange apporta à Clovis une bannière fleurdelisée et saint Remi lui donna un flacon d'excellent vin qui, ne diminuant jamais, devait lui servir dans ses expéditions.

Le pape Anastase, transporté de joie à la nouvelle de la conversion du roi des Francs, félicita le néophyte et lui conféra le titro de *roi très-chrétien* et de *fils aîné* de l'Eglise. Une exclamation que Clovis fit un jour en assistant à un sermon sur la passion de notre Seigneur, prouve à la fois la vivacité de ses croyances et la manière dont il avait approfondi la nouvelle religion qu'il venait d'ombrasser. „Ah! s'écria-t-il en portant la main à la garde do son épée, si j'avais été là avec mes Francs, j'aurais bien su venger sa mort." Les effets de sa conversion ne se firent pas attendre. Les villes de l'Armorique qui avaient servi d'asile aux Brotons des îles britanniques firent leur soumission, et les Gallo-Romains le considérèrent comme leur défenseur contre les Bourguignons et les Wisigoths, qui étaient ariens.

Guerre contre les Bourguignons (500). Après la défaite des Allemannes et la soumission de l'Armorique, Clovis, mesurant avec prudence la portée de chacun de ses actes, se crut en état de pouvoir venger les injures de Clotilde et de satisfaire sa propre ambition. Il fit une alliance secrète avec Godegisèle, autre frère de Gondebaud et qui était mécontent de la part lui échue pour prix de sa complicité dans le meurtre de leurs denx frères. La défection de ce prince assura à Clovis une victoire facile près de Dijon. Gondebaud, poursuivi jusqu'à l'extrémité de ses Etats, fut assiégé dans Avignon et contraint de payer un tribut annuel. Gondebaud profita de cetto paix pour surprendre Godegisèlo dans la ville de Vienne et le mettre à mort. Clovis vengea cet assassinat. Il humilia le fratricide et le contraignit à se réconcilier avec les évêques et à accorder la liberté religieuse aux catholiques. Désormais le roi des Bourguignons resta fidèle à ses engagements; il protégea même la religion chrétienne et joignit ses troupes à celles de Clovis pour marcher contre les Wisigoths, la seconde puissance arienne.

Guerre contre les Wisigoths (507 — 509). Il entrait dans le système politique de Clovis de rejeter les Wisigoths en Espagne et de reculer les limites de son empire jusqu'aux Pyrénées. La persécution des catholiques sous Alaric et le supplice de quelques

évêques provoquèrent l'intervention du roi des Francs. S'adressant à ses compagnons d'armes : „Je ne puis souffrir, dit-il, que ces ariens possèdent la plus belle partie des Gaules. Marchons, et, avec l'aide de Dieu, soumettons-la à notre obéissance.“ Alaric fut vaincu à Vivonne et périt en combattant. Partout le clergé et le peuple accoururent au-devant du vainqueur et le proclamèrent hautement leur libérateur.

Après cette heureuse expédition, Anastase, empereur de Constantinople, envoya à Clovis les insignes de „consul“ et de „patrice.“ Il se montra très-fier de ces dignités qui le revêtaient d'un caractère que les Gaulois révéraient encore. Ce fut dans l'église de Saint-Martin de Tours qu'il mit lui-même le diadème sur sa tête et qu'il prit la tunique et la casaque. Il alla se fixer à Paris, au palais des Thermes, ancienne résidence de l'empereur Julien. Ces souvenirs impériaux semblaient devoir illustrer son règne.

Clovis, unanimement reconnu par les habitants de la Gaule, régularisa son gouvernement et commença par mettre de l'ordre dans la législation. Il favorisa la réunion d'un concile à Orléans, où trente-deux évêques délibérèrent sur les intérêts de l'Eglise et de la Gaule. L'œuvre de la civilisation faisait des progrès, mais le roi des Francs la compromettait par son ambition démesurée. Les princes francs de la famille royale avaient conservé leur pouvoir et leur influence sur plusieurs tribus de la nation, mais ni les liens du sang, ni les services rendus à la cause commune, ne purent les mettre à l'abri des persécutions de Clovis. Les princes qui régnaient à Cologne, à Cambrai, à Térouanne et au Mans, furent enveloppés dans des intrigues odieuses, dans lesquelles ils périrent. Cette extermination de la famille royale est une tache indélébile dans la vie de Clovis. Il mourut à Paris (511) dans la force de l'âge et sa mort prématurée — il n'avait que 45 ans — fut regardée par le peuple comme une juste punition du ciel.

§ 2. Agrandissement de l'empire des Francs (511—561).

L'empire des Francs était formé de trois parties distinctes. La partie orientale, l'Ostrasie, comprenait les contrées arrosées par le Bas-Rhin, la Meuse, l'Escaut et la Moselle, et avait une population exclusivement germanique. La partie occidentale, la Neustrie, s'étendait de l'Ostrasie au sud jusqu'aux bords de la Loire, et était occupée par les Gallo-Romains, parmi lesquels quelques familles germaniques s'étaient établies. L'Aquitaine, au sud-ouest de la Gaule, formait la troisième partie, qui n'avait

reçu qu'un très-petit nombre de familles franques. Sans prendre en considération le principo des nationalités, les quatre fils de Clovis se partagèrent le royaume. *Théodoric* ou *Thierry*, l'aîné, eut le lot le plus considérable, l'Ostrasie, et fixa sa résidence à Metz. *Childebert* obtint le littoral de la Neustrio avec Paris pour capitale. *Chlodomir* fut roi d'Orléans et *Clotaire*, de Soissons. Ce partage était de nature à engendrer des guerros continuelles entro les quatre frères, mais l'influence de Clotilde et la nécessité de consolider le royaume fondé par leur père, engagèrent ces princes à rester unis et à continuer la guerre contre les peuples voisins et indépendants.

1. *Conquête de la Thuringe* (530). La politique de Théodoric à l'égard des Thuringiens fut tout à fait la politique barbare de Clovis. Hermanfried, roi de ce peuple, voulant posséder à lui seul le pouvoir suprême, avait tué un autre roi, son frère Bertaire, et il s'était associé le chef des Ostrasiens pour se défaire de son autre frère Balderic. Le Thuringien refusa à son allié la récompense qu'il lui avait promise et Théodoric, indigné, se ligua avec son frère Clotaire pour demander raison de cette perfidie. Hermanfried, vaincu sur les bords de l'Unstrut, eut l'imprudence d'accepter une entrevue à Tolbiac, où Théodoric le fit précipiter du haut des murs de cette ville. La Thuringe fut réunie à l'Ostrasie.

2. *Conquête de la Bourgogne* (523—524). Pendant que Théodoric faisait la guerre aux Thuringiens, ses trois frères ne purent rester en paix. Clotilde tourna leur ardeur guerrière contre les Bourguignons. „Agissez, leur dit-elle, de manière que je n'aie pas à me repentir de la tendresse avec laquelle je vous ai élevés. Rappelez-vous avec indignation l'injure qui m'a été faite jadis, et vengez, vengez avec constance la mort de mon père, de ma mère et de mes frères.“ L'héritier de Gondebaud, Sigismond, fut vaincu, arraché du monastère de Saint-Maurice en Valais où il avait cherché un asile, et mis à mort avec toute sa famille par Chlodomir. Cette cruauté ne devait pas rester sans châtiment. Lors d'une nouvelle expédition contre Gondomar, successeur de Sigismond, Chlodomir tomba entre les mains des Bourguignons qui lui tranchèrent la tête, tandis que deux de ses fils furent massacrés à Paris par leurs oncles, Childebert et Clotaire, qui se partagèrent leur héritage. La guerre, un moment interrompue, recommença en 583 avec plus d'acharnement. Gondomar fut vaincu et les Bourguignons devinrent définitivement sujets des rois des Francs, tout en conservant leurs lois nationales.

3. *Expédition en Espagne* (531—534). Amalric, roi des Wisi-

goths, avait épousé la jeune Clotilde, sœur des rois francs. Le monarque arien maltraitait sa jeune compagne et se laissait même aller à des voies de fait d'une grande brutalité. Quand elle se rendait à l'église, le peuple fanatique, sûr de l'impunité, lui jetait de la boue. Elle réussit à faire parvenir à ses frères un voile teint de son sang. Ceux-ci résolurent de la venger. Dans une première expédition, ils enlevèrent Narbonne et délivrèrent leur sœur Clotilde. Dans une seconde campagne, ils franchirent les Pyrénées, s'emparèrent de Pampelune et portèrent le ravage dans la province tarragonaise. Ils ne rapportèrent cependant de cette expédition que quelques saintes reliques en l'honneur desquelles Childebert, roi de Paris, fonda l'église et le monastère de Saint-Vincent, aujourd'hui Saint-Germain-des-Prés. Vers la même époque, les Ostrogoths d'Italie, pour s'assurer l'appui des Francs contre Justinien, empereur de Constantinople, cédèrent aux successeurs de Clovis leurs possessions dans la Gaule méridionale et l'Allemannie jusqu'aux bords du Lech ; les ducs des Bavarois vinrent également se placer sous la protection des Francs, de sorte que la domination de ce peuple s'étendait depuis l'océan Atlantique jusqu'aux montagnes de la Bohême, depuis les Pyrénées et les Alpes jusqu'à l'embouchure du Rhin et à l'Unstrut. Après la mort de ses frères et le meurtre de plusieurs de ses parents, Clotaire réunit sous son sceptre tous les pays formant la monarchie franque, mais seulement pendant trois ans (558-561). Une violente fièvre le prit à la chasse et l'emporta en quelques jours. En face de la mort, il s'écria : „Qu'en pensez-vous ? qu'il est puissant ce roi des cieux qui fait périr ainsi les plus grands rois de la terre !“ Avant de mourir, il partagea l'empire entre ses quatre fils et ne contribua pas peu, par cette mesure, à provoquer les bouleversements auxquels le pays des Francs fut en proie pendant cinquante ans.

§ 3. Bouleversement de l'empire des Francs, depuis la mort de Clotaire Ier jusqu'à l'avénement de Clotaire II. (561—613).

Cette période est une longue série de guerres intestines et de crimes sanglants commis dans la famille royale. La cause principale de ces désordres se trouve dans la profonde corruption des mœurs qui avait envahi toutes les classes de la société et qui, s'étant même communiquée au clergé, devait paralyser l'action civilisatrice de l'Eglise. Les Francs, il est vrai, avaient embrassé la religion chrétienne, mais l'Evangile ne pouvait immédiatement modifier leur férocité originelle et en faire de véritables chrétiens.

Une telle régénération du peuple exige du temps. Il eût été du devoir du clergé, qui avait renversé les autels des idoles païennes, d'opérer cette rénovation religieuse des Francs, mais malheureusement la discipline ecclésiastique avait disparu et le clergé, oubliant sa sainte mission, passait son temps à la chasse, à la cour des princes et dans de bruyantes réjouissances. L'ignorance, et avec elle la décadence des mœurs prirent des proportions alarmantes. Les rois contribuèrent principalement à avilir le clergé, en donnant les dignités ecclésiastiques les plus élevées à leurs favoris. On en faisait un trafic scandaleux et cet abus, connu sous le nom de *simonie*, avait jeté des racines si profondes, que le pape saint Grégoire-le-Grand fit en vain des efforts inouïs pour extirper le mal.

L'histoire de saint Columban prouve de la manière la plus ostensible la profondeur de la décadence morale de cette époque. Ce grand saint quitta son monastère en Irlande et vint s'établir dans l'empire des Francs où il fit de vains efforts pour remédier à ces désordres. Il fonda deux couvents dans les Vosges et ne cessa d'exhorter les rois, les princes et les évêques de faire pénitence et de mener une vie chrétienne. Les évêques, honteux des remontrances énergiques du saint, réussirent à gagner la sanguinaire Brunehilde, reine d'Ostrasie, qui fit expulser le pieux Columban de son couvent de Luxeuil. C'est une preuve palpable de l'action de la divine Providence que, malgré tant d'horreurs et de crimes, la religion chrétienne ait pu se maintenir dans le pays des Francs et que ceux-ci aient fini par puiser aux sources pures de l'Evangile cette force qui devait les faire marcher à la tête de la civilisation chrétienne.

A la mort de Clotaire, un nouveau partage divisa l'empire des Francs en quatre royaumes. Ce partage devint une source inépuisable de querelles. *Caribert* fut roi de Paris, *Gontran*, roi d'Orléans, *Chilpéric*, roi de Soissons, *Sigebert*, roi d'Ostrasie. L'Aquitaine et la Bourgogne furent morcelées entre les quatre princes. Le motif de ce morcellement se trouvait sans doute dans la possession encore précaire des lointaines provinces du midi, et dans la nécessité d'intéresser tous les co-partageants à leur défense. Au lieu de reculer les limites de l'empire ou de consolider leur domination sur les pays déjà conquis, les quatre princes s'épuisèrent entre eux par des guerres continuelles. Ils travaillèrent à leur propre perte.

Des contrées entières furent dévastées par des guerres sanglantes, les habitants brutalement expulsés ou impitoyablement massacrés. La dynastie régnante atteignit le comble de la bas-

sesse et du déshonneur par la haine implacable que s'étaient jurée deux reines, l'infâme Frédégonde, épouse de Chilpéric, et la cruelle Brunehilde, épouse de Sigebert. Ces deux femmes, égales en génie, en ambition et en scélératesse, plongèrent le pays dans une lutte sanglante, acharnée, impitoyable. A la mort de Frédégonde, Clotaire, son fils, fit prisonnière la reine Brunehilde et la livra au supplice. Elle fut attachée à la queue d'un cheval fougueux et indompté, auquel on rendit la liberté. Sa mort fut affreuse. Clotaire rétablit l'unité de la monarchie franque.

§ 4. Renaissance de l'empire des Francs (613—752).

Clotaire II (613—628) réunit les quatre royaumes francs de Neustrie, d'Ostrasie, de Bourgogne et d'Aquitaine. Vingt-cinq ans de tranquillité intérieure, après un demi-siècle d'agitations, semblaient raviver les forces d'une monarchie qui devait cependant être anéantie par la puissance d'une nouvelle dignité, la mairie du palais.

Les maires ou comtes du palais *(majores seu comites domus regiæ)* n'étaient dans le principe que les intendants et les juges de la maison du roi. Leur juridiction fit des progrès rapides et leurs attributions furent rendues plus nombreuses et plus importantes pendant les guerres civiles. La race mérovingienne tomba en décadence, et les maires, concentrant dans leurs mains toute l'administration civile et militaire, régnaient au nom de ces rois fainéants dont la honteuse histoire commence à la mort de Dagobert Ier.

La dignité de maire du palais reçut une importance toute particulière par l'avénement de la famille de Carloman qui, issu de la dynastie mérovingienne, jouissait d'une influence prépondérante parmi la puissante noblesse. Son fils Pépin, connu sous le nom de Pépin de Landen, et maire du palais en Ostrasie sous Dagobert Ier, fils de Clotaire II, devint le fondateur de la race carlovingienne. Après la mort de Clotaire, Pépin réunit la Bourgogne et la Neustrie à l'Ostrasie, mais le nouvel empire se décomposa promptement, et Dagobert se vit contraint de placer deux enfants mineurs sur les trônes de Neustrie et de Bourgogne. La minorité, la faiblesse et la corruption morale de la plupart de ces princes mérovingiens minaient l'autorité de ces rois qui n'étaient plus dans les mains des maires du palais que des instruments dont ceux-ci se servaient pour sanctionner leurs actes. Ils les éloignaient des affaires, ces enfants-rois, et les reléguaient au fond de quelque domaine ou d'un couvent, d'où ils les faisaient sortir pour assister aux assemblées de mars, pour

les mettre sur des chariots traînés par des bœufs et les montrer à la curiosité du peuple, avec leur longue chevelure, leur longue barbe, le sceptre et le manteau royal. Là ils recevaient les ambassadeurs et paraissaient, de leur propre chef, faire des réponses qu'on leur avait dictées ou même commandées.

Pépin-le-Gros, nommé aussi *d'Herstal* (687—714), du nom d'un château qu'il possédait près de Liége, sur les bords de la Meuse, naquit du mariage de Begga, fille de Pépin de Landen, et d'Ansegise, fils de saint Arnoul, évêque de Metz qui, avant d'entrer dans les ordres, avait eu deux fils. Pépin fut revêtu de la dignité de maire dans l'Ostrasie. Cette ambition des maires du palais qui travaillaient à soumettre à leur autorité les trois royaumes francs, occasionna des guerres intestines, pendant lesquelles la puissance des Francs s'affaiblit considérablement. Les Aquitains, les Allemannes et les Bavarois reprirent leur indépendance et les Saxons portèrent le ravage et la désolation dans les provinces franques. Une longue et sanglante guerre entre les Ostrasiens et les Neustriens se termina par la chute de la dynastie mérovingienne en Ostrasie, où Pépin d'Herstal fut proclamé duc par l'aristocratie toute puissante. Il remporta sur le maire du palais de Neustrie une victoire décisive à Testri sur la Somme, en suite de laquelle il força les Neustriens et les Bourguignons à le reconnaître pour maire du palais. Il laissa cependant la couronne en Neustrie et en Bourgogne aux descendants de Clovis, mais il eut soin de nommer lui-même les maires du palais qu'il tenait dans une complète dépendance. Pépin réunit ainsi entre ses mains le pouvoir suprême dans les trois royaumes francs.

Sous le titre de „duc“ et de „prince des Francs“, Pépin gouverna avec beaucoup de sagesse, de modération et d'énergie. Il nomma à toutes les fonctions publiques qui avaient le caractère de fief, cicatrisa les plaies que les guerres intestines avaient faites au pays et fit les efforts les plus louables pour relever la gloire et la prospérité de l'empire. Il fit des expéditions heureuses contre les Bavarois, les Allemannes et les Saxons et donna son appui le plus empressé à saint Willibrord, qui alla prêcher l'évangile aux Frisons et aux habitants du pays de Luxembourg. Au milieu de tant d'occupations, Pépin n'oublia pas de prendre des mesures énergiques contre la simonie et d'engager les évêques à se réunir en synodes pour régler les affaires religieuses et pour rétablir la discipline ecclésiastique. Après sa mort (714), la puissance de sa maison fut encore rehaussée par son fils naturel.

Charles-Martel (714—741). Ce prince est le personnage le plus remarquable de son époque. Pépin avait désigné pour héritier

son petit-fils Grimoald, âgé de six ans, placé sous la tutelle de sa veuve Plectrude. Mais les Neustriens et les Bourguignons refusèrent de reconnaître l'autorité de Plectrude, nommèrent Ranganfried maire du palais et allèrent mettre le siége devant Cologne. Le pays fut ravagé par le fer et le feu et inondé de sang. Les Ostrasiens, se voyant alors menacés d'être replacés sous l'autorité des rois de Neustrie, proclamèrent Charles prince des Francs. Celui-ci justifia la confiance de la nation par les brillants faits d'armes qui lui firent donner le surnom de „Martel.“ Charles délivra Cologne, défit les Neustriens et les Bourguignons dans les deux batailles de Vincy (717) et de Soissons (719) et força ces deux peuples à le reconnaître maire du palais. Il laissa toutefois dans les deux royaumes le titre de roi à des princes de la dynastie des Mérovée. Pendant la durée de son règne, Charles fut presque constamment sous les armes. Toujours à la tête de ses soldats, on le voyait tantôt au-delà de l'Ems et de l'Eyder, tantôt au nord ou au midi ; il était partout où le sang coulait, et il ne quittait un champ de bataille que pour se présenter sur une arène plus redoutable. Il soumit de nouveau les Allemannes et les Bavarois, rendit les Saxons tributaires et conclut une alliance avec le duc des Frisons Poppon, qui avait embrassé la religion chrétienne. Toutes ces expéditions étaient le prélude de la lutte mémorable que Charles soutint contre les Arabes d'Espagne, qui voulaient soumettre l'Europe occidentale à la loi de Mahomet.

Abd-el-Rhaman, à la tête d'une armée de 400,000 hommes, accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants, envahit l'Aquitaine, défit le duc de ce pays dans une première rencontre, livra aux flammes Toulouse, Bordeaux, Poitiers et s'avança, portant partout le pillage et la dévastation, jusqu'à Tours, attiré par les trésors de Saint-Martin, patron de cette ville. Charles-Martel réunit en toute hâte les contingents des Ostrasiens, des Thuringiens, des Allemannes et des Bavarois et accourut au secours des Aquitains. Il rencontra les infidèles sur les bords de la Loire, entre Tours et Poitiers (732) et leur fit éprouver une sanglante défaite. Ce brillant fait d'armes sauva la chrétientó du joug du Coran et en mettant la barrière des Pyrénées entre les Arabes et les Francs, il empêcha tout envahissement ultérieur des sectateurs du prophète.

Charles-Martel était arrivé au faîte de sa puissance. Luitprand, roi des Lombards, rechercha son alliance, et le pape Grégoire lui envoya des légats qui lui remirent les insignes de consul, en lui rapportant ces paroles du Saint-Père : „Nous te conjurons de ne point préférer le roi lombard à l'amitié du prince des Apôtres.“

Malheureusement Charles ternit sa gloire par d'inqualifiables actes de violence. Pour récompenser ses compagnons d'armes, il distribua des abbayes, des évêchés même à ses officiers et des biens ecclésiastiques à ses soldats. Ce n'était pas par impiété qu'il se permettait ces empiètements sur le domaine de l'Eglise, mais la rudesse de son caractère l'empêchait de comprendre la gravité de ces mesures. En effet, fidèle à la politique des Francs, véritables soldats de l'Eglise, il cherchait à propager la civilisation chrétienne et prenait sous sa protection spéciale les missionnaires anglo-saxons qui allaient prêcher l'Evangile aux Frisons, aux Thuringiens, aux Saxons et aux Hessois.

Pendant les quatre dernières années de sa vie, il régna seul et ne plaça pas de prince mérovingien sur le trône de Neustrie et de Bourgogne Son pouvoir était si solidement établi qu'avant de mourir, il partagea l'empire entre ses fils. Carloman, l'aîné, devint maire et prince d'Ostrasie, de Souabe et de Thuringe; l'autre, Pépin, obtint la Neustrie avec la Bourgogne et la Provence. Un troisième fils, nommé Grippon, reçut seulement en partage douze comtés. Charles termina sa vie, si pleine d'agitations et de gloire, le 22 octobre 741. Aucune voix ne s'éleva en faveur de la dynastie des Mérovingiens qui, en réalité, avaient cessé de régner depuis longtemps,

Mairie de Pépin-le-Bref (741—752). Grippon, mécontent du partage de la succession de son père, excita les Aquitains, les Allemannes et les Saxons à proclamer leur indépendance, croyant pouvoir, par suite des troubles qui en résulteraient, augmenter le nombre des comtés qu'il avait reçus en partage et s'assurer une part dans l'exercice du pouvoir. Au milieu de ces difficultés, Pépin et Carloman, sans consulter la nation, retirèrent du couvent Childéric III, fils de Chilpéric II, et le placèrent sur le trône de ses ancêtres. La puissance des deux maires ne souffrait rien de la présence d'un roi faible et ils continuèrent d'exercer sans contrôle une autorité absolue.

Grippon fut fait prisonnier; les Aquitains, les Allemannes et les Bavarois se virent contraints de faire leur soumission. Après ces guerres heureuses, Pépin et Carloman réunirent des conciles, pour mettre un terme aux désordres qui affligeaient l'Eglise dans le pays des Francs, et ils réparèrent généreusement les injustices que leur père avait commises par son immixtion illégale dans la direction des affaires religieuses. Ils furent efficacement secondés dans cette œuvre de réparation par un moine anglo-saxon, nommé Winfried, mais plus connu sous le nom de saint Boniface, qui avait prêché l'Evangile aux peuples païens de la Germanie. De

nouveaux évêchés furent érigés à Fulda, à Erfurt et à Wurzbourg, et saint Boniface fut promu par le pape à la dignité de premier archevêque de Mayence et de primat de la Germanie.

Carloman, dégoûté de la vie bruyante des camps, prit la résolution de renoncer aux grandeurs humaines et de se consacrer au service de Dieu. Il abdiqua en faveur de son frère Pépin et se retira d'abord parmi les moines du mont Soracte, près de Rome, et ensuite sur le mont Cassin, où saint Bénoît avait fondé l'ordre qui porte son nom. Par l'abdication de son frère, Pépin fut reconnu seul duc et prince des Francs. Il voulut se réconcilier avec son frère Grippon, mais celui-ci rejeta tout accommodement et fut massacré dans les Alpes, après douze années d'intrigues et d'aventures.

Pépin fit encore plusieurs expéditions heureuses contre les Aquitains et quelques tribus germaniques et montra aux Francs que, quant à l'énergie, à la sagesse et à la modération, il ne le cédait en rien à son père Charles-Martel. Toute la nation le considérait comme son roi et les nobles do l'empire lui offrirent à l'unanimité la dignité royale. Pépin subordonna l'acceptation de cette offre à l'approbation du pape Zacharie. On soumit donc au Souverain-Pontife la question: „Lequel des deux est roi, do celui qui, ayant été élu, vit dans une perpétuelle débauche, sans prendre aucun soin de sa charge, ou de celui qui, veillant jour et nuit pour le salut de l'Etat, joint ses services aux mérites de ses ancêtres." Le pape répondit qu'il était préférable que celui-là fût roi qui avait entre ses mains le pouvoir suprême et qui en supportait les charges. Sur cette réponse, Pépin se fit élire roi dans un champ de mai à Soissons en 752. Voulant imprimer à sa nouvelle dignité un caractère religieux, le nouveau chef des Francs se fit sacrer, aux acclamations de toute la nation, par saint Boniface, archevêque de Mayence. Childéric III eut la longue chevelure coupée et fut relégué dans l'obscurité d'un cloître. Ce fut le dernier des Mérovingiens.

L'avénement de Pépin n'était pas une usurpation. D'après le droit coutumier des Francs, la nation avait le droit de disposer librement de la couronne, surtout quand le roi était mineur et incapable de prendre en main les rênes du gouvernement. Depuis longtemps la dynastie des Mérovingiens était dégénérée. Les rois fainéants de cette race étaient des incapacités notoires. Par contre la famille de Pépin de Landen avait produit des hommes extraordinaires qui avaient non seulement préservé l'empire d'une dissolution intérieure, mais qui avaient su mettre les frontières à l'abri de toute attaque des ennemis du dehors. Cette famille de

héros qui portait la charge de la royauté, méritait aussi à juste titre d'en porter le nom et d'en avoir les honneurs. Aussi la réponse du Souverain-Pontife fut-elle entièrement conforme au droit public des Francs.

IV.

CIVILISATION ET INSTITUTIONS DES GERMAINS APRÈS L'INVASION.

§ 1. Pontificat de saint Grégoire-le-Grand.

Dans les nouveaux royaumes germaniques, deux peuples, différant par la religion, la langue, les mœurs et les institutions publiques, se trouvaient en présence. L'Eglise qui, au milieu du bouleversement général de l'ordre civil et politique, s'était maintenue dans toute sa pureté et dans toute sa vigueur, opéra la réconciliation entre les vainqueurs et les vaincus, en prenant les uns sous sa protection et en initiant les autres à la civilisation chrétienne.

Dans cette grande œuvre de la conversion des barbares et de la propagation des lumières, saint Grégoire-le-Grand occupe le premier rang. Orné de tous les dons de l'intelligence et du cœur, ce pontife remarquable comprit son siècle et toute l'importance de sa dignité. Issu de l'ancienne et très-riche famille Anicia, Grégoire se distinguait par la variété de ses connaissances et fut jugé digne d'être élevé à la dignité de préteur. Il se fit remarquer dans ces fonctions par les lumières de son esprit, la maturité de son jugement et un amour extrême de la justice. Dégoûté des splendeurs du monde, il distribua aux pauvres ses riches habits et ses meubles précieux, prit l'habit monastique dans le cloître de Saint-André dont il était le fondateur, et dont il devint bientôt abbé, malgré lui, par le choix de ses frères. Voulant se rendre dans la Grande-Bretagne pour y prêcher l'Evangile aux Anglo-Saxons, il fut retenu à Rome par le clergé et le peuple. Promu aux fonctions de diacre de l'Eglise romaine, en 578, il fut envoyé à la cour de Constantinople pour y traiter quelques affaires très-importantes ; à la mort du pape Pélage, Rome entière l'acclama Souverain-Pontife. Grégoire eut peur de cette haute dignité. Il s'enfuit de la ville et alla se cacher dans une caverne. Mais le peuple l'y découvrit, le ramena à Rome et l'intronisa malgré lui, en 590.

Convaincu que la chaire de saint Pierre est le véritable roc

sur lequel Jésus-Christ a établi son Eglise, Grégoire travaillait sans relâche à faire reconnaître la suprématie de Rome dans tous les pays, à réconcilior les schismatiques avec le siége apostolique, à ramener les hérétiques dans le giron de l'Eglise catholique et à faire participer les peuples païens aux bienfaits de la civilisation chrétienne. Sa sollicitude s'étendait d'une extrémité du monde à l'autre pour répandre la vérité et pour combattre l'erreur. Il résista courageusement aux prétentions du patriarche de Constantinople, Jean-le-Jeûneur, qui, s'étant arrogé le titre d'évêque universel, prétendait à un rang plus élevé parmi les prélats de l'Orient. Pour donner une leçon à l'orgueilleux et arrogant prélat, il prit le titre de serviteur des serviteurs de Dieu, titre que les souverains-pontifes ont conservé jusqu'à ce jour.

La lutte contre les donatistes en Afrique fut couronnée d'un plein succès. Il réussit à y rétablir l'unité de la foi et il eut le bonheur de ramener presque tous ces hérétiques dans le sein de l'Eglise.

D'accord avec la princesse Théodelinde, Grégoire prépara le retour des Lombards ariens à la foi orthodoxe, et ce fut grâce à son activité et à son zèle que les Wisigoths, instruits par Léandre, évêque de Séville, abandonnèrent l'arianisme pour embrasser la foi catholique et que des missionnaires allèrent prêcher l'Evangile aux Anglo-Saxons. L'Angleterre, l'Italie et l'Espagne entrèrent dans la grande famille chrétienne. Dans le but de mettre fin aux désordres qui désolaient les royaumes des Francs, il entra en relations avec les princes de ce peuple et envoya l'abbé Cyriaque en Gaule pour y rétablir la discipline parmi le clergé franc. Dans ses relations avec la cour de Constantinople, il fit preuve de beaucoup de dignité et de fermeté. Il posa des actes qui paraissent tenir de la souveraineté temporelle, en protestant énergiquement contre l'édit de l'empereur Maurice qui prétendait défendre aux fonctionnaires publics d'embrasser l'état ecclésiastique, et en prenant sous sa protection spéciale les habitants de l'Italie et de la Sicile qui étaient exposés aux vexations des gouverneurs impériaux.

Tout en maintenant l'éclat du Saint-Siége, Grégoire employa ses riches revenus à faire des aumônes, à exercer l'hospitalité, à fonder des hospices pour la vieillesse et des maisons pour les orphelins. Il transforma même son palais en couvent et réunit autour de lui des hommes distingués par leur piété et leur savoir. Il consacra spécialement ses soins à l'éducation, ce qui lui a valu le beau titre de patron de la jeunesse et des écoles. Tous les jours il faisait inviter à sa table par son chapelain douze étran-

gers ; aussi, dans sa gratitude, le peuple raconta-t-il que le Christ en personne vint un jonr s'asseoir à sa table frugale. Austère envers lui-même et exact à accomplir les pratiques de la vie monastique, ce grand homme ne faisait aucun cas des honneurs et des biens du monde et ne songeait qu'à remplir ses devoirs. Il envoyait des secours dans les provinces les plus reculées et il ordonna que les esclaves chrétiens, tombés au pouvoir de païens et de juifs, fussent rachetés aux frais de l'Eglise et que les esclaves païens et juifs qui voulaient embrasser la religion chrétienne, fussent mis en liberté par l'intervention des évêques, qui étaient autorisés à prendre le prix du rachat sur les revenus des biens ecclésiastiques.

Il est étonnant qu'au milieu d'occupations si diverses et si multiples, Grégoire-le-Grand ait trouvé encore le temps nécessaire pour composer tant d'ouvrages de théologie qui lui assignent une des premières places parmi les docteurs de l'Eglise. Il s'occupa même de la réforme du plain-chant. Les mélodies majestueuses qu'il composa rehaussèrent la dignité et la splendeur du culte divin et elles portent encore aujourd'hui le nom de chant grégorien. C'est donc avec raison que la postérité a donné à Grégoire le surnom de „Grand". Il mourut en 604, à l'âge de 67 ans. Ses vertus l'ont fait inscrire au nombre des saints.

§ 2. Institutions monastiques.

L'œuvre des missions chrétiennes trouvait, après l'invasion des Germains, son appui le plus efficace dans les institutions monastiques. Les couvents étaient des centres de lumières qui dissipaient les ténèbres du paganisme et de la barbarie; c'étaient de véritables pépinières et des postes avancés de la civilisation chrétienne. Etablis ordinairement dans des landes incultes, les moines défrichaient les terrains contigus à leurs monastères, abattaient les forêts, desséchaient les marais et propageaient les meilleurs modes d'exploitation. La prospérité de l'agriculture fut le résultat immédiat de leurs efforts. Aussi pressentait-on la proximité d'un monastère quand on voyait des champs bien cultivés, des vignobles entretenus avec soin, des plantations d'arbres fruitiers et des canaux d'irrigation disposés avec art. Dautres moines, non moins laborieux, déchiffraient les vieux manuscrits, rétablissaient les textes ou passaient leur vie dans le pénible métier de copistes. Alors que la force brutale et le droit du glaive régnaient partout et que la chaumière et le castel étaient également livrés au pillage, les monastères seuls étaient sacrés aux yeux des barbares. C'est autour de ces pieux asiles que les

habitants de la campagne venaient s'établir pour être à l'abri des attaques des brigands et des insultes des barons ; des villes florissantes surgirent à l'ombre de ces centres d'activité, de ces asiles de liberté d'où sortirent les missionnaires les plus zélés et les plus infatigables.

Dès les temps des apôtres, il y avait des chrétiens qui évitaient le tumulte du monde pour se livrer, au sein de leur famille ou dans la solitude, à la prière et à la méditation. Ces pieuses personnes reçurent le nom d'*ascètes*. La véritable vie monastique prit naissance dans les déserts de la Thébaïde en Egypte, où beaucoup de chrétiens s'étaient retirés pour fuir le contact d'un monde corrompu et pour se soustraire aux persécutions des empereurs païens. La haute Egypte se peupla ainsi d'*ermites* et d'*anachorètes* parmi lesquels brillèrent surtout saint Paul et saint Antoine. Saint Pacôme réunit dans des habitations communes ces pieux solitaires et fonda en 325 l'ordre des cénobites qui, placé sous sa direction, compta bientôt 1400 moines.

De l'Egypte la vie monastique se répandit dans tout l'Orient, où beaucoup de couvents furent fondés au IVe siècle. Saint Basile en était le protecteur le plus actif. En Occident, la vie monastique trouva également bien des adhérents, preuve évidente que ces institutions répondaient à un véritable besoin de la société. Saint Athanase, exilé d'Alexandrie, la fit connaître à Rome. Cependant dans les contrées occidentales, la rigueur du climat ne permettait point d'adopter toutes les dispositions des règles qui régissaient les couvents en Orient. De là des innovations et des changements arbitraires qui menacèrent de compromettre l'existence et le développement de ces institutions. Alors parut saint Benoît qui, par sa règle, dirigea vers un même but les élans divergents de la dévotion et les inspirations de l'austérité.

§ 3. Saint Benoît (480—543). Sa règle.

Saint Benoît naquit en 480, à Nursia, dans le duché de Spolète. Issu d'une famille riche et illustre, il vint, à l'âge de douze ans, faire ses études à Rome où il se distingua par une conduite exemplaire et des succès brillants. Ne voulant respirer longtemps l'air contagieux de la vieille capitale du monde et révolté à l'aspect de la corruption de la jeunesse romaine, il forma, à seize ans, le dessin de se retirer dans la solitude pour échapper aux dangers de la séduction. Il s'enfuit au fond d'une caverne, à Subiaco, entre Tivoli et Sora, où il passa trois ans dans la prière, ne recevant l'eau et la lumière que par la fente

d'un rocher. Il fut découvert par des bergers et de tous les côtés les hommes vinrent en foule se placer sous sa direction. Il fonda dans les environs douze monastères, chacun de douze moines, afin d'y essayer la mise en pratique de la règle qu'il méditait. Mais en butte à l'envie et aux calomnies d'un mauvais prêtre, il quitta la contrée et se retira avec sa petite colonie sur le mont Cassin. C'est là qu'il jeta les fondements du célèbre monastère du Mont-Cassin, d'où, comme d'une source immense et intarissable, devaient se répandre sur l'Europe des torrents de science et de vertu. Ce fut pour cette communauté qu'il écrivit sa règle, cette règle si célèbre qui fut depuis adoptée et suivie pendant plusieurs siècles par tous les moines d'Occident.

Cette règle contient deux dispositions de la plus haute importance. Les trois vertus chrétiennes, la *chasteté*, la *pauvreté* et l'*obéissance* sont l'objet de trois vœux solennels qui, une fois prononcés, deviennent irrévocables ; ensuite elle fixe un temps d'épreuve d'un an et plus tard de cinq ans pour ceux qui veulent embrasser la vie monastique. Les occupations des moines, qui vivaient séparés du monde, étaient très-variées. Le travail manuel alternait sagement avec la prière, la méditation et l'étude, et les monastères devinrent les asiles sacrés des sciences et des lettres chassées presque partout par la guerre et le bruit des armes.

L'ordre de saint Benoît, auquel l'Europe doit en grande partie l'épanouissement des sciences et des arts, c'est-à-dire la civilisation, comptait à l'époque de sa plus grande prospérité 37,000 maisons, subsiste encore aujourd'hui, après quatorze siècles, toujours grand, toujours illustre ; il a été, pour tous les Etats qui ont eu assez de sagesse pour l'accueillir, une source de prospérité et de bonheur. La chronique de cet ordre compte 28 papes, 200 cardinaux, 1,600 archevêques, 4,000 évêques et 3,600 saints canonisés.

§ 4. Introduction du christianisme dans les pays des Germains.

La conversion des Francs au christianisme prépara celle des autres tribus germaniques. Les rois francs donnaient tout leur appui aux missionnaires que les couvents d'Irlande et d'Angleterre envoyaient en Germanie porter la parole de l'Evangile. Saint Fridolin, venu de l'Irlande dans la première moitié du VIe siècle, évangélisa les Allemannes et les Rhétiens et fonda, dans une île du Rhin, le monastère de Seckingen qui devint un centre de civilisation pour tous les pays environnants. Saint Columban prêcha l'Evangile aux peuples qui habitaient les con-

trées situées autour du lac de Constance. Gallus, son disciple, fonda la célèbre abbaye de Saint-Gall, qui devint le berceau de la religion chrétienne pour ces régions et un foyer de progrès et de lumières pour l'Allemagne méridionale. Saint Pirmin consacra ses forces et ses soins à la rénovation religieuse des peuples du nord de la Suisse. Saint Severin annonça d'abord la bonne nouvelle aux habitants de la Pannonie, passa ensuite dans le Norique où il fonda plusieurs évêchés qui disparurent cependant au milieu des bouleversements provoqués par l'invasion des barbares. L'évêque franc, saint Emmeran, devint l'apôtre des Bavarois; il fixa sa résidence à Ratisbonne et propagea la civilisation chrétienne avec le plus grand succès. Saint Eloi, évêque de Noyon (659) et l'Anglo-Saxon Wilfried, évêque d'York, travaillèrent à la conversion des Frisons. Les efforts de ces missionnaires eurent plus de succès après la conquête de la Frise par Pépin d'Herstal. Saint Willibrord, grâce à l'appui intelligent de ce maire du palais, érigea l'archevêché d'Utrecht et fonda dans le pays de Luxembourg l'abbaye d'Echternach. Tous les missionnaires furent surpassés par l'activité persévérante et les succès immenses de Winfried, le véritable apôtre des Germains, auquel le pape Grégoire II a donné avec raison le nom de Boniface. Ce missionnaire, qui se distinguait par sa grande piété et ses connaissances étendues, prend place parmi les plus grands hommes de l'histoire. Porter l'Evangile aux peuples qui étaient encore plongés dans l'ignorance, rétablir dans les pays francs la discipline ecclésiastique et placer dans des rapports de dépendance avec Rome toutes les églises d'Allemagne, tels étaient les projets dont l'exécution préoccupait sans cesse ce vaste génie.

Né en Angleterre, dans la petite ville de Kirton, vers l'an 680, Boniface, entraîné par son goût pour la vie ascétique, entra de bonne heure dans un couvent et y fit de brillantes études. Il enseignait, jeune encore, la théologie, l'histoire et la rhétorique dans le monastère de Nutrell, où il fut promu au sacerdoce à l'âge de trente ans. L'an 716, Boniface quitta les côtes d'Angleterre, et vint dans la Frise pour y porter la parole de l'Evangile. Radbod, roi de ce pays et demi-idolâtre, était alors en guerre avec Charles-Martel, et il fit un mauvais accueil au jeune missionnaire, qui retourna bientôt dans la Grande-Bretagne, où il fut élu abbé de son monastère. En 718, il se rendit à Rome auprès du pape Grégoire II, qui lui donna des lettres apostoliques pour prêcher la foi dans toute la Germanie. Accompagné de pèlerins anglais et romains, il quitta l'Italie et alla annoncer l'Evangile aux habitants de la Bavière, de la Thuringe, de la Hesse et de la Frise.

En 723, Grégoire II l'appela à Rome et le sacra évêque; ce fut à cette occasion que le pape changea son nom saxon de Winfried en celui de Boniface. Après son retour d'Italie, toute la Germanie devint le théâtre de ses prédications. Charles-Martel, auquel le pape l'avait spécialement recommandé, le prit sous sa haute protection et l'encouragea puissamment dans son œuvre de civilisation. A Geismar, dans le pays de Hesse, il abattit un antique chêne consacré au culte de Thor et construisit du bois de cet arbre une petite chapelle en l'honneur de saint Pierre. En 738, à son troisième voyage à Rome, Boniface, qui avait déjà été investi de la dignité archiépiscopale, fut nommé par Grégoire III légat du Saint-Siége en Germanie. La juridiction apostolique s'étendit sur tout le pays. Il divisa la Bavière en quatre diocèses, celui de Salzbourg, de Freisingen et de Ratisbonne, celui de Passau existant déjà. Il établit ensuite l'évêché d'Erfurt pour la Thuringe, celui de Paderborn pour la Hesse, celui de Wurzbourg et d'Eichstedt pour la Franconie et le Palatinat de Bavière.

Après la mort de Charles-Martel, Carloman et Pépin-le-Bref, d'accord avec le pape Zacharie, confirmèrent Boniface dans sa puissance épiscopale et Pépin qui, pour rehausser sa puissance et le prestige de sa couronne, s'était fait sacrer à Soissons par le grand missionnaire, le fit élire archevêque de Mayence. Zacharie confirma cette élection et attacha à la métropole de Mayence les évêchés de Tongres, d'Utrecht, de Cologne, de Worms, de Spire et tous les évêchés d'Allemagne que le saint avait érigés ou qui dépendaient autrefois de la métropole de Worms. Il fonda la célèbre abbaye de Fulda et la plaça sous la direction de son disciple Sturm. Poussé par sa vocation d'apôtre, il céda, avec le consentement du pape, son évêché à saint Lulle, son disciple, et partit pour achever la conversion de la Frise. C'est dans ce pays qu'il fut massacré avec cinquante-deux de ses compagnons, à l'âge de 75 ans. Sa dépouille mortelle fut déposée à Fulda. Boniface avait tenu huit conciles; son but avait été aussi de relever la discipline ecclésiastique, et il disait à ce sujet: „L'Eglise avait autrefois des prêtres d'or qui sacrifiaient dans des calices de bois, mais de mon temps, elle a des prêtres de bois qui sacrifient dans des calices d'or.“

§ 5. Système féodal.

L'invasion, en s'arrêtant, avait laissé les diverses tribus germaniques dans les provinces où le sort de la guerre les avait poussées. Les vainqueurs s'attachèrent au sol conquis et en par-

tagèrent les terres avec les vaincus dans des proportions inégales. Les Bourguignons et les Wisigoths prirent aux propriétaires les deux tiers des champs, des esclaves, des animaux domestiques et des instruments de travail. Les Ostrogoths n'avaient demandé que le tiers des terres de l'Italie, tandis que les Vandales et les Anglo-Saxons, après avoir ou massacré ou réduit en esclavage les anciens habitants, s'emparèrent de la totalité du sol. On ignore dans quelle proportion les Francs s'associèrent à la possession du domaine conquis par leurs armes. Tout porte à croire qu'ils prirent seulement possession des terres vacantes et des forêts qui couvraient alors une grande partie de la Gaule septentrionale. Cette spoliation partielle des vaincus ne doit pas être considérée comme un cruel abus de la victoire ; elle fut largement compensée par l'affranchissement des impôts onéreux dont l'administration romaine avait grevé la propriété.

Les terres occupées par les Germains furent divisées en portions ou lots *(sortes barbaricæ)* destinés aux guerriers qui avaient contribué à faire la conquête du pays. Ces lots reçurent ensuite le nom d'*alode* ou *alleu* et étaient exempts de tout impôt et de toute servitude, mais le propriétaire allodial était tenu de servir à ses frais dans l'armée nationale. L'alleu qui, chez les Francs, portait le titre de *terre salique*, donnait la plénitude des droits politiques et formait par conséquent la pierre fondamentale de la nouvelle société. Comme l'obligation du service militaire était inhérente à la terre salique, les filles étaient exclues de cet héritage et n'étaient admises qu'au partage des richesses mobilières. Les domaines qui formaient la dotation des empereurs romains échurent probablement comme biens allodiaux aux rois barbares, tandis que les capitaines allèrent s'établir dans les vastes propriétés des sénateurs de Rome et des familles attachées au service des empereurs. Tous les guerriers obtinrent un lot proportionné à leur rang et à leur mérite. Les rois, voulant s'attacher l'élite des guerriers ou récompenser des services rendus à l'Etat ou à leur personne, cédaient à leurs fidèles *(leudes)* l'usufruit d'une portion du domaine royal sous certaines obligations, principalement sous celle du service militaire. Cette portion portait le titre de fief ou bénéfice *(feudum* vel *beneficium).* La collation du fief se nommait *investiture ; vassal* était le nom de celui qui obtenait le fief et *seigneur* ou *suzerain* était le titre de celui qui le conférait.

Dans le principe, la jouissance des fiefs n'était que temporaire ou viagère et une nouvelle collation devait se faire à la mort du vassal ou du suzerain. Les grands propriétaires imitèrent bientôt

l'exemple de leurs rois et cédèrent également, sous certaines conditions, des portions de leurs terres à des personnes attachées à leur service. C'est ainsi que se forma la hiérarchie féodale. Le vasselage présentait de grands avantages. Le vassal était placé sous la protection spéciale de son seigneur et par l'usufruit du fief il augmentait ses revenus. Aussi beaucoup de propriétaires allodiaux qui étaient trop faibles pour se défendre eux-mêmes, offraient-ils leur alleu à un puissant seigneur et le reprenaient en qualité de fief *(feudum oblatum)*. La classe des hommes libres diminua ainsi et il se forma une puissante aristocratie féodale qui s'arrogea bientôt une influence prépondérante dans l'administration de l'Etat. Le haut clergé, pour ne pas être absorbé par l'aristocratie laïque, cherchait à son tour à obtenir des fiefs royaux et se déchargeait du service militaire sur les avoués qui les avaient pris sous leur protection. De cette manière il se forma dans tous les Etats germaniques une aristocratie laïque et ecclésiastique qui arriva, dans l'empire des Francs et sous le gouvernement des maires du palais, à une grande influence. Toutes les dignités importantes de l'Etat, étant attachées à un fief, étaient considérées et conférées sous les mêmes conditions que les fiefs eux-mêmes.

Après la fusion des Barbares et des Romains, les propriétés de l'ancienne population, franches de toute redevance, furent assimilées aux alleux. A côté des propriétés allodiales et des bénéfices, il y avait encore une troisième espèce de propriété, les terres *censives* ou *tributaires*. On appelait ainsi des terres qui déjà sous la domination romaine étaient cultivées par des colons et dont la possession était subordonnée à un cens annuel, qu'ils devaient payer au propriétaire primitif ou à ses héritiers, soit en argent, soit en nature. Les Germains laissèrent subsister ce genre de tenure.

Dans la suite des temps, il s'opéra une révolution dans la nature de ces trois propriétés. Les terres allodiales furent soumises à l'impôt et cédèrent le premier rang aux fiefs qui furent affranchis de toute charge publique, et les censives devinrent la pleine propriété des colons qui ne les cultivaient que sous la condition d'une redevance annuelle.

§ 6. Population. Classement.

Après la fusion des Germains et des Romains, les habitants des nouveaux royaumes se divisaient en deux grandes fractions, les *hommes libres* et les hommes *non libres (Unfreie)*. La première fraction comprenait deux classes, dont la première était formée

de tous ceux que certaines fonctions de la cour et de l'Etat, ainsi que la jouissance d'un bénéfice royal, attachaient plus particulièrement au monarque. On les appelait *leudes* ou *nobles*. La seconde classe comprenait tous les hommes libres proprement dits, les propriétaires allodiaux jouissant do tous les droits civils et politiques. Les propriétaires romains de cette classe étaient privés des libertés politiques, mais ils conservaient tous les avantages attachés à l'ingénuité.

La fraction des hommes non libres comprenait: 1° les *esclaves*, dont le sort fut sensiblement amélioré par l'influence du christianisme. Ils ne pouvaient plus être vendus ni condamnés à mort sans jugement légal; 2° les *serfs* ou *colons tributaires* qui, bien que libres de leur personne, étaient attachés à la glèbe et cultivaient, contre une redevance annuelle, des terres qui se transmettaient héréditairement dans leur famille; 3° les *serfs domestiques (ministeriales)* des grands seigneurs et des rois; ils obtinrent de l'importance et de la considération au point que des hommes libres et même des nobles entrèrent au service personnel du roi. Le maire du palais n'était dans le principe que le premier des serfs domestiques du roi.

§ 7. Gouvernement et administration.

Tous les peuples barbares, en s'établissant dans les provinces de l'empire, restaient soumis au chef qui les avait conduits à la victoire. Ce chef conservait ou recevait alors la dignité royale qui, chez les Francs, participait de l'hérédité et de l'élection, tandis qu'elle était restée élective chez les Goths et les Lombards. Partout les femmes étaient exclues du trône.

L'autorité des rois était limitée par les assemblées de la nation (*mallum et placitum*), désignées en France, sous les dénominations locales, de champ de mars ou de mai, et de concile chez les Wisigoths. C'est dans ces conciles annuels que les Germains décidaient de la paix, de la guerre et des affaires qui intéressaient tout le royaume.

L'administration de l'empire romain formait la base de celle des royaumes germaniques. Ceux-ci étaient divisés en duchés ou comtés, à la tête de chacun desquels se trouvait un duc *(Herzog)* ou un comte *(Graf)*. Chaque comté était subdivisé en centuries et chaque centurie en décanies. Tous les habitants de la centurie ou de la décanie étaient solidairement responsables des délits commis sur leur territoire. Les ducs et les comtes percevaient les revenus publics, conduisaient les hommes libres à l'armée et

présidaient le plaid *(placitum)* de leur ressort où se rendait la justice. Cependant les domaines du roi ainsi que les fiefs royaux étaient soustraits à l'administration de ces fonctionnaires et jouissaient du privilége de l'immunité.

Le service militaire était imposé à tous les citoyens dans les guerres nationales et chaque guerrier était tenu de s'équiper et de s'entretenir à ses frais pendant toute la durée de la campagne. Pour les guerres particulières, les rois, et dans la suite, les grands seigneurs ne pouvaient appeler sous les drapeaux que leurs propres vassaux.

La justice était rendue dans des assises *(placita minora)* tenues par les comtes, les centeniers et les dizeniers. La nature et la gravité du délit déterminaient la compétence de ces tribunaux. Tous les hommes libres devaient assister à ces plaids et donner leur avis dans les contestations soumises à leur approbation. Lorsqne plus tard les hommes libres commencèrent à déserter les tribunaux, les présidents désignèrent annuellement parmi eux un certain nombre (7 ou 12) qui étaient tenus de siéger et que l'on appelait échevins. Outre ces tribunaux composés d'hommes libres pour juger des hommes libres, il y avait encore la cour féodale, formée d'abord de vassaux qui, sous la présidence du roi, jugeaient les contestations qui s'élevaient entre le suzerain et ses vassaux.

§ 8. Lois des Germains.

Après que les tribus germaniques se furent définitivement établies dans les provinces romaines, elles sentirent bientôt la nécessité de mettre par écrit les anciennes coutumes et de les compléter par de nouvelles dispositions que leurs relations avec les peuples vaincus rendaient indispensables. On rédigea donc des codes qui furent approuvés et modifiés dans les assemblées des hommes libres. Ces codes sont: la loi salique, la loi des Ripuaires, la loi des Bourguignons, la loi des Wisigoths, la loi des Lombards, toutes publiées dans la langue romaine à l'exception de la loi salique, qui avait été rédigée au-delà du Rhin en langue germanique. Tous ces recueils, notamment la loi salique, reflètent l'état barbare de la société. Ils renferment une série de pénalités, le tarif minutieux des amendes et compositions pour tous les délits, depuis l'homicide jusqu'à un geste brutal, une parole injurieuse. La peine capitale n'était appliquée que dans des cas très-rares, la loi salique n'en parle même pas. Tous les crimes et tous les délits pouvaient se racheter à prix d'argent, même l'homicide, dont la composition *(Wehrgeld)* variait en

raison do la dignité et même de la faiblesse des personnes. Lorsque l'assassin ou ses parents ne pouvaient pas payer la somme fixée par la loi, les héritiers de la partie lésée pouvaient se rendre justice eux-mêmes. Dans les deux codes salique et ripuaire, le Wehrgeld d'un Franc est toujours double de celui d'un Romain do condition égale. La composition d'une main, d'un pied, d'une oreille, du nez et d'un œil est fixée à 100 sous, le pouce à 45, l'index à 35 et chacun des autres doigts à 15 sous. Une dent et le bout de l'oreille ont la même valeur que le pouce. Les paroles offensantes et injurieuses étaient punies en raison du déshonneur qui retombait sur l'offensé. Celui qui injuriait un autre en le nommant „renard“ ou „lièvre“ payait respectivement 3 ou 6 sous d'amende. La procédure était publique. Pour les causes civiles, l'accusateur devait prouver la culpabilité de l'accusé par des preuves écrites ou par des témoins. Dans les causes criminelles, l'accusé devait prouver son innocence. Les moyens étaient: le serment, les conjurateurs *(Eideshelfer)* et les jugements de Dieu ou ordalies. Les conjurateurs étaient des hommes libres qui affirmaient sous serment le fondement de l'accusation ou l'innocence de l'accusé. Leur nombre variait selon la gravité du crime. Le chiffre normal était de 12, quelquefois de 7 et il pouvait s'élever jusqu'à 72. Pour condamner l'accusé, la loi exigeait l'unanimité des voix des conjurateurs; en cas de divergence d'opinions, on avait recours aux jugements de Dieu.

Les ordalies, dont l'origine remonte à une haute antiquité, reposent sur la croyance générale des peuples que dans le cas où l'homme ne peut pas découvrir la vérité, Dieu même la lui manifeste au moyen do certains signes, pour protéger l'innocence et pour révéler le crime. L'histoire des Germains fait mention des jugements suivants : 1. Le *sort.* 2. *L'épreuve du feu.* L'accusé mettait sa main dans un brasier; il marchait pieds nus sur des charbons ardents ou parcourait à pas comptés l'étroit espace entre deux bûchers d'épines allumées ; 3. *L'épreuve du fer chaud.* On faisait rougir au feu neuf ou douze socs, sur lesquels le patient était obligé de marcher pieds nus, tantôt une barre de fer qu'il devait porter dans sa main nue à uno distance de neuf à douze pas, tantôt un gantelet d'armes, dans lequel l'accusé plongeait sa main ; 4. *L'épreuve de l'eau froide et de l'eau bouillante.* Dans le premier cas, l'accusé, pieds et mains liés, était plongé dans un bassin. S'il enfonçait, il était innocent, s'il surnageait, il était coupable. Dans le second cas, l'accusé plongeait son bras dans de l'eau bouillante et retirait de la chaudière un caillou. Ensuite, comme cela se pratiquait dans l'épreuve du feu et du fer chaud, les juges mettaient le sceau sur la blessure enveloppée de bandes

et, le troisième jour, vérification faite, l'absence ou la présence d'une brûlure ou d'une lésion décidait soit de l'innocence, soit de la culpabilité de l'accusé ; 5. Le *jugement de la croix*. Les deux parties adverses se tenaient debout, immobiles, les pieds joints et les bras étendus, dans l'attitude d'un crucifié, en face d'un autel sur lequel on célébrait la messe. Celui qui, vaincu par la fatigue, faisait un mouvement, perdait sa cause ; 6. *L'épreuve du pain bénit*. L'accusé devait avaler un morceau de pain et de fromage bénits. On croyait que, s'il était coupable, le morceau s'arrêterait dans le gosier ou que ses dents ne réussiraient pas à le broyer et que ses entrailles seraient dévorées par un feu intérieur. 7. Le *jugement de l'Eucharistie*, spécialement destiné à la justification des ecclésiastiques, servait aussi à l'épreuve des laïques ; 8. Le *duel* qui, comme le serment, n'était permis qu'aux hommes libres.

Ces institutions, incompatibles avec les principes de la religion chrétienne, avaient jeté des racines si profondes dans la vie des peuples germaniques, que les autorités civiles et ecclésiastiques étaient impuissantes à les supprimer. Dans ces circonstances l'Eglise faisait ce qu'elle pouvait faire. Elle plaça toutes les ordalies, à l'exception du duel, sous son contrôle immédiat et travailla sans relâche à extirper ces coutumes païennes et à fonder un système pénal conforme aux principes de la civilisation chrétienne.

B. L'ORIENT.

I.

L'EMPIRE DEPUIS LA MORT DE THÉODOSE-LE-GRAND JUSQU'A L'AVÉNEMENT DE LA DYNASTIE MACÉDONIENNE.

(395—867).

§ 1. État intérieur de l'empire.

Lors du partage de l'empire romain par Théodose-le-Grand, Arcadius obtint l'Orient qui comprenait les provinces asiatiques, l'Egypte et la Cyrénaïque en Afrique, la Thrace, la Macédoine, l'Achaïe, la Mésie et la Pannonie en Europe. La langue, les mœurs et la civilisation grecques prévalurent dans l'empire d'Orient (Bas-Empire) qui, pour cette raison, fut aussi appelé empire grec.

Constantinople acquit bientôt, grâce à la centralisation de l'administration, une influence prépondérante; elle lutta glorieusement contre les flots de l'invasion des barbares et sauva la civilisation grecque d'une ruine certaine. Mais les mêmes causes qui avaient amené la chute de l'empire d'Occident existaient aussi dans l'empire grec dont l'agonie ne fut prolongée que par des circonstances tout à fait extraordinaires.

Les empereurs, investis d'un pouvoir absolu, ne s'arrogeaient que trop souvent le droit de s'immiscer dans les affaires purement religieuses et de prendre même des décisions dogmatiques.

Cette intervention dans les discussions théologiques provoqua souvent des troubles et ne faisait qu'augmenter le mécontentement des habitants des provinces qui étaient écrasés par de lourds impôts et livrés à la rapacité et au despotisme des gouverneurs. Aucune loi ne réglait la succession au trône. Aussi se formait-il des partis politiques qui cherchaient un appui dans l'armée. Les généraux eurent ainsi une influence prépondérante dans la ges-

tion des affaires publiques et disposaient arbitrairement de la couronne impériale. Le peuple allait dégénérant et la multitude désœuvrée de la capitale ne se passionnait que pour les jeux du cirque, ou les courses de chars et de chevaux qui avaient remplacé les combats sanglants des gladiateurs. Les conducteurs de chars se distinguaient primitivement par les couleurs rouge et blanche, auxquelles on ajouta ensuite le vert et le bleu. Les concurrents étaient donc divisés en quatre groupes qui, grâce à l'enthousiasme dont se prenait la foule, soit pour les uns, soit pour les autres, dégénérèrent en véritables factions auxquelles s'associèrent bientôt les partis politiques et religieux. Les livrées des conducteurs de chars devenaient les drapeaux de ces partis; des meurtres, des combats, des émeutes signalaient ordinairement les victoires et les succès des *Bleus* ou des *Verts*, des *Blancs* ou des *Rouges*. Ces partis, qui eurent bientôt des ramifications dans les provinces, contribuèrent puissamment à l'affaiblissement et à la ruine de l'empire.

§ 2. Hérésies.

Les sectes qui prirent naissance vers cette époque sont les suivantes :

a) Les *Nestoriens*. Nestorius, appelé en 428 sur le siége patriarcal de Constantinople, enseigna qu'il y avait en Jésus-Christ deux personnes, Dieu et l'homme, qu'il n'y avait pas d'union personnelle entre le Verbe divin et la nature humaine ; et que la sainte Vierge ne devait pas être appelée *mère de Dieu*, mais seulement *mère du Christ*. Cette hérésie, victorieusement réfutée par saint Cyrille, patriarche d'Alexandrie, fut définitivement condamnée au concile général d'Ephèse en 431 ; mais elle trouva, malgré sa condamnation, de zélés propagateurs dans l'Asie antérieure, où ce schisme subsiste encore aujourd'hui.

b) Les *Monophysites* ou *Eutychiens*. L'auteur de cette hérésie fut Eutychès, prêtre et archimandrite (abbé de plusieurs monastères) à Constantinople. Ardent adversaire de la doctrine de Nestorius, Eutychès, par l'excès de son zèle, donna dans l'erreur opposée en ne voulant reconnaître en Jésus-Christ qu'une seule nature pour pouvoir mieux prouver l'unité de personne. Cette hérésie qui provoqua des commotions si violentes dans l'Eglise orientale, fut condamnée au concile général de Chalcédoine, tenu en 451. Toutefois, l'hérésie ne fut point étouffée. Les monophysites s'adressèrent à l'empereur Zénon qui, voulant trancher toutes les difficultés, publia en 482 un édit appelé *Hénotique*, par lequel il condamnait à la fois Eutychès et le concile de Chalcédoine.

Los troubles religieux prirent dès lors de plus grandes proportions. Il y a encore de nos jours des Monophysites ou Eutychiens dans les provinces de la Turquie d'Asie, en Arménie où leur chef porte le titre de „Catholique“, et en Egypte, où ils sont appelés Coptes ou Jacobites, du nom de Jacques Zanzale, évêque d'Edese qui, pour ranimer les restes mourants de l'eutychianisme, réunit les différentes branches en une seule secte.

c) Les *Monothélites*. Sergius, patriarche de Constantinople, émit vers 616 l'opinion que l'unité de volonté dans Jésus-Christ était la suite logique de l'unité de personne. Cette doctrine, qui n'est qu'un reflet de l'hérésie des monophysites, provoqua de nouveau des difficultés inextricables dans l'Eglise orientale et l'empereur Héraclius, voulant imposer à l'Eglise comme dogmes ses opinions personnelles, publia en 639 l'édit „Ecthèse“, par lequel il déclara la doctrine des monothélites la seule vraie et la seule admissible dans toute l'étendue de l'empire. Cette hérésie fut condamnée au sixième concile général, tenu à Constantinople en 680 et a disparu sans laisser de trace.

d) Les *Iconoclastes*. Dès les premiers temps du christianisme, il était d'usage de faire des statues du Christ, de la sainte Vierge, des apôtres et des martyrs et de les exposer à la vénération des fidèles. Cette pieuse coutume, qui avait son principe dans un profond besoin de la nature humaine, donnait quelquefois lieu à des abus, puisque le peuple, sorti à peine des ténèbres du paganisme et de l'idolâtrie, attribuait, dans son ignorance, à ces images une vertu surnaturelle et leur rendait un véritable culte. L'empereur Léon III, surnommé l'Isaurien (717—741), cédant aux insinuations de Juifs et de Mahométans, se persuada que la vénération des images était une grossière idolâtrie et il résolut de devenir le réformateur de l'Eglise par la destruction des statues et des images des saints. Le premier édit parut en 726, en vertu duquel il ordonna de détruire les images dans toutes les provinces de l'empire. Le pape Grégoire III lança l'excommunication contre les iconoclastes qui se portaient, aussi en Italie, aux plus horribles profanations. Le fils et successeur de Léon, Constantin-Copronyme (741 — 775), le plus dégradé et le plus impie des empereurs, aggrava encore les édits de son père et punit de la mort ou de l'exil tous ceux qui ne voulaient pas se soumettre à ses ordres. Pour donner une apparence légale à la destruction des images, il réunit en 754 un concile à Constantinople qui, sous la pression de l'empereur, approuva les édits iconoclastes et déclara hérétique la vénération des images. Les persécutions redoublèrent de fureur; une terrible maladie contagieuse qui

exerça, pendant trois ans, ses ravages à Constantinople et dans toutes les provinces de l'empire, ne put ramener l'empereur à de meilleurs sentiments La guerre contre le culte des images ne cessa que sous le règne du jeune Constantin-Porphyrogenète (780—793), placé, pendant sa minorité, sous la tutelle do sa mère Irène. Cette femme, qui se distinguait autant par son caractère énergique que par son ambition démesurée, s'efforça de rétablir la paix dans l'Eglise. Le septième concile œcuménique de Nicée condamna, en 787, l'hérésie des iconoclastes qui avait occasionné des perturbations si violentes dans l'empire, et confirma l'ancienne doctrine de l'Eglise sur la vénération des images.

§ 3. Règne de Justinien (527—565).

Le règno de Justinien fait époque dans l'histoire de l'empire grec qui, sous le gouvernement de cet empereur, jeta un nouvel éclat. La conquête de l'Italie et de l'Afrique décida de l'avenir de ces pays et les travaux législatifs, entrepris sous la direction de ce prince, exercèrent une grande influence sur la législation des royaumes germaniques de l'Occident. Justinien, il est vrai, ne se distinguait pas par la supériorité de son esprit, ni par l'énergie de son caractère, mais il eut le mérite de choisir et de placer à la tête de ses armées et de son conseil des hommes de talent auxquels revient la meilleure part de la gloire du règne de ce souverain. Il possédait des connaissances variées et profondes, parlait plusieurs langues et était initié à toutes les sciences qui florissaient alors à Constantinople. Il était sincèrement attaché à la religion, quoiqu'il aimât à en faire parade et à s'en dire le suprême législateur. Mais il manquait de cette énergie de caractère et de cette fermeté qui poursuit opiniâtrement son but et ne recule devant aucune difficulté. Dominé par une coupable ambition et une mesquine jalousie, Justinien était accessible à la flatterie et se laissait souvent influencer par les intrigues de sa cour, dans lesquelles Théodora, l'infâme impératrice, fille d'un gardien des ours du cirque, jouait le principal rôle. Dépourvu de talents militaires, l'empereur ne commandait jamais ses armées en personne, mais il avait le bonheur de trouver de grands généraux qui illustrèrent son règne. Parmi ceux-ci, il faut citer au premier rang Bélisaire, qui se distingua par son courage, ses talents militaires et sa fidélité à toute épreuve, fidélité qui no se démentit même pas lorsque ses services furent méconnus et payés de la plus noire ingratitude. Venaient ensuite Germain et le rusé Narsès, qui avait quitté les Perses pour passer du côté des Byzantins.

L'histoire de Justinien se divise en deux parties : ses guerres et l'administration intérieure.

I. Guerres de Justinien.

a) *Guerres contre les Perses.* Le projet de Justinien consistait à conqnérir les royaumes ariens des Vandales, des Wisigoths et des Ostrogoths et à fonder un empire romain catholiqne. Avant de ponvoir exécuter ce projet, il devait mettre à l'abri des attaques des Perses la frontière orientale de son empire. La guerre contre ce peuple, qui n'eut pas de résnltat marquant, se fit presque exclusivement dans la Colchide et l'Ibérie, provinces du Cancase, et Justinien acheta la paix en 533 en payant une contribution de guerre de 10,000 livres d'or. Mais à l'instigation des Ostrogoths d'Italie, les Perses, sons le roi Cosrhoès Nouchirvan, prirent de nouveau les armes et déclarèrent la guerre à l'empire grec. Cette campagne se termina par un traité de paix conclu en 563, et par lequel les contestations entre les deux empires furent définitivement réglées. Les Perses accordèrent la liberté religiense aux chrétiens de leur pays et renoncèrent, contre le payement d'un tribut annuel, à leur suzeraineté snr la Colchide.

b) *Révolte à Constantinople.* Les spectatenrs qui s'intéressaient aux jenx du cirque formaient, sous Jnstinien, deux factions dominantes, les Blens et les Verts. L'empereur se déclara imprudemment pour les Bleus et, par cette préférence, il excita l'animosité des Verts qui étaient déjà exaspérés par les exactions du préfet du prétoire et du chancelier Tribonien. Les denx partis en vinrent aux mains, mais unissant subitement leurs forces, ils saccagèrent la maison du préfet et réduisirent en cendres quelques palais et plusieurs églises de la capitale. Pendant cinq jours, Constantinople fut livrée au pillage et au meurtre. Ce fut en vain que Justinien chercha à apaiser la fureur du peuple, en destituant le préfet de la ville et en proclamant nne amnistie. „Tu mens, âne", lui répondirent les rebelles. Justinien pouvait mouvoir ses longues oreilles comme nn âne. L'empereur fut assiégé dans la citadelle et il songeait déjà à s'enfuir par mer avec sa famille et ses trésors, qnand Théodora le fit rougir de sa pusillanimité en lui disant : „Partez, s'il vous convient, pour moi je trouve que le palais impérial est un glorieux tombeau ; il vaut mienx qu'un exil misérable ou une mort honteuse." Les Bleus, éprouvant bientôt du repentir, se mirent à seconder les efforts de Bélisaire qui, à la tête de 3000 vétérans, refoula les Verts dans le cirqne où il en fit massacrer 30,000. Du cri de ralliement des mutins, cette révolte reçut le nom de „Nika."

c) *Guerre contre les Vandales et les Ostrogoths* (532). A peine l'ordre public était-il rétabli dans la capitale, que Bélisaire fut envoyé contre les Vandales. Il ne lui fallut que trois mois pour réduire l'Afrique en province grecque. La guerre contre les Ostrogoths fut plus acharnée; ce peuple soutint une lutte héroïque de vingt ans. Après la soumission des vaillants Ostrogoths, Justinien intervint dans les guerres intestines du royaume des Wisigoths en Espagne, où il se rendit maître de la Bétique. Par la destruction de deux empires ariens et par ses succès obtenus lors de son intervention en Espagne, l'empereur avait fini par briser la puissance de l'arianisme.

II. Administration intérieure.

a) *Commerce.* Justinien releva la prospérité de ses Etats en favorisant l'agriculture et le commerce. Une somme énorme passait annuellement en Chine pour y être échangée contre des étoffes de soie, qui étaient d'un prix tellement élevé qu'elles se vendaient au poids de l'or. Deux missionnaires furent envoyés en Chine où ils apprirent à connaître le ver à soie et les procédés employés pour utiliser la matière qu'il produit. Comme l'exportation de cet insecte était défendue sous peine de mort, ils réussirent à en dérober quelques œufs qu'ils rapportèrent à Constantinople cachés dans un roseau. C'est de là que viennent tous ces millions de vers à soie qui forment aujourd'hui en Europe une source considérable de richesses.

b) *Constructions architecturales.* Justinien illustra son règne par de grands travaux d'architecture. Dans toutes les provinces de l'empire il fit construire des ponts, des hôpitaux, des aqueducs; il n'y eut presque pas de ville qui ne fût enrichie de monuments et de magnifiques édifices; il bâtit tant de remparts et de tours sur le Danube, en Illyrie, en Thrace, en Macédoine, en Epire, sur les frontières de l'Arménie et de la mer Caspienne, qu'il ne put pas même leur donner des noms. Un long mur protégeait la capitale du côté de la terre et de formidables ouvrages rendaient imprenable le défilé des Thermopyles. Le nombre des églises et des temples qu'il fit élever dans les différentes villes de l'empire est considérable. A Constantinople seul, il fit construire vingt-cinq églises, et au nombre de celles-ci la merveille de Sainte-Sophie avec son revêtement de marbre, ses cent colonnes, son pavé de mosaïque et sa coupole majestueuse qui a servi de modèle à celles de Venise, de Pise et de Saint-Pierre de Rome. „Salomon, je t'ai vaincu!“ s'écria Justinien frappé d'étonnement et d'admiration à la vue de la magnificence de cette admirable construction.

c) *Travaux législatifs.* Les ouvrages législatifs de Justinien contribuèrent plus à immortaliser son nom que ses guerres et ses édifices. Une commission de jurisconsultes, à la tête de laquelle l'empereur avait placé le savant Tribonien, élabora successivement : 1. le *Code* (528), recueil complet et systématique de toutes les lois impériales encore en vigueur; 2. les *Pandectes* ou le *Digeste* (533), compilation prodigieuse, comprenant les extraits des ouvrages des meilleurs jurisconsultes romains sur l'interprétation des lois ; 3. les *Institutes*, formant un abrégé systématique de la jurisprudence romaine à l'usage des écoles de Constantinople, de Beryte et de Rome et 4. les *Novelles* ou *Authentiques* (534 et 565), recueil de nouvelles lois édictées sous le règne de Justinien. Cette publication eut une grande influence sur la législation et le droit politique du moyen-âge, mais elle n'améliora pas le sort des habitants de l'empire. Le pouvoir absolu de l'empereur reçut une nouvelle sanction, la succession au trône impérial resta incertaine et la rapacité des gouverneurs des provinces ne fut pas réprimée. Il dépouilla le sénat de son prestige en lui enlevant ses priviléges et, par la suppression du consulat, il priva les riches sénateurs de l'occasion de capter la faveur de la foule par des distributions de vivres, tandis que lui-même cherchait à se rendre populaire par des largesses insensées et de brillants jeux publics.

A l'exemple de ses prédécesseurs, Justinien intervint dans les discussions religieuses et s'arrogea le droit de prendre des décisions dogmatiques. Il provoqua, par son immixtion, la dispute des trois chapitres. Théodore de Mopsweste, Théodorète de Cyrus et Ibas d'Edesse avaient défendu les erreurs de Nestorius sans que leurs écrits, connus sous le nom *des trois chapitres*, eussent été condamnés. Théodore était mort en catholique, Théodorète et Ibas avaient assisté au concile œcuménique de Chalcédoine et en signant avec les évêques orthodoxes la condamnation des erreurs nestoriennes, ils avaient rétracté implicitement leurs opinions émises antérieurement. Cela ne suffisait pas à l'empereur. Dans l'espoir de réunir les monophysites aux catholiques, il publia un édit dans lequel il déclara hérétiques les trois chapitres et il força, par des mesures de violence, les évêques de l'Eglise d'Orient d'approuver sa condamnation. Le pape Vigile, qui s'opposait à cet édit en déniant à l'empereur le droit de décider souverainement des questions théologiques, fut envoyé en exil. Les troubles provoqués par les empiétements de Justinien prirent un tel caractère de gravité que le pape se vit contraint de convoquer un concile général à Constantinople (553) qui condamna définitivement les trois chapitres.

Le règne de Justinien forme, il est vrai, la plus brillante

période — mais non la plus heureuse — de l'histoire de Constantinople. Les magnificences et les prodigalités architecturales, les jeux publics et les guerres continuelles absorbaient des sommes immenses. De lourds impôts accablaient les provinces qui étaient, en outre, exploitées par l'arbitraire et la cupidité des fonctionnaires publics. Une grande exaspération régnait dans toute l'étendue de l'empire ; il se forma même un complot (563) dans le but d'assassiner l'empereur. Bélisaire qui, trois ans auparavant, avait sauvé la capitale d'une attaque des Bulgares, fut accusé de faire partie du complot et dépouillé de ses dignités et de ses honneurs. Il fut cependant réintégré dans ses fonctions, dès que Justinien eut reconnu l'innocence de son général. Mais la poésie et la peinture s'emparèrent des malheurs de ce grand homme, les ornèrent de tout le merveilleux de leurs fictions, le montrèrent, les orbites brûlés par le feu et fermés pour toujours à la lumièro, parcourant les rues de la capitale guidé par sa fille, et demandant aux passants une obole pour Bélisaire. Justinien mourut 8 mois après Bélisaire, à l'âge de 83 ans.

§ 3. Décadence de l'empire (565—867).

La décomposition de l'empire date de la mort de Justinien. Justin II, son successeur, prince faible et de mœurs dissolues, était tout à fait incapable de protéger avec succès les provinces contre les attaques de ses nombreux ennemis. Les Langobards occupèrent la haute Italie, les Avares, qui avaient quitté les steppes de l'intérieur de l'Asie, venaient de fonder, sous la conduite de leur chef Baïan, un vaste empire entre le Danube, la mer Noire, l'Elbe et la Baltique et imposèrent un tribut à l'empereur de Constantinople. Ce ne fut qu'au prix des plus grands efforts que la province d'Afrique fut sauvée. L'empereur Maurice, deuxième successeur de Justin, rétablit le roi Cochrou-Parviz sur le trône de Perse et s'appliqua ensuite à détruire la puissance des Avares. Son général Priscus les défit dans cinq batailles, mais l'armée victorieuse se révolta et offrit le diadème au centurion Phocas qui fit la paix avec les Avares, en leur payant une forte somme. Dès son retour à Constantinople, il préluda à ses tyrannies par le massacre de toute la famille impériale. Le roi des Perses lui déclara la guerre pour venger la mort de son allié, et il fit la conquête de l'Asie-Mineure.

Il se forma alors une conspiration dont le chef se mit en relations avec l'exarque d'Afrique. Celui-ci envoya, à la tête d'uno flotte nombreuse, son fils Héraclius qui délivra Constantinoplo du cruel Phocas et fut proclamé empereur par la reconnaissanco publique.

Héraclius (610 — 641). Des revers accablants, de glorieux faits d'armes et de nouveaux revers marquèrent le commencement, le milieu et la fin du règne d'Héraclius. Le roi des Perses envahit la Syrie et la Palestine, livra aux flammes Antioche, Damas et Jérusalem et annonça son dessein de substituer la religion de Zoroastre à celle du Christ. Les Avares, alliés des Perses, portèrent le pillage et la dévastation jusque sous les murs de Constantinople. La fin de l'empire paraissait être arrivée. Héraclius, réduit à la possession de sa capitale et de quelques provinces maritimes, songeait déjà à transporter le siége de l'empire à Carthage, mais le patriarche Sergius s'y opposa et ranima son courage. Se mettant alors à la tête d'une armée, l'empereur, par une résolution hardie, transporta le théâtre de la guerre au-delà du mont Taurus, défit les Perses dans plusieurs batailles et dicta, à Ctésiphon, la paix à Siroès qui venait de détrôner son père en 628. Ce traité termina la longue querelle des deux empires. Héraclius ramena avec grande pompe à Jérusalem le bois de la vraie croix que les Perses avaient enlevé. Les Avares furent victorieusement repoussés et Héraclius se trouvait au plus haut point de sa puissance, lorsque Mahomet vint le sommer d'embrasser l'islamisme.

Les longues guerres entre les Perses et les Grecs avaient épuisé les deux empires ; aussi les Musulmans ne tardèrent-ils pas à anéantir la monarchie persane, à faire la conquête de la Syrie, de la Palestine, de la Mésopotamie et à étendre leur domination jusqu'à la mer Caspienne et aux montagnes de l'Arménie. Héraclius appuya les doctrines hérétiques des monothélites et finit misérablement son règne entre une dispute théologique et une guerre religieuse qu'il avait lui-même provoquée.

Depuis la mort d'Héraclius, les empereurs qui se succédèrent tour à tour sur le trône, ne firent que le souiller de sang et de crimes. Au milieu de ces horreurs, l'empire fut bouleversé par les dissensions religieuses des monophysites, des monothélites et des iconoclastes ; les Bulgares enlevèrent la Mésie, et Constantinople, assiégée par les Musulmans, ne dut son salut qu'au feu grégeois, inventé par le Grec Callinicus.

II.

LES ARABES.

§ 1. État de l'Arabie avant Mahomet.

Cette vaste péninsule, séparée de l'Afrique par la mer Rouge et le canal de Suez, du continent asiatique par le grand désert et

le golfe Persique, n'avait été atteinte par aucune des grandes révolutions qui avaient bouleversé l'état intérieur de l'Asie. Ni les conquérants de Babylonie et d'Assyrie, ni le fondateur de la monarchie des Perses, ni Alexandre-le-Grand, ni les Romains n'avaient pu soumettre ce pays. Ce fut ainsi que les Arabes, restés en dehors de la civilisation ancienne, avaient pn conserver leurs mœurs patriarcales et leurs institutions primitives. La popnlation de l'Arabie, telle qu'elle était au VIe siècle, se subdivisait en deux grandes fractions : Les *Jektanides*, descendants de Jektan, petit-fils de Sem. Ils avaient fondé plusieurs Etats : dans l'Yémen le royaume de Saba, appelé aussi royaume des Hymiarites, sur les confins de la Chaldée et de la Syrie, les principautés de Hira et de Gassan et au centre de l'Arabie, dans l'Hedjaz, le royaume des Djorhamites avec La Mecque pour capitale. Les *Ismaélites*, descendants d'Ismaël, fils d'Abraham, menaient la vie nomade. Une haine profonde séparait ces deux races, divisées l'une et l'autre en tribus gouvernées par les anciens, qui portaient le titre de *cheik* ou d'*émir*.

Les habitants de la péninsule sont encore aujourd'hui ce qu'ils étaient du temps de Mahomet. Les Nomades, se livrant au brigandage ou se vouant à l'élève des troupeaux, mènent une vie errante en plein air et sont connus sous le nom de Bédouins. Ils se croient en droit de s'indemniser, par le brigandage, de l'héritage dont fut privé leur père Ismaël, chassé du foyer paternel. Dès qu'un chef occupe un pâturage, il fait aboyer ses chiens et aussi loin que va le bruit, aussi loin s'étend la prise de possession. Les animaux les plus précieux de ce pays sont le chameau, appelé le vaisseau du désert, le dromadaire et le cheval. Le cheval est le compagnon inséparable de l'Arabe qui conserve la généalogie de son coursier aussi soigneusement que la sienne propre. Le Bédouin professe une vénération religieuse pour le compagnon de sa vie errante ; s'il vient à mourir, il le pleure comme un ami bien-aimé. Ardent comme son coursier, sobre et patient comme son chameau, l'Arabe est à la fois vindicatif et hospitalier, sanguinaire et généreux, superstitieux et avide de récits et d'aventures, mettant au premier rang des talents l'art de conter et de charmer les oreilles par l'harmonie des paroles et la gracieuse modulation de la voix.

La religion primitive des Arabes avait été le monothéisme ; mais déjà au IIIe siècle de notre ère cette antique croyance au Dieu unique, créateur du ciel et de la terre, avait fait place au sabéisme accompagné de mille superstitions singulières, dues à l'imagination de ces enfants du désert. Le sanctuaire national était la *Caaba* ou maison carrée, à La Mecque, construite selon

la tradition du pays par Abraham. On y conservait la pierre noire qui, jadis rubis flamboyant, avait illuminé, en tombant du ciel, toute l'Arabie des clartés de l'aurore. Elle devint terne et noire à mesure que les hommes se pervertissaient, pour redevenir brillante au jour du dernier jugement. Trois cent soixante idoles ornaient l'intérieur de ce temple vénéré, auxquelles les fidèles adressaient leurs vœux et leurs prières. De nombreux pèlerins s'y rendaient tous les ans de toutes les parties de l'Arabie. Les Koreïschites avaient, avec le gouvernement de la ville de La Mecque, l'intendance suprême de la Caaba et cette puissante famille, pour ne pas se voir privée des riches offrandes faites aux idoles de ce temple, était opposée à toute innovation religieuse.

Lors de la captivité de Babylone, et surtout après la destruction de Jérusalem par Titus et la prise de Palmyre par Aurélien, où la reine Zénobie avait donné asile aux Juifs, beaucoup de ces derniers allèrent s'établir dans les villes maritimes de l'Arabie et y formèrent des établissements importants. Dans les commencements, ils ne se mêlaient pas aux idolâtres, mais bientôt ils se mirent à faire du prosélytisme et ils décidèrent les rois hymiarites de l'Yémen à embrasser le judaïsme. Enfin la religion chrétienne y avait fait des progrès considérables ; saint Barthélémy et saint Paténus y avaient fondé des communautés chrétiennes florissantes. Sous Constance, en 343, le christianisme pénétra dans l'Arabie heureuse et les habitants des royaumes de Hira et de Gassan furent convertis par les anachorètes du désert. Malheureusement les nestoriens et les monophysites envahirent le pays et le christianisme fit place à l'islamisme. La doctrine de Zoroastre avait même été importée par les Perses, de sorte qu'à l'époque de Mahomet, quatre religions régnaient en même temps dans ce pays. Telle était la situation de l'Arabie, lorsque parut un homme qui exploita le fanatisme religieux pour réunir les tribus éparses de l'indomptable race d'Ismaël et de Jektan ; il les initia à une vie nouvelle et accomplit une révolution telle que le vieux monde n'en avait jamais vu. Cet homme, ce fut Mahomet.

§ 2. Mahomet.

1. *Naissance de Mahomet.* Mahomet, le „Glorifié", vit le jour à La Mecque, l'an 570 de l'ère chrétienne. Il était de la noble tribu des Koreïschites et semblait prédestiné à de grandes choses. „Le jour de sa naissance, une lumière éclatante et inusitée se répandit dans le ciel ; le lac de Sawa se dessécha tout à coup et le feu sacré des Perses, qui brûlait sans interruption depuis plus de mille ans, s'éteignit de lui-même." Malgré ces prodiges, inventés

par l'imagination et l'amour du merveilleux des Orientaux, le jeune Koreïschite eut à souffrir de pénibles épreuves. A l'âge de deux mois, il perdit son père, à six ans, sa mère et il ne possédait pour toute fortune que quelques montons, cinq chameaux et une esclave éthiopienne. Après la mort de son grand-père, Abd-el-Moutalib, qui s'était chargé de son éducation, il fut confié à son oncle, Abou-Taleb, shérif de La Mecque. Celui-ci le destina au commerce. Dès l'âge de quatorze ans, Mahomet s'enrôla dans une de ces caravanes armées qui faisaient le commerce sur les frontières de la Syrie et se distingua dans plusieurs expéditions que les Koreïchites avaient été contraints d'entreprendre dans l'intérêt de leur commerce contre les tribus voisines. Mahomet était devenu un homme; il gagna la confiance d'une riche veuve de sa tribu, nommée Khadijah, et devint successivement son intendant et son époux. Il était alors âgé de 25 ans.

2. *Les commencements.* Mahomet, devenu riche et puissant, sentit croître son ambition et il osa, en présence des désordres auxquels sa patrie était en proie, concevoir la pensée de se faire proclamer maître souverain de l'Arabie tont entière. Sa vaste intelligence, ses vues larges et élevées lui firent comprendre que la question religieuse était la question fondamentale et que de sa solution dépendait la régénération politique et sociale de l'Arabie. L'unité politique devait, à ses yeux, reposer sur l'unité religieuse et pour réaliser celle-ci, il sentit la nécessité d'appeler à son secours toutes les forces, toutes les passions, de s'appuyer sur la toute-puissance de la divinité, en d'autres termes, de se déclarer le Prophète, l'Envoyé de Dieu. Doué de tous les dons de l'intelligence, Mahomet avait des chances de réussite. Sa hauto taille, sa démarche noble et gracieuse, sa longue barbe, son œil vif et pénétrant, l'expression de sa physionomie commandaient une considération que ses talents poétiques, sa richo imagination, son jugement droit et son éloquence irrésistible transformèrent bientôt en vénération. Pendant quinze années il vécut dans la retraite, où il mûrissait son dessein et, pour s'entourer d'un certain prestige, il se retirait souvent dans la grotte du mont Hira où, grâce à son tempérament épileptique et à l'exaltation de son imagination, il était souvent en butte à des hallucinations étranges et à des visions singulières. Il étudia les livres de Zoroastre, la Bible, le Nouveau-Testament et entretenait des relations suivies avec un parent de Khadijah, nommé Werka, qui était prêtre chrétien, mais partisan de la secte des Nazaréens. *)

*) Les Nazaréens étaient des juifs qui avaient embrassé la religion chrétienne tout en considérant comme obligatoires les prescriptions de l'ancienne loi, p. ex. la circoncision, la fête du sabbat, etc.

C'est pendant ces quinze années de silence et d'obscurité que fut composé en grande partie ce livre qu'il publia successivement, selon l'occasion, comme des révélations divines. Dès que l'habile imposteur crut le moment venu de mettre son dessein à exécution, il eut soin de se déclarer ignare et illettré et de se dire en communication immédiate et fréquente avec la divinité.

A l'âge de 40 ans, Mahomet commença sa carrière de prophète. Ce fut en 610, la nuit du „décret de Dieu", que, accompagné de quelques serviteurs, il se rendit dans la grotte du mont Hira où l'ange Gabriel lui apparut, tenant à la main le Koran, ce livre qui était gardé au septième ciel, sur la table du Tout-Puissant. „Lis", dit Gabriel à Mahomet. „Je ne sais pas lire", répondit le Koreïschite. A ces mots, l'ange le saisit par les cheveux et le lança trois fois la face contre terre. Et Mahomet savait lire, et il entendit une voix céleste qui répétait ces mots: „Mahomet, tu es le prophète de Dieu et je suis Gabriel." Le prophète s'abima dans la contemplation, et l'ange disparut.

Mahomet raconta à sa femme les merveilles de la nuit et Khadijah y ajouta foi en s'écriant: „Par celui qui tient dans sa main l'âme de Khadijah, tu seras le prophète de cette nation." Son esclave Zéid, son cousin Ali, qui fut depuis son gendre, et Abou-Bekr, qui devait être son beau-père, suivant l'exemple de Khadijah, devinrent ses premiers disciples. Bientôt d'autres noms illustres vinrent se joindre à ces adhérents. Othman, Zobéir, Abou-Obeïdah et enfin Omar se déclarèrent pour Mahomet et entraînèrent avec eux de nombreux prosélytes. Les progrès de la nouvelle religion alarmèrent les cheiks des Koreïschites qui ne voyaient dans Mahomet qu'un ambitieux aspirant à la puissance suprême. Dans la crainte de perdre bientôt tous les avantages résultant de l'intendance de la Caaba, ils le dénoncèrent au peuple comme un novateur impie qui voulait détruire la religion de son pays. Il se forma un puissant parti contre lui; ses adhérents furent maltraités et beaucoup durent prendre le chemin de l'exil. Mahomet lui-même fut sommé de prouver par des miracles la mission qu'il prétendait avoir reçue de l'ange Gabriel. Ce fut alors, rapporte la fable, que devant tout le peuple il couvrit le ciel de ténèbres, fit descendre la lune, lui ordonna de parler, la fit entrer par la manche gauche de son manteau et sortir par la droite. Mahomet s'annonça publiquement comme l'envoyé du ciel et il prêcha beaucoup, mais les conversions n'étaient pas nombreuses. Le découragement prit le prophète qui commençait à être en proie à une sombre mélancolie.

3. *Voyage au ciel.* Au milieu de toutes les difficultés qui

s'opposaient à la propagation de sa doctrine, Mahomet eut, en 622, la nuit de l'Ascension, une seconde vision connue sous le nom de *voyage au ciel*. „Une nuit, raconte-t-il, qu'il était endormi près du mont Merva, l'ange Gabriel souffla sur lui et le réveilla. A côté de lui était la jument grise *el Borak*, aussi intelligente que l'homme et plus rapide que l'éclair. L'ange se mit à voler et le prophète le suivit sur la jument qui le conduisit à Jérusalem. Il y rencontra dans le temple Abraham, Moïse et Jésus avec d'autres saints qui lui firent un joyeux accueil et se mirent à prier avec lui. Ensuite il repartit avec Gabriel et l'ange le conduisit jusqu'au septième ciel, composé de la lumière la plus limpide. C'est là qu'il vit la plus grande créature de Dieu, un ange avec 70,000 têtes et ayant chacune 70,000 bouches et chaque bouche 70,000 langues parlant chacune 70,000 idiomes pour célébrer les louanges du Seigneur. Mahomet fut conduit jusqu'au trône de l'Eternel, à la droite duquel brillait l'inscription : „Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète." Il eut une longue conversation avec Dieu qui lui ordonna de faire la prière cinquante fois par jour. Sur les observations de Mahomet, et de réduction en réduction, Dieu se contenta d'exiger la prière cinq fois par jour. Dieu le toucha, le pénétra d'un saint frisson, et lui ouvrit ses secrets. Au milieu du chant des anges : „Dieu est Dieu et Mahomet est son prophète", il contempla le Paradis et retourna avec Gabriel à Jérusalem, d'où sa cavale, en fendant les airs, le ramena à La Mecque. Le prophète était fier de ce voyage céleste, dans lequel Abraham, Joseph, Jésus et Moïse l'avaient salué comme l'apôtre de Dieu. Malgré l'adversité et les épreuves de toute nature, il restait inébranlable. Aussi ses partisans devinrent-ils plus nombreux. C'est ce qui engagea les Koreïschites à former le projet d'assassiner le prophète.

4. *L'Hégire* ou *la Fuite* (622). La ville d'Yatreb, rivale de La Mecque par jalousie de commerce, s'était intéressée à la doctrine de Mahomet et douze habitants de cette ville, qui étaient venus à La Mecque entendre sa parole, lui avaient juré sur sa main de le défendre contre ses ennemis avec la même ardeur qu'ils défendraient leurs femmes et leurs enfants. Le nombre des prosélytes s'était tellement accru que les Yatrebites invitèrent le prophète à venir se fixer dans leur ville. Entretemps, les Koréïschites avaient lancé un arrêt de mort contre Mahomet et ils avaient désigné, dans chaque tribu, un homme pour le tuer, afin que chaque tribu eût sa part de son sang. Déjà les assassins environnaient sa maison, mais Mahomet parvint à s'évader à la faveur de la nuit, prit le chemin du désert et se rendit à Yatreb, qu'il appela dès lors

la „Cité du Prophète“ *(Medinat-al-Nabi)*, et qui, sous le nom de Médine, figure parmi les villes saintes de l'islamisme. Cette fuite *(Hidjira)*, l'Hégire (18 juin 622), fait époque dans l'histoire des Musulmans qui l'ont prise pour base de leur chronologie. L'imagination féconde des Arabes n'a pas manqué d'embellir l'évasion du prophète par des fictions extraordinaires. Un jour, Mahomet rencontra les assassins qui se disposaient déjà à s'emparer de sa personne, lorsqu'il leur jeta de la poussière sur la tête et subitement ils furent frappés de cécité. Une autre fois, pour se soustraire à ses persécuteurs, il alla se cacher dans une grotte. A peine fut-il entré, qu'une araignée fila sa toile à l'ouverture souterraine et que deux pigeons vinrent y construire leur nid, et les meurtriers passèrent sans y entrer pour la fouiller. Les habitants de Médine embrassèrent avec chaleur la religion du proscrit qui arma tous ses partisans pour faire la guerre aux Koreïschites. Avec 300 hommes il défit ses ennemis dans la vallée de Béder, soumit les tribns voisines et, renforcé par les Bédouins, il s'avança à la tête de 10,000 guerriers jusque sous les murs de la ville de La Mecque qu'il emporta d'assaut le 11 janvier 630. La modération dont il fit preuve engagea les habitants de La Mecque à embrasser l'islamisme. La Mecque fut déclarée ville sainte et la Caaba transformée en mosquée. Les généraux Saad et Khaled firent la soumission des Etats chrétiens de l'Yémen, tandis que lui-même marcha contre les tribus juives de l'Hedjaz.

Toute l'Arabie était soumise et, dans l'ivresse de ses triomphes, il somma les plus grands souverains de l'Orient d'embrasser la religion dont il s'était fait l'apôtre. Le roi des Perses foula aux pieds ses lettres arrogantes ; Héraclius de Constantinople ne lui répondit pas ; le roi d'Abyssinie crut devoir se soumettre aux ordres du faux prophète. Déjà Mahomet se disposait à s'avancer, à la tête d'une armée pleine d'enthousiasme, vers la Syrie, lorsqu'il mourut presque subitement (632). Une femme juive, voulant venger son mari égorgé par ses soldats, lui avait fait prendre du poison. Lorsqu'il sentit approcher sa dernière heure, il se fit transporter dans la mosquée et, du haut de la chaire, il recommanda à ses compagnons trois choses : de chasser les idolâtres de l'Arabie, de conserver aux nouveaux prosélytes les mêmes droits qu'anx vieux croyants, et de s'attacher constamment à la prière.

§ 3. Doctrine de Mahomet.

La doctrine de Mahomet porte le nom d'*Islam* ou *Islamisme*, c'est-à-dire consécration à Dieu. Les sectateurs du faux prophète se nomment *Moslemin* ou *Musulmans*, et le livre dans lequel se

trouvent consignées les révélations qui, au dire de l'imposteur, lui avaient été communiquées par l'ange Gabriel, s'appelle *Koran*. Le Koran, qui est le code civil et religieux des Arabes, est divisé en 114 chapitres ou *Soura*, de longueur inégale et qui ne forment qu'un amalgame de visions, de récits de l'ancien et du nouveau Testament, de sermons, de lois, de préceptes et de conseils, où le vrai se trouve toujours à côté du faux; le sublime y côtoie l'absurde et à chaque page se rencontrent les plus choquantes contradictions. En tête de chaque chapitre, à la seule exception du neuvième, on lit: „Au nom du Dieu clément et miséricordieux", formule dont les Musulmans font précéder tous leurs écrits. Les incohérences, les répétitions et les contradictions dont fourmille le Koran rendent très-difficile l'établissement des dogmes et des préceptes principaux qui forment la base de la religion mahométane.

a) *Dogmes fondamentaux*. 1. „Dieu est Dieu et Mahomet est son prophète", telle est la formule du dogme fondamental. En rétablissant, par la proclamation de l'unité de Dieu, une vérité primordiale trop généralement méconnue, Mahomet substitua le monothéisme à l'idolâtrie et protesta en même temps contre le dogme chrétien de la Trinité.

2. *Le fatalisme ou la fatalité*. Le Dieu de Mahomet est un et personnel, mais il n'intervient nullement dans les événements du monde. Tout ce qui arrive n'est que le résultat d'un décret inexorable de la divinité, qui depuis toute éternité a fixé irrévocablement le sort des individus et des peuples. Ce dogme de la fatalité inspira aux Arabes le fanatisme qui les rendait invincibles. C'était avec une véritable rage qu'ils se précipitaient sur les armées les mieux organisées, les mettaient en pièces, et, volant de victoire en victoire, ils provoquèrent cette migration des peuples dont les effets se firent sentir puissamment non-seulement en Asie, mais même en Afrique et en Europe. De la rédemption et de la justification, de la grâce et du devoir de l'homme de s'ennoblir et de se perfectionner, il n'y a pas de trace dans le Koran. La doctrine de la fatalité enchaîne la volonté de l'homme et détruit nécessairement le mérite et le démérite des actions humaines.

3. *L'immortalité de l'âme, la récompense de la vertu et la punition du crime*. La fin du monde et la résurrection des morts sont représentées dans le Koran, entourées de symptômes redoutables empruntés à l'Apocalypse et exagérées par la brillante imagination des Orientaux. Dieu apparaîtra pour rendre justice à chacun. Abraham, Noé, Jésus-Christ déclineront l'office d'inter-

cesseur et Mahomet s'en chargera; Gabriel tiendra la balance, dont les bassins, assez vastes pour contenir le ciel et la terre, seront suspendus, l'un sur l'enfer, l'autre sur le paradis; puis les âmes passeront sur le pont *al Sirat*, plus étroit qu'un cheveu, plus tranchant qu'une épée. Les justes le franchiront avec la rapidité de l'éclair, mais les méchants y trébucheront et tomberont dans les sept abîmes de l'enfer entr'ouvert au-dessous d'eux. Les élus entreront dans le paradis, *le jardin des délices*, où coulent des ruisseaux de lait, de miel et d'un vin délicieux dont on peut boire toujours sans s'enivrer; où croissent des arbres dont les branches offrent à l'envi des dattes, des raisins, des grenades d'une saveur exquise et des oiseaux tout apprêtés et d'un goût délicieux. Dans ces plaines enchantées le sol est de safran, les cailloux sont des perles et des hyacinthes. Des jeunes gens d'une rare beauté sont à la disposition des élus pour les servir et pour recevoir leurs ordres. Tous les sens auront leur jouissance: trois cents plats à chaque repas, trois cents sortes de liqueurs dans trois cents vases d'or ornés de pierreries, des vêtements de soie, des parfums dont l'odorat de l'homme ne soupçonne pas la suavité, tels sont les plaisirs dont la jouissance perpétuelle est assurée à une jeunesse perpétuelle.

4. *La mission de Mahomet.* Sa religion remontant, selon lui, aux premiers jours du monde, il se posait comme l'héritier, le consommateur de toutes les révélations qui avaient été faites jusqu'à lui. Il se faisait même passer pour le Paraclet, annoncé dans l'Evangile: „Après moi je vous en enverrai un autre qui sera votre consolateur.“ Dieu a communiqué des livres sacrés à Adam, à Seth, à Enoch et à Abraham, Moïse a reçu le Pentateuque, David, les Psaumes, Jésus, l'Evangile et Mahomet, le Koran qui est la plus parfaite des révélations et le sceau des prophéties.

b) *Morale.* Le Koran, tout en recommandant aux croyants la justice, la loyauté, la tempérance et la charité, ne les oblige qu'à des actes extérieurs. Ces devoirs sont:

1. *La prière*, la „clef du paradis“, qui se fait cinq fois par jour, avant le lever du soleil, à midi, avant et après le coucher du soleil et à la première veille de la nuit. Le fidèle, en priant, doit tourner ses regards vers La Mecque. Des ablutions précèdent la prière. „Quand vous vous disposez à la prière, purifiez-vous d'abord les mains jusqu'au coude, la face jusqu'aux oreilles et les pieds jusqu'à la cheville.“

2. *Le jeûne.* Mahomet a consacré au jeûne le mois de rhamadan, durant lequel tout musulman doit s'abstenir, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, de toute boisson et de toute nourri-

ture, des bains et des parfums. Par ces privations, le fidèle se prépare aux fêtes du Baïram. Le petit Baïram commence à la fin du mois de rhamadan et le grand se célèbre à La Mecque, quand les pèlerins sacrifient des victimes dans la vallée de Mina.

3. *L'aumône* Le prophète fit de l'aumône un devoir indispensable. „La prière, dit-il, nous conduit à moitié route du paradis, le jeûne, à ses portes, l'aumône nous les ouvre "

4. *Le pèlerinage* à La Mecque, que chaque croyant libre doit faire au moins une fois dans sa vie, pourvu qu'il jouisse d'une bonne santé, d'une honnête aisance et ne s'expose pas à un trop grand péril.

5. *La célébration du vendredi*, jour où Dieu créa l'homme et où Mahomet lui-même avait fait son entrée à Médine.

6. *La guerre sainte* pour la propagation de l'islamisme. „Fais la guerre sainte, dit-il, au nom de Dieu, pour la cause de Dieu, et tous ceux qui refuseront de croire à Dieu, massacre-les."

Outre ces prescriptions, le législateur arabe interdit l'usage du vin et de toutes les liqueurs fermentées, du sang, de la chair de porc, de lièvre et des animaux crevés et étouffés. Le Koran est non-seulement un recueil de dogmes religieux, mais aussi un code civil et politique, servant de base à toutes les institutions publiques.

Mahomet autorisa la polygamie, en limitant toutefois à quatre le nombre des femmes légitimes; il laissa subsister l'esclavage et rétablit la loi du talion qui est contraire aux préceptes formels posés par l'Evangile. La sensualité, qui rend impossible le perfectionnement moral de l'homme, la polygamie, qui détruit en principe la vie de famille, le fatalisme et l'esclavage qui mènent directement au despotisme le plus absolu, voilà, à côté de quelques idées sublimes, les principes dégradants du Koran qui doivent nécessairement amener la dissolution des empires reposant sur les bases de ce recueil de lois religieuses et politiques.

§ 4. Les quatre khalifs de la tribu des Koreïschites.
(632 — 661).

1. *Abou-Bekr* (632 — 634). Mahomet, uniquement préoccupé de la propagation de sa doctrine, avait négligé de donner une organisation politique aux Arabes et de régler la succession au trône. Il ne laissa qu'une fille, Fatime, qu'il avait mariée à Ali, fils de son oncle Abou-Taleb. Ali s'attendait à être proclamé successeur de Mahomet, mais les principaux chefs de l'islamisme élurent Abou-Bekr, beau-père du prophète que celui-ci avait

chargé, pendant sa maladie, de présider aux prières publiques. Le nouveau chef prit le titre de khalif, c'est-à-dire remplaçant ou vicaire du prophète.

A la mort de Mahomet, tout semblait être remis en question. Des troubles éclatèrent dans toute l'Arabie; plusieurs chefs de tribus, non contents de revendiquer leur ancienne indépendance, se proclamèrent eux aussi prophètes de Dieu et augmentèrent l'agitation du pays par des proclamations fanatiques. Abou-Bekr envoya contre les rebelles onze généraux, parmi lesquels brillaient surtout Kaled, Abou-Obéidah et Amrou. Grâce à la bravoure et aux talents militaires de ces généraux, l'ordre fut rétabli; mais le sang avait largement coulé: dix mille rebelles avaient été massacrés. Après la soumission de l'Arabie, le khalif, se conformant aux ordres formels de Mahomet, résolut de propager sa doctrine dans les pays voisins. Il appela donc les Arabes à la guerre sainte et leur adressa le manifeste suivant: „Au nom de Dieu miséricordieux, salut à tous les vrais croyants, et que la bénédiction soit sur vous. Je loue le Dieu tout-puissant, et je prie pour Mahomet son prophète. Je vous donne avis que je m'apprête à envoyer les croyants dans la Syrie, pour l'arracher des mains des infidèles, et j'ai voulu vous informer que combattre pour la religion est un acte d'obéissance à la volonté de Dieu."

Une foule immense et fanatisée répondit à cet appel. Le khalif l'ayant passée en revue et bénie, en confia le commandement aux trois vaillants capitaines Kaled, Abou-Obéidah et Amrou. L'empire grec, affaibli par les factions politiques et religieuses, et la Perse, déchirée par les discordes intérieures, s'étaient réciproquement épuisés par des luttes sanglantes et rendus impuissants à résister avec succès aux attaques impétueuses des sectateurs du faux prophète. Kaled, surnommé „l'Epée de Dieu", et rendu invulnérable par une tunique de Mahomet qu'il portait par dévotion, marcha contre les Perses. Abou-Obéidah envahit la Syrie et ouvrit la guerre contre les Byzantins. Les Perses luttèrent courageusement. Dans la bataille de Hafir ils s'étaient même attachés les uns aux autres par des chaînes, pour se mettre dans l'impossibilité de prendre la fuite; mais malgré tant de bravoure ils succombèrent dans plusieurs rencontres et Kaled porta la domination du khalif jusqu'aux bords de l'Euphrate. Jezdegerd, roi des Perses, dut s'enfuir dans le Turkestan. Les Grecs ne luttèrent pas avec moins de bravoure que les Perses. Les habitants de Bosra opposèrent une vigoureuse résistance à Abou-Obéidah qui allait battre en retraite, lorsque l'arrivée du vainqueur des Perses ranima le courage des troupes. La prise de Bosra et

de Damas et la victoire d'Aïznadin, où il avait taillé en pièces 60,000 Grecs, assurèrent à Kaled la soumission de la Syric. Abou-Bekr mourut (634) sans avoir eu connaissanco de co triomphe. Il s'était voué surtout aux fonctions sacerdotales ; il avait fait un recueil de la doctrine du prophète et publié le Koran. Son succcsseur fut Omar, qu'il avait chargé de faire la prière pendant sa maladie.

2. *Omar* (634—644). Plein d'énergie et doué de grands talents, Omar se distinguait par sa simplicité ot sa modération ; il devint le véritablo créateur de l'ompire des Arabes. Il ótait Bédouin dans l'acception la plus rigoureuse du mot ; il ne se nourrissait que de pain d'orge, de dattes et d'eau, et sa robe était usée et raccommodée en douze endroits. An milieu d'une simplicitó qui ne le distinguait en rien du dernier des croyants, il empêchait ainsi les musulmans de s'apercevoir du despotisme auqnel il les habituait. Ce fut grâco à son caractère inflexible qu'Omar affermit l'islam, dont il offrait lui-même le type aux croyants par son éloignement pour lo luxe et pour touto culture intellectuelle. Pour prévenir l'influence désastrense que les richesses des provinccs conquises et le contact avec les nations étrangèrcs pourraient avoir sur son pcuple, il intcrdit aux Arabes la navigation, défendit lcs embellissements de l'architecture et l'usage de toute autre langue que l'arabe. Il organisa l'administration de l'Etat, introduisit le comput de l'ère mahométane et ordonna qne tous les musulmans eussent à exercer une profession, sous peine d'être exclus de l'assemblée des fidèles. Il rendait un compte exact des trésors que les conquêtes faisaient couler dans les coffres publics et les fonctionnaires étaient tenus dans une stricte dépendanco du pouvoir central. Honoré et redonté de ses sujets, Omar dirigea de la ville do La Mecqne toute l'administration de l'Etat et les mouvements des armées.

Le khalif envoya contre les Perses le belliqueux Saad, qui remporta une éclatanto victoire dans la bataille meurtrière do Cadésia. Roustam, général des Perses, y perdit la vio et Jezdegerd, qui éprouva une nouvelle défaite à Nehavend, s'enfuit dans les montagnes de la Médie, où il tomba sous les coups d'un assassin. Avec lui finit l'empire des Perses. Le butin quo le général Saad fit dans la ville de Madaïn, formée de Séleusie et de Ctésiphon, fut immensc. Chaque soldat, et ils étaient au nombre de 60,000, reçut en argent comptant au-delà de 15,000 francs. Le palais royal renfermait dcs richesses immenscs. On y admirait des trônes d'or, des sallcs resplendissantes do perles et de pierres précieuses, des tapis d'uno immenso grandeur et d'unc valeur

inappréciable. Les pierreries tirées des différentes parties du monde et les perles pêchées dans les mers voisines, y avaient été amassées à profusion. Toutes ces magnificences constataient le haut degré de civilisation et de prospérité auquel était arrivé le royaume de Cyrus.

Abou-Obéidah acheva la conquête de la Syrie et de la Palestine. La prise de Damas entraîna la reddition des villes de Balbeck et d'Emèse, et Jérusalem dut capituler après une résistance opiniâtre. La sainteté et l'importance de cette ville engagèrent le khalif à s'y rendre en personne pour en prendre possession. Il y fit son entrée, monté sur un chameau roux, qui portait, pour la nourriture de l'apôtre, de l'orge, du riz, des dattes, une outre remplie d'eau et un plat de bois. La capitulation se fit sous les conditions suivantes: Omar assura aux chrétiens la vie, leur fortune et la liberté de leur culte, en revanche ils s'obligeaient à payer la capitation, à loger pendant trois jours les pèlerins musulmans, à ôter la croix et les cloches de leurs églises et à ne pas exclure les musulmans de leurs temples, afin qu'ils pussent voir si, dans ces réunions, il ne serait rien tramé contre la sûreté publique. Les chrétiens devaient aussi avoir le respect convenable pour les musulmans, et porter des vêtements de deuil et une ceinture de cuir autour des reins. Il leur était interdit de vendre du vin ou d'autres liqueurs enivrantes sans une permission spéciale et de laisser courir les porcs dans les rues. Avant de quitter la ville, le khalif ordonna de construire, sur l'emplacement du temple de Salomon, une mosquée que le monde musulman considère encore aujourd'hui comme un de ses plus vénérables sanctuaires.

Après la soumission de la Syrie et de la Palestine par Kaled et Abou-Obéidah, Amrou, désireux de se distinguer à l'égal de ces grands capitaines, marcha vers l'Egypte avec 4000 cavaliers. Omar, effrayé de cette audace, écrivit au général aventureux: „Si cette lettre te trouve en Syrie, reviens immédiatement sur tes pas. Si tu as déjà franchi les frontières de l'Egypte, marche et compte sur Dieu et sur tes frères.“ Ces mots étaient une prophétie aux yeux des Arabes; ils marchèrent en avant; il ne leur fallut que trente jours pour prendre la redoutable Péluse, la clef de l'Egypte, cette ville contre laquelle tant de fois s'étaient heurtées d'immenses armées. Memphis, malgré ses remparts séculaires, céda au bout de sept mois. Les Arabes furent aidés dans leurs conquêtes par les Koptes, les descendants des habitants primitifs du pays, qui avaient généralement embrassé l'hérésie des monophysites, tandis que les Grecs et les fonctionnaires de Byzance

étaient de la secte des Nestoriens. Les Grecs se concentrèrent dans la ville d'Alexandrie. La résistance fut désespérée et pendant quatorze mois les assauts des Arabes furent repoussés avec succès. Enfin la ville fut obligée de se rendre. Le butin fut immense. Sur la demande d'Amrou ce qu'il ferait de la bibliothèque impériale, Omar, dit-on, lui aurait répondu : „Si ces écrits sont conformes au Koran, ils sont inutiles ; s'ils y sont contraires, il ne faut pas les tolérer.“ En conséquence tous les papyrus, distribués entre les 4000 bains d'Alexandrie, auraient servi à les chauffer pendant six mois. Ce fait cependant ne repose sur aucune donnée historique, puisque déjà, du temps de César, la bibliothèque d'Alexandrie était devenue la proie des flammes et que celle qui fut formée dans le Sérapion par Marc-Aurèle, a été détruite à l'époque de l'empereur Théodose.

La conquête de l'Egypte fut pour les Arabes une acquisition importante. D'un côté, ce pays leur présentait une base d'opérations pour l'occupation de l'Afrique septentrionale et de l'autre, il était un grenier d'abondance pour l'Arabie. L'Egypte se releva bientôt sous la sage administration d'Amrou, qui s'occupa de consolider sa conquête par des incursions dans la Cyrénaïque et par des relations qu'il établit avec les Berbères, peuple nomade qui avait les mêmes usages que les Arabes et auquel Omar donna le titre de frères. L'empire de l'islam s'étendit ainsi de Tripoli jusqu'aux confins de l'Indo et de l'océan indien jusqu'à l'Oxus et jusqu'au Caucase. Ce fut au milieu de sa carrière victorieuse, alors qu'il se rendait à Médine pour faire ses dévotions à la mosquée, qu'Omar fut assassiné par un Perse qui voulait venger ainsi la dévastation de sa patrie. Immédiatement après sa mort, les principaux chefs se réunirent et élurent Othman, qui avait été secrétaire de Mahomet. Ali aurait été élu, s'il n'eût repoussé la condition qui lui était faite de se soumettre non seulement au Koran, mais encore à la tradition *(Sunna)*.

3. *Othman* (644 — 656). Doux et conciliant, mais trop faible et trop âgé pour prendre lui-même en mains les rênes du gouvernement, Othman abandonna la direction des affaires à ses favoris qui, abusant de son incapacité, se donnèrent le gouvernement des plus belles provinces et ne cherchèrent qu'à s'enrichir. Le mécontentement se manifesta bientôt dans tout le pays. En levant la défense de la navigation faite par Omar, Othman ouvrit un nouveau champ aux conquêtes des Arabes. Une flotte fut armée ; elle s'empara des îles de Chypre et de Rhodes ; en même temps une armée envahit l'Asie-Mineure et s'empara de plusieurs villes. Abdallah défit le gouverneur de Carthage et occupa le territoire

de l'Afrique septentrionale. Kaïrwan devint la base des opérations ultérieures. A la suite de ces conquêtes, la simplicité des mœurs disparut et les richesses qui affluèrent en Arabie exercèrent une influence désastreuse sur l'entourage du khalif, sur les gouverneurs des provinces et les chefs des armées.

La partialité et la faiblesse d'Othman provoquèrent partout des désordres et des mécontentements. On se révolta. Les rebelles se réunirent à Médine, demandant à grands cris qu'il eût à rendre justice ou à résigner le commandement. Une partie d'entre eux le tinrent pendant six semaines bloqué dans son palais. Enfin les assaillants s'emparèrent du palais et tuèrent Othman, mal défendu par le Koran qu'il avait placé sur sa poitrine. Après cinq jours d'anarchie, les anciens compagnons de Mahomet élurent Ali qui, paraît-il, n'avait pas été complice du meurtre de son prédécesseur.

Ali (656—661). Pour se maintenir, Ali donna les principaux gouvernements à ses partisans. Mais Mohawiah, gouverneur de Syrie, ne le reconnut pas et se fit proclamer khalif. Il s'attacha Amrou, en donnant à ce général la province d'Egypte. La guerre civile se ralluma et la Syrie et l'Arabie furent inondées de sang. L'autorité se trouvait partagée entre Ali, Mohawiah et Amrou. Trois Arabes, se consultant sur le moyen de mettre un terme à ces divisions, convinrent de tuer chacun un des trois chefs qui se faisaient la guerre. Mohawiah fut blessé ; au lieu d'Amrou, un des siens, assis en ce moment à sa place, reçut le coup mortel, et Ali, mortellement atteint, expira à l'âge de 63 ans.

Mohawiah fut proclamé khalif et rendit le pouvoir héréditaire dans sa famille, celle des Ommaïades.

§ 5. Le khalifat sous la dynastie des Ommaïades (661—750).

L'avénement des Ommaïades provoqua une scission profonde parmi les musulmans qui se divisèrent en deux partis, celui des Sounites, ainsi appelés parce qu'ils interprétaient le Koran à l'aide de la tradition orale (*Sunna*), et celui des Alites, qui rejetaient la tradition et qui étaient désignés par le nom de chiites ou Alites. Ceux-ci considéraient les Ommaïades et les trois prédécesseurs d'Ali comme des usurpateurs et des schismatiques. Mohawiah transféra la résidence de La Mecque à Damas et sépara ainsi le centre politique de l'islamisme de son centre religieux, qui demeura toujours à La Mecque. La dissolution intérieure de l'empire fit des progrès rapides, malgré l'extension progressive du khalifat. Akba occupa Murzuk et Fezzan en Afrique ; Yezid conquit Bouchara, Multan, Kabul et Kandahar en Asie ; Abderrhaman, fils du belliqueux Kaled, s'avança à la tête d'une flotte

nombreuse jusque sous les murs de Constantinople, dont la prise ne fut empêchée que par le feu grégeois.

Le règne de Walid (705—714) forme la période la plus brillante du khalifat sous les Ommaïdes. L'Indoustan et les pays de l'Asie jusqu'aux confins de la Chine se soumirent au Koran et aux khalifs. L'empereur de Chine fit une alliance avec Walid. Musa, son général, acheva la conquête de l'Afrique septentrionale, et Tarik lui soumit l'Espagne depuis les colonnes d'Hercule jusqu'aux bords de l'Ebre. L'empire des Arabes s'étendait alors de l'océan Atlantique jusqu'au-delà de l'Indus, de l'Oxus et de l'Iaxartes jusqu'au désert brûlant de l'Afrique.

Les descendants de Walid furent en général des despotes qui gouvernaient de la manière la plns arbitraire. Sous Mervan II, la haine invétérée contre les Ommaïades éclata avec une certaine impétuosité. Aboul-Abbas, descendant d'Abbas, oncle du prophète, se fit proclamer khalif à Koufa et, par une victoire remportée sur le Zab, canal entre l'Euphrate et le Tigre, il mit fin à la domination des Ommaïades. Mervan s'enfuit en Egypte, où il fut massacré dans une église chrétienne. C'est ainsi que la domination du royaume musulman passa à la dynastie des Abassides. Entretemps Abdallah, oncle d'Aboul-Abbas, avait pris Damas, où il fit un carnage terrible parmi les princes de la dynastie des Ommaïades. Il proclama une amnistie, et quatre-vingt-dix Ommaïades se présentèrent à Damas pour lui rendre hommage. Le monstre les fit alors égorger ; un seul parvint à se sauver par la fuite. Ce fut Abd-el-Rhaman qui réussit à gagner l'Espagne, où il fonda le khalifat indépendant de Cordoue.

Deuxième période.

DEPUIS L'AVÉNEMENT DES CARLOVINGIENS JUSQU'AU COMMENCEMENT DES CROISADES.

(752—1096).

Par la fondation du pouvoir temporel de l'Eglise, Pépin-le-Bref assura l'indépendance du Saint-Siége, dont les efforts tendaient à former une seule famille de tous les peuples chrétiens de l'Occident.

Cette idée d'un Etat chrétien, Charlemagne s'en empara et la réalisa. Ce grand homme devint le fondateur d'un empire germano-chrétien, dont les chefs, l'empereur et le pape, devaient établir et maintenir le royaume de Dieu sur la terre. L'unité politique et religieuse de l'Occident catholique était menacée d'une part par la diversité des races que les armes victorieuses de Charlemagne avait réunies en un seul corps de nation, d'autre part par les attaques incessantes de plusieurs peuples belliqueux, entre autres des Normands et des Slaves, des Magyars et des Sarrasins. L'Allemagne, la France et l'Italie devinrent des Etats indépendants. La dignité impériale, conférée à des princes faibles, perdit bientôt l'importance qu'elle avait dans le principe. Elle passa, vers le milieu du X[e] siècle, aux rois de l'Allemagne et l'empire germano-chrétien fut remplacé par l'empire germano-romain qui marcha pendant tout le moyen-âge à la tête de la civilisation de l'Europe occidentale.

L'empire grec, ébranlé dans sa base par des dissensions religieuses, des factions politiques et des intrigues de palais, avait été plusieurs fois sur le point de se dissoudre, mais il avait toujours surgi, au moment décisif, quelque héros pour le sauver. Cependant, dans la première moitié du XI[e] siècle, les provinces d'Italie furent conquises par les Normands et l'Eglise grecque se sépara définitivement de l'Eglise romaine.

Le khalifat arabe, qui avait eu sa dernière période de grandeur sous Haroun-al-Raschid, se décomposa, grâce aux nombreux partis politiques et religieux, en un grand nombre de principautés indépendantes. L'immigration des Turcs Seljoucides communiqua au khalifat une nouvelle vigueur et la guerre contro lo christianisme et l'empire grec reprit avec un nouvel acharnement. C'est ainsi que se préparait la lutte mémorable entre l'Occident chrétien et l'Orient musulman.

I.

L'EMPIRE FRANC SOUS LES CARLOVINGIENS.

(752—911).

§ 1. Pépin-le-Bref (752—768).

Pépin, l'auteur de la race des Carlovingiens, acheva et affermit l'œuvre commencée par Clovis; il jeta les fondements de la grandeur future de l'empire des Francs. Par son intervention dans les affaires politiques de l'Italie, il assura au Saint-Siége l'indépendance temporelle qui devait contribuer si puissamment au développement de la société catholique.

a) *Fondation du pouvoir temporel des papes.* Les rois des Lombards, qui voulaient étendre leur domination sur l'Italie tout entière, profitèrent habilement des troubles que les décrets iconoclastes des empereurs de Constantinople avaient provoqués dans les provinces d'Italie. Luitprand, ce roi chevaleresque, s'empara de la Pentapole et Aistulf occupa l'exarchat de Ravenne. Spolète et Bénévent devinrent même des duchés lombards. Pour arrondir ses acquisitions, Aistulf dirigea ses attaques contre Rome que les papes avaient su conserver aux empereurs grecs. Cependant ni les papes ni les Romains ne voulaient être placés sous la domination des sauvages Lombards. Le pape Etienne implora le secours de l'empereur Constantin Copronyme, mais ce souverain, uniquement préoccupé à faire approuver ses décrets iconoclastes par plusieurs évêques schismatiques qu'il avait réunis à Constantinople, resta sourd aux cris de détresse qui partaient de Rome. Le pape se rendit alors (754) dans la Gaule et sollicita la protection de Pépin, roi des Francs. Après le refus d'Aistulf de rappeler son armée du territoire de Rome, Pépin passa les Alpes en 754, vainqnit le roi des Lombards et lui accorda la paix sous la condition formelle qu'il ne renouvellerait plus ses attaques contre Rome. Mais Pépin eut à peine quitté l'Italie que le roi

Aistnlf reprit les armes et alla mettro le siége devant Rome. Les Romains so défendirent vaillamment jusqu'au rctour de Pépin en Italie. Il défit l'armée des Lombards et reprit à Aistulf l'exarchat de Ravenne et la Pentapole; il donna ces provinces en propriété pleine et entière à saint Pierro et aux Souverains-Pontifes, auxquels le peuple romain offrit, vers la même époque, la souveraineté de Rome et de son territoire. Telle est l'origine de la souveraineté temporelle des papes.

b) *Expédition contre les Saxons et conquête de l'Aquitaine.* Bientôt après son expédition d'Italie, Pépin marcha contre les Saxons et les obligea en 758 à payer un tribut annuel consistant en 300 chevaux. L'année suivante, il chassa les Arabes du midi de la Gaule et déclara la guerre à Waïfre, duc d'Aquitaine qui, sur sa sommation, avait refusé de rendre aux églises les biens dont il s'était emparé. Pendant huit ans, l'Aquitaine fut le théâtre d'nne guerre d'extermination dans laquelle le malheureux Waïfre fit preuve d'une constance et d'une activité infatigables. A la fin il fut trahi par les siens et succomba sous le fer d'un assassin. La plus grande partie de l'Aquitaine fut réunie au pays des Francs.

Pépin mourut au moment de sa plus grande puissance et transmit à ses deux fils un empire plus étendu et plus redoutable qu'il n'avait jamais été dans les plus beaux jours des Mérovingiens. Charles, l'aîné, obtint lors du partage les provinces septentrionales, et Carloman, les provinces méridionales. Les deux frères vécurent en mauvaise intelligence. Carloman mourut en 771, ne laissant que deux fils en bas âge. Les seigneurs de son royaume offrirent alors la couronne à son frère Charles, qui réunit de nouveau tout le royaume franc sous son sceptre.

§ 2. Charlemagne (768—814).

Orné de tous les dons de l'intelligence, grand par ses talents militaires, sa piété sincère et son amour pour les sciences et les lettres, Charlemagne figure parmi les plus grands hommes de l'histoire. „Charlemagne, dit M. de Sismondi, réclamé par l'Eglise comme un saint, par les Français comme leur plus grand roi, par les Allemands comme leur compatriote, par les Italiens comme leur empereur, se trouve en quelque sorte en tête de toutes les histoires modernes.“ La grande idée dont la réalisation était considérée par lui-même comme l'objet de sa mission, consistait à fondre en un seul corps de nation toutes les tribus germaniques et d'affermir par ce lien politique l'nnité religieuse fondée en Germanie par saint Boniface. Aussi les institutions politiques

devaient-elles nécessairement reposer sur les vérités éternelles du christianisme et protéger les intérêts religieux, afin que le royaume de Dieu pût se réaliser sur la terre. Le long règne de cet homme extraordinaire est formé d'une série d'événements mémorables qui, par leur connexion intime, ne peuvent être séparés les uns des autres. Pour apprécier ce grand homme à sa juste valeur, nous le considérons d'abord comme conquérant, puis comme homme d'Etat et comme restaurateur des sciences et des lettres.

Charlemagne guerrier et conquérant.

1. *Guerre d'Italie* (774). Charles avait répudié sa première femme, Imiltrude, issue d'une famille noble parmi les Francs, et s'était uni, malgré les remontrances énergiques du pape Etienne, à une fille de Désidère (Didier), roi des Lombards. Cédant cependant aux exhortations du Souverain-Pontife qui l'engageait à rompre les liens de cette union coupable, le roi renvoya en Italie la princesse lombarde et reprit son épouse légitime. Après la mort d'Imiltrude, il épousa Hildegarde, fille du duc de Souabe. Irrité de cet affront, Désidère essaya de mettre la division parmi les Francs, afin d'en profiter pour reconquérir l'Exarchat. Il voulut forcer le pape Adrien Ier à donner l'onction royale aux fils de Carloman qui avaient trouvé, avec leur mère Gesberge, accueil à sa cour. Le pontife s'y refusa. Désidère occupa alors la Pentapole et marcha sur Rome. Adrien s'adressa à Charlemagne et l'invita à venir défendre en Italie leurs intérêts communs.

Charles annonça un champ de mars à Genève, où se réunirent les guerriers de son empire. La guerre fut décidée. L'armée, divisée en deux corps, passa les Alpes et alla mettre le siége devant Pavie, où Désidère s'était retiré avec le gros de son armée. Pendant le blocus de la ville, Charlemagne se rendit à Rome, où il fut reçu avec tous les honneurs réservés aux patrices. Il confirma la donation de son père Pépin, l'accrut encore du duché de Spolète et se fit confirmer par le pape dans sa dignité de patrice romain.

A peine de retour à son camp de Pavie, il reçut la soumission de cette capitale qui entraîna celle de tous les ducs lombards, à l'exception de celle du duc de Bénévent. Désidère et les deux fils de Carloman tombèrent au pouvoir du vainqueur et le couvent de Korvey, en Westphalie, devint l'asile de toutes ces grandeurs déchues. Charles se fit couronner roi des Lombards, tout en laissant à son nouveau royaume ses lois et sa constitution. Deux ans plus tard, une insurrection éclata dans les duchés de

Frioul et de Trévise et Adelchis, fils de Désidère, qui s'était retiré à Constantinople, débarqna en Italie avec une armée nombreuse. Charles y retourna en 776 et défit les rebelles. L'ancienne constitution du pays fut remplacée par les institutions des Francs.

2. *Guerre d'Espagne* (778). Une expédition contre les Mahométans entrait naturellement dans les idées politiques de Charlemagne. D'une part, il était convaincu que les Pyrénées formaient la frontière naturelle de son empire vers le sud-ouest et d'autre part, il se disait qu'il était de son devoir de venir au secours des Wisigoths qui, d'après son projet de réunir tontes les tribus germaniques sous son sceptre, ne devaient pas lui être indifférents. L'exécution de son projet fut d'ailleurs préparée par la désunion même des Arabes, dont une partie voulait se sonstraire à la domination d'Abd-el-Rhaman, khalif de Cordoue. C'est ainsi qu'en 777, Ibn-Arabi, gouverneur de Saragosse, accompagné de qnelques délégués arabes, parut à Paderborn, où Charles tenait son champ de mai, et se déclara prêt à reconnaître la domination des Francs, s'il pouvait compter sur l'appui de ce peuple. Charles reçut cette ambassade avec la plus grande bienveillance, lui promit son secours et passa les Pyrénées à la tête d'une nombreuse armée. Il prit les villes de Pampelune et de Saragosse. Les gouverneurs arabes firent leur soumission. Une nouvelle insurrection des Saxons l'empêcha de franchir l'Ebro. Il revint sur ses pas, mais son arrière-garde fut taillée en pièces par les Basques dans la vallée de Roncevaux. Dans cette bataille, il perdit son neven, le comte Roland de la Bretagne, dont la mémoire fut longtemps encore célébrée dans les chansons populaires. Après le départ de Charles, l'ennemi fit tous les efforts ponr reprendre les pays perdus, mais il fut repoussé par le prince Louis, que Charles avait nommé duc d'Aquitaine. La conquête de Barcelone (802) affermit la domination des Francs sur le territoire entre l'Ebre et les Pyrénées, territoire qui reçut le nom de Marche espagnole ou comté de Barcelone, cette ville devant être la résidence du gouverneur de cette nouvelle province.

3. *Guerre contre les Bavarois* (787). Les Bavarois, qui formaient la tribu la plus puissante dans le midi de la Germanie, avaient été obligés par Charles-Martel de reconnaître l'autorité des Francs, mais ils continuaient à être gouvernés par leurs princes héréditaires. Leur duc Thassilon, fils de Chiltrude, sœur de Pépin, et par conséquent cousin de Charlemagne, nourrissait le projet de se soustraire à la domination étrangère; il renouvela l'ancienne alliance avec les Lombards et épousa Luitberge, fille dn roi Désidère. Charles le cita devant la diète de Worms, le

força de donner des otages et de renouveler le serment de fidélité. Malgré cela, Thassilon conclut une alliance avec quelques ducs lombards pour rétablir sur le trône Adelchis, fils de Désidère. Ce fut alors que Charles vint occuper la Bavière avec trois armées; il n'accorda la paix au duc rebelle que sous la condition de lui rendre de nouveau hommage et de donner son fils en otage. Mais au lieu de se résigner à son sort et de ne plus mettre à l'épreuve la patience du puissant souverain des Francs, Thassilon se préparait à la guerre et, poussé par sa femme qui était animée d'une haine implacable contre Charlemagne, il contracta une alliance avec les Avares. Malgré cette félonio qu'il croyait pouvoir tenir encore secrète, il se présenta à la diète d'Ingelheim, où il fut accusé de trahison non seulement par les Francs, mais aussi par quelques nobles de la Bavière. Il fut condamné à mort. Charles lui fit grâce du supplice, et l'enferma dans un monastère avec toute sa famille. La Bavière fut réunie aux Etats de Charlemagne et divisée en comtés.

4. *Expédition contre les Avares* (791—799). Peu de jours après la déposition de Thassilon, les Avares, fidèles à leur pacte d'alliance, avaient paru sur la frontièro do la Bavière et menacèrent le Frioul. Charles résolut alors d'exterminer ce peuple barbare qui, pendant deux siècles, avait été la terreur de l'Occident. Trois armées furent mises sur pied, lesquelles, prenant pour point de départ Ratisbonne, passèrent l'Ens, enlevèrent les forts du Camb et du Cremberg et s'avancèrent victorieusement jusqu'au Raab. Le pays, couvert de ruines, fut abandonné à des colons francs; mais deux fléaux plus redoutables que l'épée des Avares, une épidémie et une famine, forcèrent Charlemagne à la retraite. Le temps de réparer les pertes, la nécessité de réprimer les mouvements hostiles des Saxons et le besoin plus pressant encore de rejeter les Sarrasins au-delà de l'Ebre, toutes ces causes retardèrent une seconde expédition contre les Avares, et à laquelle il dut s'abstenir de prendre une part personnelle. Son fils Pépin fut chargé d'ouvrir la campagne. Le succès fut rapide. Il se fraya un chemin jusqu'au Ring, où se trouvait le camp général des Avares, y établit son propre camp et y reçut la soumission des divers clans de la nation vaincue. Ce fut de ce lieu qu'il data le message qui annonçait à Charlemagne la fin de la guerre. Le jeune vainqueur vint recevoir, à Aix-la-Chapelle, les embrassements d'un père et les suffrages d'un grand capitaine. Il mit à ses pieds les trésors que deux siècles de déprédations avaient accumulés dans la capitale des Avares. Des contrées enlevées à ce peuple, entre l'Ens et le Raab, Charles forma un nouveau comté sous le nom do Marche d'Est *(Marca austria*, Autriche).

5. *Guerre contre les Saxons* (772—804). De toutes les guerres de Charlemagne, celle contre les Saxons fut la plus pénible et la plus sanglante. Ce peuple intrépide, dernier reste des vieilles tribus germaniques, avait conservé dans toute sa vigueur l'amour de l'indépendance, l'attachement au sol natal et les mœurs de ses ancêtres. Il n'avait que du mépris pour les Francs qu'il regardait comme des apostats. Les Saxons avaient maintenu des anciennes institutions teutoniques, la liberté, mais non l'égalité. On distinguait trois états : les *Edelinges (Edelinge)*, qui composaient une véritable noblesse, les *Frilinges (Freilinge)* ou hommes libres et les *Lites (Lazzen)* qui cultivaient les terres des deux premières classes et jouissaient cependant de toutes les libertés politiques. La nation elle-même était partagée en quatre peuplades principales : les Westphaliens et les Ostphaliens à l'ouest et à l'est, les Angariens au midi, et les Nordalbingiens sur la rive droite de l'Elbe. Chaque tribu obéissait à un chef particulier, élu par le suffrage universel, et les intérêts généraux de la confédération se traitaient dans une diète générale, qui se tenait chaque année à Marklo, sur les bords du Wéser. Tel était le seul lien politique qui reliait les différentes tribus de cette vaillante nation.

Charles fut forcé de faire la guerre aux Saxons qui, depuis plus de deux siècles, n'avaient cessé d'attaquer et d'envahir les royaumes francs. Toutes les tentatives faites pour les convertir au christianisme et pour les civiliser avaient échoué. Il lui fallut trente-trois ans de combats incessants pour les dompter et il n'en serait jamais venu à bout sans le concours de l'Evangile qu'il avait appelé à son aide. Charlemagne eut l'incontestable mérite d'avoir initié ce peuple à la civilisation chrétienne et de l'avoir fait rentrer dans la grande famille des tribus germaniques. L'histoire des guerres contre les Saxons peut être divisée en trois périodes.

1re période. Combats isolés des Saxons (772 — 780). Ce fut à Worms, en 772, dans un champ de mai, que la guerre fut déclarée aux Saxons. Charlemagne lui-même se mit à la tête de ses Francs et franchit le Rhin. Il s'avança sur le territoire des Westphaliens, s'empara d'Ehresbourg et détruisit l'Irmensul, principal monument religieux et national des Saxons. Les Westphaliens firent leur soumission, livrèrent des otages et promirent aide et protection aux missionnaires qui viendraient leur prêcher la religion chrétienne. Charles entreprit alors sa première expédition en Italie. La nouvelle que le roi des Francs s'était engagé, en Italie, dans une entreprise périlleuse, fut le signal d'une insurrection offen-

sive. Les Westphaliens élurent ducs deux hommes illustres, Wittikind et Albion, et, après avoir repris Ehresbourg, ils dévastèrent la Hesse et la Thuringe jusqu'à Fritzlar. Ayant appris en Italie ce qui se passait au-delà du Rhin, Charles donna des ordres pour que quatre armées fussent massées sur les bords du Rhin. En 775 il marcha contre les rebelles, emporta d'assaut la ville de Sigibourg et reprit Ehresbourg, qu'il fortifia avec un grand soin pour assurer les derrières de l'armée. Une nouvelle victoire sur les bords du Wéser amena la soumission des Ostphaliens, des Angariens et des Westphaliens.

Lors de la seconde expédition du roi en Italie, les Saxons tentèrent de nouveau de reconquérir leur indépendance. Ils surprirent la garnison d'Ehresbourg, mais Sigibourg résistait encore à leurs attaques, lorsque Charlemagne accourut avec la rapidité de l'éclair. Il les atteignit bientôt et les battit près des sources de la Lippe, où il fit construire le château de Lippspring qui reçut, ainsi qu'Ehresbourg, une nombreuse garnison. L'année suivante (777) les Saxons se résignèrent à observer une attitude pacifique ; ils donnèrent des otages et promirent d'embrasser la religion chrétienne. Charles fixa une diète à Paderborn, où se rendit la plus grande partie de la nation, tant hommes nobles qu'hommes libres. Ils s'engagèrent par serment à reconnaître Charlemagne pour leur souverain et à lui payer un tribut. Ils promirent aussi de n'opposer aucun obstacle à la prédication de l'Evangile. Wittikind, le nouveau chef de la nation, n'avait pas paru à cette diète ; il avait quitté sa patrie et s'était retiré à la conr du roi des Danois, pour y recruter des libérateurs pour son pays.

La guerre d'Espagne (778) offrit une occasion favorable à Wittikind. Le retour de ce héros au milieu des Saxons leur fit oublier les serments de Paderborn, et depuis la Lippe jusqu'à l'Elbe toute la nation prit les armes. Les garnisons franques furent massacrées, les missionnaires chrétiens égorgés et les temples détruits de fond en comble. Les hordes barbares poussèrent jusqu'aux bords du Rhin, répandant partout la désolation et la mort. Charles accourut de l'Espagne et, au printemps de 779, il marcha contre Wittikind qui, battu à Boholt, se déroba, en fuyant chez les Danois, à la vengeance ou à la générosité de son vainqueur. Les Saxons demandèrent de nouveau la paix ; elle leur fut accordée à la diète de Horheim. Pour assurer la propagation et la conservation du christianisme, on créa alors huit évêchés : Paderborn, Osnabrück, Hildesheim, Verden, Minden, Halberstadt, Brême et Munster.

2e période. Guerre nationale des Saxons contre les Francs (782—785). La Saxe semblait pacifiée, mais la tranquillité dont elle jouissait n'était qu'apparonte. La conquête du pays des Saxons avait mis les Francs en contact aved lcs tribus slaves d'au-delà de l'Elbe. Les Sorabes avaient déjà passé ce fleuve et, profitant de l'éloignement de Charles, ils s'avisèrent de ravager la Thuringe et la Westphalie. Le roi convoqua une diète à Paderborn et leva uno armée de Saxons qui devait se réunir aux Francs pour repousser les agresseurs. Voilà que Wittikind reparut tout à coup au milieu de ses compatriotes qui, au lieu d'opérer leur jonction avec un corps de Francs, les assaillirent au pied du mont Suntel et les égorgèrent impitoyablement. La démolition des églises, le massacre des prêtres et la dévastation des contrées entre le Rhin et l'Elbe furent les suites de cette défection.

Charlemagne accourut et il n'eut qu'à se montrer pour reprendro son ascendant qui venait d'être compromis. Les Saxons protestèrent contre la défection de l'armée et livrèrent oeux qui s'en étaient rendus coupables. Plus de quatre mille cinq cents Saxons furent amenés prisonniers au camp royal de Verden et Charles fit exécuter en un seul jour ces 4500 guerriers désarmés. Ce massacre était de nature à intimider et à décourager les Saxons, mais il produisit un effet tout contraire ; il devint précisément la cause et le signal d'une insurrection générale. Toutes les tribus se levèrent comme un seul homme et, conduits par Wittikind, ils luttèrent avec l'acharnement du désespoir pour leur liberté et leur indépendancc. Charlemagne eut besoin de toute son activité pour tonir tête à des ennemis qui l'assaillaient de toutes parts. La bataille de Detmold resta indécise ; à Osnabrück, les Francs remportèrent une belle victoire. Malgré ce succès, Charlemagne jugea nécessaire de passer l'hiver dans le pays cnnemi qu'il dévasta pour affamer les habitants et les forcer à se soumettre. Enfin, Wittikind et Albion, ces deux infatigables défenseurs de la liberté saxonnc, désespérant sans doute du succès de cette guerre pour l'indépendance de leur patrie, entrèrent en négociations avec Charlcs qui les invita à venir à Attigny en Champagne. Ils s'y rendirent et reçurent le baptême dans une assemblée solennelle. La Saxo en deçà de l'Elbo fut incorporée au pays des Francs.

3e période. Soumission de toutes les tribus saxonnes (793-803). Les Saxons transalbins étaient encore indépendants. Tous ceux qui voulaient se soustraire au payement des impôts et au service militaire, se rendaient au-delà de l'Elbe et excitaient cette dernière des tribus saxonncs à prendre les armes. Charles s'avança

jusqu'à Minden, portant la terreur dans les contrées environnantes. Pour affaiblir les Saxons, le roi transplanta des milliers de familles saxonnes sur les bords du Rhin, de la Meuse et de l'Escaut et établit dans le pays des Saxons des colonies franques. Les guerres contre les Saxons cessèrent d'elles-mêmes ; toutefois la pacification de la Saxe devait être sanctionnée par le consentement unanime de la nation, et fondée sur des garanties réciproques. Ce pacte mémorable fut enfin consommé à la diète de Seltz (803). Les Saxons recouvrèrent la jouissance de la liberté civile et de leurs lois nationales, et ils promirent de rester fidèles au christianisme et d'obéir toujours à Charles, à ses fils et à toute sa race. Ils furent affranchis du tribut, mais ils restèrent soumis à la prestation de la dîme.

6. *Guerres contre les Slaves et les Normands.* A l'est de l'empire des Francs, de l'Eider au Danube, se trouvaient les Slaves qui, divisés en plusieurs tribus, n'étaient réunis entre eux par aucun lien politique. Les tribus principales étaient: Les Obotrites dans le Mecklembourg, les Wilzes dans la Marche de Brandebourg, les Sorabes entre l'Elbe et la Saale, les Tchèques et les Moraves en Bohême et en Moravie. Les Obotrites, menacés par les Saxons et les Danois, s'étaient liés avec Charlemagne, tandis que les Wilzes et les Sorabes avaient fait une alliance avec les Saxons. Pour châtier ces tribus qui avaient fait à plusieurs reprises des invasions dans le pays des Francs et pour les empêcher d'entreprendre des incursions ultérieures, Charles envoya son fils Pépin au-delà de l'Elbe. Après avoir ravagé la Bohême et la Moravie, Pépin ramena son armée en deçà de l'Elbe, que Charlemagne avait désignée pour former la limite entre les Germains et les Slaves. En suite de cette expédition, les Wilzes, les Sorabes et d'autres peuplades slaves étaient tombés dans une dépendance plus ou moins grande de l'empire des Francs.

Charlemagne marcha lui-même contre les Danois ou Normands qui avaient excité et appuyé les Saxons. Il fit équiper des vaisseaux dans toutes les villes maritimes du nord et il réunit une nombreuse armée pour aller attaquer les Danois dans leur pays même. Godefroid, souverain de ce peuple, qui naguère s'était vanté de remonter le Rhin avec sa flotte et d'expulser le roi des Francs d'Aix-la-Chapelle, perdit de son arrogance et fit élever dans la presqu'île de Jutland, depuis la Schley jusqu'à la mer, un rempart connu sous le nom de „Danewick.“ Mais Godefroid fut assassiné avant le commencement des hostilités et son frère Hemming, qui se chargea du gouvernement, fit la paix avec les Francs. En vertu de ce traité, le fleuve d'Eider fut fixé comme limite septentrionale de l'empire des Francs.

7. *Etablissement de l'empire chrétien* (800). Charlemagne avait accompli la principale mission de sa vie. Toutes les peuplades de race germanique étaient réunies sous son sceptre. Son empire s'étendait de la mer du Nord et de l'Eider à la mer Méditerranée, à l'Ebre et au Tibre, des bords de l'océan Atlantique à l'Elbe et au Raab. Tous ces éléments divers, Charlemagne chercha à les assimiler, à les fondro en un tout, en une nation bien organisée. Mais pour réussir, il lui fallait une position plus élevée, le roi n'étant aux yeux de la noblesse que le premier entre ses égaux, et aux yeux des hommes libres, que le chef élu de la nation. Du reste, le souvenir de l'empire romain s'était maintenu parmi le peuple; le pape Zacharie avait aplani à Pépin le chemin du trône; la main d'Etienne II avait versé l'huile sainte sur le front de ce prince et consacré en quelque sorte toute sa race; Adrien Ier avait conféré à Charles la dignité de patrice, et le successeur d'Adrien mit le comble à tant de bienfaits, en lui conférant le titre d'empereur. Léon III, élu pape en 795, se hâta d'envoyer au roi des Francs l'étendard de l'Eglise romaine accompagné d'une lettre remplie de protestations amicales et de promesses de fidélité. Mais quatre ans s'étaient à peine écoulés depuis son élection, lorsque Léon III, monté sur sa haquenée et se rendant en cérémonie du palais de Latran à l'église Saint-Laurent, fut tout à coup assailli par un parti hostile et renfermé dans le monastère de Saint-Sylvestre. Délivré par Winigise, duc de Spolète, il se rendit auprès do Charlemagne qui tenait une diète à Paderborn. Il n'est pas douteux qu'à cette occasion, Léon et Charles ont parlé du couronnement, sans cependant en préciser la forme ni l'époque. Léon repartit bientôt pour Rome, accompagné de huit commissaires, que le roi avait chargés de veiller à la sûreté du pape et d'instruire le procès des assassins. Les coupables furent saisis et emmenés dans le pays des Francs.

Au mois de novembre 799, Charles lui-même se rendit à Rome. Aux fêtes de Noël, le roi assistait à l'office divin et son esprit paraissait tout entier livré à de pieuses pensées, lorsque tout à coup le pape s'approcha de lui et plaça sur sa tête une couronne d'or, en s'écriant avec le clergé et le peuple : „Vie et victoire à Charles, grand et pacifique empereur des Romains!" Le couronnement du roi des Francs était la clef de voûte de l'édifice politique qui, après la dissolution de l'empire romain, avait été fondé en Occident. Charles prononça les paroles suivantes: „Au nom du Christ, devant Dieu et le bienheureux Pierre apôtre, je jure et je promets que je serais le protecteur et le défenseur de cette sainte Eglise romaine dans toutes les circonstances difficiles, pour autant que je sorai aidé par lo socours divin et selon que je le saurai et

le pourrai." Puis il se fit prêter par tous les siens un nouveau serment de fidélité et son commandement prit un caractère qu'il n'avait pas encore eu, un caractère religieux. Il était le chef chargé de veiller sur le maintien de l'ordre civil, le représentant de la force extérieure, le souverain de toutes les nations chrétiennes, chargé de défendre et de protéger l'Eglise contre toutes les attaques des infidèles. Cette suprématie sur tous les peuples et princes chrétiens de l'Occident lui avait été conférée par le pape et cette dignité n'était par conséquent ni élective, ni héréditaire, ni divisible. Il y eut donc, d'après le droit politique du moyen-âge, deux pouvoirs: le pouvoir spirituel du pape et le pouvoir temporel de l'empereur qui, quoique distincts et inséparables l'un de l'autre, devaient agir en parfaite harmonie et dans la meilleure intelligence. Mais autant l'âme est supérieure au corps et le salut éternel à l'intérêt matériel, autant le pouvoir spirituel est au-dessus du pouvoir temporel. Aussi le Saint-Siége ne tarda-t-il pas à devenir le tribunal suprême de la chrétienté, auquel les princes et les peuples recouraient librement dans tous leurs différends. La ville de Rome fut dès lors considérée comme le centre de l'empire, et les empereurs y exerçaient l'autorité suprême conjointement avec les Souverains-Pontifes, sans que le pape fût le sujet de l'empereur et que celui-ci fût le subordonné du Souverain-Pontife.

Charlemagne législateur et homme d'Etat.

1. *Constitution.* Charlemagne ne donna pas une nouvelle constitution à ses Etats, mais il se borna à développer les institutions politiques existantes, en leur donnant pour base le pouvoir impérial considéré comme le centre de toute l'administration. Les duchés, dans lesquels les ducs exerçaient des droits souverains, furent suprimés et divisés en comtés, dont les chefs étaient nommés par l'empereur. La mairie du palais fut abolie. L'empereur s'entoura d'un conseil secret, qui était composé de grands dignitaires et de plusieurs hommes distingués pris parmi la noblesse et le clergé. Les principaux dignitaires de la cour de Charlemagne étaient: Le *grand aumônier*, dont les fonctions embrassaient tout ce qui avait rapport à la religion et aux affaires ecclésiastiques, ainsi que les réclamations adressées au prince touchant les matières spirituelles; le *comte du palais*, qui remplaçait le roi dans l'administration de la justice; le *chancelier*, chargé de l'apposition du sceau et de l'expédition des actes émanés du souverain; le *chambellan*, auquel appartenait la garde des ornements royaux et le soin d'entretenir la pompe extérieure de la cour; le *sénéchal* ou grand-maître de l'hôtel, qui avait sous ses ordres

le *bouteiller* et le *connétable*. Ces officiers devaient pourvoir à tous les besoins de la maison royale et ils veillaient aux approvisionnements et aux moyens de transport quand l'empereur faisait un voyage. Enfin le *préfet des chasses*, qui commandait aux *veneurs* et aux *fauconniers*.

Charlemagne laissa subsister la monarchie élective, mais il restreignit le choix du souverain à la famille de Pépin. Le pouvoir royal, qui paraissait absolu entre les mains de Charlemagne, était cependant limité par l'autorité des assemblées générales de la nation, appelées champs de mai. Ces réunions, auxquelles tous les hommes libres pouvaient assister, prenaient une part assez large aux affaires publiques. On y discutait toutes les affaires importantes, telles que la paix et la guerre, et l'on y adoptait les nouvelles lois proposées par l'empereur. Les décrets émanés de l'assemblée et revêtus de la sanction souveraine, prenaient ordinairement le titre de *capitulaires*.

2. *Administration*. Charlemagne divisa son empire en *comtés*, dont chacun était administré par un *comte*. Sur les frontières il avait érigé les *marches*, administrées par des *margraves*, qui avaient sous leur commandement des forces plus imposantes afin de mettre l'empire à l'abri de toute invasion étrangère. Pour contrôler l'administration des comtes, l'empereur divisa ses Etats en un certain nombre de *légations* (*missatica*) et institua les *légats* ou commissaires royaux (*missi dominici*). Ces inspecteurs généraux de l'administration étaient ordinairement choisis parmi le haut clergé et la noblesse, au nombre de deux pour chaque légation. Quatre fois par an, en janvier, avril, juillet et octobre, ils devaient parcourir leur légation et tenir sous le nom de *plaid (placita)* des assemblées publiques où la haute justice était rendue. Ils recevaient les plaintes des sujets contre les fonctionnaires publics et s'informaient des besoins auxquels il fallait pourvoir et des réformes à introduire. Les commissaires, éclairés ainsi sur l'état intérieur de chaque province, consignaient dans un rapport détaillé le résultat de leur mission et l'adressaient à l'empereur. Cette institution, seul lien entre le chef de l'Etat et les comtes, établissait une certaine uniformité et faisait converger toutes les forces vers le centre.

3. *Organisation militaire*. Le droit de porter les armes resta le privilége de tout homme libre ; aussi tout homme libre était-il astreint au service militaire. Il devait pourvoir à son équipement et même à sa nourriture, tant qu'il n'avait pas franchi les frontières du royaume. Charles modifia plus tard ce principe, en restreignant le service militaire aux possesseurs de trois *manses*

(36 arpents) et de douze serfs. Mais, pour que la loi ne devînt pas injuste envers le riche, en évitant de l'être à l'égard du pauvre, les propriétaires d'un et de deux manses contribuèrent, pour un tiers ou pour la moitié, à l'équipement d'un homme de guerre. Les citoyens indigents payaient leur dette envers la patrie, soit en veillant à la garde des villes, soit en travaillant aux remparts, aux ponts et aux chemins publics. Tout vassal qui refusait de répondre au ban de la guerre était privé de son bénéfice ; tout homme libre qui n'obéissait pas à l'appel de son souverain était condamné à payer une amende de soixante sols ou à se soumettre à un esclavage temporaire. La désertion était punie de mort.

4. *Justice.* Charlemagne consacra des soins particuliers à l'administration de la justice. Les différents tribunaux furent subordonnés les uns aux autres, de sorte que de la sentence portée par le centenier on pouvait en appeler au comte, et du jugement du comte à celui des commissaires impériaux. La procédure était publique. L'empereur institua même un magistrat pour poursuivre d'office les délits publics, quand ils n'étaient pas dénoncés. Aussi ne pouvait-il plus laisser subsister la disposition que, d'après l'ancien droit, le meurtre pût être racheté par la composition *(Wehrgeld)*. La peine capitale fut souvent appliquée, tant pour rétablir une proportion entre le crime et le châtiment que pour intimider le malfaiteur. Le droit de se faire justice soi-même fut aboli et toutes les plaintes durent être portées devant les tribunaux institués.

Charlemagne promoteur des intérêts intellectuels et matériels de l'empire.

1. *Le clergé.* D'après la conviction de Charlemagne, la mission de l'Etat consistait à préparer les hommes à la vie éternelle ; aussi devait-il travailler, de concert avec l'Eglise, à l'ennoblissement et à la sanctification de l'humanité. Pour que le clergé pût accomplir cette haute mission, il était indispensable qu'il se distinguât par une sincère piété, une sévère discipline et des connaissances particulières. L'empereur mit tous les soins à surveiller le clergé tant régulier que séculier, et il lui interdit la chasse, la fréquentation des théâtres et des réunions mondaines. Pour rétablir la discipline du clergé et réformer ses mœurs, il octroya la règle de saint Chrodegang, évêque de Metz. Cette règle prescrivait aux prêtres la vie commune dans une maison contiguë à l'église et distribuait les heures entre l'étude et la prière. Pour raviver également l'esprit religieux parmi le peuple, Charlemagne ordonna de refuser comme parrain quiconque ne saurait pas par

cœur l'oraison dominicale et le symbole de la foi. L'empereur était généreux envers les églises, les monastères et le clergé qui se distinguait par ses connaissances et son dévoûment à la chose publique, occupait le premier rang dans les diètes et le conseil du roi. Au commencement de son règne, Charles nommait lui-même les évêques, mais il en abandonna bientôt la charge aux chapitres. L'Eglise devint ainsi entièrement libre et indépendante et pouvait, sans être entravée d'aucune manière, tenir des conciles et des synodes, à l'effet de ranimer les sentiments religieux du peuple.

2. *Lettres, sciences et arts.* La littérature païenne, grecque et latine, qui avait décliné rapidement dans les derniers siècles de l'empire romain, fut presque anéantie lors de l'invasion des Germains. Dès le IIe siècle, une littérature chrétienne avait pris naissance; elle se ressentait, quant à la forme, de la décadence littéraire de l'époque, tout en surpassant, quant au fond, les chefs-d'œuvre de la littérature païenne des siècles les plus brillants. Elle était encore florissante sous le règne de Théodoric-le-Grand, mais l'invasion des îles britanniques par les Anglo-Saxons et de l'Italie par les Lombards, les guerres intestines dans les royaumes francs et les conquêtes des musulmans en Orient, en Afrique et en Espagne arrêtèrent tout mouvement littéraire. L'Eglise seule sauva alors les lettres qui trouvèrent un asile dans les monastères fondés par l'ordre des Bénédictins en Italie et dans la Grande-Bretagne. Des savants illustres sortirent des écoles de ces deux pays, secondèrent puissamment Charlemagne dans la restauration des études, des sciences et des lettres.

Charlemagne, voulant civiliser par la religion les peuples idolâtres qu'il avait subjugués et adoucir leurs mœurs barbares, encourageait parmi ses sujets romains l'étude des lettres afin de les ennoblir aux yeux des peuples incultes. Il donna lui-même l'exemple en se plaçant sous la direction de deux hommes, Pierre de Pise et Alcuin d'York, qui eurent la gloire de lui enseigner les éléments des sciences. A l'âge de trente-deux ans, il voulut aussi apprendre à écrire, mais sa main endurcie par le maniement des armes ne put jamais acquérir assez de souplesse pour réussir dans cet exercice trop tard commencé. Pierre de Pise lui donna des leçons de grammaire et de langue latine, et le prépara ainsi aux leçons du célèbre Alcuin. Ce moine anglo-saxon lui enseigna la rhétorique, la dialectique et surtout l'astronomie, pour laquelle il avait, après la théologie, une prédilection très-prononcée. Le roi des Francs réunit à sa cour des étrangers de distinction qu'il savait arracher à leur sol natal, en leur prodiguant des honneurs

et des biens. Parmi ces savants brillaient surtout : *Alcuin d'York*, *Pierre de Pise*, grand astronome et philologue distingué, *Paulin*, patriarche d'Aquilée, *Paul Warnefried* ou *Paul le diacre*, l'historien des Lombards, *Leidrade*, évêque de Lyon, *Théodulfe*, Italien ou Espagnol d'origine, qui fut élu évêque d'Orléans, *Virgile*, métropolitain de Salzbourg, *Angilbert* et *Eginhard*, l'historien de Charlemagne.

Tous ces grands hommes formaient, sous le patronage du roi, une association académique et ces lettrés du palais, pour rendre leurs relations plus libres et plus amicales, se donnaient des surnoms allégoriques. L'empereur prit le nom de David, Alcuin fut nommé Horace, Angilbert, Homère, Théodulfe était appelé Pindare et Eginhard Calliopius, de Calliope, la muse de l'histoire. Charlemagne aimait la langue allemande et, dans les commencements, il avait eu l'intention de l'introduire forcément dans tous ses Etats ; mais il reconnut bientôt que son entreprise ferait rétrograder la civilisation, et la grammaire allemande, qu'il avait lui-même commencée, ne fut jamais achevée. Il fit cependant recueillir les anciens chants guerriers des Germains et donna des noms significatifs aux douze mois de l'année. L'empereur rassembla les débris épars de l'antique civilisation et les appropria, pour favoriser le développement naturel de son peuple, à la société nouvelle. Il établit donc à sa cour d'Aix-la-Chapelle une école qui devint le centre des études et servit de modèle à d'autres écoles de l'empire. Les enfants et les fils des dignitaires de la cour devaient fréquenter cette école où Alcuin lui-même enseignait les sept parties des arts libéraux, qui comprenaient le *trivium*, la grammaire, la rhétorique, la dialectique, et le *quadrivium*, l'arithmétique, la géométrie, l'astronomie et la musique. Une circulaire impériale adressée en 787 à tous les évêques et abbés, invitait ceux-ci à ouvrir des écoles auprès des églises cathédrales et des monastères, à l'effet de former les jeunes gens qui aspiraient au sacerdoce ou aux fonctions publiques. Il visitait souvent lui-même ces établissements, encourageait les élèves zélés et appliqués en leur promettant des évêchés et des abbayes, tandis qu'il blâmait les élèves paresseux en les menaçant de sa disgrâce, s'ils ne s'amendaient pas.

Charlemagne prenait aussi à cœur l'instruction et l'éducation du peuple. Il ordonna, en vertu d'un capitulaire publié à Aix-la-Chapelle, l'établissement général d'écoles élémentaires où les enfants apprendraient la lecture, le chant d'église, le calcul et la grammaire. Plusieurs prélats répondirent aux intentions du prince. Théodulfe, évêque d'Orléans, donna l'exemple et prescrivit aux

prêtres de son diocèse d'ouvrir et de tenir des écoles dans tous les bourgs et villages, de n'exiger aucun salaire et de n'accepter que ce que les parents leur offriraient par un mouvement spontané de reconnaissance. Des écoles de chant furent fondées à Lyon, à Metz et à Orléans.

L'empereur ne se contenta pas de la gloire d'avoir étendu si loin les limites de ses Etats, il voulut encore les enrichir de monuments et d'édifices publics. Les palais d'Ingelheim et de Nimègue, la cathédrale d'Aix-la-Chapelle et d'autres constructions étaient destinés à inspirer le goût des arts aux ducs et aux comtes, aux évêques et aux abbés. Il fit venir des artistes de l'Italie et de Constantinople et leur donna une magnifique hospitalité dans son palais. Tout en consacrant ses soins aux intérêts les plus élevés de son peuple, Charlemagne ne perdait pas de vue la prospérité matérielle de ses Etats. Des entrepôts de commerce, des foires, auxquelles il accorda de grands priviléges, la construction de routes publiques et la diminution des droits de circulation relevèrent le commerce. Ses relations amicales avec Haroun-al-Raschid, le puissant khalif de Bagdad, qui cherchait, par des attentions et des présents, à s'attacher l'empereur de l'Occident, n'étaient pas sans influence sur les relations commerciales entre les Francs et les Sarrasins. Quant à l'agriculture, le roi lui fit faire des progrès immenses, en établissant dans ses vastes domaines 128 fermes-modèles, pour la direction desquelles il avait donné les prescriptions les plus minutieuses.

Ce grand prince, voyant approcher sa fin, partagea en 806 son empire entre ses trois fils, Charles, Pépin et Louis, mais il eut la douleur de voir mourir avant lui ses deux fils aînés. Il donna alors l'Italie à Bernard, fils de Pépin, et fit élire Louis empereur par la diète d'Aix-la-Chapelle, en 813. Peu de mois après, le 28 janvier 814, il mourut dans cette ville, qu'il avait choisie pour capitale et embellie de superbes monuments.

§ 3. Louis-le-Débonnaire (814—840).

La vaste monarchie fondée par Charlemagne fut de courte durée. La diversité des peuples réunis sous le même sceptre et ayant tous conservé leur nationalité, les attaques des Normands, des Slaves, des Magyares et des Sarrasins, peuples guerriers qui entouraient l'empire, tout cela contribuait à hâter sa ruine. La force seule aurait pu maintenir l'union. Malheureusement l'empereur était trop faible ; il se laissait diriger par ses favoris et négligeait les affaires de l'empire. Il avait reçu, il est vrai, une éducation soignée et il était versé dans toutes les sciences qui

étaient enseignées à cette époque. Outre les langues allemande et romane, il parlait couramment le latin et comprenait même le grec. Il ne voulait que ce qui était juste et équitable; il était très-pieux, ce qui lui fit déjà donner par ses contemporains le surnom de „pieux." Mais toutes ces belles qualités ne pouvaient pas maintenir l'éclat de l'empire. Louis avait plutôt la vocation de la vie contemplative d'un moine ou d'un particulier inoffensif que celle de chef d'un Etat composé d'éléments si divers. Il manquait de cette pénétration d'esprit, de cette énergie et de cette activité infatigable qui distinguaient son père. Accessible à l'influence de ses courtisans, il devint le jouet des partis politiques qui empoisonnèrent sa vie et ne lui laissèrent pas de repos. Dégouté de la vie, l'empereur descendit dans la tombe, après avoir vu son empire en proie à des troubles inouïs.

Immédiatement après son avénement, Louis éloigna de la cour les personnes qui avaient été placées à la tête des affaires pendant les dernières années du règne de son père, et il s'entoura d'amis et de favoris, auxquels il donna les places les plus importantes dans l'administration. Il mécontenta ainsi une fraction notable des seigneurs, tant ecclésiastiques que laïques. Le mécontentement s'accrut naturellement lorsqu'en suite de la faiblesse du roi, la sécurité publique fut menacée par les ennemis de l'extérieur. Les Normands franchirent les frontières, les Slaves commencèrent leurs incursions destructives, les Hongrois portèrent le pillage et la désolation dans les parties orientales, tandis que les Sarrasins dévastèrent impunément les pays méridionaux de l'empire. Des révoltes éclatèrent sur plusieurs points. Pour faire face à l'orage qui se préparait, il appela ses fils à son aide.

L'empereur réunit en 817 une diète à Aix-la-Chapelle, où il associa ses trois fils à l'administration de l'empire. Il déclara Lothaire, son fils aîné, héritier présomptif de la dignité impériale et déféra à ses deux autres enfants, Pépin et Louis, le titre de roi sous la suprématie de leur frère aîné; il protesta d'avance contre toute mesure qui scinderait l'unité de l'empire. Pépin obtint l'Aquitaine et Louis, la Bavière. Le royaume d'Italie devait, après la mort de l'empereur Louis, rester soumis à Lothaire, qui hériterait de ses frères, si ceux-ci mouraient sans postérité. Les dispositions de cet acte présageaient la guerre civile.

Lésé dans ses droits ou dans ses prétentions, Bernard, roi d'Italie, prit les armes contre son oncle et voulut se rendre indépendant; il fut vaincu et livré à la diète d'Aix-la-Chapelle comme coupable de lèse-majesté. Condamné à mort, Bernard fut gracié, mais il eut les yeux crevés et mourut des suites de ce traitement

cruel. L'empereur éprouva bientôt des remords si violents que, pour les dissiper, il fit uno pénitence publique et, comme il venait de perdre sa femme Irmengarde, il voulut abdiquer et se retirer dans un couvent. Ses conseillers parvinrent à l'en détourner et, cédant à leurs instances, il épousa Judith, fille du comte Welf, un des plus illustres seigneurs de Bavière. Cette princesse joignait aux dons de la nature les plus aimables qualités, mais par ses intrigues et son ambition, elle attira des malheurs indicibles sur l'empire.

Première guerre civile (830). Judith acquit bientôt une grande influence sur le faible monarque et sur toute l'administration de l'Etat. Elle mit au monde un fils qui reçut plus tard le surnom de *Charles-le-Chauve*. Grâce aux intrigues de sa femme, Louis annula le partage qu'il avait fait à Aix-la-Chapelle et conféra à ce jeune prince le titre de roi, avec la possession de la Souabe, de la Rhétie et de la Bourgogne holvétique. Elle rénssit aussi à engager l'empereur d'appeler à sa cour Bernard, comte de Barcelone et favori do l'impératrice, et de conférer à ce personnage la premièro place de l'empire. Il so forma alors contre Bernard nne ligue redoutable qui étendait ses ramifications dans toutes les parties de l'empire. Lothaire, Pépin et Louis accoururent et entrèrent en relations avec les adversaires de Judith. L'empereur fut obligé de congédier ses conseillers; Bernard se sauva par la fuite et Judith prit le voile dans un couvent de Poitiers. Lothaire exigea également que Louis renonçât à la dignité impériale et se retirât dans un cloîtro. Il plaça des moines auprès de son père pour lui inspirer le goût do la vie contemplative. L'empereur refusa de se soumettre à cette humiliation. Son fils Louis eut alors pitié de son vieux père et l'arracha aux mains de ces ennemis. Une diète convoquée à Nimègne rétablit la paix. Lothaire et Pépin retournèrent dans leur pays et Louis reprit le ponvoir impérial. Judith, rappelée du couvent de Sainte-Radegonde de Poitiers, fut rétablie dans ses droits de reine et d'épouse. Bernard même rentra à la cour, mais il ne put plus ressaisir le pouvoir dont il avait usé avec si peu de retenue.

Seconde guerre civile (833—835). La paix ne dura que deux ans. Lothaire s'allia avec Bernard de Barcelone et ces deux intrigants réussirent à pousser Pépin à la révolte contre son père. L'empereur destitua son fils et donna l'Aquitaine à Charles-le-Chauve. Les trois frères, Lothaire, Pépin et Louis, prirent alors les armes et se réunirent en Alsace. L'empereur appela autour de lui tons ses fidèles vassaux ot marcha avec une nombreuse armée contre ses trois fils. Il les rencontra dans la plaine de

Rothfeld, nommée depuis le „champ du mensonge“ *(Lügenfeld)*, près de Colmar. Ce fut en vain que le pape Grégoire IV accourut d'Italie pour rétablir la paix entre le père et ses fils. L'armée impériale fit défection. Brisé de douleur à la vue de cette noire trahison, le malheureux prince dit au petit nombre de guerriers fidèles qui, le matin, se presentèrent devant sa tente: „Allez auprès de mes fils, je ne veux pas que quelqu'un perde la vie pour moi.“ Résigné à son sort, il se livra à ses ennemis avec sa femme et son fils chéri. Judith fut envoyée au château de Tortone en Italie, et Charles fut enfermé dans l'abbaye de Prum. Louis et Pépin retournèrent dans leurs pays. Lothaire prit possession de l'empire et conduisit son père au couvent de Saint-Médard à Soissons, où il le somma d'abdiquer. Sur son refus, il fut solennellement destitué. Lothaire mit entre les mains de son père un écrit contenant la longue liste des crimes et péchés qu'on lui imputait. Louis en donna lecture en présence des grands vassaux et du peuple, confessa trois fois en pleurant qu'il était coupable de tous ces péchés et demanda à faire pénitence publique, afin de servir d'exemple au peuple après lui avoir été un sujet de scandale. Il se dépouilla de tous les insignes de la puissance et il reçut un cilice des mains de l'archevêque de Reims. Cette humiliation du vieil empereur excita un mécontentement général dans l'empire. Louis et Pépin, qui n'avaient pris aucune part au honteux traitement infligé à leur père, rougirent de l'ignominieuse injure faite à leur maisoı ; ils s'aperçurent enfin que Lothaire, empiétant sur leurs droits, tendait à réunir en sa perconne le pouvoir suprême. Ils réclamèrent la liberté de l'empereur déchu et obligèrent Lothaire d'implorer le pardon paternel. Il fut reçu dans le château de Blois, où il s'engagea à repasser les Alpes et à ne plus quitter l'Italie sans la permission de son père. Louis fut réintégré dans la dignité d'empereur; il rappela Judith et son fils Charles et confirma de nouveau la dotation faite à Pépin et à Louis qui conservèrent ainsi leurs gouvernements.

Dernière guerre civile (838—840). Toutes ces tristes expériences ne rendirent pas l'empereur plus prévoyant. Il n'usa de sa puissance que pour assurer la position de son fils Charles. Aussi, à la mort de Pépin (838), déclara-t-il ce fils héritier de l'Aquitaine, sans prendre en considération les droits des deux fils du défunt. Lothaire et Louis ne virent dans cette libéralité qu'une nouvelle injustice ; ils eurent une entrevue à la suite de laquelle Louis, roi de Bavière, prit les armes pour réunir à son royaume tout le pays situé sur la rive droite du Rhin. L'empereur fit alors un nouveau partage dans une diète tenue à Worms. Lothaire obtint les pays à l'est de la Meuse et Louis, sans contredit le meilleur

de ses enfants, fut réduit à la Bavière. Louis ne se contenta pas de ce partage et prit do nouveau les armes. L'empereur marcha contre son fils et ce fut pendant cette expédition que Louis-le-Débonnaire, gémissant sur le passé et prévoyant un avenir non moins lugubre, rendit le dernier soupir dans une île du Rhin, près de Mayence. Ses dernières paroles furent celles-ci : „Je pardonne à Louis, mais qu'il songe à lui-même, lui qui, foulant aux pieds la loi de Dieu, a fait descendre dans le tombeau les cheveux blancs de son père.“

§ 4. Traité de Verdun (843).

Après la mort de l'empereur, la monarchie carlovingienne se trouva en proie à la guerre civile. Lothaire aspirait à la suzeraineté sur toutes les couronnes royales et voulut remettre en vigueur le traité de partage de 817. Ses deux frères se coalisèrent alors contre lui et lui livrèrent la bataille de Fontanet (841) dans laquelle il subit une sanglante défaite. On entama des négociations qui, après avoir traîné en longueur, aboutirent au traité do Verdun (843), qui décida du sort de l'empire de Charlemagne. Il fut partagé entre les trois frères. Lothaire reçut en partage l'Italie et la France centrale ou le territoire situé entre lo Rhin à l'est, l'Escaut, la Meuse, la Saône et le Rhône à l'ouest, et conserva lo diadème impérial. Louis reçut le royaume oriental *(Ostfranken)*, appelé plus tard Allemagne et Charles le royaume occidental *(Westfranken)*, auquel on donna le nom de France et qui comprenait la Neustrie, l'Aquitaine, la Marche espagnole, la Septimanie et une partie de la Bourgogne.

§ 5. Les royaumes carlovingiens jusqu'à leur séparation définitive (843—887).

Aucun des trois royaumes ne parvint à se consolider, parce que la jalousie, la haine et l'ambition continuèrent à diviser les trois frères même après leur réconciliation. Ces hostilités secrètes permirent aux ennemis du dehors de franchir impunément les frontières de l'empire et d'y porter le pillage et la dévastation. Les incursions des Normands étaient surtout terribles et fréquentes. Ces pirates, originaires des pays scandinaves, infestèrent durant les neuvième et dixième siècles toutes les côtes de la Baltique, de l'océan Atlantique et les îles de la mer du Nord. Les fleuves d'Allemagne, et surtout de la France, portaient leurs frêles navires jusqu'au cœur des provinces. Les contrées riveraines du Rhin, de l'Escaut, de la Seine et de la Loire furent cruellement dévastées. C'était sur les bords de ces rivières ou dans les îles

voisines de leur embouchure que les Normands avaient établi des stations ou des châteaux-forts destinés à recevoir le butin qu'ils faisaient dans leurs expéditions. Les villes de Cologne, Trèves, Rouen, Paris, Tours, Bordeaux, furent pillées ou détruites, les habitants égorgés ou réduits à une affreuse misère. Les incursions des Slaves, des Hongrois et des Sarrasins n'avaient pas été plus terribles, plus destructives.

Ces invasions, ainsi que le rétablissement des duchés et l'hérédité des grands fiefs qui fut introduite en France par Charles-le-Chauve, hâtèrent la décomposition des nouveaux royaumes. Lothaire Ier qui, par le traité de Verdun, avait obtenu, outre la dignité impériale, l'Italie et le royaume du centre, se rendit odieux par son gouvernement arbitraire et ses mœurs dissolues. Il abdiqua et se retira, pour faire pénitence, à l'abbaye de Prum où il mourut bientôt (855). Ses trois fils se partagèrent ses Etats. L'aîné, Louis II, obtint l'Italie et la couronne impériale, Lothaire II reçut la partie septentrionale du royaume du centre, désignée dès lors sous le nom de Lotharingie et Charles devint roi de Provence, c'est-à-dire des contrées qui s'étendent des Vosges à la Méditerranée. Ce dernier prince mourut peu de temps après son père, et comme il ne laissait pas d'enfants, ses deux frères Lothaire et Louis partagèrent entre eux la Provence, malgré les intrigues de leur oncle Charles-le-Chauve, roi de France. Après la mort de Lothaire II, qui n'avait pas d'enfants légitimes, Louis-le-Germanique et Charles-le-Chauve, sans prendre en considération les droits de leur neveu Louis II, se partagèrent la Lotharingie. Le traité fut conclu à Mersen sur la Meuse, en 870. En vertu de ce traité, la partie orientale comprenant les villes de Bâle, Strasbourg, Metz, Cologne, Trèves, Aix-la-Chapelle, Utrecht, fut réunie à l'Allemagne. L'empereur Louis II mourut également sans postérité. Charles-le-Chauve, qui ne savait pas maintenir l'ordre dans son propre pays, se rendit alors à Rome et, devançant son frère Louis-le-Germanique, il se fit couronner empereur. La couronne impériale n'était cependant pas un dédommagement pour les dévastations que les Normands portaient dans les provinces septentrionales de la France.

Louis-le-Germanique luttait entretemps glorieusement contre les Slaves. A sa mort, ses trois fils se partagèrent ses Etats. Carloman obtint la Bavière, Louis la Saxe et Charles-le-Gros, le plus jeune des trois frères, reçut la Souabe. Mais, après la mort des deux premiers, l'Allemagne fut de nouveau réunie sous le sceptre de Charles-le-Gros, qui avait déjà reçu la couronne de fer et la couronne impériale. Comme, vers la même époque, la descendance

de Charles-le-Chauve se réduisait à un enfant mineur, Charles-le-Simple, les seigneurs de France offrirent la couronne à l'empereur Charles-le-Gros. Il l'accepta et vit ainsi réuni sous son sceptre tout l'empire de Charlemagne (884).

Cette réunion ne fut pas de longue durée. Charles, faible d'esprit et de corps, ne pouvait ni réprimer l'arrogance de la noblesse ni défendre les frontières de ses Etats. Les incursions des Normands devinrent de plus en plus redoutables. Ces brigands s'étaient établis sur l'Escaut et sur la Meuse, d'où ils allaient ravager les pays de la Lotharingie. Charles, il est vrai, rassembla une nombreuse armée et marcha contre les envahisseurs, mais au lieu de les attaquer, il acheta leur retraite en leur donnant une forte somme d'argent et en cédant la Frise à leur chef Godfried (883). Pour se débarrasser de Godfried, l'empereur donna ordre de le tuer. Ce fut alors que les Normands, pour venger la mort de leur chef, remontèrent la Seine sur 700 navires et mirent le siége devant Paris. L'abbé de Saint-Denis et Hugues, duc de France, défendirent la ville, en attendant l'arrivée de l'empereur qui venait à leur secours avec une armée formidable. Au lieu d'attaquer l'ennemi et de frapper un grand coup, il entra de nouveau en négociations avec les Normands et acheta encore une fois la paix pour la somme de 700 livres d'or. Ce traité honteux fut la cause de sa ruine. Les seigneurs allemands se réunirent à Tribur et prononcèrent sa déchéance (887). Il se forma alors des débris de la monarchie carlovingienne cinq royaumes différents : 1. L'Allemagne sous Arnulf, duc de Carinthie et petit-fils de Louis-le-Germanique ; 2. la France, où les seigneurs élevèrent sur le trône le vaillant Odon, comte de Paris ; 3. la Provence ou la Bourgogne transjurane ; 4. la Bourgogne cisjurane sous le comte Rodolphe, et 5. l'Italie, où Guido de Spolète et Bérengaire de Frioul se disputèrent la couronne.

§ 6. L'Allemagne sous les deux derniers Carlovingiens.
(887—911).

1. *Arnulf* (887 — 899). Le royaume d'Allemagne avait pour limites au nord l'Eider et la mer du Nord, à l'ouest l'Escaut, la Meuse et les Vosges, au sud les Alpes et à l'est, la Moravie, la Bohême, le Brandenbourg et le Mecklembourg. Arnulf, homme énergique et vaillant guerrier, releva l'honneur de son pays et le mit à l'abri des invasions étrangères. Deux peuples puissants menaçaient l'Allemagne : les Normands, qui ravageaient impunément la Frise et les contrées situées entre la Meuse et l'Escaut, et les Slaves à l'est, qui avaient formé sous Swatopluk

un vaste empire. Arnulf marcha d'abord contre les Normands qui avaient établi leur camp principal sur la Dyle, non loin de Louvain. Son armée était formée de vassaux qui servaient à cheval, mais le camp retranché de l'ennemi étant inaccessible à la cavalerie, il ordonna à ses guerriers de descendre de leurs chevaux et de combattre à pied. Le camp fut emporté et les trésors immenses que les brigands y avaient amassés, devinrent la proie des vainqueurs. A partir de ce jour la Lotharingie ne fut plus inquiétée par les Normands. Le voisinage de Swatopluk était plus dangereux. Arnulf avait appelé à son secours les Magyars qui, vers cette époque, étaient venus de l'intérieur de l'Asie. Swatopluk fut défait et astreint à payer un tribut annuel; les Magyars s'établirent dans la Pannonie (Hongrie), d'où ils faisaient des incursions continuelles en Allemagne.

La rivalité de Bérengaire, duc de Frioul, et de Guido, duc de Spolète, fournit à Arnulf une belle occasion de s'immiscer dans les affaires intérieures de la Haute-Italie. Bérengaire reconnut sa suprématie, sous la condition que le roi d'Allemagne lui prêterait secours contre Guido qui, en 891, avait même été couronné empereur. Après une expédition malheureuse de son fils Zwentibold, Arnulf se rendit lui-même en Italie (895), expulsa Guido du pays et reçut, à la mort de ce duc, des mains du pape Formose, la couronne impériale. Il retourna en Allemagne et céda à son fils naturel Zwentibold la Lotharingie avec le titre de roi; mais à sa mort, les seigneurs élevèrent sur le trône son fils Louis, âgé de six ans, qui reçut le surnom d'*Enfant*.

2. *Louis-l'Enfant* (899-911). Hatton, archevêque de Mayence et Otton-l'Illustre, duc des Saxons et des Thuringiens, qui tous deux avaient été entièrement dévoués à l'empereur, se chargèrent de l'administration du pays pendant la minorité du roi. Malgré leur grande influence, ils ne purent cependant pas réprimer les désordres des grands et repousser les attaques des Magyars. Dans la Lotharingie, Zwentibold se fit haïr par sa violence et son gouvernement tyrannique et poussa les seigneurs à la révolte. Il périt dans une bataille contre les rebelles et les Lotharingiens prêtèrent serment de fidélité à Charles-le-Simple, roi de France. A l'âge de seize ans, Louis marcha contre les Magyars, qui s'étaient avancés jusque dans la Thuringe et la Saxe, mais il fut défait sur les bords du Lech et succomba bientôt après à la suite des blessures qu'il avait reçues dans cette bataille. Avec lui s'éteignit la branche allemande de la dynastie de Charlemagne.

§ 7. Conrad Ier de Franconie (911–918).

L'extinction de la dynastie carlovingienne fit courir à l'Alle-

magne le danger do se dissoudre en un certain nombre de duché s car les Saxons et les Frisons, les Lotharingiens et les Francs, les Allemannes et les Bavarois n'avaient pas encore opéré leur fusion en un seul corps de nation. L'unité politique fut sauvée, d'une part, par le danger commun résultant de l'attitude menaçante des Normands, des Slaves et des Magyars, d'autre part par le désintéressement et l'accord de trois hommes, l'archevêque Hatton de Mayence, Otton-l'Illustre, duc de Saxe et de Thuringe, et Conrad, duc de Franconie. Otton, auquel les seigneurs saxons, thuringiens et francs offrirent la couronne, la refusa à cause de son grand âge et proposa son neveu Conrad, duc de Franconie qui, par sa mère, descendait de Louis-le-Débonnaire. Les Bavarois, les Allemannes et les Frisons reconnurent l'autorité de ce prince et l'Allemagne devint ainsi une monarchie élective. Les Lotharingiens cependant, qui avaient un profond attachement pour la dynastie de Charlemagne, se soumirent à Charles-le-Simple, roi de France, et deux expéditions de Conrad pour reconquérir la Lotharingie n'eurent pour résultat que de maintenir son autorité dans l'Alsace.

Le nouveau roi, qui ne manquait ni d'énergie ni de pénétration, voulait avant tout consolider le pouvoir royal et réunir sous son sceptre toutes les tribus germaniques. Pour atteindre ce but, Conrad aurait dû continuer à entretenir des relations amicales avec le duc de Saxe qui avait été son appui principal. Malheureusement il se fit illusion sur sa puissance et le négligea. Après la mort d'Otton-l'Illustre, son plus grand ami et son plus fidèle conseiller, Conrad refusa l'investiture du duché de Thuringe à Henri, fils d'Otton, croyant que la réunion de deux duchés dans les mains d'un seul homme porterait préjudice à l'autorité royale. Mais Henri n'était pas homme à renoncer à ce duché et, loin de se soumettre aux injonctions du roi, il prit les armes. La guerre continua plusieurs années sans que la victoire se décidât, et Conrad se vit contraint de renoncer à la lutte.

Profitant de ces troubles, le comte Burchard prit le titre de duc des Allemannes et Conrad fut forcé de lui donner l'investiture du duché d'Allemannie ou de Souabe. Arnulf, duc de Bavière, fit également la tentative de se rendre indépendant du nouveau roi, mais il fut moins heureux. Il subit une sanglante défaite et se réfugia chez les Magyars. Conrad revint de la Bavière, malade et gravement blessé; il mourut bientôt dans la force de l'âge, le 23 décembre 918.

Conrad avait compris sa mission et il était infatigable dans l'accomplissement de ses devoirs. La plus grande faute qu'il ait commise, ce fut son attitude hostile vis-à-vis du puissant duc de

Saxe et son plus grand mérite fut d'avoir reconnu cette faute et d'avoir eu le courage de la réparer. Convaincu qu'un prince intelligent, puissant et belliqueux pouvait seul maintenir l'ordre dans l'intérieur et défendre efficacement les frontières de l'empire contre les ennemis redoutables qui l'entouraient, Conrad mourant désigna pour son successeur Henri de Saxe, son ennemi. „Le salut de l'empire, dit-il, est entre les mains des Saxons. Henri sera véritablement un roi.“ Eberhard, frère de Conrad, fit son possible pour assurer le choix de Henri, qui fut élu unanimement par les Francs et les Saxons. Tant de dévouement et de désintéressement devait influer puissamment sur la consolidation de l'empire de la nation germanique, qui marcha longtemps à la tête de la civilisation chrétienne.

II.

LA MAISON DE SAXE.

(919—1024).

§ 1. Henri-l'Oiseleur (919 — 936).

Les députés qui portèrent à Henri la nouvelle de son élection et qui devaient lui remettre les insignes royaux, le trouvèrent occupé à la chasse aux oiseaux : de là le surnom d'*Oiseleur*. Henri possédait à un haut degré les qualités nécessaires pour gouverner ses Etats. Unissant la prudence à la fermeté, ce grand prince comprit son époque et déploya la plus grande activité dans l'exécution de ses plans. Il imposait par sa haute taille et son port majestueux ; il avait aussi reçu une éducation soignée pour ces temps-là, quoiqu'il ne sût ni lire ni écrire. Sa ligne de conduite était toute tracée : fonder l'unité de l'empire germanique et en défendre les frontières contre ses belliqueux voisins, les Normands, les Slaves et les Hongrois.

Arnulf, duc de Bavière, et Burchard, duc de Souabe, ne voulurent pas reconnaître le nouveau roi ; mais Henri sut les y contraindre par la force des armes. Ces deux princes restèrent, il est vrai, indépendants quant à l'administration de leurs duchés, mais ils durent accepter la suzeraineté du roi.

La réunion de la Lotharingie à l'Allemagne paraissait présenter plus de difficultés ; mais les troubles qui, à cette époque, agitaient la France avaient écarté les principaux obstacles. Après la mort de Charles-le-Simple, Rodolphe de Bourgogne s'empara du trône de France et menaça l'indépendance de la Lotharingie.

Les Lotharingiens, à l'instigation de leur duc Giselbert, s'adressèrent alors à Henri et lui prêtèrent, en 925, le serment de fidélité. C'est ainsi que la Lotharingie fut réunie à l'Allemagne, non pas par la force des armes, mais par la libre détermination de ses habitants. Henri avait donc réussi à réunir sous son sceptre toutes les tribus germaniques, sans avoir versé une seule goutte de sang.

Après ces heureux résultats, le roi n'eut rien plus à cœur que de mettre les frontières de l'empire à l'abri des incursions des barbares. Les Magyars firent, en 924, une terrible invasion en Allemagne : châteaux, monastères, églises, villages, tout fut réduit en cendres. Le nombre des envahisseurs était si grand que le roi évita prudemment toute rencontre ; il se retrancha dans la forteresse de Werlo, située au pied du Harz, d'où il fit des sorties heureuses et il eut le bonheur de faire prisonnier un de leurs chefs. Henri lui rendit la liberté et s'obligea même à payer un tribut annuel, mais sous la condition que les Magyars consentiraient à un armistice de neuf ans. Ce traité fut, il est vrai, une humiliation pour le roi, mais la nécessité le lui imposait. Il lui fallait gagner du temps pour se préparer à prendre sa revanche.

Henri réorganisa d'abord l'armée nationale, qui n'avait plus été convoquée dans les derniers temps, et il obligea à porter les armes quiconque avait passé sa treizième année. Celui qui ne se présentait pas trois jours après la levée en masse, encourait la peine de mort. Il forma un corps de cavalerie légère, destiné à poursuivre les Magyars en déroute et, pour former ces cavaliers, il institua des jeux publics et décernait de grandes récompenses aux vainqueurs. Ce prince actif et intelligent organisa tout un système de défense pour arrêter les ennemis du dehors. Sur plusieurs points de l'empire il fit élever des châteaux-forts destinés à servir de base d'opérations à ses armées et de refuges aux habitants du plat pays, lors d'une invasion des barbares.

Au nord de l'Allemagne il n'y avait pas de villes proprement dites à cette époque. Pour remédier à cet inconvénient, il y fonda plusieurs villes fortes, fit entourer des villes ouvertes de fossés et de remparts et ordonna qu'un vassal sur neuf serait enlevé à son pays et placé dans la ville la plus voisine, pendant que les autres cultiveraient son champ. Il fit construire des magasins dans ces places fortes, où devait être déposé le tiers des récoltes et il enjoignit d'y tenir les réunions solennelles et les marchés, d'y célébrer les fêtes et les carrousels. Ces villes devinrent bientôt les centres de l'industrie et du commerce et la prospérité qui y prit un développement rapide, engagea beaucoup d'hommes libres à venir s'y établir. Henri jeta les fondements de beaucoup de

villes en Saxe et en Thuringe et contribua puissamment à la formation du tiers-état. Par ses réformes militaires, Henri parvint en trois ans à transformer son armée au point qu'il pouvait déjà caresser le projet de châtier les ennemis qui entouraient son pays.

Divers combats servirent de prélude à la guerre contre les Hongrois. Il fit d'abord la guerre aux Slaves qui, d'accord avec les Magyars, avaient souvent porté le pillage et la dévastation dans les provinces orientales de l'Allemagne. Les Havelliens, établis sur les bords de la Havel et de la Sprée, furent soumis ; leur capitale Brennaburg fut emportée d'assaut et leur pays forma dès lors la Marche de Brandenbourg. Il attaqua ensuite les Wilzes et les Obotrites et força Wenceslas, duc de Bohême, de payer un tribut annuel. Ces guerres contribuèrent à former une armée bien disciplinée et bien exercée qui mit Henri dans la situation de pouvoir recommencer la lutte avec les Hongrois.

La trêve de neuf ans qu'il avait obtenue de ces derniers à prix d'argent allait expirer. Il adressa un appel chaleureux à ses guerriers, en leur faisant comprendre la nécessité de combattre à outrance les Magyars, ces ennemis de Dieu et des hommes. Il commença par refuser aux ambassadeurs de ces barbares le tribut annuel et leur fit offrir, d'après une tradition plus ou moins contestée, un chien galeux auquel on avait coupé la queue et les oreilles. Ce refus fut suivi de l'invasion en Allemagne de deux armées de Magyars. L'une fut détruite par les Saxons et les Thuringiens et le roi lui-même attaqua l'autre près de Mersebourg (933) et lui fit éprouver une sanglante défaite. Au-delà de 30,000 ennemis couvraient le champ de bataille. Le souvenir de cette grande journée vit encore aujourd'hui en Allemagne et chaque année on célèbre, le 8 septembre, la victoire de Mersebourg dans la paroisse de Keuschberg.

Les Hongrois se tinrent tranquilles aussi longtemps qne vécut Henri. Celui-ci termina sa gloriense carrière militaire par une expédition contre les Danois pour venger les incursions qn'ils avaient faites dans l'empire. Il pénétra jusque dans le Jutland, força le roi de ce pays d'abolir l'idolâtrie et les sacrifices humains et de permettre la prédication de l'Evangile dans son royaume. Il fonda, entre l'Eider et la Schley, la Marche de Schleswig, qu'il peupla de colons saxons. Ces colonies devinrent de véritables centres de civilisation pour les peuples de l'Europe septentrionale. Après ces brillants succès, Henri conçut le projet de faire encore une expédition en Italie pour réunir aussi ce pays à l'empire germanique, mais la mort le surprit à Memleben, le

2 juillet 936. Il était à peine âgé de 60 ans. Il put dire avec raison aux seigneurs qui l'assistaient dans ses derniers moments : „A mon avénement, l'empire était faible; je le transmets fort et consolidé à mon successeur.“

§ 2. Otton-le-Grand (936—973).

1. *Election et couronnement d'Otton.* Après la mort du roi, les Francs et les Saxons se réunirent à Aix-la-Chapelle et offrirent la couronne à Otton, fils aîné de Henri, qui avait déjà été reconnu roi du vivant de son père. La cérémonie de son couronnement eut lieu dans la cathédrale construite à Aix-la-Chapelle par Charlemagne. Les trois archevêques du Rhin se disputaient l'honneur de le couronner ; celui de Trèves invoquait l'ancienneté de sa métropole, celui de Mayence sa qualité de primat de la Germanie et celui de Cologne le fait que le sacre avait lieu dans son diocèse. L'archevêque de Mayence l'emporta. Les grandes charges de l'empire furent représentées pour la première fois à cette occasion. Giselbert, duc de Lotharingie, sur le territoire duquel se trouvait Aix-la-Chapelle, fit le service de préfet du palais, chargé de fournir le logement et les vivres à la cour et aux étrangers ; Eberhard, duc de Franconie, remplit les fonctions de grand-maître, Hermann, duc de Souabe, celles de grand échanson et Arnulf, duc de Bavière, celles de grand maréchal.

Personne n'était plus digne de porter la couronne que le jeune Otton. Ce prince se distinguait par des connaissances aussi variées que profondes ; son énergie égalait son infatigable activité ; sa sagacité et la pénétration de son esprit lui faisaient choisir des hommes de talent et de savoir pour les placer à la tête de ses armées et de l'administration publique. Otton mérita réellement le surnom de „Grand.“

2. *Guerres intestines.* Quoique, lors de son élection, aucune opposition ne se fût manifestée, Otton eut pourtant, dans les premiers temps de son règne, à réprimer quelques troubles très-graves. L'éclat et le prestige dont il entoura la couronne, l'énergie et la vigueur qu'il déploya dans la lutte contre la haute noblesse, excitèrent contre lui la haine et la jalousie. Eberhard de Bavière, qui avait succédé à son père dans la dignité ducale, refusa de lui rendre hommage et se prépara à rétablir par les armes l'indépendance de son duché. Otton se vit contraint de faire deux expéditions contre son adversaire qui fut défait, dépouillé de son titre et remplacé par son frère Berthold (939). Vers la même époque, Thankmar, fils du premier lit de Henri Ier et Henri, frère puiné d'Otton, élevèrent des prétentions au trône.

Leur exemple fut suivi par Giselbert, qui voulait rétablir l'ancien royaume de Lotharingie, et par Eberhard de Franconie qui aspirait également à la couronne que son frère Conrad avait portée. Dans ces luttes qui menaçaient d'ébranler profondément les bases de l'empire, Otton montra la supériorité de son génie et toute l'énergie de son caractère. Giselbert, Thankmar et Eberhard trouvèrent la mort dans ces luttes. Henri, fait prisonnier, fut remis en liberté, grâce à l'intercession de sa mère. Otton lui donna même, après la mort de Berthold, l'investiture du duché de Bavière et à partir de ce moment, Henri resta fidèle au roi et à l'empire. Otton disposa aussi du duché de Franconie devenu vacant par la mort d'Eberhard. Il en conféra l'investiture à Conrad, comte de Worms, qui avait épousé sa fille Luitgarde, et y ajouta un peu plus tard la Lotharingie. Enfin le duché de Souabe fut également réuni aux domaines de la maison de Saxe. Ludolphe, fils aîné du roi, épousa la fille du duc Hermann, et reçut, à la mort de son beau-frère, l'investiture de ce duché. Otton, en réunissant quatre duchés dans sa famille, consolida la royauté et détruisit pour ainsi dire l'indépendance des différentes tribus germaniques.

L'hérédité des fiefs n'existant pas en Allemagne, les grands vassaux étaient toujours révocables, et si leurs fils héritaient quelquefois, ce n'était pas par suite d'un droit, mais par un libre choix du prince. Pour restreindre l'autorité de ces grands vassaux et la tenir subordonnée à celle du roi, Otton établit dans plusieurs duchés un comte palatin, lieutenant et représentant du souverain qui recevait les appels des jugements rendus par les ducs. Il opposa encore aux grands vassaux la puissance ecclésiastique, en conférant des villes et des comtés aux évêques avec la juridiction temporelle, les droits royaux ou régaliens. Les villes où résidaient les évêques furent affranchies du pouvoir des ducs et des comtes. De là l'origine de tant de principautés ecclésiastiques en Allemagne. Après avoir affermi le pouvoir royal sur lequel reposait l'unité de l'empire, Otton tourna ses armes contre les ennemis du dehors, et notamment contre les Slaves.

3. *Expédition contre les Slaves et les Danois.* La mort de Henri Ier et les troubles qui avaient éclaté immédiatement après l'avénement d'Otton, avaient engagé les tribus slaves à prendre les armes pour se soustraire au joug des rois d'Allemagne. La Bohême se souleva et ce mouvement se communiqua rapidement aux tribus du Mecklembourg, de la Poméranie et du Brandenbourg. Ces guerres durèrent quatorze ans. Otton reprit à l'égard de ces tribus la politique de Charlemagne en Saxe et s'efforça

de les convertir au christianisme et d'en faire des sujets de son empire.

En Bohême, il obligea Boleslas, qui avait persécuté les chrétiens, à lui payer un tribut annuel et à remplacer les idoles par de nouvelles églises chrétiennes. Le duc de Pologne, Miécislas, fut même contraint de lui rendre hommage et d'autoriser l'érection de l'évêché de Posen. Les Slaves entre l'Elbe et l'Oder furent soumis et, pour initier ces peuplades aux bienfaits de la civilisation chrétienne, Otton érigea les évêchés de Magdebourg, Brandenbourg, Meissen et Naumbourg. Otton ne fut pas moins heureux dans son expédition contre les Danois, qui avaient détruit la colonie saxonne de Schleswig. Il parcourut en vainqueur toute la péninsule de Jutland et, comme signe ostensible de sa marche victorieuse, il lança son épée loin dans la mer qui reçut en cet endroit le nom de „Ottensund.“ Harald, roi des Danois, fut obligé de rendre hommage, reçut avec son fils le baptême et dut promettre de ne plus s'opposer à la propagation de l'Evangile. Otton fonda les évêchés de Schleswig, Ripen et Aarhus et les subordonna à l'évêché de Hambourg.

4. *Guerre contre les Magyars.* Déjà la première année après la mort de Henri, les Hongrois avaient envahi l'empire et porté le ravage dans la Bavière et la Franconie. Henri, frère d'Otton, les expulsa de l'Allemagne, les poursuivit même jusqu'en Hongrie, délivra beaucoup de prisonniers et revint avec un butin immense (950). Cette humiliation était insupportable aux Magyars qui revinrent en 955 ponr en tirer vengeance. Otton les défit, le 10 août 955, près d'Augsbourg. Les Hongrois perdirent, dit-on, 100,000 hommes et depuis ce désastre ils cessèrent leurs incursions dévastatrices en Allemagne.

5. *Conquête du royaume d'Italie* (951). A l'exemple de Charlemagne, Otton voulut s'immiscer dans les affaires intérieures de l'Italie et il renouvela les prétentions de l'Allemagne sur ce pays, prétentions qui avaient sommeillé depuis la mort d'Arnulf. Otton aspirait à la couronne de fer et à la dignité impériale. Un événement imprévu lui fournit le prétexte de passer les Alpes à la tête d'une armée et de frayer la voie à la restauration de l'empire.

L'Italie était, depuis le commencement du Xe siècle, en proie au plus grand désordre. Il s'y était fondé une foule de petites souverainetés indépendantes. Les ducs de Frioul et de Spolète, le marquis d'Ivrée se disputaient longtemps la couronne entre eux tout en la disputant en même temps au roi de Bourgogne. Au milieu de ces luttes sanglantes, Lothaire, comte de Provence, parvint à s'en emparer. Mais en 951, Bérenger, marquis d'Ivrée,

empoisonna Lothaire, prit sa place, et pour assurer cette succession à son fils Adalbert, il voulut lui faire épouser Adelaïde, veuve de Lothaire. Celle-ci s'y opposa formellement. Bérenger la fit enfermer dans une tour située sur le lac de Garde, mais elle réussit à s'évader et à se réfugier dans le château de Canosse. De là elle appela Otton à son secours.

Le roi d'Allemagne passa les Alpes en 951 et s'empara, sans coup férir, de toute la Lombardie, excepté les places fortes. Il ceignit la couronne de fer à Pavie et, comme la mort avait enlevé sa femme Editha, il épousa Adelaïde. Avant d'avoir achevé la conquête de l'Italie, Otton fut obligé de retourner en Allemagne pour réprimer une révolte et il laissa son gendre Conrad, duc de Lotharingie, en Italie pour terminer l'œuvre commencée. Bérenger fit sa soumission et Otton lui conféra, comme fief de la couronne de Germanie, toute la Lombardie, à l'exception du duché de Frioul.

La révolte qui avait éclaté en Allemagne avait été provoquée par le fils aîné d'Otton, Ludolphe, duc de Souabe, qui se croyait lésé dans ses droits de succession par le second mariage de son père. Conrad, duc de Lotharingie, et en général tous ceux que la sévérité d'Otton avait mécontentés, prirent fait et cause pour Ludolphe. Otton, alliant partout et toujours la clémence à l'énergie, triompha de tous ses ennemis. Ludolphe, ému par les exhortations des évêques d'Augsbourg et de Coire, déposa les armes et le pardon qu'il demanda lui fut généreusement accordé. Conrad cependant perdit la Lotharingie. Otton investit de ce duché son frère cadet Brunon, archevêque de Cologne, qui le partagea en deux provinces, la Lotharingie supérieure et la Lotharingie inférieure ou Lothier.

6. *Fondation de l'empire germanique* (960 — 962). Bérenger abusa de la confiance que le roi lui avait témoignée. Croyant trouver dans les événements d'Allemagne une occasion favorable pour récupérer son indépendance et persuadé qu'Otton ne franchirait plus les Alpes, Bérenger se mit à persécuter tous ceux qui s'étaient ralliés au souverain germanique. De plus il chercha à reculer les limites de son royaume, en occupant Ravenne, qu'il refusa de remettre au pape Jean XII. Celui-ci s'adressa alors à Otton et lui offrit le diadème impérial. Otton prit aussitôt la résolution d'entreprendre une seconde expédition en Italie. Avant de quitter l'Allemagne, il investit du duché de Saxe le comte Hermann, seigneur saxon, et fit reconnaître pour son successeur Otton II, son fils aîné du second lit. Il passa les Alpes, se fit de nouveau prêter le serment de fidélité par les seigneurs lombards

et déclara le comte Bérenger déchu de sa dignité. Il se rendit à Rome et reçut en 962 des mains du pape Jean XII la couronne impériale, après s'être engagé à maintenir les donations faites au Saint-Siége par Charlemagne et après avoir reçu des Romains la promesse de n'élire de pape qu'en présence des envoyés de l'empereur et de son consentement. Le couronnement d'Otton fut un grand événement; l'empire germanique vint remplacer l'empire carlovingien, et devint le centre des Etats chrétiens de l'Europe occidentale.

A peine l'empereur eût-il quitté Rome que Jean XII, jeune homme ambitieux et débauché que l'influence de son père Albéric avait placé sur le trône pontifical, regretta d'avoir couronné Otton, intimidé qu'il était par la haute position de l'empereur et craignant de perdre son autorité à Rome. Il entama donc des négociations secrètes avec Bérenger et son fils Adalbert et conçut même le projet de rechercher l'alliance des Grecs. Averti de cet état de choses, Otton retourna à Rome, convoqua un synode d'évêques germaniques et italiens et ordonna de faire une enquête sur la vie du pape, qui avait entretemps pris la fuite. Jean XII, accusé de simonie, de parjure, d'homicide et de sacrilége, fut cité devant le synode et comme il ne comparut pas, il fut déclaré déchu de la dignité pontificale. Ce jugement fut approuvé par l'empereur. Le pape protesta. C'était son droit incontestable, car quelque criminel que soit un pape, les droits de la papauté sont placés au-dessus des crimes de la personne même du pape, et nul empereur, nul concile n'a le droit de le déposer. Ce fut du consentement d'Otton que Léon VIII, chancelier de l'Eglise romaine, fut élu à la place de Jean XII.

Cet acte arbitraire et inqualifiable de l'empereur exaspéra les Romains, qui rappelèrent Jean XII immédiatement après le départ d'Otton. Jean, à peine rentré, déposa Léon VIII et cassa tous ses actes. Après la mort de Jean XII, les Romains continuèrent la résistance et élevèrent, par une élection régulière et légitime, Benoît V sur le trône pontifical. Otton retourna de nouveau à Rome, rétablit dans sa dignité Léon VIII et désigna à Benoît, qui avait dû renoncer à la dignité pontificale, la ville de Hambourg pour lieu d'exil; il y mourut bientôt (964). Entretemps Berenger avait fait sa soumission. Otton l'envoya avec son épouse Willa en Allemagne et leur assigna la ville de Bamberg pour résidence. Pour consolider son autorité dans la Lombardie et pour diminuer la trop grande puissance des seigneurs laïques, l'empereur exempta les évêques de la juridiction des comtes et leur donna dans leurs villes la souveraineté qu'ils

devaient exercer en qualité de vassaux de l'empire. Il prépara ainsi la prospérité future de ces villes, en y jetant les fondements des libertés et des franchises communales.

7. *Troisième expédition en Italie* (966—972.) En 966, Otton fut obligé de retourner une troisième fois en Italie pour rétablir sur le trône pontifical Jean XIII, qu'il avait donné pour successeur à Léon VIII. La vengeance qu'il tira des Romains fut terrible. Le préfet de la ville fut mis sur un âne, le visage tourné vers la queue, une outre sur la tête, promené ainsi par toute la ville et frappé de coups de verges. Les tribuns furent pendus.

Après avoir rétabli l'ordre à Rome, l'empereur reprit la réalisation de son idée favorite, celle d'achever la soumission de l'Italie et de rétablir définitivement sa suprématie sur la partie méridionale de la péninsule. Les ducs de Bénévent et de Capoue se soumirent spontanément à son autorité. Il envoya alors l'évêque de Crémone, l'historien Luitprand, à Constantinople demander en mariage pour son fils la princesse Théophanie, belle-fille de l'empereur Nicéphore Phocas, convaincu que ce mariage préparerait l'annexion de la Pouille et de la Calabre qui étaient encore restées au pouvoir des Grecs. Mais l'empereur, irrité de la défection des princes de Bénévent et de Capoue, répondit que pour obtenir Théophanie, il fallait rendre aux Grecs Rome et son duché, la Pentapole et l'Exarchat. En même temps une flotte grecque aborda en Italie. Otton passa avec son armée dans la Pouille, défit les Grecs et, pour venger les excès commis par les Byzantins, il fit couper à tous les prisonniers la main droite, le nez et les oreilles. Lorsque la nouvelle de cette défaite arriva à Constantinople, le peuple prit les armes et égorgea Nicéphore, dont le successeur s'empressa de faire la paix avec Otton et de consentir au mariage de Théophanie avec le fils de l'empereur. Il renonça égalcment à ses prétentions sur les duchés de Bénévent et de Capoue et reconnut Otton comme empereur d'Occident. Le mariage d'Otton II avec Théophanie fut célébré à Rome en 972. L'empereur retourna en Allemagne où il mourut en 973.

§ 3. **Otton II** (973—983).

1. ***Révolte du duc de Bavière.*** Otton II, élu roi d'Allemagne et couronné empereur du vivant de son père, se distinguait par ses connaissances, sa bravoure et son énergie. Il eut d'abord à combattre son cousin, le duc de Bavière, Henri-le-Querelleur qui avait pris le titre de roi et qui, pour se maintenir, avait même fait une alliance avec le duc de Bohême et le roi de Danemark. Henri fut défait et enfermé à Ingelheim, mais il réussit à s'évader

et s'enfuit en Bohême. Le rebelle fut privé de son duché, dont l'empereur investit son neveu Otton, fils de Ludolphe, ancien duc de Souabe.

2. *Guerre avec le roi de France* (978). Lothaire, roi de France, inconsolable de la perte de la Lotharingie, se mit à la tête d'une armée nombreuse et envahit ce pays sans déclaration de guerre préalable. Il s'avança jusqu'à Aix-la-Chapelle où l'empereur, surpris à l'improviste, faillit être fait prisonnier. Lothaire tourna vers la France la tête de l'aigle placé sur le palais impérial pour déclarer que la Lotharingie était de nouveau réunie à ce royaume. Otton, qui s'était sauvé à Cologne, réunit à la hâte une armée, rejeta les Français hors de la contrée rhénane et s'avança victorieusement jusque sous les murs de Paris. Une maladie contagieuse, qui éclata dans son armée, contraignit l'empereur de lever le camp et de se retirer du sol de la France. Les deux souverains eurent une entrevue sur la Chiers, dans le pays de Luxembourg. Lothaire renonça à la Lorraine, mais son frère Charles fut investi par l'empereur de la Lotharingie inférieure.

3. *Expédition d'Italie.* Otton passa les Alpes pour aller prendre possession de la dot de sa femme, c'est-à-dire de la Pouille et de la Calabre qui étaient cruellement dévastées par les Sarrasins. Ce fut au mois de janvier 982 qu'il entra dans l'Italie méridionale. Il défit les Musulmans près de Colonne, mais surpris à Squillace, il n'échappa à la captivité qu'en s'élançant dans la mer ; il fut recueilli par un navire grec qui se rendait à Rossano. Dès que l'empereur, qui ne s'était pas fait reconnaître, aperçut la côte de l'Italie, il s'élança de nouveau dans la mer et réussit à gagner le rivage, où Théophanie, sa femme, le reçut d'un air railleur : „Quelle terreur mes compatriotes t'ont-ils inspirée ?" Ce grand désastre ne découragea pas le jeune empereur. Désireux de prendre sa revanche, il convoqua une diète à Vérone et demanda des renforts aux princes de l'empire. Ce fut au milieu de ces préparatifs de guerre que la mort vint surprendre Otton à la fleur de l'âge, le 7 décembre 983.

§ 4 **Otton III** (983—1002).

Otton III, âgé seulement de trois ans, succéda à son père du consentement des seigneurs et fut couronné roi d'Allemagne à Aix-la-Chapelle. Henri de Bavière revint de l'exil et tenta de nouveau, mais sans succès, de s'emparer de la couronne. Il rentra toutefois en possession du duché de Bavière, mais on avait eu soin de l'amoindrir, en en séparant la Marche d'Est qui fut érigée en margraviat sous la suzeraineté des ducs de Bavière. Le duc

Léopold en devint le premier margrave. Le jeune empereur fut placé sous la tutelle de sa mère Théophanie et de sa grand'mère Adelaïde. Ces femmes, distinguées par leur sagesse et leur expérience, trouvaient un appui dans les hommes qui, formés à l'école d'Otton-le-Grand, se dévouaient avec un noble désintéressement au salut de la patrie. Les plus illustres parmi ces hommes patriotiques étaient Willegis, archevêque de Mayence, aussi grand comme homme d'Etat que comme prince de l'Eglise, les ducs Bernard de Saxe, Conrad de Franconie et Eckard, margrave de Meissen. L'éducation du jeune Otton fut d'abord confiée au savant évêque Bernward de Hildesheim, et plus tard au célèbre Gerbert qui monta ensuite sur le trône pontifical sous le nom de Sylvestre II. Ce savant, qui se distinguait dans toutes les branches du savoir humain, enseigna à son élève impérial les langues anciennes et le jeune Otton fit des progrès si rapides que ses contemporains le nommaient „la merveille du monde.“

Otton avait à peine atteint sa quinzième année, qu'il se rendit en Italie pour recevoir des mains du pape le diadème impérial. A Rome, la fureur des factions politiques s'était réveillée et le pape Jean XV trouvait un terrible adversaire dans Crescentius, qui s'était fait proclamer patrice et consul. A l'arrivée de l'empereur, Jean était mort et les Romains donnèrent, sur la recommandation d'Otton, la tiare pontificale à Brunon, Allemand d'origine, qui brillait par sa piété et ses connaissances. Il prit le nom de Grégoire V. Crescentius ne pouvait se faire à l'idée d'accepter ce pontife qui n'était à ses yeux que le lieutenant d'une autorité étrangère. Il conspira avec les Grecs pour leur rendre Rome et pour élire un pape italien. Otton retourna à Rome qu'il avait quittée en 996, assiégea Crescentius dans le château Saint-Ange, et après l'avoir forcé de se rendre, il le fit exécuter avec douze de ses partisans. Après la mort de Grégoire V, Otton fit élire son ancien précepteur, le savant Gerbert qui, comme il a été dit plus haut, devint pape sous le nom de Sylvestre II.

La croyance généralement admise à cette époque que l'an 1000 marquerait la fin du monde, les prédications de saint Romuald et la mort de son cher ami Grégoire V, firent une pénible impression sur le jeune empereur et le plongèrent dans une mélancolie incurable. Après s'être livré pendant plusieurs semaines à des macérations et à des exercices de piété, il retourna en Allemagne et fit un pèlerinage à Gnesen, au tombeau de saint Adalbert de Prague, son ami, qui avait été assassiné par les Prussiens païens auxquels il voulait porter la parole de l'Evangile. Dès qu'il aperçut

la ville, il descendit de cheval et se rendit nu-pieds au tombeau du saint, en l'honneur duquel il érigea, d'accord avec le Saint-Siége, l'archevêché de Gnesen. Saint Etienne se mit alors en relations avec le jeune empereur, prit avec son consentement le titre de roi et acheva l'organisation politique et religieuse de la Hongrie.

La même année (1000), Otton se rendit à Aix-la-Chapelle et se fit ouvrir le tombeau de Charlemagne pour voir ce grand homme qu'il avait pris pour modèle. Il retourna ensuite à Rome, son ami Gerbert lui ayant inspiré une prédilection particulière pour la capitale du monde chrétien. Secondé par les conseils de ce pontife distingué, il était décidé à consacrer tous ses soins et toute son énergie à la consolidation de l'empire, lorsqu'il fut subitement enlevé par la mort, à l'âge de 22 ans. Avant de mourir, il avait exprimé le désir que sa dépouille mortelle fût transportée en Allemagne, sa chère patrie. La branche aînée de la maison de Saxe s'éteignit avec lui.

§ 5. **Henri II** ou **Saint-Henri** (1002—1024).

Le plus proche parent de la maison de Saxe était le duc Henri de Bavière, fils de Henri-le-Querelleur. Sa douceur et sa générosité, ses vertus et son énergie le rendaient digne du trône; de plus, il avait donné assez de preuves de ses capacités politiques dans le gouvernement de la Bavière. Il brigua donc la couronne qui lui fut chaudement disputée par le vaillant Eccard, margrave de Meissen, et Hermann, duc de Souabe. Mais la puissante influence de l'archevêque Willigis de Mayence, la fidélité et le dévoûment des Saxons assurèrent l'élection de Henri qui fut bientôt reconnu en Lorraine, en Franconie, en Souabe et par Eccard de Meissen. A peine Henri eut-il pris en mains les rênes du gouvernement, qu'il éclata des troubles qui lui offrirent l'occasion de montrer son infatigable activité. Uni à la pieuse Cunégonde, fille du comte Sigefroi de Luxembourg, le roi investit du duché de Bavière son beau-frère Henri, comte de Luxembourg. Henri, margrave de Schweinfurt, mécontent de la collation de ce fief, excita une révolte et s'enfuit, après une défaite, à la cour du duc Boleslas de Pologne, qui avait occupé la Bohême et refusait l'obéissance au roi d'Allemagne. Une expédition de Henri força le rebelle à faire sa soumission et à promettre de ne plus ravager les pays de l'empire. Boleslas cependant ne tint pas cette promesse. Il mit à profit les expéditions du roi en Italie et la guerre que les princes luxembourgeois, les frères de son épouse, lui avaient suscitée, pour porter le ravage et la mort dans les pro-

vinces de l'Allemagne. Ces guerres durèrent, avec quelque interruption, jusqu'en 1018 et finirent par le traité de Bautzen, en vertu duquel le duc polonais obtint, il est vrai, la cession de quelques territoires à l'est de l'empire, mais il resta le vassal du souverain d'Allemagne.

Dès les premières années de son règne, Henri se vit contraint de s'immiscer dans les affaires d'Italie. Immédiatement après la mort d'Otton III, les Lombards, fatigués de la domination étrangère, se soulevèrent et proclamèrent roi le margrave Arduin d'Ivrée. Ce jeune souverain maltraita tellement les seigneurs qui lui avaient offert la couronne qu'ils appelèrent eux-mêmes l'intervention du roi Henri. Celui-ci passa les Alpes et se rendit sans obstacle à Pavie, où il fut couronné roi des Lombards (1004). Le jour du couronnement, les habitants de Pavie, offensés de la brutalité des Allemands, prirent les armes et assiégèrent le roi dans son palais. Il n'échappa au péril qu'en sautant par une fenêtre. Cependant il fut fait prisonnier et ne dut sa délivrance qu'à son armée qui pénétra de vive force dans la ville et la mit à feu et à sang. Cet événement excita le désir de vengeance des Italiens et Henri, découragé de rencontrer partout des obstacles, se retira en Allemagne. Arduin rétablit son autorité sur la plus grande partie de la Lombardie. Henri, après avoir conclu une trève avec les Polonais, retourna en Italie, accompagné de sa femme Cunégonde. Il arriva heureusement à Rome, où il reçut, des mains du pape Benoît VIII, le diadème impérial (1014). L'empereur revint en Allemagne et Arduin, fatigué de ces luttes continuelles, échangea le manteau royal contre l'habit monastique et mourut pieusement dans la solitude du couvent (1015). Quelques années plus tard, l'empereur se vit forcé de faire une troisième expédition en Italie. Les Grecs, fiers de la victoire qu'ils avaient remportée à Squillace, s'étaient emparés de plusieurs places et menaçaient même la ville de Rome. Le pape Benoît VIII se rendit alors lui-même en Allemagne pour implorer le secours de Henri. L'empereur retourna en Italie où, aidé par des croisés normands qui, de retour de la Palestine, avaient débarqué dans l'Italie méridionale, il défit complètement les Grecs et récompensa les Normands en leur cédant les territoires conquis comme fiefs de l'empire. Il jeta ainsi les fondements de la domination des Normands dans la basse Italie. Des maladies contagieuses, qui faisaient une ample moisson dans son armée, l'obligèrent de reprendre le chemin de l'Allemagne. Il mourut peu de temps après et ses restes mortels furent déposés dans la cathédrale de Bamberg, où il avait érigé un évêché. En 1145, le pape Eugène III l'éleva, ainsi que Cunégonde sa femme († 1040), au rang des saints.

Henri et Cunégonde avaient donné l'exemple des plus belles vertus chrétiennes. L'empereur avait eu même l'intention de renoncer au monde et d'entrer dans l'abbaye de Saint-Vanne près de Verdun. „Me promettez-vous, lui dit l'abbé de Saint-Vanne, selon notre règle et l'exemple du Christ, obéissance jusqu'à la mort?" et sur sa réponse affirmative, l'abbé reprit: „Eh bien! je vous reçois comme moine; je prends la charge de votre âme, et vous ferez ce que je vous commanderai, dans la crainte du Seigneur. Je vous enjoins donc de retourner gouverner l'empire que Dieu vous a confié, et de veiller de tout votre pouvoir, dans la crainte de Dieu, au salut de votre royaume." Henri II fut le dernier descendant de la maison de Saxe qui avait fondé en Europe la suprématie de l'empire germanique.

III.

L'EMPIRE GERMANIQUE SOUS LES ROIS DE LA DYNASTIE DE FRANCONIE.

(1024—1125).

§ 1. Conrad II le Salique (1024—1039).

Après la mort de Henri, l'archevêque de Mayence, en sa qualité de chancelier de l'empire, convoqua une grande assemblée électorale dans la vaste plaine entre Mayence et Worms. Les seigneurs ecclésiastiques et laïques, un grand nombre de chevaliers et d'hommes libres se rendirent à l'appel du primat d'Allemagne. Sept peuples différents y prirent part. Les Saxons, les Francs, les Bavarois, les Souabes, les Carinthiens, les Lorrains et les Slaves de la Bohême. Deux princes furent proposés comme étant les plus dignes du trône: Conrad l'aîné, fils du duc Henri de Souabe, et Conrad le jeune, fils de Conrad de Carinthie, tous deux cousins. Conrad l'aîné, voulant empêcher une double élection, parce que la majorité des voix n'existait pas encore légalement, s'adressa à son cousin et lui dit avec franchise: „Soyons unis et ne nons faisons pas de difficultés. Donnons-nous la parole d'honneur que celui qui sera désigné par les princes pourra compter sur la soumission de l'autre. Il est toujours préférable d'être un parent du roi que de voir passer la couronne à une autre maison." Conrad le jeune approuva cette proposition. D'après l'exemple de l'archevêque de Mayence, Conrad l'aîné, surnommé le *Salique*, réunit tous les suffrages et il fut solennellement couronné à Mayence.

Le nouveau roi déploya jusqu'à sa mort une activité infatigable. A l'intérieur, il chercha à relever et à consolider l'autorité royale en affaiblissant les grands vassaux et en augmentant ses possessions de famille; à l'extérieur il rétablit l'ordre en Italie, défendit efficacement les frontières de l'empire contre les invasions des Slaves et réunit la Bourgogne à l'Allemagne. A peine monté sur le trône, Conrad parcourut son royaume, rendant la justice et jugeant les différends des princes ; il se montra à la fois clément et sévère et protégea toujours les faibles contre l'oppression des puissants. Il était juste envers tous ses sujets, sans en excepter aucun.

Les événements qui se passaient en Italie le contraignirent de franchir les Alpes. Après la mort de Henri II, les Italiens crurent que le droit de succession revendiqué par l'empire germanique s'était éteint avec la dynastie de Saxe, et il se forma un puissant parti qui voulait offrir la couronne de fer aux rois de France, tandis que les évêques, ayant à leur tête Herbert, archevêque de Milan, formaient le parti allemand.

Conrad franchit les Alpes en 1026, se rendit à Milan, où il fut couronné roi des Lombards et alla camper sous les murs de Pavie dont les habitants, dans leur joie d'être débarrassés des Allemands, avaient démoli le palais impérial. Après la reddition de cette place, le roi partit pour Rome. Le pape Jean XIX lui fit une brillante réception et le couronna empereur. La solennité du couronnement fut rehaussée par la présence de deux rois, Rodolphe de Bourgogne et Kanut-le-Grand, le puissant souverain du Danemark, de la Norwège et de l'Angleterre. De Rome, l'empereur passa dans l'Italie inférieure, reçut l'hommage des princes de Bénévent et de Capoue et investit Rainulphe, chef des Normands qui s'étaient fixés dans ces contrées sous le règne de Henri II, de la ville et du territoire d'Aversa, sous la condition formelle qu'ils porteraient secours aux ducs de Bénévent et de Capoue contre les Grecs. Après avoir pris ces dispositions, Conrad revint en Allemagne et s'occupa des affaires de Pologne.

Boleslas, duc de Pologne, eut pour successeur son fils Mièczislas, qui refusa l'obéissance à l'empereur et ravagea les provinces orientales de l'empire. Cette guerre aurait pu devenir très-dangereuse pour Conrad, si les Danois qui, à cette époque, étaient gouvernés par Kanut-le-Grand, avaient fait une alliance avec les Polonais. L'empereur sut prévenir ce danger en se faisant un allié du puissant roi des Danois et en cimentant encore cette alliance par le mariage de son fils Henri avec une princesse danoise. Cette union, il est vrai, coûta à l'Allemagne un sacrifice,

la cession de la marche de Schleswig, mais il faut bien remarquer que, depuis la conversion des Normands au christianisme et l'organisation définitive de leurs institutions politiques, cette marche était devenue en quelque sorte superflue.

En 1031 l'empereur marcha contre les Polonais, les rejeta hors de l'Allemagne malgré une énergique résistance, les poursuivit jusqu'en Pologne et donna lo gouvernement du pays au prince Otton, frère de Mièczislas qui avait pris la fuite. Pour briser cependant la puissance des Polonais, il divisa leur pays en trois parties et donna ainsi pour longtemps la sécurité à la frontière orientale de l'empire.

Si d'un côté l'empereur avait rétréci les limites de l'empire au nord, il les recula d'un autre côté par l'acquisition de la belle Bourgogne. Ce pays, qui comprenait la Provence, la Franche-Comté, le Lyonnais, la Savoie et une grande partie de la Suisse, devait être réuni à l'Allemagne à la mort de Rodolphe III, en vertu d'un traité de succession que ce roi avait conclu avec Henri II et renouvelé avec Conrad II (1027). Aussi le roi de Bourgogne, sentant la mort s'approcher, s'empressa-t-il de faire parvenir à Conrad la lance de saint Maurice et les autres insignes de la royauté. Cependant Odon, comte de Champagne, le plus proche parent du défunt, ne fut pas content de ces dispositions. Appuyé par la noblesse qui était en général hostile à l'annexion allemande, Odon s'empara de toutes les villes et de toutes les places fortes du pays, mais il fut bientôt complétement défait par Conrad (1033) et poursuivi jusque dans la Champagne que les Allemands mirent à feu et à sang. Odon dut renoncer à ses prétentions et se soumettre à l'empereur, qui fit couronner son fils Henri roi de Bourgogne.

Conrad fut contraint do faire une expédition contre les Lutizes au nord de l'Elbe. Il rendit ce peuple tributaire et pour le contenir, il fit rebâtir Hambourg qu'ils avaient détruit. A peine cette campagne terminée, l'Italie attira de nouveau l'attention de l'empereur. La Lombardie était en proie aux dissensions intestines ; il y avait lutte continuelle entre le peuple et la noblesse. Les évêques et les capitaines, comme on nommait les grands vassaux du pays, opprimaient les petits vassaux et les bourgeois des riches communes italiennes. Bourgeois et petits vassaux se coalisèrent et, sans songer aux suites de leur résolution, ils appelèrent l'empereur. Conrad convoqua une diète à Pavie, fermement résolu d'examiner les griefs des petits vassaux et du peuple. Il fit arrêter Herbert, avec les évêques de Verceil, de Plaisance et de Crémone et, pour poser à jamais une digue à la puissance féodale,

il publia le fameux édit de 1037 *(constitutio de feudis)* qui déclara les fiefs des vassaux d'Italie irrévocables, immédiats et héréditaires. Les petits vassaux pouvaient en appeler du jugement de leurs seigneurs à l'empereur ou à son remplaçant.

L'archevêque Herbert s'étant évadé de sa prison, retourna à Milan où le peuple se souleva en sa faveur et ferma aux Allemands les portes de la ville. Obligé de remettre sa vengeance à des temps plus propices, Conrad passa dans l'Italie méridionale, régla de nouveau les relations de Bénévent et de Capoue et retourna dans la Lombardie. Une maladie contagieuse qui éclata dans son armée le força de retourner en Allemagne, où il mourut quelque temps après. Il eut pour successeur son fils Henri, duc de Bavière et de Souabe et roi de Bourgogne.

§ 2. **Henri III le Noir** (1039—1056).

Henri, initié de bonne heure aux affaires publiques, était, malgré son jeune âge (20 ans), à la hauteur de sa mission. Il est un des princes les plus intelligents et les plus actifs qui aient régné en Allemagne. Supérieur à tous les vassaux de l'empire par ses vastes connaissances et son habileté politique, Henri eut assez d'énergie pour briser leur puissance et pour étendre le pouvoir impérial. Son père l'avait investi de la Bavière et de la Souabe, le duché de Franconie était son héritage, et le duché de Carinthie resta longtemps vacant. Il gouverna directement la Bourgogne et l'Italie et seulement deux duchés allemands, la Saxe et la Lorraine, et deux duchés slaves, la Bohême et la Pologne, avaient leurs ducs. Toute la partie méridionale de l'empire, depuis les confins de la Hongrie jusqu'au-delà du Rhône, était donc placée sous son gouvernement direct. Grâce à la puissance de sa famille, il fut à même d'affirmer son autorité tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Aucun empereur, ni avant ni après lui, n'a gouverné avec plus d'intelligence et de vigueur. Il ne permit à aucun vassal, quelque puissant qu'il fût, d'usurper le moindre de ses droits. Contrairement à la coutume de ses prédécesseurs de renoncer aux duchés et aux comtés qu'ils avaient possédés avant leur avénement, Henri conserva ses vastes fiefs et les fit administrer en son nom. Ce n'est que plus tard qu'il donna la Bavière au comte Henri II de Luxembourg (1042), la Souabe à Otton, comte palatin du Rhin, et la Carinthie au comte Welf; mais ces ducs, étrangers aux pays dont le gouvernement leur était confié, au lieu d'être chefs de tribus, n'étaient plus que des fonctionnaires révocables, dépendant entièrement de la volonté du roi.

Henri consacra surtout ses soins aux affaires intérieures de l'empire. Pour prévenir les guerres particulières et pour assurer la paix publique, il proclama la trêve de Dieu qui, sous l'influence civilisatrice de l'Eglise, avait pris naissanco dans le midi de la Gaule. Des maladies contagieuses, des disettes et des guerres innombrables éprouvaient terriblement, de 1028 à 1030, la France, l'Italie et l'Angleterre. Au milieu des désordres auxquels ces pays étaient en proie, les évêques d'Aquitaine, à l'instigation de l'abbé Odilon de Clugny, instituèrent la trêve de Dieu, en vertu de laquelle toute guerro entre les seigneurs était interdite, sous peine d'excommunication, depuis le mercredi soir jusqu'au lundi suivant de chaque semaine, du premier dimanche de l'Avent jusqu'à la fête des rois et depuis le mercredi des cendres jusqu'au dimanche de la Trinité. Il était impossible d'abolir d'un coup le droit dont jouissaient les seigneurs, depuis les temps les plus reculés, celui de se faire justice eux-mêmes par les armes. La trêve de Dieu eut les conséquences les plus heureuses pour la prospérité matérielle de la société. L'agriculture et le commerce, qui pouvaient dorénavant compter sur la tranquillité publique pendant une grande partie de l'année, se relevèrent et prirent un nouvel essor. Henri introduisit cette trêve en Allemagne, à la diète de Constance, et ajouta encore, pour la faire observer, des peines civiles aux peines canoniques.

L'empereur a encore le mérite d'avoir reculé les frontières de l'empiro. Saint Etienne, roi de Hongrie, n'ayant pas de postérité, avait désigné pour successeur son neveu Pierre, qui fut bientôt expulsé du pays par un parti hostile à la civilisation chrétienne. Pierre s'enfuit en Allemagne et implora le secours de Henri, tandis que les Hongrois élevaient sur le trône lo magnat Aba. Persuadé que le retour des Hongrois au paganismo serait le signal de la reprise de leurs incursions dévastatrices, l'empereur crut devoir prêter secours au roi détrôné et, dans deux expéditions, il donna des preuves éclatantes de ses talents militaires. Aba perdit la vie dans une bataille sur le Raab. Pierre remonta sur le trône de Hongrie, prêta le serment de fidélité à Henri et reçut de ses mains l'investiture de son royaume.

L'empire germanique atteignit ainsi sa plus grande extension. Il s'étendait du Rhône et de la Saône à l'Aluta et aux Carpathes orientales. Cependant les Hongrois secouèrent bientôt le joug allemand. Ils se soulevèrent de nouveau, crevèrent les yeux au roi Pierre et proclamèrent souverain de la Hongrie le prince André, rejeton de l'ancienne dynastie des Arpades. Celui-ci, il est vrai, fit cesser les persécutions contre les chrétiens, mais il refusa

de reconnaitre la suprématie de l'empereur allemand. Henri fit alors plusieurs expéditions contre les Hongrois, mais il ne put mener la guerre à bonne fin; les événements dont l'Italie était le théâtre l'appelèrent au-delà des Alpes.

Rome était alors en proie à de grands troubles. Trois papes se disputaient la tiare. Albéric, comte de Tusculum, avait fait élire pape son fils mineur qui, sous le nom de Benoît IX, profana par ses écarts le Saint-Siége pendant plus de onze ans. Le peuple, révolté de la vie licencieuse de Benoît, l'expulsa de la ville et élut un anti-pape, qui prit le nom de Sylvestre III. L'archiprêtre Jean, homme loyal et bien intentionné, voulant mettre un terme à ce scandale, réussit à décider Benoît, moyennant une forte somme d'argent, à renoncer à la tiare et il se fit élire lui-même. Il prit le nom de Grégoire VI. Benoît regretta bientôt d'avoir fait cet acte de renonciation et, fort de l'appui de ses puissants parents, il revint à Rome et se fit proclamer pape légitime. Il y avait donc trois pontifes à Rome : Benoît à Saint-Jean de Latran, Grégoire à Saint-Pierre du Vatican et Sylvestre à Sainte-Marie-Majeure.

L'empereur, bien résolu de faire cesser le schisme, marcha sur Rome. Il convoqua un synode à Sutri. Grégoire VI abdiqua spontanément en déclarant avec la plus grande franchise qu'il ne s'était rendu coupable de simonie que pour faire cesser le scandale qui déshonorait l'Eglise. Les deux autres pontifes, Benoît et Sylvestre, furent déposés par le concile comme papes illégitimes. Henri s'arrogea alors le droit de désigner lui-même les candidats au trône pontifical, en y élevant l'évêque de Bamberg, qui se nomma Clément II. Celui-ci couronna l'empereur et son épouse le même jour, à la même heure et sur le même lieu où Charlemagne avait reçu la couronne impériale. Henri disposa encore deux fois de la tiare en faveur de prélats allemands, Damas II et Léon IX. Son choix avait été heureux.

Les Normands étaient les maîtres de l'Italie inférieure. Guillaume Bras-de-Fer, l'aîné des douze fils de Tancrède de Hauteville, gentilhomme de Coutances, fut élu en 1043 chef du pays sous le titre de comte de Venouse et de Pouille. Ses frères Drogon (1046), Humfroy (1051) et Robert Guiscard (1057) lui succédèrent. La papauté ne tarda pas à voir le danger qui résultait du voisinage d'une nation si guerrière. Léon IX réunit des troupes, en reçut de Henri III et, combinant ses efforts avec ceux de l'empereur grec Constantin, il marcha contre les Normands. Il fut vaincu et fait prisonnier. Mais frappés de respect pour ses vertus, les Normands s'inclinèrent devant le pontife, se déclarèrent ses vassaux et reçurent de lui en fief tout ce qu'ils avaient con-

quis (1053). Ce fut le premier acte de suzeraineté du Saint-Siége sur le royaume des Deux-Sicilès. En 1055 l'empereur revint encore une fois en Italie combattre les Normands, mais il retourna la même année en Allemagne où il mourut en 1056.

§ 3. Henri IV (1056—1106).

1. *La régence* (1056—1065). Henri qui, à la mort de son père, n'était âgé que de cinq ans, avait déjà été couronné roi d'Allemagne en 1053. La régence fut donnée à sa mère Agnès qui avait, il est vrai, les meilleures intentions, mais elle était trop faible pour contenir les grands vassaux exaspérés de la sévérité que Henri III avait déployée à leur égard. Pour se procurer un appui contre ces puissants seigneurs, elle rétablit les duchés de Souabe, de Carinthie et de Bavière, et donna ce dernier au comte saxon Otton de Nordheim. Le conseiller principal de l'impératrice était l'évêque Henri d'Augsbourg, homme ambitieux et hautain qui finit par exciter le mécontentement des autres seigneurs. Il se forma bientôt une puissante opposition, à la tête de laquelle se trouvaient Otton de Nordheim et l'archevêque Annon de Cologne. Ce prélat, qui n'était pas exempt d'ambition, se distinguait cependant par sa fermeté de caractère et ses vastes connaissances. Son but était de s'emparer de la régence et de la tutelle du jeune roi. Les conjurés organisèrent une brillante fête dans une île près de Kaiserswerth et y invitèrent l'impératrice avec son fils. Mais à peine celui-ci eut-il mis le pied sur le beau navire qui avait amené l'archevêque que, sur un signal donné, les ancres furent levées et le jeune prince fut transporté à Cologne. Agnès fut prise d'une immense tristesse; elle renonça à la régence et se retira à Rome dans un couvent.

Annon s'efforça de donner une bonne éducation au jeune roi; mais la ruse à laquelle il avait eu recours pour s'emparer de la régence fut généralement blâmée. Il se vit donc contraint de publier que l'évêque dans le diocèse duquel le jeune roi résiderait, aurait la principale direction des affaires. Annon fut bientôt appelé à Rome et Henri profita de cette absence pour s'affranchir de sa tutelle. L'archevêque Adalbert de Brême prit les rênes du gouvernement. Ce prélat savant, spirituel et hautain à la fois, aspirait à la dignité de primat du nord de l'Allemagne. Les Saxons s'opposaient de toutes leurs forces à ses desseins ambitieux. Pour arriver à son but, Adalbert s'attacha le jeune roi en lui laissant liberté pleine et entière de satisfaire ses passions et en lui inspirant une haine implacable contre les Saxons. Ce contraste entre la douce sévérité d'Annon et la coupable condescen-

dance d'Adalbert eut une influence désastreuse sur le jeune Henri qui se livra bientôt à la débauche et à des écarts scandaleux. Adalbert, pour raffermir son influence, réunit une diète à Worms et fit déclarer majeur son élève qui n'avait que quinze ans. A partir de ce moment, le nouveau roi s'abandonna sans frein aux passions les plus honteuses et foula aux pieds toutes les lois divines et humaines.

2. *Guerre contre les Saxons* (1073—1075). Henri, animé d'une haine mortelle contre les Saxons, alla s'établir à Goslar, au pied du Harz, fit construire en Saxe et en Thuringe des châteaux-forts et contraignit les habitants de ces pays à y travailler par corvées. Entouré de ses compagnons de débauche, le jeune roi menait la vie la plus scandaleuse, tandis que les garnisons qu'il avait placées dans les forteresses ravageaient et pillaient impunément la campagne. Il traita la Saxe commo une province conquise. Les princes de l'empire se réunirent alors à Tribur et sommèrent le roi de renoncer à la couronne ou bien d'éloigner l'archevêque Adalbert. Ce prélat quitta la cour et l'archevêque Annon, qui prit la direction des affaires, força le roi d'épouser Berthe, la fille du comte de Suse, avec laquelle il avait été fiancé du vivant de son père. Henri se sonmit aux ordres de l'archevêque, mais déjà l'année suivante il voulut répudier la jeune princesse. Les seigneurs qui s'assemblèrent alors à Mayence s'y opposèrent formellement et Henri retourna à Goslar, où il continua à ravager la Saxe. Les Saxons, dans leur détresse, mirent tonte leur confiance en Otton de Nordheim qui, accusé d'avoir conspiré contre la vie du roi, avait été dépouillé du duché de Bavière. Otton s'adressa alors aux Saxons et invita ce peuple irrité à prendre les armes. Assiégé par 60,000 hommes dans Goslar, Henri se sauva à Harzbourg et de là dans l'abbaye de Hersfeld. Dans leur courroux, les Saxons ne se contentèrent pas de démolir les châteaux, mais, en détruisant les fortifications de Harzbourg, ils n'épargnèrent ni les églises ni les sépultures. Indignés de cette profanation, l'archevêque de Mayence et les ducs de Souabe et de Carinthie se déclarèrent contre eux. Henri reprit l'offensive, surprit les Saxons près de Hohenbourg et en tua huit mille. Le vainqueur promit la vio sauve aux chefs de la confédération, s'ils voulaient se soumettre. Otton do Nordheim et Magnus, qui devait succéder à son père Ordulphe, duc de Saxe, firent leur soumission, mais le roi, violant sa parole, les fit charger de fers et jeter en prison. Il se vengea cruellement de la Saxe. Tout le pays fut mis à feu et à sang. En même temps il faisait un trafic honteux des dignités ecclésiastiques et se mettait au-dessus des lois divines et humaines. Mais

il trouva une résistance énergique de la part du pape Grégoire VII, qui se constitua le défenseur des droits de l'Eglise et des peuples.

3. *Lut'e contre Grégoire VII et les princes de l'empire* (1073-1085). Les relations entre l'Egliso et l'Etat, telles qu'elles avaient été fixées par la fondation de l'empire, s'étaient profondément modifiées dans le cours des siècles par suite des empiétements des princes. Dans les nouveaux Etats qui s'étaient formés des débris de la monarchie carlovingienne, les évêques et les abbés des grands monastères jouissaient en général des droits de souveraineté et étaient investis do grands fiefs que la libéralité des princes avait donnés aux évêchés et aux abbayes. Les dignitaires ecclésiastiques entraient ainsi dans des rapports intimes avec les princes séculiers qui leur conféraient, après l'élection et le sacre, l'investiture des fiefs au moyen du sceptre et de l'épée. L'anneau et la crosse, symboles de la puissance spirituelle, étaient remis à l'élu lors de son sacre ; celui-ci était alors suivi de l'investiture laïque.

A l'époque de Grégoire VII, tout avait été changé. Ordinairement les princes séculiers, sans prendre en considération le droit d'élection des corporations religieuses, conféraient l'investiture des fiefs au moyen de la crosse et de l'anneau, de sorte que l'élection n'était plus qu'une vaine formalité, les chapitres et les congrégations étant forcés d'élire celui qui avait été investi des biens temporels. Les dignités épiscopales et abbatiales, électives dans le principe, étaient donc en réalité conférées par les princes qui, à la mort d'un évêque ou d'un abbé, désignaient le successeur en lui donnant l'investiture des biens. Cette collation des fiefs mettait l'intrus en état de s'emparer de la dignité ecclésiastique, but de son ambition. Ces abus menaient directement à la simonie, c'est-à-dire à la vénalité des dignités ecclésiastiques. Ce trafic honteux se faisait sur une large échelle à la cour de Henri IV. Du reste, ce n'était pas seulement en Allemagne quo la simonie exerçait son influence néfaste ; tous les Etats de l'Europe étaient infectés de cette lèpre et à Rome même, elle influait puissamment sur l'élection des pontifes. Henri III, tout en réprimant les intrigues et les violences de la noblesse romaine, s'arrogea le droit de nommer les papes et plaça ainsi le Saint-Siége sous sa dépendance. C'est ainsi que l'Eglise, qui devait être libre et indépendante dans sa sphère, fut subordonnée au pouvoir civil, asservie par l'Etat.

La suite immédiate de cet asservissement de l'Eglise et de la simonie, ce fut la décadence morale du clergé et la non-observance de la discipline ecclésiastique. Poussés par des motifs

impurs et favorisés par des princes ignorants ou méchants, des milliers d'hommes, sans vocation intérieure et sans préparation aucune, embrassaient l'état ecclésiastique dont ils ne comprenaient pas la sublimité et dont ils ne remplissaient point les devoirs. Ces intrus, qui menaient une vie toute mondaine, n'observaient pas le célibat qui avait été institué déjà aux premiers temps du christianisme. Grand donc était le danger qui menaçait l'Eglise et la société catholique. L'investiture privait l'Eglise de sa liberté, la simonie lui donnait des prêtres ignorants, grossiers et corrompus.

A cette époque do décadence morale et intellectuelle, l'abbaye de Cluny acquit une haute importance. Ce monastère, fondé par Guillaume VI, duc d'Aquitaine, devint un véritable foyer de vertus et de sciences et étendit son action bienfaisante sur tous les pays de l'Europe. Les vertus et le savoir des moines de Cluny les firent appeler au loin pour fonder de nouveaux couvents ou pour réformer ceux qui existaient déjà depuis des siècles. Mais la réforme du clergé et la régénération religieuse de l'Occident n'étaient possibles que par une entente parfaite entre le pouvoir civil et le pouvoir spirituel. Les moines de Cluny firent par conséquent les plus grands efforts pour faire arriver au trône pontifical des hommes élevés et formés par eux-mêmes. Un des plus distingués d'entre eux fut surtout Hildebrand, né à Savone, qui devint, tant par son érudition dans la littérature profane et sacrée que par la pureté de ses mœurs et sa fermeté intelligente, un des personnages les plus remarquables du moyen-âge. Il vint à Rome avec Léon IX qui avait été nommé par Henri III, et seconda énergiquement ce pontife qui avait pris à tâche de travailler à la réforme du clergé et à l'abolition de la simonie. Son influence no fut pas moins grande sous les successeurs de Léon IX, Victor II (1055-1057), Etienne († 1058) et Nicolas II (1058—1061). Ce dernier pape, grâce à l'inspiration de Hildebrand, rétablit la liberté des élections pontificales, en décrétant que les Souverains-Pontifes seraient désormais exclusivement élus par les cardinaux de l'Eglise romaine, et que l'empereur ne conserverait que le droit de confirmer l'élection faite canoniquement. Après la mort d'Alexandro II (1061—1073), les cardinaux désignèrent pour son successeur au trône pontifical Hildebrand, qui avait été, depuis Léon IX, l'âme du parti des réformes. Dès que Henri IV eut approuvé l'élection de Hildebrand, malgré la prière de celui-ci de ne pas la voir confirmer, le nouveau pontife, qui prit le titre de Grégoire VII, mit la main à l'œuvre avec touto l'énergie dont il était capable, pour exécuter ses projets de réformer le clergé et de régénérer les Etats catholiques de l'Occident.

4. *Les deux conciles de Rome* (1073—1075). Grégoire, qui

avait dirigé les affaires depuis le pontificat de Léon IX, connaissait parfaitement l'abaissement de l'Egliso dans les différents pays dc l'Europe. „Je voudrais, écrivit-il à l'abbé de Cluny, qu'il te fût possible de connaître les tribulations que je souffre, et l'étendue des peines qni journellement s'accroissent pour m'accabler. Maintes fois j'ai demandé au divin Sauveur de m'arracher de ce monde, ou bien de permettre que je devienne utile à notre mère commune. Une inexprimable douleur et une profonde tristesse envahissent mon âme, en voyant l'Eglise d'Orient que l'esprit des ténèbres a séparée de la foi catholique. Et si je tourne mes regards vers l'Occident, vers le Midi, vers le Nord, c'est à peine si je vois quelques prêtres qni soient parvenus à l'épiscopat par les voies canoniques, qui vivent selon les convenances, qui gouvernent leur troupeau dans un esprit de charité et non avec l'orgueil despotique des puissants de la terre. Parmi les princes séculiers, je n'en connais aucnn qui préfère la gloire de Dieu à la sienne propre, la justice à l'intérêt. Ceux parmi lesquels je vis, Romains, Lombards, Normands, sont pires que des juifs et des païens. Quand je rcporte mon attention sur moi-même, je me sens tellement affaissé sous le poids de mes propres fautes que je ne vois d'espérance de salut que dans la miséricorde de Jésus-Christ. Si je n'avais pas l'espoir en des temps meilleurs et celui de me rendre utile à l'Eglise, je ne demeurerais pas davantage à Rome, où je me trouve, Dieu le sait, comme enchaîné depuis vingt ans, partagé entre une douleur qui chaque jour se renouvelle, et une espérance, hélas ! trop lointaine.“

Quelque grandes qne fussent ces apparences de déconragement et d'incertitude, Grégoire n'en avait pas moins pris la résolution inébranlable do réformer l'Eglise dans scs mœurs et dans sa discipline, et de la rendre indépendante du pouvoir temporel. Il convoqua à Rome un concile général (1074) qui renouvela et aggrava les lois portées antérieurcment contre la simonie et l'incontinence des clercs. Le trafic dcs dignités ecclésiastiques fut interdit sous peine d'excommunication, les aspirants au sacerdoce durent faire vœu de continence et les prêtres mariés, renvoyer leurs femmes ou renoncer au sacerdoce. Le concile défendit en même temps aux fidèles d'assister aux offices célébrés par des prêtrcs qui étaient parvenus à leur charge par voie de simonie ou qui déshonoraient par leur inconduite leur caractère sacré.

Les rois de France et d'Allemagne, sommés par Grégoire de purger leurs Etats du scandale do la simonio, promirent de se conformer aux décrets du concile. Ces décrets cependant firent trembler toute la faction des clercs mariés et simoniaques, preuve

irréfragable de l'opportunité des mesures proposées par le pape. Les peuples se soulevèrent contre les prêtres mariés et, par un excès de zèle, ils portèrent même la main sur les pasteurs indociles, refusaient leur ministère et baptisaient enx-mêmes leurs enfants. Grégoire se convainquit bientôt de l'impossibilité de rétablir la liberté des élections canoniques et d'extirper la simonie, s'il ne parvenait pas à arracher la racine du mal, c'est-à-dire à réformer le mode de l'investiture. Il convoqua donc nn second concile général à Rome (1075), qui prononça d'une manière absolue l'interdiction de tonte investiture ecclésiastique, en défendant tout à la fois aux princes de donner, et aux évêques de recevoir, *avant leur sacre*, l'investiture des fiefs attachés aux siéges épiscopaux. Des légats furent chargés de porter les décrets dans tous les pays chrétiens de l'Europe et particulièrement en France et en Allemagne. Le roi de France promit de s'y conformer, mais Henri IV, qui venait de triompher des Saxons, ne tint aucun compte des canons de l'Eglise et continua à faire publiquement trafic des dignités ecclésiastiques. Le pape cita alors le roi à comparaître à Rome le lundi de la seconde semaine du carême (1076), ponr se justifier des crimes dont on l'accusait, sinon, il serait immédiatement retranché, par l'anathème, de la communion de l'Eglise. Pour toute réponse, Henri chassa les légats du pape. De là la querelle des investitures, la première guerre entre le Souverain-Pontife et l'empereur.

5. *Excommunication de l'empereur*. L'empereur s'adressa aux évêques de l'empire et les invita à se réunir à Worms (janvier 1076). Cette assemblée, composée de vingt-quatre évêques, tous ses partisans, prononça, sur les imputations les plus insensées et les plus honteuses, la déposition de Grégoire VII. Henri communiqua cette résolution au Souverain-Pontife dans une lettre pleine d'injures.

„Henri, disait la lettre, non pas par usurpation mais par la grâce de Dieu, roi d'Allemagne, à Hildebrand, non plus le pape, mais le faux moine! Toi, chargé de la malédiction de tous les évêques, toi qui as été condamné par la sentence de notre tribunal, descends donc du siége apostolique et cède-le à un autre qui ne le profane pas. Moi, le roi Henri par la grâce de Dieu, et tous nos évêques nous te disons : descends, descends !"

Une assemblée d'évêques simoniaques de la Lombardie, convoquée à Plaisance, approuva la déclaration du synode de Worms et le prêtre Roland fut chargé de porter les résolutions des deux réunions à Rome, où le pape avait en ce moment réuni un troisième concile. Sur la déclaration approbative de cent dix

évêques, Grégoire prononça l'excommnnication contro l'empcreur et délia tous ses sujets du serment de fidélité. Il excommunia aussi les évêques de Mayence, de Bamberg et d'Utrecht et suspendit de leurs fonctions tous cenx qni avaient assisté au conciliabule de Worms. Ces mesures sévères du pape n'inquiétaient guère le roi qui continna, avec ses compagnons, sa vie de débauche et faisait construire de nonveaux châteaux, pour intimider et opprimer les Saxons. Pour opposer la force à la force, il contraignit les évêqnes d'Utrecht et de Ravenne, ses dociles instruments, de lancer l'excommunication contre Grégoire.

Cependant la bulle pontificale avait fait une impression profonde en Allemagne. Les Saxons, les Thuringiens et les Souabes, tous ennemis de la maison de Franconie, y applaudirent et en devinrent les exécuteurs impitoyables. Il se forma une vaste conspiration dont les rameaux s'étendaient de jour en jonr; beaucoup d'évêques quittèrent la cour pour se réconcilier avec Rome. Les seigneurs se réunirent en octobre 1076 à Tribur pour délibérer sur la situation pitoyable de l'Etat. Après sept jours de discussions, on arriva à faire la proposition d'élire un autre roi. Henri, campé près d'Oppenheim, demanda grâce en promettant d'améliorer sa vie. Après bien des pourparlers, les princes consentirent à un accommodement. On arrêta qu'on soumettrait toute l'affaire au pape; qu'on le prierait de venir à Augsbourg pour prononcer, après examen, dans une diète générale de tous les princes (2 fév. 1077); que si, dans un an à partir du jour de son excommunication, le roi n'en était pas relevé, il serait destitué; qu'en attendant, il lui fallait éloigner de sa personne tous les excommuniés, licencier son armée, se retirer à Spiro et y vivre en simple particulier, sans entrer dans l'église et sans se mêler aux affaires publiques.

Henri se soumit à toutes ces conditions, se hâta de se défaire des manvais conseillers qui l'entouraient, et se mit à songer au moyen d'obtenir l'absolution, sans laquelle il n'y avait plus de trône pour lui. Attendre l'arrivée du pape en Allemagne, c'était paraître devant ce juge sévère au milieu des princes irrités; il pensa donc qu'il valait mieux aller au-devant du pape, l'aborder loin de ses ennemis, et il partit pour l'Italie afin d'implorer le pardon du pontife.

6. *Henri à Canossa.* Le roi partit au cœur de l'hiver, accompagné de Berthe, son épouse, d'un jeune enfant et d'un seul serviteur. Ses ennemis lui avaient fermé le passage des Alpes tyroliennes. Il passa donc par la Franche-Comté et la Savoie pour franchir le mont Cenis au milieu de difficultés indicibles. Il reçut

l'accueil lo plus bienveillant des Lombards, c'est-à-dire du haut clergé, mécontent des réformes papales, et des barons qui avaient ~~besoin de l'appui impérial pour tenir tête aux~~ peuples qui aspi- ~~raient à la liberté~~. De son côté, le pape s'était mis en route pour Augsbourg. Ce fut à Mantoue qu'il apprit la nouvelle de l'arrivée du roi. Ne sachant dans quelle intention Henri était venu, en ami ou en ennemi, Grégoire se rendit au château de Canossa qui appartenait à la puissante comtesse Mathilde, toute dévouée au Saint-Siége. Le roi l'y suivit, se déclarant prêt à donner toute satisfaction pour être relevé de l'excommunication. Grégoire rofusa quelque temps d'entrer en négociations aveo le roi. Celui-ci se soumit alors, conformément aux coutumes de ces temps, à uno pénitence publique. Il quitta ses vêtements royaux et, en costume de pénitent, tête nue, pieds nus, exposé aux intempéries de la saison, il attendit pendant trois jours une audience du pape. Le quatrième jour enfin (26 janvier 1077), grâce à l'intercession de Mathilde, il fut reçu et relevé de l'excommunication, à la condition qu'il comparaîtrait devant uno assemblée des princes allemands, pour se purger des accusations portées contre lui; qu'il ne jouirait dans l'intervalle ni de l'autorité, ni des revenus, ni des insignes de la royauté et que, dans le cas où il serait chargé de nouveau de l'autorité suprême, il régnerait avec équité et justice et ne refuserait pas son concours au pape pour réformer l'Eglise d'Allemagne. Grégoire, célébrant la messe, appela le roi à l'autel et, tenant dans ses mains le corps du Seigneur, il prit la moitié de l'hostie, en adjurant Dieu de le faire périr sur-le-champ, s'il était coupable des crimes dont on l'accusait, puis il présenta à Henri l'autre moitié en disant: „Les princes teutoniques t'accusent chaque jour de crimes énormes. Si tu es innocent, prends cette moitié do l'hostie et justifie ton innocence par lo jugement de Dieu. Les princes alors, sur la parolo de Dieu, se réconcilieront avec toi, ton royaume te sera rendu, les guerres civiles finiront pour toujours.“ La voix de la conscienco l'emporta sur les conseils de la politique. Le roi, frappé de stupeur, se retira pour délibérer, puis revint dire que l'absence des princes l'empêchait d'accepter.

7. *Déposition de Henri. Guerre civile.* Le repentir de Henri n'était pas sincère. Irrité de l'humiliation à laquello il s'était soumis, il viola, aveo son insouciance ordinaire, les promesses qu'il avait faites, accueillit les évêques simoniaques qui protestaient contre les réformes de Grégoiro VII et reçut à sa cour ses anciens conseillers, qui l'engagèrent à reprendre la lutte contro l'Eglise. Cette perfidie irrita les princes de l'empire à tel point que, contrairement au désir du pape, ils se réunirent à ~~Fresch-~~

heim et choisirent pour roi Rodolphe de Rheinfelden, duc de Souabe, sous la condition cependant qu'il ne rendrait pas la couronne héréditaire dans sa famille et qu'il reconnaîtrait la liberté des élections épiscopales. Peu de temps après, il fut sacré à Mayence.

Henri IV, averti de l'élection de Rodolphe, reparut en Allemagne et y trouva beaucoup de partisans. Les villes impériales dont il augmenta les priviléges, et cette partie du clergé qui craignait que le nouveau roi ne mît à exécution les décrets du pape contre la simonie, se prononcèrent pour lui. Il éclata donc une terrible guerre civile qui désola la Souabe, la Franconie et la Bavière. Après une rencontre à Melrichstadt en Thuringe, Henri gagna à sa cause le vaillant Frédéric de Hohenstaufen, auquel il conféra, pour se l'attacher, le duché de Souabe. La bataille de Wolksheim, où Rodolphe fut tué par la main de Godefroid de Bouillon, le rendit maître de l'Allemagne et Henri put nourrir et exécuter le projet de porter la guerre en Italie. Il fit déposer par ses partisans Grégoire VII et nomma à sa place Guibert, archevêque de Ravenne, qui prit le nom de Clément III (1080). Il conduisit son anti-pape à Rome et se fit couronner empereur.

8. *Mort de Grégoire VII.* Grégoire s'était enfermé dans le château Saint-Ange, où il fut assiégé par Henri. Celui-ci venait de quitter la ville, lorsque Robert Guiscard, chef des Normands, arriva au secours du pape avec une armée de 36,000 hommes. Malheureusement les partisans de Henri occupaient les portes de Rome et forcèrent ainsi les Normands de prendre d'assaut la ville, qui fut pillée et saccagée. Dans leur exaspération, les Romains accusèrent le pape d'avoir été l'auteur de ces excès et pour se soustraire à la fureur du peuple, Grégoire s'échappa sous la protection de Robert Guiscard, se retira au Mont-Cassin et de là à Salerne, où il mourut le 25 mai 1085. Convaincu de la nécessité et de l'équité de ses réformes et content de lui-même au seuil de l'éternité, il répétait humblement ces belles paroles: „J'ai aimé la justice et haï l'iniquité, c'est pourquoi je meurs dans l'exil.“ Ces paroles, dit Henri Leo, caractérisent la belle vie de Grégoire que Dieu avait orné de la plénitude de ses grâces, et dont la passion prédominante était de poursuivre et d'atteindre ce qui faisait défaut à l'Eglise.

Le système politique de Grégoire a été l'objet de vives et d'amères critiques. „Le monde, dit-il, est éclairé par deux luminaires, le soleil plus grand, la lune plus petite. L'autorité apostolique ressemble au soleil, la puissance royale à la lune. Comme

10

la lune n'éclaire que grâce au soleil, les empereurs, les rois, les princes ne subsistent que grâce au pape, parce que celui-ci vient de Dieu. Par ce motif, la puissance du siége de Rome est de beaucoup plus grande que celle des princes, qui sont soumis au pape et lui doivent obéissance.“ Cette conception théocratique caractérise la tendance des esprits à cette époque; ils estimaient ce qui était céleste et méprisaient ce qui était terrestre. Du reste, quand on considère avec quelle tyrannie tant de princes contemporains gouvernaient leurs peuples, il ne faut pas s'étonner que Grégoire, aux yeux de qui la loi divine primait tout, ait cru trouver dans cette forme de gouvernement théocratique une garantie plus sûre pour le bonheur et le salut de l'humanité. Cette conception offrait, il est vrai, dans son exécution bien des dangers tant pour l'Eglise que pour l'Etat, mais elle était sans nul doute préférable à la sauvage tyrannie des princes de cette époque. Un des plus grands génies du commencement de notre siècle a dit de lui: „Si je n'étais Napoléon, je voudrais être Grégoire VII.“

9. *Les vingt dernières années du règne de Henri IV.* Grégoire VII avait donné l'impulsion à cette grande idée d'affranchir l'Eglise et de rétablir la pureté de la discipline ecclésiastique. Ses successeurs Victor III († 1082) et Urbain II le suivirent glorieusement dans cette voie. Les partisans des réformes ecclésiastiques s'organisèrent aussi en Allemagne et élurent roi, en concurrence avec Henri, le brave comte Hermann de Salm, fils du comte Giselbert de Luxembourg. Cette attitude hostile des princes de l'empire engagea Henri à revenir en Allemagne, où il déploya une telle activité que son rival, malgré sa victoire à Bleichfeld, procéda à un accommodement avec l'empereur et renonça à sa nouvelle dignité, sous la condition qu'il conserverait son domaine patrimonial.

Urbain II poursuivit avec vigueur la réalisation de l'idée de Grégoire VII et lança de nouveau l'excommunication contre l'empereur. Celui-ci retourna en Italie (1099), pour humilier la puissante comtesse Mathilde, la protectrice du pape, mais il subit une honteuse défaite et fut contraint de quitter l'Italie. Plusieurs villes favorables à la cause du pape, entr'autres Milan, Crémone et Lodi, se soulevèrent et offrirent la couronne à Conrad, fils aîné de l'empereur et chargé du gouvernement de la Lombardie. Conrad se révolta contre son père et il fut couronné à Monza roi des Lombards par l'archevêque de Milan (1093). Henri fut tellement saisi de la défection de son fils qu'il voulut se donner la mort. Il convoqua une diète à Cologne, fit la paix avec ses adver-

saires et engagea les princes à déclarer Conrad déchu de ses droits à la couronne qui devait passer à son fils puîné, Henri, mais sous la condition formelle que, sans le consentement de son père, il ne s'immiscerait jamais dans l'administration de l'empire. Après la mort de Conrad († 1103), Henri, son frère, aussi ambitieux mais plus rusé, se révolta à son tour sous des prétextes pieux. Il réussit, à force d'hypocrisie, à tromper le pape Pascal II, qui le délia du serment qu'il avait prêté à son père et lui donna la bénédiction apostolique, dans la conviction que Henri serait un roi juste et un ami dévoué de l'Eglise.

Une nouvelle guerre civile allait donc éclater. Toutefois avant de prendre les armes, le père et le fils eurent encore une entrevue à Coblence. Averti que son fils le trahissait, l'empereur, pénétré de douleur, se jeta à ses pieds en s'écriant : „Mon fils, mon fils, si le Seigneur veut punir mes égarements, ne flétris pas ton nom et ton honneur, car la nature ne veut pas que le fils soit le juge du père.“ Le fils, qui connaissait si bien l'art de feindre et de dissimuler, promit au père de le réconcilier avec l'Eglise et les princes, s'il consentait à licencier son armée et à se rendre avec lui à Mayence. L'empereur, ajoutant foi aux protestations de dévoûment de son fils, donna dans le piège et se mit en route avec le traître. Ils s'arrêtèrent au château de Beckelheim près de Kreuznach ; le fils en fit fermer les portes et courut à Mayence où les princes de l'empire étaient réunis. La diète envoya des courriers à l'empereur qui le forcèrent de leur livrer les insignes impériaux. Après cette humiliation, l'empereur fut transporté à Ingelheim où les princes l'attendaient. On lui laissa le choix entre la mort et l'abdication. Henri, se résignant à son sort, abdiqua, mais il s'évada d'Ingelheim et se retira à Liége, d'où il s'adressa en vain aux rois de France et d'Angleterre. Il se mit à lever des troupes, mais il mourut, au milieu de ses préparatifs, à l'âge de soixante-six ans (1106). Henri fit transporter la dépouille mortelle de son père à Spire où elle resta cinq ans sans sépulture. Ce ne fut qu'en 1111 que Pascal II releva le défunt de l'excommunication et que Henri fut déposé dans la crypte impériale.

§ 4. Henri V (1106—1125).

A peine Henri fut-il sur le trône qu'il jeta le masque. Il ne resta pas douteux que son extrême docilité envers le Saint-Siége n'avait été qu'une feinte pour s'emparer de la couronne. Malgré la promesse qu'il avait faite à Pascal de renoncer aux investitures ecclésiastiques et de ne plus tolérer la simonie, il déclara publiquement que le droit d'investiture était un droit inaliénable et



imprescriptible de la couronne. Aussi donna-t-il, sans consulter le pape, l'investiture par l'anneau et la crosse aux évêques de Verdun et de Halberstadt ; il imposa même à l'abbaye de Saint-Trond un abbé frappé de l'excommunication.

Pascal II, désirant terminer à l'amiable cette lutte scandaleuse, se disposait à se rendre lui-même en Allemagne ; mais informé que sa démarche échouerait en présence de l'obstination de Henri, il se dirigea vers la France et convoqua à Troyes un concile qui condamna de nouveau les investitures laïques. Les ambassadeurs de Henri déclarèrent que leur maître ne souffrirait jamais qu'une question d'une telle importance fût décidée dans un pays étranger et qu'il se rendrait en personne à Rome pour défendre ses droits.

En effet, l'empereur passa les Alpes (août 1110), accompagné de trente mille hommes, et il fut bien accueilli par toutes les villes de Lombardie, à l'exception de Milan et de Novare. En Toscane, la comtesse Mathilde lui promit assistance contre tous ses ennemis, mais elle en excepta l'Eglise. Le pape se trouvait dans un grand embarras. Ne pouvant compter ni sur son parti à Rome, qui était intimidé par la supériorité des Allemands, ni sur les Normands tenus en échec par les Sarrasins, Pascal alla au-devant de l'empereur jusqu'à Sutri (1111). Le pape, désirant la paix à tout prix, proposa au roi la cession de tous les domaines temporels avec les vassaux, villes, châteaux, que des princes avaient donnés à l'Eglise, se contentant, pour les églises, des dîmes, des offrandes, et des terres données par des particuliers. Le roi, en revanche, renoncerait au droit immoral des investitures, protégerait la liberté du pape et le patrimoine de saint Pierre. Sous ces conditions, Pascal promit à Henri de le couronner empereur. Le roi fit son entrée solennelle à Rome. Mais la convention de Sutri ne fut pas plutôt divulguée, que les seigneurs ecclésiastiques et les nobles qui tenaient des fiefs ecclésiastiques, protestèrent contre ce traité avec une telle véhémence que le roi se convainquit bientôt de l'impossibilité de le mettre à exécution. Il refusa donc de renoncer aux investitures par l'anneau et la crosse et somma Pascal de le couronner empereur. Le pape exigea l'exécution du traité. Il y eut de l'irritation et du tumulte; les Romains, mécontents des Allemands qui se montraient grossiers et ivrognes, se soulevèrent contre eux et se mirent à les égorger. Le sang coulait à flots. Henri s'empara du pape et des cardinaux et les traîna hors de la ville, couverts de liens et dépouillés de leurs ornements. Henri retint le pape en prison pendant soixante-dix jours, le maltraita, lui fit même souffrir de la faim et réussit ainsi, à force de ruse et de violences, à

extorquer à Pascal un nouveau traité, portant qu'à l'avenir l'élection des évêques et des abbés se ferait librement, sans simonie, mais du consentement du roi qui leur donnerait l'investiture par l'anneau et la crosse, et ratifierait ainsi l'élection ; dans le cas où l'élection serait contestée, l'empereur déciderait. Le pape s'engagea en outre à ne jamais prononcer l'excommunication contre Henri V. Cette convention rendit à l'empereur le droit de nomination à toutes les dignités ecclésiastiques dans l'empire. Henri, il est vrai, fut sacré empereur, mais le parti des réformes, qui avait déjà trouvé de nombreux et d'énergiques défenseurs, blâma sévèrement le pape Pascal qui, tourmenté par des scrupules, convoqua un concile à Rome dans lequel il avoua lui-même avoir failli dans cette circonstance, et il annula la convention.

L'empereur se trouvait donc en proie aux mêmes difficultés que son père et la situation fut encore compliquée par la mort de la comtesse Mathilde. Cette femme avait légué par testament tous ses biens au Saint-Siége ; mais Henri, invoquant sa parenté avec Mathilde, prétendit avoir droit aux fiefs et aux biens allodiaux qui devaient faire retour à l'empire. Il retourna en Italie, s'empara de la succession de Mathilde et s'avança jusque sous les murs de Rome. A l'approche de l'empereur, le pape s'enfuit sur le Mont-Cassin, et se mit sous la protection des Normands. Après le départ de Henri, Pascal rentra dans Rome et y mourut le 21 janvier 1118. Après la mort de son successeur, Gélase II (1119), les cardinaux élurent l'archevêque Guido de Vienne, qui prit le nom de Calixte II. Henri lui opposa un anti-pape, Grégoire VIII, et continua à disposer arbitrairement des dignités ecclésiastiques.

Cependant les troubles qui désolaient l'Allemagne, les incursions que les Saxons faisaient sur les terres de l'empire et l'intelligente énergie que déployait le pape Calixte II, firent naître le désir de voir l'entente se rétablir entre l'empire et le Saint-Siége. Les princes de l'empire agirent dans ce sens sur l'empereur, qui se vit forcé de céder à cette pression. Henri conclut donc avec Calixte le célèbre concordat de Worms (1122), conçu dans les termes suivants : „L'empereur remet au pape le droit d'investiture par l'anneau et la crosse et accorde à toutes les églises de son empire les élections canoniques et les consécrations libres. Le pape approuve que les élections des évêques et des abbés de l'empire germanique se fassent, sans violence ni simonie, en présence de l'empereur ou d'un commissaire impérial. L'élu recevra des mains de l'empereur l'investiture des fiefs impériaux, *après*

son sacre, s'il appartient aux royaumes de Bourgogne et d'Italie, et *avant son sacre*, s'il habite l'Allemagne. Toute contestation relativement à une élection sera décidée par l'empereur d'après le jugement du métropolitain et des évêques de la province.“ La conclusion de ce traité, qui reconnaissait la liberté des élections ecclésiastiques, fut accueillie partout avec enthousiasme.

Henri V mourut quelque temps après cette réconciliation (1125) et la maison impériale de Franconie s'éteignit avec lui.

IV.

LA FRANCE.

§ 1. Les derniers rois Carlovingiens (887—987).

En France, la dynastie de Charlemagne se maintint encore sur le trône pendant tout un siècle. Cette époque fut cependant une lutte non interrompue entre la royauté et la féodalité. Le régime féodal avait été profondément modifié par l'hérédité des fiefs, reconnu légalement par Charles-le-Chauve à l'assemblée de Kiersey. Cette reconnaissance avait eu pour résultat d'affaiblir le pouvoir royal et de donner aux grands vassaux de la couronne une autorité presque souveraine dans leurs vastes possessions. Lors du partage de l'empire franc (887), quelques seigneurs offrirent la couronne à *Eudes* ou *Odon*, fils de Robert-le-Fort, comte de Paris et duc de France (887—898). Le nouveau roi de France voulait se faire reconnaître de l'Aquitaine, mais pendant qu'il se trouvait dans le midi, un fils posthume de Louis-le-Bègue, Charles III, dit le *Simple*, se fit proclamer roi dans une grande assemblée tenue à Reims. La guerre civile éclata; Eudes l'emporta sur son concurrent et, pour terminer cette querelle, il accorda plusieurs domaines à son compétiteur. A la mort de ce prince actif et brave, Charles-le-Simple fut proclamé roi.

Charles-le-Simple (898—923). Faible et irrésolu, ce roi ne savait pas affirmer son autorité vis-à-vis des grands vassaux; il lui fut même impossible de les réunir pour marcher contre les Normands qui ravageaient impunément le nord de la France. Afin de mettre un terme aux incursions de ces barbares, Charles céda à un de leurs chefs, Rollon, les contrées arrosées par la Seine inférieure, qui formèrent dès lors le duché de Normandie. Rollon reçut le baptême et prit le nom de Robert. Le roi de France lui céda en outre la suzeraineté de la Bretagne, et les ducs des Normands devinrent par là les plus puissants seigneurs

du nord de la France. A l'est, Charles recula les frontières du royaume, en prenant possession de la Lorraine qu'il défendit avec succès contre les attaques réitérées de Conrad, roi d'Allemagne.

L'extinction de la dynastie carlovingienne en Allemagne encouragea Charles à faire une tentative pour diminuer la puissance des grands vassaux. Haganon, homme de basse extraction, était son conseiller principal. Les seigneurs se liguèrent contre leur roi et offrirent la couronne à Robert, duc de France, qui se fit sacrer roi à Reims (922). Robert mourut l'année suivante et *Raoul*, duc de Bourgogne (923 — 936) et gendre de Robert, prit sa place. Charles tomba entre les mains de son adversaire et mourut dans le château de Péronne (929) où il avait été enfermé. Sa femme Ogive se sauva avec son fils Louis auprès de son frère Athelstan, roi d'Angleterre. Pendant ces troubles, les Hongrois pénétrèrent en France et s'avancèrent jusqu'à Toulouse, et la Lorraine fut reprise par Henri Ier, roi d'Allemagne. A la mort de Raoul, qui ne laissa pas de postérité, le duc Hugues de France et le comte de Vermandois rappelèrent le fils mineur de Charles-le-Simple,

Louis IV d'Outre-Mer (936—954) qui, pendant tout son règne, ne cessa de lutter contre les puissants vassaux. Son fils et successeur,

Lothaire (954—986), continua sans succès la lutte contre les seigneurs et tenta inutilement de rétablir son autorité sur la Lorraine. Son fils

Louis V, surnommé le „Fainéant“, mourut après un règne de quatorze mois, sans laisser d'enfants. Charles, duc de Basse-Lorraine, était l'héritier légitime de la couronne de France, mais comme vassal de l'empire germanique, il avait perdu les sympathies du peuple français. Hugues Capet, duc de France, se fit conronner roi.

Etat intérieur de la France. La longue lutte entre la royauté et la noblesse féodale avait eu pour résultat d'affaiblir le pouvoir central au point que la France ne formait plus de véritable monarchie, mais plutôt un assemblage de cinquante-cinq Etats feudataires, gouvernés en toute souveraineté par des princes héréditaires qui se combattaient fréquemment, surtout depuis la cessation des incursions des Normands. La conséquence fatale et immédiate de ces troubles intérieurs fut la décadence intellectuelle et matérielle de la France. La régénération du pays poussait sur des obstacles insurmontables. Les monastères, ces asiles de la science et de l'étude, avaient disparu en grande partie sous les coups des Normands, et ceux qui avaient échappé à la destruction avaient

dégénéré par suite de la non-observance de leur règle et du mépris de la discipline ecclésiastique. La démoralisation générale atteignit même le clergé. Les évêques, incorporés à la noblesse féodale, prenaient part aux guerres nombreuses que se faisaient entre eux les seigneurs laïques. Le relâchement des mœurs fut général et la simonie porta le mal à son comble, en ce que les souverains commencèrent à vendre les dignités suprêmes de l'Eglise à des hommes ambitieux, incapables et corrompus. Le monastère de Cluny, véritable refuge de vertu et de sciences, donna l'impulsion à la régénération religieuse de la France.

Les plus puissants parmi les grands vassaux de la couronne étaient les ducs d'Aquitaine, de Bourgogne, de France, de Normandie et les comtes de Flandre, de Vermandois et de Toulouse. Ces seigneurs ne reconnaissaient plus que de nom l'autorité du roi. A côté de ce morcellement politique, il se manifesta encore, vers la même époque, une autre cause de scission : la France se divisa en *France du nord* et en *France du midi ;* cette division se basait sur la diversité des langues (langue *d'oc* et langue *d'oïl* ou *d'oui*), des mœurs et des institutions politiques et judiciaires.

§ 2. La France sous les quatre premiers Capétiens (987-1108).

1. *Hugues Capet* (987—997). Hugues Capet avait été élu et proclamé roi dans une assemblée des principaux seigneurs et évêques de France, tenue à Senlis. Quelques jours après, Adalbéron, archevêque de Reims, le sacra à Noyon. Sa position vis-à-vis des grands vassaux de la couronne était critique et hérissée de difficultés, mais il comprit sa position; sa modération et sa perspicacité lui servirent à affermir sa dynastie et à relever l'autorité royale. Deux principes inspiraient sa politique : D'un côté, pour empêcher les troubles et les factions inséparables d'une monarchie élective, il chercha à rendre la couronne héréditaire dans sa famillo et fit reconnaître pour son successeur au trône son fils Robert dans une assemblée des grands tenue à Orléans ; d'un autre côté, il travailla à réunir aux possessions directes de la couronne les fiefs royaux qui devenaient vacants par l'extinction des familles seigneuriales. A partir de cette époque, les rois de France suivirent tous la même politique et le royaume se développa d'une manière paisible et pacifique pour devenir, vers la fin du moyen-âge, une monarchie forte et puissante. Hugues Capet sut également s'assurer, par une étroite alliance avec l'Eglise, l'appui du clergé, en le comblant de donations et en lui rendant la liberté de ses élections.

2. *Robert* (997—1031), qui avait été, du vivant de son père,

désigné pour lui succéder, fut un prince doux, pieux et docile, mais il manqnait d'énergie pour maintenir son antorité et pour faire exécuter ses ordres. Son fils

3. *Henri Ier* (1031—1060) monta sur le trône, grâce à l'appui que lui donna le duc Robert de Normandie. Il ne sut pas fairo respecter son autorité par les grands vassanx de la couronne, mais il cherchait à mettre nn terme à leurs guerres en donnant son appni au clergé qui avait proclamé la trêve de Dieu.

4. *Philippe Ier* (1060—1108) succéda à Henri son père ; il fut placé sous la tutelle de sa mère Anne, fille de Jaroslaw, dnc de Kiew, et de son oncle Baudouin V, duc de Flandre. Malheureusement pour la France, Baudouin mourut après une régenco de sept ans et les courtisans, en éloignant le roi des affaires publiques, le poussèrent vivement et avec succès dans la voie de la plus profonde corruption. Déjà pendant la minorité dn roi, Gnillaume, duc de Normandie, avait fait la conquête de l'Angleterre. Philippe ne se préoccupa gnère de la puissance de son rival et ne pensait qn'aux moyens de pouvoir continuer sa vie débauchée. Il confisqua les biens ecclésiastiques, vendit aux plus offrants les dignités épiscopales et abbatiales et provoqua ainsi, au moins dans le duché de France, l'entièro décadence de la discipline ecclésiastiqne. Son fils, Louis-le-Batailleur, le protégca contre l'arrogance des vassaux. A peine celui-ci eut-il ceint la couronne royale, qu'il ne songca plus qu'à briser la puissanco des vassaux et à affermir la royauté.

V.

L'ANGLETERRE.

§ 1. L'Angleterre sous les rois anglo-saxons (827—1016).

1. *Egbert* (800—837). Ce prince, forcé de s'exiler, vécut treize ans à la cour de Charlemagne, qui était alors le centre do la civilisation ; il s'y était formé dans l'art de la guerre et dans la scienco du gouvernement. Rétabli snr le trône de Wessex, il profita des guerres que se faisaient les autres princes anglo-saxons pour leur imposer sa suzeraineté et il donna à son royaume le nom d'Angleterre. Ce fut sous le règne de ce roi intelligent et infatigable que commencèrent les invasions des Danois ou Normands, qui continuèrent leurs descentes sous ses successeurs et finirent par envahir tont lo pays qui allait tomber sous la domination de ces barbaros, lorsque Alfred-le-Grand sauva l'indépendance de sa patrio.

2. *Alfred-le-Grand* (871—901). Les Danois avaient successivement occupé toute l'Angleterre, à l'exception du Wessex. Alfred réussit pendant sept années à les tenir éloignés de ses Etats, mais à la fin il fut forcé de s'enfuir et il alla se cacher au fond des forêts du Somerset, où il demanda asile, sans se faire connaître, à un pauvre bouvier. Il demeura là plusieurs mois. Un jour, la femme du bouvier, mécontente d'avoir une bouche de plus à nourrir, le gronda rudement pour avoir laissé brûler le pain qu'elle l'avait chargé de faire cuire.

Alfred, qui se croyait appelé à sauver le christianisme et la nationalité anglo-saxonne, ne se découragea pas; il suivit attentivement la marche des affaires du pays, prit note des violences de l'étranger et observa que la haine des Anglo-Saxons allait croissante. Il révéla à ses anciens compagnons le lieu de sa retraite, pénétra sous l'habit d'un joueur de harpe dans le camp des ennemis, étudia leur position, les attaqua et remporta sur eux une victoire complète près d'Eddington. Il leur abandonna leurs établissements dans l'Est-Anglie, dans la Mercie et le Northumberland, sous la condition qu'ils se convertissent au christianisme et qu'ils reconnussent sa suprématie. Son intention était de fondre les Danois et les Anglo-Saxons en un seul corps de nation et de faire des Danois mêmes les défenseurs de l'Angleterre contre les attaques des pirates des pays scandinaves.

Alfred gouverna avec sagesse et profita de la paix pour réorganiser son royaume. Il rétablit l'armée nationale, astreignit tous les propriétaires fonciers au service militaire et fit ensuite construire une flotte destinée à combattre les Danois sur leur propre élément. Il s'entoura d'une garde nombreuse prête à se rendre partout où l'ordre public était menacé. Des châteaux fortifiés s'élevèrent aux embouchures des fleuves pour en fermer l'entrée aux ennemis; les villes détruites par les Danois renaquirent de leurs cendres, et pour aider à leur épanouissement, Alfred leur accorda des droits et des franchises dont le développement prépara l'organisation des communes. Pour faciliter la marche de l'administration et l'application de la loi, il divisa de nouveau le royaume en comtés *(county, shire)*, qui se subdivisèrent en centuries ou cantons *(hundreds)* et ceux-ci en dizaines *(tithings)*, communautés de dix familles, dont les chefs étaient solidaires des délits commis dans leur circonscription. Les cas les plus graves étaient soumis à l'assemblée des députés des centuries; au-dessus de cette assemblée était celle du comté, qui siégeait deux fois l'an et était présidée par le comte, assisté de l'évêque. Cette organisation hiérarchique avait pour couronnement l'assem-

blée générale, à laquelle assistaient tous les hommes libres qui possédaient 9600 acres.

Alfred se montra sévère justicier. Il réunit en un seul code les ordonnances de ses prédécesseurs et décreta des peines trés-sévères contre les magistrats prévaricateurs. Le roi lui-même se vantait souvent d'avoir laissé des bracelets d'or suspendus sur la voie publique, sans que personne eût osé y toucher. Les sciences et les lettres attirèrent surtout l'attention de ce prince éclairé, qui s'efforçait de répandre l'instruction parmi son peuple. Il institua des écoles élémentaires dans lesquelles tous ses sujets étaient astreints à envoyer leurs enfants; il fonda d'autres établissements d'instruction d'un ordre plus élevé, notamment l'école d'Oxford, qu'il dota richement. Pour contribner à combattre l'ignorance de son peuple, il apprit encore le latin à l'âge de 36 ans, et traduisit en anglo-saxon les *Fables* d'Esope, l'*Histoire ecclésiastique* de Bède-le-Vénérable, l'*Epitome* de Paul Orose, les *Homélies* do Grégoire-le-Grand et le *Traité de la consolation* de Boèce; il publia un recueil do chansons anglo-saxonnes et composa lui-même des livres d'instruction, des morceaux en vers et en prose. Les évêques de Cantorbéry et de Worcester lui prêtaient leur concours intelligent. Alfred releva aussi la prospérité matérielle de son pays; il favorisa l'agriculture, développa le commerce et l'industrie, en attirant par des priviléges qu'il leur accorda, des artisans et des commerçants dans les villes, des colons sur les terres incultes. Il dépensait la moitié de ses revenus en œuvres pies et employait l'autre moitié à couvrir les dépenses de la cour et à donner des encouragements aux savants et aux artistes. Certes, ce n'est pas à tort qu'on le compare à Charlemagne. A défaut d'horloges, il mesurait la journée en brûlant trois chandelles de dimensions égales. Un tiers de ce temps était consacré aux affaires publiques, un tiers à l'étude et le reste à la nourriture, au sommeil et aux exercices du corps. Alfred mérita réellement le surnom de „Grand" que lui ont donné ses contemporains.

La prospérité de l'Angleterre alla toujours croissant sous les règnes d'Edouard Ier, fils d'Alfred-le-Grand, et d'Athelstan, son petit-fils. La renommée de ce roi fut portée au loin; ses sœurs, Ogive et Editha, épousèrent les rois de France et de Germanie, et Louis d'Outre-Mer, son neveu, trouva un asile à sa cour. Mais le déclin de ce pays commença dans la seconde moitié du Xe siècle. Des discordes survenues dans la famille royale et les crimes dont elle se rendit coupable, les descentes des Danois et les incursions des Ecossais, tout cela contribua à amener la décadence de

l'Angleterre. Ethelred II, faible d'esprit et de corps, acheta la retraite des Danois en leur payant la somme de 10,000 livres d'argent. Ce moyen imprudent de se débarrasser de l'ennemi attira de nouvelles armées danoises qui extorquèrent également au roi des sommes considérables *(Danegeld)*. Lorsque les Normands, établis en Angleterre, se mirent aussi à se soulever, Ethelred forma le projet barbare de massacrer en un jour tous les Danois établis dans son pays. Ce projet fut exécuté le jour de la Saint-Brice (13 déc. 1002). Le roi Swen de Danemark, pour venger le meurtre de sa sœur Gunilda, fit alors invasion sur invasion et il finit par soumettre toute l'Angleterre. Ethelred II se réfugia en Normandie, où il mourut peu après.

§ 2. Dynastie danoise en Angleterre (1016—1042).

Kanut-le-Grand (1016—1035). Swen eut pour successeur son fils Kanut, surnommé le „Grand", qui, au début de son règne, se montra cruel et soupçonneux ; il persécuta les princes du sang royal anglo-saxon ainsi que tous ceux qui avaient défendu leur patrie avec le plus de courage. Mais lorsqu'il se sentit fortement établi, il s'adoucit, gouverna généreusement et se montra grand roi tant par son énergie et sa prudence que par sa modération et l'équité qui présidaient à tous ses actes. Son mariage avec Emma, veuve d'Ethelred, prépara la fusion des vainqueurs et des vaincus. Il eut même la gloire d'étendre sa domination sur la Suède et la Norwège et sa suprématie sur l'Ecosse. Son règne fait époque dans l'histoire des pays septentrionaux de l'Europe. Des missionnaires anglo-saxons furent envoyés en Scandinavie, pour y donner le coup de grâce au paganisme expirant et pour adoucir, par la propagation de la civilisation chrétienne, les mœurs de ces populations encore sauvages. Les incursions dévastatrices des Normands cessèrent entièrement. Il porta de sages lois dans ses Etats, remit en vigueur celles d'Alfred-le-Grand, renvoya dans le Danemark une grande partie de ses troupes et ne mit point de différence entre les Danois et les Saxons. Le gouvernement impartial et paternel de Kanut lui valut l'amour et l'affection de la population d'Angleterre, qui ne voyait plus d'humiliation à être gouvernée par un prince étranger. Il abolit l'odieux impôt connu sous le nom de *Danegeld*, et le remplaça par le denier de saint Pierre, destiné aux besoins du Saint-Siége et à l'entretien de l'école des Saxons à Rome. En 1027, Kanut fit un pèlerinage à Rome et visita, sur sa route, les églises les plus célèbres. A Rome, il rencontra Rodolphe III de Bourgogne et assista, avec ce roi, au couronnement de Conrad II d'Allemagne. L'agriculture

et le commerce étaient florissants et répandaient le bien-être sur tout le pays.

On raconte qu'un jour ses courtisans l'exaltaient comme le plus grand des souverains, en lui disant que sa volonté était une loi pour cinq peuples puissants, les Anglais, les Ecossais, les Danois, les Suédois et les Norwégiens. Kanut s'assit sur la plage au moment où la marée montait; il lui commanda de s'arrêter et de respecter le souverain de cinq royaumes. Le flux montait toujours et l'obligea à se retirer. „Voyez-vous, dit-il aux flatteurs, la faiblesse des rois de la terre ; il n'y a de fort que l'Etre suprême qui gouverne les éléments.“ Et à son retour à Winchester, il ôta la couronne de dessus sa tête, la plaça sur le grand crucifix de la cathédrale, et ne la porta plus depuis ce jour, même dans les cérémonies publiques.

Avant de mourir, Kanut partagea ses Etats entre ses trois fils, dont le plus jeune, Harald, lui succéda en Angleterre. Celui-ci laissa la couronne à son frère, Hartha Kanut (1039—1041), qui se rendit odieux par son avarice et sa cruauté. Après sa mort, les Anglais reconnurent pour roi Edouard III le Confesseur, fils d'Ethelred, qui s'était réfugié dans la Normandie.

§ 3. Extinction de la dynastie anglo-saxonne.

Edouard-le-Confesseur (1042—1066). Ce prince s'était attiré les sympathies des Anglais par la publication des lois et coutumes anglo-saxonnes, mais il excita leur mécontentement en s'entourant de favoris normands, dont il voulait introduire la langue et les mœurs. Il se trouvait entièrement sous l'influence du comte anglo-saxon Godwin. Après sa mort, le fils de Godwin, Harald II, s'empara de la couronne, qui lui fut contestée par Guillaume de Normandie. Ce duc, qui prétendait avoir été désigné héritier universel par Edouard, débarqua avec une troupe d'élite de 60,000 hommes et remporta la sanglante victoire de Hastings, le 14 octobre 1066. Harald lui-même resta sur le champ de bataille et avec lui succomba la fleur de la noblesse anglo-saxonne. Guillaume, auquel cette victoire a valu le surnom de „Conquérant“, monta sur le trône d'Angleterre.

VI.

L'ESPAGNE.

Une nouvelle période de l'histoire d'Espagne commence à la seconde moitié du VIII[e] siècle. Par la fondation du khalifat de

Cordoue et par la consolidation d'un royaume chrétien dans les montagnes des Asturies et de la Cantabrie, deux éléments hostiles se trouvaient en présence : l'élément chrétien et l'élément musulman. Ces deux éléments se combattaient sans cesse et exerçaient cependant, malgré cette lutte non interrompue, l'un sur l'autre une grande influence. Aussi l'Espagne, absorbée par cette lutte, ne prit-elle presque aucune part aux grands événements qui s'accomplissaient dans le reste de l'Europe. Ce pays fut, quoique dans de moindres proportions, le théâtre d'une lutte semblable à celle que l'Europe chrétienne faisait aux musulmans de l'Orient.

§ 1. L'Espagne musulmane.

Le khalifat de Cordoue, fondé par Abd-el-Rhaman et séparé de l'Espagne chrétienne par le Duero, arrriva à l'apogée de sa prospérité et de sa puissance sous Abd-el-Rhaman III (912-961) et son fils Hakem II (961 — 976). L'Espagne musulmane avait alors une population de 25 à 30 millions d'âmes. L'agriculture surtout était florissante ; les mines étaient exploitées et toutes les branches de l'industrie avaient pris un admirable essor. Cette grande activité industrielle, secondée par les riches et précieuses productions du pays, fit naître un commerce étendu qui était favorisé par l'heureuse situation et les nombreux ports de l'Espagne. Les cuirs de Cordoue, les draps de Murcie et les soies de Grenade et d'Alméria étaient très-recherchés dans les pays étrangers. Soixante-mille métiers à tisser la soie étaient en activité dans Séville. Cordoue, la capitale, dépassait en magnificence toutes les autres villes. Elle comptait, dit-on, dans un circuit de huit lieues, 60 palais, 212,000 maisons, 85,000 boutiques, 60,000 édifices publics, 900 bains publics, 600 mosquées et 17 établissements d'instruction. Outre Cordoue, il y avait encore six autres villes de premior ordre, Tolède, Mérida, Saragosse, Valence, Murcie et Grenade ; 80 villes de second ordre ; 300 gros bourgs et 12,000 villages qui bordaient le Guadalquivir.

Le palais d'Alcassar, érigé par Abd-el-Rhaman à cinq lieues de Cordoue, surpassait en magnificence toutes les constructions du monde musulman. Les voûtes de ce superbe édifice étaient soutenues par 4312 colonnes de marbre, les murailles revêtues de marbre, les plafonds d'or et d'azur, des poutres de bois précieux, des eaux vives jaillissant dans des cuves de marbre, excitaient l'admiration et l'étonnement des étrangers. Dans un de ces bassins, tout en jaspe, flottait un cygne d'or fabriqué à Constantinople et portant sur sa tête une énorme perle, don de l'empereur byzantin Léon. Ce palais splendide était le rendez-vous des

savants et des poètes, auxquels Abd-el-Rhaman réservait l'accueil le plus bienveillant. Les riches seigneurs du pays imitaient à l'envi l'exemple du khalif et ils devenaient les amis et les protecteurs des sciences et des arts. Dix-sept universités, notamment celles de Cordoue, de Séville, de Grenade, de Tolède et de Valence, 70 grandes bibliothèques excitaient et facilitaient la culture des lettres. Hakem II acquit à des prix fabuleux les manuscrits les plus rares et les plus prérieux de l'orient et porta la bibliothèque de Cordoue à 600,000 volumes. Outre la poésie et l'histoire, les Arabes cultivaient la musique, l'architecture et la peinture. Les mathématiques, la chimie et l'astronomie jouissaient d'une protection spéciale; l'astrologie et la magie étaient surtout enseignées à Salamanque. La réputation de l'érudition arabe se répandit dans tous les pays et des jeunes gens d'Afrique, d'Asie, d'Italie et d'Allemagne accouraient en Espagne pour y étudier les sciences et les arts sous la direction d'hommes distingués.

§ 2. Espagne chrétienne.

Après la bataillo de Xérès de la Frontera (711), les plus braves parmi les seigneurs wisigoths so réfugièrent dans les montagnes de la Cantabrie et y fondèrent le royaume des Asturies, qui s'agrandit dans sa lutte continuelle contre les Musulmans et prit, après la translation de la résidence d'Oviédo à Léon, le titre de royaume de Léon. Le royaume de Castille, avec la résidence de Burgos, s'en sépara bientôt. Dans la Marche espagnole, fondée par Charlemagne, les comtes de Pampelune et d'Aragon réussirent à se soustraire à la suprématie franque, pendant que les comtes do Barcelone restaient fidèles aux rois des Francs.

Sancho, comte de Pampelune, prit le titre de roi de Navarre; il réunit à son royaume l'Aragon et la Castille et continua la guerre contre les musulmans. Alphonse VI de Castillo conquit Tolède et fit des progrès si rapides que les Arabes se virent obligés d'appeler à leur secours les musulmans d'Afrique. La guerre entre les chrétiens et les infidèles prit de plus grandes proportions et des guerriers distingués se rendirent en Espagne pour prendre part à la lutte. Henri, comte de Bourgogne, vola au secours d'Alphonse VI, qui lui conféra le comté de Portugal comme fief héréditaire de la couronne de Castille; mais Alphonse, le fils de Henri, s'affranchit déjà des liens qui rattachaient ce comté à la Castille.

VII.

ORIENT.

—

§ 1. L'empire byzantin sous les empereurs macédoniens.

(867—1058).

L'empire greo traînait péniblement son existence, harcelé qu'il était par des ennemis intrépides et belliqueux, les Arabes, les Bulgares et les Russes. Ses provinces furent arrachées les unes après les autres; Constantinople seule, grâce à ses remparts inexpugnables et à sa flotte imposante, offrait encore un asile contre les ennemis du dehors. Aussi, au milieu de tant de souverains faibles, dominés par des femmes éhontées et des favoris ambitieux, on vit toujours surgir quelques hommes qui, à l'heure du péril, sauvèrent l'empire par leur énergie et leur intelligence.

Basile Ier (867—886), homme de basse extraction, devint le chef de la dynastie macédonienne, qui occupa le trône de Constantinople pendant près de deux siècles. Pendant cette période, l'empire jeta par-ci par-là encore un certain éclat, grâce à l'intelligente énergie de plusieurs empereurs et aux brillants succès de leurs armes.

Basile rétablit la domination grecque sur une partie de l'Asie-Mineure, mais déjà sous son fils Léon, surnommé le „Philosophe“, les musulmans et les Bulgares vinrent dévaster plusieurs provinces do l'empire. Romain II, qui se laissait gouverner par sa femme Théophanie, fut renversé par le général Nicéphore Phocas qui fut un des plus grands souverains de l'empire. Il remporta plusieurs victoires brillantes sur les musulmans, à la suite desquelles il reprit la Phénioie et la Syrie et les plus importantes îles de la Méditerranée. Son successeur Tzimiscès défit les Bulgares et réduisit leur pays en province grecque. Il conclut une alliance aveo l'empereur Otton-le-Grand et consentit à accorder au fils de ce prince la main de la princesse Théophanio, fille de l'empereur Romain II. Basile II (976-1025), fils de Romain II, marcha sur les traces de ses prédécesseurs et défendit aveo succès les provinces asiatiques contre les musulmans. Il étendit même sa domination sur la Croatie et la Serbie. Il mourut au milieu de ses victoires. Trois années après, son fils Constantin, princ faible et corrompu, le suivit dans la tombe et aveo lui s'éteignit la descendance mâle de la dynastie macédonienne. Les intrigues dont la cour devint de nouveau lo théâtre hâtèrent la décadence de l'empire. En Asie, les Turcs Seldjoucides, devenus maîtres du

khalifat de Bagdad, s'avancèrent jusqu'au Bosphore ; les Bulgares, les Serviens et les Croates recouvrèrent leur indépendance et les Normands s'emparèrent de la Sicile et du midi de l'Italie. Au milieu de cette perturbation, l'armée proclama empereur le général Isaac, de la famille des Commènes.

Pendant cette période, la corruption allait croissant à Constantinople ; mais plus cette dépravation était grande, plus aussi étaient grands les mérites des bons souverains. L'empire byzantin formait un rempart contre les fanatiques Sarrasins ; il fit les efforts les plus louables pour la conservation des trésors littéraires de l'antiquité classique et cultiva même avec un certain succès les sciences et les lettres. Le commerce et l'industrie ne cessaient de fleurir, malgré les troubles qui agitaient le pays, et les Grecs ont le mérite d'avoir propagé la civilisation chrétienne parmi les Bulgares et les Slaves. Malheureusement l'Eglise byzantine se sépara de l'Eglise occidentale pour former, naturellement à son grand détriment, une Eglise schismatique.

§ 2. Schisme de l'Eglise grecque.

Il a été constaté plus haut avec quelle passion les empereurs de Constantinople s'immisçaient dans les affaires religieuses et quelles difficultés ils suscitaient à l'Eglise. L'empereur Michel III (842 — 872), homme ambitieux et corrompu, qui s'était choisi Néron pour modèle, déshonora le trône par ses mœurs débauchées, et abandonnait le gouvernement à son oncle Bardas, qui flattait le jeune empereur et le poussait à des débordements dégoutants. La corruption et l'impiété de la cour impériale devinrent telles que le patriarche Ignace prononça l'excommunication contre Bardas, auteur principal de tant de crimes. Michel destitua le patriarche et nomma à sa place le laïque Photius (858), qui fut ordonné prêtre et sacré évêque en six jours. Cependant le pape saint Nicolas-le-Grand protesta énergiquement contre cette ingérence arbitraire de l'empereur ; il déclara nulle la nomination de Photius, excommunia l'intrus qui, à son tour, comptant sur l'appui de l'empereur, lança l'anathème contre le pape et contre l'Eglise de Rome qu'il accusa de plusieurs erreurs dogmatiques. Tel fut le commencement de la séparation de l'Eglise d'Orient d'avec l'Eglise d'Occident.

Les empereurs de Constantinople considéraient la création de l'empire d'Occident comme un empiétement sur leurs droits et, pour se venger des Souverains-Pontifes, qui vivaient dans une entente intime avec l'empire germanique et cherchaient à réaliser la grande idée de la république chrétienne, ils donnaient le même

rang et accordaient les mêmes honneurs aux patriarches de Constantinople qu'aux évêques de Rome. La subordination de l'Eglise de Constantinople à celle de Rome cessa bientôt d'exister. La scission devint complète par l'ambition dn patriarche Michel Cérulaire qui, pour rendre impossible la réconciliation avec Rome, renouvela les accusations formulées jadis par Photius contre l'Eglise d'Occident. Les points de doctrine qui différaient de celle de Rome, étaient les suivants : la procession de l'esprit saint du père seul, la négation de la primauté de Rome, l'abolition du célibat du clergé séculier et le rejet du pain azyme à la cène. Malgré la réfutation du pape Léon IX, Cérulairo persista dans ses erreurs et, le 16 juillet 1054, le pape prononça contre lui l'anathème. Malheureusement, la plupart des évêques de l'empire grec se rangèrent du côté de Cérulaire, et le schisme qui en résnlta eut pour conséquence l'asservissement de l'Eglise grecque anx empereurs de Constantinople.

§ 3. Les Arabes sous les Abassides (750—1258).

Bientôt après leur avénement, les Abassides transférèrent leur résidence de Damas à Bagdad, et cette ville devint le centre du commerce et l'asile des sciences et des arts qui y furent cultivés avec le plus grand succès sous le khalif Haroun-al-Raschid (786—809), contemporain et ami de Charlemagne. Les poètes et les savants étaient comblés d'honneurs et trouvaient l'accueil le plus bienveillant à la cour de ce prince éclairé et intelligent. Bagdad et d'autres villes furent dotées de superbes monuments d'architecture; le commerce et l'industrie prirent un essor inconnu jusqu'alors ; les gouverneurs des provinces, imitant l'exemple de leur souverain, surent répandre le bien-être et la prospérité par tout l'empire musulman. Haroun-al-Raschid entretenait avec Charlemagne les relations les plus amicales. Il se montrait généreux envers les chrétions et il envoya même à Charlemagne les clefs du saint Sépulcro de Jérusalem, proclamant par cet acte de déférence l'empereur d'Occident le haut protectenr des intérêts religieux de l'extrême Orient.

Les symptômes de décomposition do l'empire arabe se manifestèrent dès la mort de ce khalif distingué. Ces symptômes étaient :

1. La défection des gouverneurs qui cherchaient à transformer les provinces qui leur avaient été confiées en royaumes indépendants C'est ainsi que prirent naissance le khalifat des Ommaïades en Espagne, en Afrique l'empire des Aglabides, des Edrisites, et des Fatimites; en Asie de nombreuses dynasties se formèrent, mais elles furent insensiblement absorbées par les Turcs.

2. La naissance d'un grand nombre de sectes religieuses qui prirent toutes, sans exception, un caractère politique. La suite immédiate de cette scission religieuse fut une série de guerres intestines, qui finirent par réduire les plus belles provinces en de véritables déserts.

3. La formation d'une garde de mercenaires turcomans, à l'aide de laquelle les kkalifs dégénérés croyaient maintenir leur autorité et intimider leurs ennemis. Cette garde turque, portée à 50,000 hommes, eut une grande influence sur le gouvernement et disposa bientôt du trône.

4. Le grand nombre des khalifs faibles, dépravés et cruels, qui cédèrent leur pouvoir politique à un ministre prenant le titre d'*émir al omra* (prince des princes), tandis qu'eux-mêmes se contentaient de l'autorité spirituelle à laquelle ils prétendaient avoir droit en leur qualité de successeurs du Prophète. La dissolution complète du khalifat fut encore hâtée par la transformation de l'*émirat al omra* en dignité héréditaire à laquelle finirent par aspirer également les chefs de la garde turque. Les Turcs Seljoucides, peuple vigoureux et barbare, immigrèrent dans l'Asie antérieure, précipitèrent de leurs trônes vermoulus les khalifs efféminés et fondèrent plusieurs principautés indépendantes, telles que Iconium ou Rum, Iran, Kerman, Alep, Damas. Les Turcs communiquèrent au monde musulman une nouvelle vigueur et il éclata bientôt, entre l'islamisme et le christianisme, cette grande lutte qui est connue sous le nom de *Croisades*.

Troisième période.

(1096—1273).

—

Les croisades forment la phase la plus glorieuse de cette guerre à outrance que se livraient, depuis Mahomet, l'islamisme et le christianisme. L'Evangile, il est vrai, ne réussit pas à abattre le Koran, mais ces expéditions héroïques exercèrent la plus haute influence sur le développement intellectuel et matériel des Etats de l'Europe occidentale: la papauté brilla de son plus vif éclat, la chevalerie eut, par la fondation des ordres militaires, sa plus belle période de grandeur et de gloire; la royauté s'affermit aux dépens de la féodalité; les villes, par suite des franchises et libertés qui leur furent données, se transformèrent en de véritables républiques; le commerce et l'industrie prirent un essor inconnu jusqu'à cette époque.

L'enthousiasme fut grand en France; il ne le fut pas moins en Angleterre. L'Allemagne seule, livrée aux horreurs de la guerre des investitures, resta longtemps indifférente; mais bientôt ce pays, rendu à lui-même, envoya des milliers de ses enfants en Orient pour combattre le croissant. La grande lutte entre les Souverains-Pontifes et les puissants empereurs de la maison de Souabe se termina à l'avantage de l'Eglise; les hérésies des Albigeois donnèrent une nouvelle vie aux institutions monastiques; saint Dominique et saint François d'Assise devinrent les fondateurs de deux ordres qui rendirent, pendant des siècles, les services les plus signalés à l'Eglise et à l'Etat. La décadence de l'empire germanique commença avec l'extinction de la maison de Hohenstaufen. Rodolphe de Habsbourg limitait son activité à l'Allemagne. La France se consolidait, tandis que l'Angleterre était déchirée par des guerres intestines.

I.

LES CROISADES.

§ 1. Origine des croisades.

a) *Causes.* Dès les premiers temps de l'Eglise, les chrétiens avaient coutume de se rendre en grand nombre en Palestine, pour visiter les lieux sanctifiés par le Sauveur du monde et pour y prier. Jérusalem, le saint Sépulcre et le Calvaire, sur lequel le grand mystère de la rédemption s'était accompli, étaient naturellement les buts principaux de leur pieux pèlerinage. Heureux celui qui pouvait voir Jérusalem et surtout y mourir. Aussi ces pèlerinages étaient-ils devenus plus fréquents, depuis que la mère de Constantin, sainte Hélène, avait désigné la ville sainte, berceau de la foi, au respect et au culte de tous les chrétiens. Par les ordres et sous les yeux de cette pieuse princesse, on fouilla les grottes à l'entour du Golgotha, pour découvrir la vraie croix, et quand le bois sacré fut retrouvé, on le plaça dans l'église de la Résurrection. La plupart des lieux que le pied du sauveur avait foulés, Jérusalem, Béthléem, Nazareth, le Thabor et le Carmel, les rives du Jourdain et du lac de Génézareth, virent s'élever des églises et des chapelles et ces constructions ne restèrent pas sans influence sur les pèlerinages qui s'effectuèrent paisiblement aussi longtemps que la Palestine fit partie de l'empire grec.

La conquête de la Palestine par les musulmans (636) apporta des entraves à ces pieux voyages et les pèlerins eurent beaucoup à souffrir de la part des infidèles. Haroun-al-Raschid fit cesser les persécutions et envoya à son ami Charlemagne de magnifiques présents avec les clefs du saint Sépulcre. Un hospice composé de douze maisons, entouré de champs, de vignes et de jardins fut élevé dans la vallée de Josaphat pour y accueillir les pèlerins de l'Eglise romaine. Mais après que le pays eut été conquis par les Fatimites de l'Egypte (969), les vexations contre les chrétiens et les pèlerins recommencèrent. Des cris d'horreur et de haine contre les infidèles s'élevèrent, lorsqu'on apprit les excès commis à Jérusalem par le khalif fatimite Hakem.

Les cérémonies de la religion furent interdites, la plupart des églises converties en étables; celle du Saint-Sépulcre fut détruite de fond en comble. Les pèlerins eux-mêmes ne furent plus admis dans la ville sainte qu'en payant une taxe élevée, et beaucoup d'entre eux, voyant leurs ressources épuisées par le voyage, demeuraient à la porte de la ville et y attendaient l'arrivée de quelque riche seigneur d'Europe. Les persécutions devinrent

encoro plus violentes après la conquête de la Palestine par los Turcs Seljoucides. A leur retour en Europe, les pèlerins racontaient ce qu'ils avaient vu, ce qu'ils avaient souffert et leurs récits, volant de bouche en bouche, arrachaient des larmes à tous les fidèles, et il se manifesta insensiblement lo désir de délivrer la Terre-Sainte de ses cruels oppresseurs pour la rendre accessiblo aux chrétiens. Telle fut la cause principale des croisades, à laquelle vinrent se joindre d'autres motifs. Les empereurs grecs, menacés par les Turcs qui campaient en face de Constantinople, faisaient retentir tous les pays de l'Europe de leurs cris de détresse, et les peuples chrétiens, qui étaient alors dans leur âge héroïque, saisirent avec un immense enthousiasme l'occasion de porter les armes en Asie, ce pays des mythes et des prodiges qui promettait un si vaste champ à leur bravoure. Les combats qu'ils allaient livrer étaient d'autant plus glorieux qu'il s'agissait de triompher des infidèles qui opprimaient les chrétiens de l'Orient. Les nombreuses guerres privées qui avaient ruiné tant de chevaliers, la lutte entre la royauté et la noblesse féodale, le développement des libertés communales, l'intérêt commercial des grandes villes italiennes Gênes, Pise et Venise, toutes ces circonstances ne manquèrent pas d'exercer une grande influence sur les croisades.

b) *Pierre l'Ermite.* Vers cette époque un Picard, surnommé „Pierre d'Amiens" ou „Pierre l'Ermite", qui cachait un esprit actif et une brillante imagination sous un extérieur rude et grossier, fit le pèlerinage à Jérusalem. Le jeûne, la prière, la méditation, le silence de la solitude avaient exalté son imagination et à l'aspect de Jérusalem, en présence du triste état dans lequel so trouvaient les lieux saints, son âme fut agitée par mille sentiments contraires. Rempli tour à tour de respect, de terreur et d'indignation, Pierre se crut l'instrument de Dieu pour la délivrance de la Terre-Sainte. Un jour qu'il était prosterné devant le saint Sépulcre, il s'endormit et crut entendre la voix de Jésus-Christ qui lui disait: „Pierre, lève-toi; cours annoncer les tribulations de mon peuple; il est temps que mes serviteurs soient secourus et les saints lieux délivrés." Dès ce moment, rien ne lui parut impossible. Rempli do l'esprit de ces paroles, qui retentissaient sans cesse à ses oreilles, il se rendit auprès du patriarche de Jérusalem et, chargé des lettres que ce vénérable prélat lui avait remises, il quitta la Palestine, traversa les mers, débarqua sur les côtes d'Italie et alla se jeter aux pieds du pape Urbain II, qui fut profondément ému au récit des outrages dont les chrétiens d'Orient étaient accablés. Urbain accueillit Pierre comme un prophète, approuva son dessin et le chargea de prêcher la délivrance de Jérusalem.

Pierre traversa l'Italie, franchit les Alpes, parcourut la France et la plus grande partie de l'Europe, embrasant tous les cœurs du zèle dont il était dévoré. Rien ne résistait à la force de son éloquence, à l'entraînement de son exemple. Il voyageait monté sur une mule, un crucifix à la main, nu-pieds, nu-tête, le corps ceint d'une grosse corde et couvert d'une longue robe de laine grossière. Cette figure maigre et chétive, à l'œil vif et pénétrant, était, par la singularité de ses vêtements, un spectacle pour le peuple. Il allait de village en village, de ville en ville, de province en province, tantôt se montrant dans la chaire des églises, tantôt prêchant dans les chemins et sur les places publiques. Son éloquence était vive et emportée, remplie d'apostrophes véhémentes qui entraînaient la multitude. Heureux celui qui pouvait toucher ses vêtements ou arracher quelques poils à sa mule. A sa voix, les différends s'apaisaient dans les familles, les pauvres étaient secourus, la débauche rougissait de ses excès. L'enthousiasme des peuples était à son comble et Urbain crut devoir tenir compte de cette agitation générale, d'autant plus que ses prédécesseurs, Sylvestre II et Grégoire VII, s'étaient déjà adressés aux chrétiens de l'Occident pour les engager à délivrer leurs frères d'Orient de l'oppression des infidèles.

c) *Conciles de Plaisance et de Clermont* (1095). L'empereur de Constantinople, Alexis, s'était adressé aux princes de l'Occident et avait imploré leur secours contre les Turcs, qui étendaient leurs conquêtes dans l'Asie-Mineure. Pendant que Pierre d'Amiens prêchait la guerre sainte en Europe, Alexis envoya au pape des ambassadeurs pour solliciter l'intervention des Latins, et Urbain, pour répondre aux prières d'Alexis et aux vœux des fidèles, convoqua un concile à Plaisance (1095). Plus de deux cents évêques et archevêques, 4,000 ecclésiastiques et au-delà de 30,000 laïques se rendirent à l'invitation du Souverain-Pontife. La réunion fut si nombreuse qu'on fut obligé de s'assembler dans une plaine voisine de la ville. Ce concile cependant ne prit aucune résolution touchant la guerre sainte, et Urbain convoqua, pour le mois de novembre de la même année, un second concile à Clermont en Auvergne. Cette assemblée fut si nombreuse que la ville de Clermont ne put recevoir dans ses murs tous les princes, ambassadeurs et prélats, de sorte que les villes et les villages des environs se trouvèrent remplis d'étrangers. Après avoir renouvelé la trève de Dieu et porté son attention sur la réforme du clergé, le concile s'occupa, dans sa dixième séance, de la guerre sainte.

Le pape Urbain monta sur une espèce de trône qu'on avait

dressé pour lui sur la grande place de la ville de Clermont. Pierre l'Ermite, revêtu de ce costume grossier et bizarre qui lui avait attiré partout l'attention et le respect de la multitude, parla le premier des outrages faits à la foi du Christ, des profanations et des sacriléges dont il avait été lui-même témoin. Urbain, qni parla après Pierre, fit ressortir dans un brillant discours la signification de Jérusalem et dépeignit sous les couleurs les plus sombres les outrages auxquels les chrétiens et les pèlerins étaient exposés. „La Palestine et Jérusalem, s'écria-t-il, sont au pouvoir des infidèles. La ville du roi des rois, le berceau de notre salut et la patrie de notre Seigneur, est contrainte de servir anx superstitions des païens. La race des élus subit d'indignes persécutions; la rage impie des Sarrasins n'a respecté ni les vierges du Seigneur, ni le collége royal des prêtres. Guerriers qui m'écoutez, tournez contre les ennemis irréconciliables du nom chrétien ces armes que jusqu'à présent vous avez souillées du sang de vos frères. Réjouissez-vous, voici une guerre légitime; le moment est venu de montrer si vons êtes animés d'un vrai courage, le moment est venu d'expier tant de violences commises au sein de la paix, tant de victoires souillées par l'injustice. Vous qui fûtes si souvent la terreur de vos concitoyens, et qui vendez pour un vil salaire vos bras aux fureurs d'autrui, armés du glaive des Macchabées, allez défendre la maison d'Israël. Si vous triomphez, les bénédictions du ciel et les royaumes de l'Asie seront votre partage; si vous succombez, vons aurez la gloire de mourir aux mêmes lieux que Jésus-Christ, et Dieu n'oubliera pas qu'il vous aura vus dans sa milice sainte." L'assemblée des fidèles, entraînée par un enthousiasme tel que jamais éloquence humaine n'en avait inspiré, se leva tout entière et lui répondit par un cri unanime: „Dieu le veut! Dieu le veut!" „Oui, sans doute, Dieu le veut, reprit Urbain, vous voyez aujourd'hui l'accomplissement de la parole du Sauveur qui a promis de se trouver au milieu des fidèles assemblés en son nom. C'est lui qui vous a dicté ces paroles que je viens d'entendre; qu'elles soient votre cri de guerre, et qu'elles annoncent partout la présence du Dieu des armées."

Le lendemain, le concile, présidé par le pape, nomma chef de la croisade Adhémar de Monteil, évêque du Puy, avec le titre et toutes les prérogatives de légat du Saint-Siége. Urbain ordonna que tous ceux qni prendraient les armes, portassent sur l'épaule gauche une croix d'étoffe rouge; ils prirent dès lors le nom do croisés et le nom de croisade fut donné à la guerre qu'on allait faire aux Sarrasins. Les priviléges accordés aux croisés, joints à la ferveur religieuse, ne firent qu'augmenter le nombre des

pèlerins et des guerriers. Une indulgence plénière leur fut accordée et l'Eglise prenait sous sa protection spéciale leurs personnes, leurs familles et leurs biens; les pèlerins étaient affranchis d'impôts et à l'abri des poursuites de leurs créanciers pendant toute la durée de la croisade. L'enthousiasme pour la guerre sainte se propagea dans tous les pays de l'Europe. Les artisans, les marchands et les laboureurs ne songeaient plus à leurs travaux accoutumés; tout ce qui ne concernait pas la croisade devenait indifférent. Les cloîtres ne pouvaient garder leurs hôtes austères et, chose étrange! les voleurs et les brigands, sortant de leurs retraites inconnues, imploraient la faveur de prendre la croix et d'aller expier leurs crimes dans la Palestine.

§ 2. Première croisade (1096—1099).

1. *Départ des premiers croisés.* Le concile de Clermont avait fixé le départ des pèlerins au mois d'août de l'année 1096. L'hiver se passa au milieu des préparatifs de la guerre. Les imaginations, les passions populaires avaient associé la nature elle-même à ce vaste élan belliqueux. On avait vu dans le ciel des nuages couleur de sang, une comète semblable à un glaive, de flottantes cités avec leurs tours et leurs remparts, des légions armées prêtes à combattre et suivant l'étendard de la croix. Ce qui était plus prodigieux encore, d'illustres morts des temps passés avaient même, disait-on, quitté leur tombe pour assister à ce grand mouvement de l'Europe chrétienne et plusieurs pèlerins prétendaient avoir vu l'ombre de Charlemagne exhortant les chrétiens à combattre les infidèles.

Aux premiers jours du printemps 1096, un besoin subit de se mettre en route se manifesta sur tous les points de l'Europe; rien ne pouvait contenir l'impatience des croisés. Toutes les conditions, tous les rangs, tous les âges se mêlaient sous la bannière de la croix; femmes, enfants, vieillards accompagnaient leurs époux, leurs pères, leurs fils; les chemins étaient couverts de troupes; on n'entendait que le cri: „Dieu le veut", le bruit des clairons et des trompettes, le chant des hymnes et des psaumes. Des familles, des villages entiers partaient pour la Palestine, emportant leurs provisions, leurs ustensiles, leurs meubles, se fiant à la Providence, à celui qui nourrit les oiseaux du ciel. Dans leur ignorance, ils croyaient sans cesse toucher au terme de leur pèlerinage, et les plus petits, placés sur des chariots que des bœufs traînaient, demandaient naïvement, lorsqu'une ville ou un château se présentait à leurs yeux, si c'était là Jérusalem.

Une avant-garde de 15,000 hommes, qui à eux tous n'avaient

quo huit chevaux, ouvrait la marche sous les ordres d'un pauvre chevalier normand, Gauthier-sans-Avoir. Pierre-l'Ermite suivait avec 100,000 hommes. Une autre troupe de 20,000 hommes, conduite par un prêtre du Palatinat, nommé Gotschalk, formait l'arrière-garde. Ils traversèrent l'Allemagne, égorgeant en chemin les juifs qu'ils rencontraient, pillant partout pour se procurer des vivres; ils périrent en majeure partie sous le fer des Hongrois et des Bulgares. Il n'en arriva à Constantinople qu'un petit nombre. L'empereur Alexis, pour se débarrasser de ces pèlerins effrénés, se hâta de leur faire passer le Bosphore. Ils tombèrent tous sous le sabre des Turcs, dans la plaine de Nicée.

2. *Départ de la grande armée des croisés* (1096). Les désastres de ces bandes indisciplinées ne provoquèrent aucun découragement parmi les chefs de la croisade, qui étaient prêts à partir pour la Terre-Sainte à l'époque fixée par le concile de Clermont. A la tête des armées chrétiennes se présente au premier rang *Godefroid de Bouillon*, duc de la Basse-Lorraine, réunissant la bravoure et la vertu d'un héros à la modération et à la simplicité d'un cénobite. Sa prudence et sa sagesse en faisaient le principal et le véritable chef de la croisade. Il emmenait avec lui ses frères *Eustache* et *Baudouin ; Robert*, duc de Normandie, fils de Guillaume-le-Conquérant; *Robert*, comte de Flandre; *Hugues*, comte de Vermandois, frère de Philippe Ier, roi de France; *Etienne*, comte de Blois et de Chartres, dont les châteaux étaient aussi nombreux que les jours de l'année; *Raymond*, comte de Toulouse, qui avait déjà combattu les Maures en Espagne; *Bohémond*, prince de Tarente, fils de Robert Guiscard et *Tancrède*, son neveu, qui était, après Godefroid, le plus parfait chevalier de ce temps. Ces chefs avaient réuni sous leurs drapeaux les plus nobles chevaliers de la France, de la Lorraine et de la Normandie. Le rendez-vous général était à Constantinople et, pour prévenir les désordres, on était convenu que Godefroid de Bouillon prendrait par l'Allemagne et la Hongrie, le comte de Toulouse par la Dalmatie et l'Esclavonie et que le duc de Normandie, les comtes de Blois, de Flandre et de Vermandois iraient rejoindre les Normands d'Italie pour se rendre par mer à Constantinople.

En voyant ces armées composées de tant de nations déborder sur son territoire, Alexis trembla sur son trône et il ne fut rassuré que lorsqu'elles eurent passé le Bosphore. Il avait reçu des croisés, à force de présents et de basses caresses, le serment de fidélité et la promesse de lui restituer toutes les conquêtes qu'ils feraient en Asie, à l'exception de la Palestine.

3. *Siége de Nicée et bataille de Dorylée.* Au printemps de 1097, les guerriers de la croix entrèrent dans la Bithynie, au nomhre de 300,000 fantassins et de 100,000 chevaliers ; les non-combattants y compris, il y avait près de 600,000 hommes. La grande villo de Nicée, capitale de la Bithynie et siége de l'empire de Rum, fut assiégée et allait se rendre, après de violents oomhats, quand les habitants, sur la proposition d'un officier grec qui avait pénétré dans la villc, arborèrent l'étendard grec et échappèrent ainsi à la vengeance des croisés. Alexis occupa la ville avec son détachement de 4,000 hommes et les croisés, indignés de cette perfidie, s'éloignèrent et s'enfoncèrent dans l'Asie-Mineure. Ce pays, aveo ses terres sans chemins, ses montagnes, ses précipices et ses sauvages habitants, présentait aux croisés des difficultés presque insurmontables. La première rencontre sérieuse eut lieu à Dorylée ; 3,000 officiers et plus de 20,000 soldats musulmans jonchèrent le champ de bataille, tandis que les croisés ne perdirent que 4,000 de leurs compagnons. Les pèlerins entrèrent dans cette partie dc la Phrygie que les anciens appelaient *Phrygie brûlée ;* la faim, la soif, les fatigues et les privations de toute naturo y firent une ample moisson parmi les croisés. La plupart des chevaux périrent. On vit des chevaliers montés sur des ânes et des bœufs ; on chargea les bagages sur des béliers, des porcs et des chiens. Ces malheurs furent encore augmentés par les dissensions qui éclatèrent parmi les chefs. Baudouin et Tancrède se disputèrent la ville de Tarse, mais ils se réconcilièrent bientôt et pendant que Tancrède avançait à la tête de ses hraves, Baudouin réussit à s'introduire dans Edesse et en prit possession. Il fonda la principauté d'Edesse, pendant que l'armée principalo arriva, le 18 octobre 1097, devant la grande cité d'Antioche, dont les grandes murailles étaient construites avec des pierres d'énormes dimensions et liées entre elles par un ciment indissoluble. Une armée do 26,000 hommes défendait cette formidable forteresse.

4. *Siége et prise d'Antioche* (1098). Le siége d'Antioche fut long et pénible ; les pluies détendaient lcs arcs, les vents renversaient les tentes, une effrayante mortalité régnait dans l'armée. Aussi lo découragement commençait-il à se faire sentir. Bohémond sauva alors les chrétiens, en leur ouvrant Antioche au moyen des intelligences qu'il avait nouées dans la ville avec lo rénégat arménien Piroüs. Pendant une nuit obscure, les croisés escaladèrent les murailles avec des échelles de corde qu'on leur jeta du haut des remparts, et se précipitèrent dans la ville aux cris de „Diou le veut !“ Dix mille habitants périrent dans cette

nuit. Au point du jour, l'étendard de Bohémond flottait sur la tour la plus élevée (2 juin 1098).

Les croisés retrouvèrent bientôt dans la ville les souffrances qu'ils avaient endurées au pied de ses murs. Kerboga, lieutenant du khalif de Bagdad, vint les assiéger à la tête d'une armée de 200,000 hommes. La famine se montra bientôt dans toute son horreur et les assiégés, en proie au désespoir, allaient rendre la ville, quand un prêtre marseillais, nommé Pierre Barthélemy, vint déclarer aux chefs de l'armée que l'apôtre saint André lui avait révélé, pendant son sommeil, que la lance qui avait percé le flanc du Christ était cachée sous le maître-autel de l'église de saint Pierre et qu'elle donnerait la victoire aux chrétiens. On fit des fouilles et on trouva effectivement la lance, qui excita parmi les croisés un enthousiasme indescriptible. Bohémond attaqua les ennemis et en fit un horrible carnage. Kerboga s'enfuit vers l'Euphrate, laissant sur le champ de bataille 100,000 hommes et toutes les richesses de son camp. Bohémond reçut pour récompense la principauté d'Antioche.

5. *Siége et prise de Jérusalem* (1099). L'armée chrétienne, victorieuse, partit d'Antioche au mois de mars 1099. Le séjour prolongé des croisés dans cette ville fut marqué par de grands malheurs. Une maladie épidémique sévit cruellement parmi les pèlerins. Le fléau enleva, dans l'espace d'un mois, 50,000 victimes et la plus regrettée parmi elles fut le pontife Adhémar, dont on déposa les restes dans l'église de Saint-Pierre. L'armée des croisés ne comptait plus que 50,000 guerriers des 400,000 qui étaient venus de l'Europe. Ils longèrent le rivage de la Méditerranée, pour se tenir en communication avec les flottes des Gênois et des Pisans, qui leur apportaient des provisions. Ils traversèrent les terres de Beryte, de Tyr et de Sidon, sans rencontrer aucun ennemi, recevant des vivres des musulmans eux-mêmes, qui les priaient de respecter leurs jardins et leurs vergers. Ils parurent devant Ptolémaïs et reçurent de l'émir la promesse de se rendre, s'ils parvenaient à soumettre Jérusalem. Césarée, Lydda, Ramla firent leur soumission. Pendant le siége d'Antioche, le sultan d'Egypte était venu occuper Jérusalem et y avait placé une forte garnison. Les chefs des croisés délibérèrent alors à Ramla pour savoir s'ils iraient assiéger le Caire ou Damas, mais ils acquirent bientôt la conviction qu'il leur serait impossible d'attaquer l'Egyte. Ils n'étaient plus qu'à dix lieues de Jérusalem. Tancrède prit les devants avec quelques chevaliers d'élite, arriva à Béthléem et planta sur les murs de cette ville l'étendard chrétien, à l'heure même où le Sauveur était né et avait été annoncé aux bergers.

L'enthousiasme des pèlerins monta à son comble au récit de Tancrède et ils se mirent en route pour Jérusalem pendant la nuit même. Aux premiers rayons du jour (2 juin 1099), la ville sainte apparut à leurs yeux. Quels transports d'enthousiasme, que de larmes de joie à l'aspect des murailles, des tours de la ville et du Calvaire. Un cri spontané s'éleva dans tous les rangs : „Jérusalem ! Jérusalem ! Dieu le veut ! Dieu le veut ! Ils tendaient les bras, se prosternaient et embrassaient la terre.

Jérusalem, la cité des rois hébreux, des prophètes et du Christ sauveur, avait été mise en bon état de défense par le lieutenant du khalif fatimite. Il avait comblé ou empoisonné les citernes, creusé des fossés, réparé les murs et les tours et rassemblé une armée de 40,000 hommes. Vingt mille habitants avaient pris les armes, une multitude de musulmans des bords du Jourdain, de la mer Morte étaient venus dans la capitale de la Judée pour y chercher un abri ou pour la défendre. Les imans parcouraient les rues de Jérusalem, ranimant par leurs paroles le courage des défenseurs de l'islamisme et promettant la victoire au nom du prophète.

Le siége commença aussitôt, bien que les croisés n'eussent en tout que 20,000 fantassins et 1,500 chevaux. L'ennemi fit une résistance énergique. Aux horreurs de la guerre vinrent se joindre les tourments de la soif. Pas une goutte d'eau dans le lit poudreux du Cédron ; la fontaine de Siloë, coulant par intervalles, était insuffisante pour désaltérer la multitude des pèlerins qui avaient au-dessus de leur tête un ciel de feu, autour d'eux un sol desséché et du sable brûlant. Heureusement pour les chrétiens, une flotte génoise entra au port de Joppé et apporta des vivres, des instruments de construction, des ingénieurs, des charpentiers et les travaux du siége purent enfin être poussés avec vigueur.

Lorsque les tranchées et les machines de guerre furent achevées, les guerriers de la croix firent en procession le tour de Jérusalem, chacun implorant le pardon de ses fautes afin d'être digne d'entrer dans la ville sainte. Après cette pieuse cérémonie, on fixa au 15 juillet 1099 l'assaut général. Trois énormes tours roulantes, qui dépassaient la hauteur des murailles de la ville assiégée, s'approchèrent des remparts ; elles étaient conduites, l'une par Godefroid à l'orient, l'autre par Tancrède au nord-ouest et la troisième par Raymond de Toulouse. Le choc fut terrible. Godefroid, précédé des deux frères Léthalde et Engelbert de Tournai, Tancrède et Raymond de Toulouse sautèrent les premiers dans la place par deux endroits différents. La ville fut prise un vendredi à trois heures du soir, jour et heure

du trépas de Jésus-Christ. Toutes les horreurs auxquelles une ville prise d'assaut peut être en proie vinrent souiller ce triomphe. Soixante-dix mille personnes, tant juifs que musulmans, furent massacrées ; ce carnage dura une semaine et ne fut interrompu un moment que par une visite que les croisés firent au Saint-Sépulcre où, prosternés à terre, ils se frappaient la poitrine en versant des larmes de tendresse et de repentir. Godefroid et Tancrède réussirent à rétablir l'ordre et à mettre fin au massacre.

6. *Godefroid défenseur et baron du Saint-Sépulcre.* Après la prise de Jérusalem, les princes songèrent à organiser leur conquête et offrirent la couronne à Godefroid de Bouillon ; mais le duc refusa le diadème et les insignes de la royauté, disant qu'il ne porterait jamais une couronne d'or dans une ville où le Sauveur du monde, le roi des rois, avait porté, le jour de sa passion, une couronne d'épines. Il n'accepta que le titre modeste de défenseur et de baron du Saint-Sépulcre.

Une armée formidable arriva bientôt d'Egypte pour reprendre la ville de Jérusalem. Godefroid, pour ranimer le courage et la confiance de ses combattants, fit exposer à la vénération des fidèles le bois de la vraie croix et, à la voix longtemps silencieuse de Pierre l'Ermite, 20,000 braves allèrent offrir la bataille aux Egyptiens, qui furent mis en complète déroute entre Ascalon et Joppé (12 août). Cette victoire consolida le royaume de Jérusalem. Godefroid se mit à organiser le culte, fonda des hôpitaux et fit des traités de commerce avec les princes musulmans auxquels il imposait par sa bravoure et sa sagesse. Même des émirs des pays indépendants de l'Arabie lui envoyèrent des présents et recherchèrent son amitié. Cependant le défenseur du Saint-Sépulcre ne devait pas jouir longtemps de l'honneur de diriger les destinées du nouveau royaume. Les fatigues et les privations de toute nature avaient miné sa santé et un an après la prise de la ville (18 juillet 1100) il fut enlevé par la mort. Sa dépouille mortelle fut déposée dans l'église du Saint-Sépulcre.

7. *Organisation du royaume de Jérusalem.* Ce petit royaume, qui se composait de Jérusalem et d'une vingtaine de cités ou bourgs du voisinage, organisa sa défense et se constitua régulièrement d'après les errements de la féodalité. Il eut pour code les „Assises de Jérusalem", monument précieux de la législation du moyen-âge, où les coutumes féodales furent pour la première fois mises par écrit. D'après les assises, le roi ne tenait son royal fief d'aucuns barons, les vassaux devaient rendre hommage au roi et ils avaient à leur tour des vassaux dont ils recevaient l'hommage. Les titres de prince, de comte, de marquis, transportés en Pales-

tine, s'appliquaient aux terres et aux villes conquises et possédées par les vainqueurs. La couronne était déclarée héréditaire dans la famille de Godefroid et, à l'extinction de la descendance mâle, les seigneurs ecclésiastiques et laïques étaient appelés à élire un nouveau roi. Le nouveau royaume ne parvint pas à se consolider; les croisés européens qui s'étaient établis dans la Palestine et les éléments chrétiens du pays restaient non-seulement isolés les uns des autres, mais ils se combattaient même et contribuaient de cette manière à affaiblir la monarchie.

8. *Successeur de Godefroid. Baudouin* (1100—1118) devint le successeur de son frère Godefroid. Grâce au secours des républiques italiennes, Gênes, Pise et Venise, il conquit Ptolémaïs, Tripolis, Beryte et Sidon. Sous ses faibles successeurs Baudouin II d'Edesse (1118—1131), Fulques d'Anjou (1132—1142) et Baudouin III (1143—1163), la décadence du royaume fit de rapides progrès. La principauté d'Edesse marcha vers sa dissolution sous le comte Joscelin qui écrasait le peuple par des impôts arbitraires et dissipait en folles dépenses les revenus de son comté. Zenki, gouverneur d'Alep, instruit de cet état déplorable du pays, s'empara par surprise de la ville d'Edesse qui formait à l'est le boulevard de Jérusalem. La ville, il est vrai, fut reprise plus tard par les chrétiens, mais le fils de Zenki, le vaillant Nurredin, s'en empara de nouveau et la détruisit de fond en comble; 46,000 chrétiens furent massacrés. C'est ce sanglant désastre qui décida l'Europe chrétienne à reprendre de nouveau les armes.

§ 3. Deuxième croisade (1147—1149).

La nouvelle des malheurs d'Edesse répandit la plus grande consternation dans l'Occident et arracha des larmes à tous les chrétiens. Néanmoins une nouvelle croisade rencontra de grands obstacles. L'empereur Conrad III, de la dynastie des Hohenstaufen, avait à lutter contre ses adversaires, les Guelfes; le roi de France Louis VII était occupé à châtier le puissant comte de Champagne, Thibaut, et l'Angleterre était en proie à des troubles civils. Cependant à la voix de saint Bernard, tout l'Occident s'émut et de nouvelles armées allèrent se précipiter sur l'Orient, pour défendre et agrandir les conquêtes des premiers croisés.

1. *Saint Bernard.* Cet homme extraordinaire, qui fut l'âme de la société chrétienne au XII[e] siècle, était natif de la Bourgogne et appartenait à une famille noble, mais il renonça au rang et aux richesses que lui donnait sa naissance, pour se consacrer entièrement à Dieu. Il entraîna avec lui trente de ses compagnons, à l'abbaye de Citeaux, où ils prirent l'habit de l'ordre. L'an 1115,

l'abbé Etienne, chef de l'ordre, fonda l'abbaye de Clairvaux, dans une vallée aride et déserte du diocèse de Langres, connue sous le nom de vallée d'Absynthe. Bernard en devint abbé à l'âge de 25 ans. Les prosélytes accoururent en foule auprès de lui, à tel point que les femmes et les mères supplièrent leurs maris et leurs fils de ne pas aller entendre la voix irrésistible du jeune et chaleureux prédicateur. Du fond de sa solitude, il veillait sur toute la chrétienté et gouvernait pour ainsi dire le monde. Pleins de confiance en son génie et en ses vertus, les empereurs et les rois, les papes et les évêques s'adressaient à lui et recouraient à ses lumières. Au milieu de tant d'occupations, tout en menant la vie la plus austère et la plus humble, saint Bernard trouvait encore les loisirs de s'occuper d'études, et ses écrits témoignent de la profondeur de ses connaissances et de l'élévation de son esprit. Enfin le pape Eugène III lui confia la mission de prêcher une croisade en France et en Allemagne et sa parole provoqua partout le plus grand enthousiasme.

2. *Assemblée de Vezelai.* Saint Bernard poussa la France à entreprendre une nouvelle croisade ; Louis VII lui-même fit vœu d'aller, en expiation, porter la guerre en Terre-Sainte. Durant la guerre contre Thibaut, comte de Champagne, le roi avait fait incendier à Vitry une église dans laquelle s'étaient réfugiées 1,300 personnes et ces malheureux habitants, qui avaient cru trouver un sûr abri au pied des autels, périrent au milieu des flammes. Le jeune roi, s'accusant lui-même avec amertume de cet acte de violence, prit la résolution d'aller combattre les infidèles en Orient et il convoqua une assemblée à Vezelai, petite ville de Bourgogne. Le jour des Rameaux 1146, une multitude de seigneurs, de chevaliers, de prélats et d'hommes de toutes les conditions, couvraient le penchant d'une colline aux alentours de la cité. Louis VII et saint Bernard, l'un portant les insignes de la royauté, l'autre le modeste costume d'un cénobite, prirent place sur une vaste tribune, au milieu d'un peuple immense qui les salua par des acclamations. Saint Bernard fit jouer tous les ressorts de son éloquence pour exciter la compassion des chrétiens, et l'effet de sa parole fut tel qu'une immense clameur vint l'interrompre : „Dieu le veut ! Dieu le veut !“ Louis VII se jeta aux pieds de saint Bernard, lui demanda la croix, et revêtu de ce signe vénéré, il exhorta lui-même les fidèles à le suivre en Orient. Les demandes furent alors si nombreuses que les croix préparées par l'abbé de Clairvaux ne suffisaient pas, et que le saint se vit obligé de déchirer sa tunique pour en faire d'autres.

3. *Diète de Spire.* Après avoir préparé la guerre sainte en

France, saint Bernard passa en Allemagne où il embrasa tous les cœurs du feu sacré. Il imposa silence à un moine, nommé Rodolphe, qui flattait les passions de la multitude en exhortant les chrétiens à massacrer les juifs. L'empereur Conrad cependant, alléguant les difficultés qui étreignaient l'empire, refusa de prendre la croix et il convoqua une diète générale à Spire pour délibérer avec les princes de l'empire sur les mesures à prendre afin de rétablir l'ordre public. Saint Bernard s'y rendit également, avec l'intention de prêcher la guerre contre les musulmans. Un jour qu'il disait la messe dans la cathédrale devant les princes et les seigneurs de la diète, il interrompit tout à coup l'office divin et se mit à prêcher la guerre contre les infidèles. Il transporta son auditoire au jour du jugement dernier et fit paraître Jésus-Christ s'adressant à Conrad comblé de biens, pour lui reprocher sa froide ingratitude. Cette soudaine apostrophe toucha profondément Gonrad qui jura, les larmes aux yeux, d'aller où la volonté de Jésus-Christ l'appelait. Il prit des mains de Bernard la croix et son exemple fut suivi par un grand nombre de chevaliers et de barons de l'empire.

4. *Départ de Conrad.* Au printemps 1147, les croisés allemands se réunirent dans la ville de Ratisbonne. L'armée était formée de 70,000 cavaliers portant la cuirasse, sans compter la cavalerie légère, les fantassins, les femmes et la foule qui suivait sans ordre. Elle passa par la Hongrie, mais arrivée en Thrace, elle eut beaucoup à se plaindre des Grecs, l'empereur Manuel ayant répandu le bruit que les guerriers de l'Occident voulaient s'emparer de Constantinople. Manuel eut recours à la ruse pour les détruire, il ne lour fournissait pas de vivres et faisait égorger ceux qui s'écartaient de l'armée. Enfin il les fit transporter en Asie-Mineure, après avoir reçu l'assurance que tous les pays qui avaient autrefois fait partie de l'empire romain d'Orient, lui seraient restitués.

Conrad prit par l'émirat d'Iconium, en voulant, par la destruction de cette principauté, se faire la route libre et sûre pour marcher vers la Syrio. Les croisés, en partant de Nicée, n'avaient emporté des vivres que pour huit jours, les Grecs qui leur servaient de guides leur ayant assuré que cet espaco de temps suffisait pour arriver à Iconium. Après une semaine de marche, les provisions étaient épuisées; hommes et animaux succombèrent dans ces lieux déserts, dépourvus de tout chemin. Les guides grecs disparurent, les pèlerins s'égarèrent dans les défilés du Taurus et y tombèrent sous l'épée des Turcs. Des 70,000 cavaliers, 6,000 à peine échappèrent au glaive et aux javelots des

Turcs. L'empereur Conrad, blessé et malade, revint presque seul à Constantinople.

5. *Départ de l'armée française.* Les pèlerins français, au nombre de 100,000, partirent de Metz, traversèrent l'Allemagne et marchèrent vers Constantinople, où ils devaient se réunir aux autres légions de la croix. Arrivé à Nicée, Louis admit dans son armée les débris des légions germaniques, et, ne voulant point s'aventurer dans l'intérieur de l'Asie-Mineure, il s'avança le long de la mer par Smyrne et Ephèse. A peine eut-il franchi le Méandre que son avant-garde fut attaquée et détruite par les Turcs. La faim et la peste portèrent le découragement dans les rangs de l'armée principale et les malheureux croisés ne purent plus résister aux attaques incessantes de l'ennemi. L'élite de l'armée avait péri, quand le roi arriva en Pamphylie. A Attalie, on jugea qu'il n'était pas possible d'aller plus loin. Louis s'embarqua avec la reine Eléonore, les principaux seigneurs et les débris de sa chevalerie sur une flotte grecque pour se rendre à Antioche, tandis que les fantassins devaient se rendre par terre à Tarse et de là à Antioche, pour rejoindre leur roi. Mais ces pauvres croisés moururent de maladies ou de faim, ou périrent misérablement par le glaive des Turcs.

Louis, arrivé à Antioche, ne songea plus aux combats ; il avait à cœur d'accomplir son vœu de pèlerin. Il pressa sa marche vers la Palestine et fut reçu dans la ville sainte au milieu du plus vif enthousiasme. Vers le même temps, l'empereur Conrad, suivi de quelques barons, arriva à Jérusalem, et les deux monarques, réunis sur le tombeau du Christ, purent pleurer sur les malheurs de leur expédition. Baudouin III, roi de Jérusalem, impatient d'agrandir son royaume, proposa alors aux croisés d'attaquer Damas, une des villes saintes de l'islamisme et la perle de l'Orient. L'attaque de la place ne réussit pas, et les deux rois, honteux de cet échec, retournèrent en Europe.

Cette deuxième guerre sainte, qui du reste n'offre ni les grands caractères ni les grandes passions de la première croisade, laissa la Palestine plus faible et l'islamisme plus fort. On reprocha à saint Bernard, qui avait annoncé la réussite de l'entreprise, d'avoir envoyé 200,000 hommes périr en Orient, comme s'il manquait de tombeaux en Europe. Le saint publia alors son apologie, dans laquelle il prouva que les causes de l'insuccès étaient l'inexpérience des généraux, la nature différente du pays, le manque de discipline et surtout la colère de Dieu, qui avait rejeté des instruments indignes d'exécuter ses décrets.

§ 4. Troisième croisade (1189—1193).

1. *Prise de Jérusalem.* Après le départ de l'empereur et du roi de France, le royaume de Jérusalem tomba dans une profonde anarchie, qui fut encore augmentée par la minorité et l'incapacité de ses rois. Au milieu de ces circonstances, Nurredin, fils de Zenki, conquit Damas et envoya une armée au secours du khalif d'Egypte attaqué par Amauri, roi de Jérusalem.

Chirkouh, général de Nurredin, était accompagné de son neveu Saladin, homme d'un génie supérieur, qui parvint à être nommé vizir par le khalif du Caire. Après la mort de celui-ci, Saladin s'empara du trône d'Egypte et, à la mort du fils de Nurredin (1174), il étendit aussi sa domination sur Alep, Damas, Edesse, Nisibé et Baalbeck. Une grande puissance musulmane s'était donc formée et embrassait les pays situés entre l'Euphrate et le Nil; elle isolait la principauté d'Antioche et enveloppait le royaume de Jérusalem d'un cercle de fer.

Les chrétiens eux-mêmes fournirent à Saladin le prétexte de rompre la paix. Déjà plusieurs fois le comte de Sidon avait attaqué les caravanes qui se rendaient à La Mecque, et violé, en pleine paix, le territoire musulman. Un jour l'intrépide chevalier tomba sur un convoi nombreux et il ressentit une joie extrême en découvrant parmi les prisonniers la vieille mère de Saladin lui-même. Le prince musulman demanda la restitution des prisonniers et, ne pouvant l'obtenir, il fit proclamer la guerre sainte.

A la tête d'une armée de 100,000 hommes, tant Arabes que Turcs, Egyptiens et Kurdes, il passa le Jourdain et écrasa les chrétiens à la journée de Tibériade (4 juillet 1187). Le roi Gui de Lusignan fut fait prisonnier; Tibériade, Sidon, Nazareth, Hébron, Béthléem, Lydda, Jaffa, Beryte, Saint-Jean-d'Acre, se rendirent à discrétion. Saladin, enorgueilli par ses victoires, vint mettre le siége devant Jérusalem (10 sept. 1187) qu'il força bientôt à capituler (80 oct. 1187). Le vainqueur y fit son entrée solennelle au milieu des acclamations des musulmans ; les collines de Sion retentirent de nouveau du cri d'*Allah*, les temples saints furent convertis en mosquées et les chrétiens furent astreints à payer des impôts élevés.

2. *Prédication d'une nouvelle croisade.* La perte de la cité sainte jeta la consternation dans tout l'Occident. Urbain III, en apprenant cette nouvelle, en mourut de douleur. Le nom de Jérusalem vola de bouche en bouche, mêlé aux cris de désespoir. Les églises et les maisons retentissaient des lamentations de Jérémie sur la ruine des nations réduites en servitude. Les mal-

heurs de Jérusalem furent regardés comme une punition du ciel. Clément III envoya des légats dans toute la chrétienté et ordonna des prières pour la paix de l'Occident et la délivrance de la Terre-Sainte. Guillaume, archevêque de Tyr, venu d'Orient pour solliciter le secours des princes, reçut du Souverain-Pontife la mission de prêcher la guerre sainte. Il provoqua le plus grand enthousiasme en Italie, en France et en Allemagne, et le cri de guerre : *La croix! la croix!* retentit dans tous les pays de l'Occident. Les trois plus puissants monarques de l'Europe prirent la croix : Frédéric-Barberousse, empereur d'Allemagne, Philippe-Auguste, roi de France et Richard Cœur-de-Lion, roi d'Angleterre. L'argent manquait. Les princes et les évêques, d'accord avec le pape, décidèrent alors que tous ceux qui ne prendraient point la croix, paieraient la dixième partie de leurs revenus et de la valeur de leurs meubles. Cet impôt prit le nom de *dîme saladine*, et le refus d'acquitter cette dette sacrée était puni de l'excommunication.

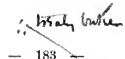
3. *Départ de Frédéric Barberousse.* Barberousse prit les mesures les plus sages. Il donna l'ordre de n'admettre dans l'armée des croisés que des hommes dressés au métier des armes et possédant les moyens de pourvoir à leur entretien durant deux campagnes. Il envoya des ambassadeurs au roi de Hongrie, à l'empereur de Constantinople et au sultan d'Iconium, pour obtenir le libre passage et des vivres. Il partit de Ratisbonne avec 90,000 hommes (23 avril 1189). Leur discipline, leur contenance et leur courage commandaient le respect, même aux Sarrazins.

Dans sa marche à travers la Hongrie, Frédéric rencontra partout des populations hospitalières. A Belgrade il passa ses guerriers en revue, puis il entra sur le territoire de l'empereur de Constantinople, Isaac-l'Ange, qui n'était pas sans appréhension à l'approche des croisés et qui craignait que Barberousse ne vînt le détrôner, parce qu'il avait fait alliance avec Saladin. Les moulins avaient été détruits, les défilés par lesquels on devait passer étaient tous encombrés de quartiers de rochers et gardés par des bandes de voleurs; les pèlerins étaient maltraités et pillés par les habitants. Toutes ces tracasseries finirent par exciter la colère de Frédéric, qui n'hésita plus à se venger; il prit d'assaut Philippopolis, Andrinople, Gallipoli et toutes les places de la rive droite de la Propontide et de l'Hellespont; il se disposait déjà à investir Constantinople. Isaac eut alors peur; il s'humilia devant les croisés et reconnut le besoin de mettre la mer entre lui et cette formidable armée. 1,500 navires transportèrent les pèlerins sur la côte d'Asie.

En Asie-Mineure, les guerriers de la croix poussèrent sur de grandes difficultés. Le sultan d'Iconium envoya des ambassadeurs chargés de faire aux croisés des promesses fallacieuses et mensongères, afin de les endormir dans une sécurité trompeuse. Un guide musulman les conduisit dans des lieux déserts et sans eau où ils eurent à subir tous les tourments de la faim et de la soif. Ils se voyaient en outre continuellement harcelés par les Turcs. Barberousse attaqua alors les ennemis, les défit et prit d'assaut la ville d'Iconium. Après un court séjour, l'armée se dirigea vers la Cilicie et atteignit, au mois de juin 1190, les bords du Calicadnus. L'empereur Frédéric, soit qu'il voulût se baigner, soit qu'il voulût seulement traverser la rivière, entra dans l'eau et un instant après il en fut retiré sans vie. Cette mort imprévue porta le trouble et la désolation dans l'armée. Le fils de l'empereur, Frédéric, duc de Souabe, prit alors le commandement, mais ses gens affamés se débandèrent. Les uns furent enlevés par des maladies pestilentielles, les autres tombèrent entre les mains des musulmans; dans tout le pays, dit un auteur arabe, il n'y avait pas une famille qui n'eût trois ou quatre Allemands pour esclaves. Sur 100,000 croisés partis d'Europe, à peine 5,000 arrivèrent en Palestine avec Frédéric de Souabe, qui mourut lui-même au siége de Ptolémaïs ou Saint-Jean-d'Acre, après avoir fondé l'ordre teutonique. Quelques pèlerins seulement eurent le bonheur de revoir leurs foyers.

4. *Départ de Philippe-Auguste et de Richard Cœur-de-Lion.* Richard s'était entendu pour partir avec Philippe-Auguste. Le roi de France, après avoir reçu à Saint-Denis l'oriflamme, le bourdon et la cape de pèlerin, s'embarqua à Gênes tandis que Richard partit de Marseille; ils se réunirent à Messine. Des querelles qui éclatèrent entre les deux nations et qui avaient pour cause la jalousie, devaient compromettre d'avance le succès de l'entreprise.

Philippe débarqua heureusement à Ptolémaïs, assiégé par Gui de Lusignan et les débris de l'armée allemande, mais par une délicatesse chevaleresque, il refusa de rien faire avant l'arrivée de Richard, afin que ce prince pût avoir sa part de gloire. Le roi d'Angleterre s'était arrêté, chemin faisant, pour conquérir l'île de Chypre qui appartenait, il est vrai, à un prince chrétien, Isaac Comnène, mais ce prince avait eu l'audace de fermer ses ports aux croisés et de faire alliance avec Saladin. Richard s'empara d'Isaac, confia le gouvernement de l'île à deux chevaliers et fit voile pour Ptolémaïs où il arriva au mois de juin 1191. Malheureusement la discorde se remit entre les deux monarques



et ce fut cette mésintelligence qui empêcha les croisés de pousser avec vigueur les travaux du siége. La ville résistait depuis plus de deux ans ; neuf batailles avaient été livrées devant ses murs. Ptolémaïs capitula au mois de juillet 1191. Philippe et Richard se partagèrent les vivres, les munitions et les richesses de la ville, au grand mécontentement de la multitude des croisés qui avaient souffert et combattu sous les murs de Ptolémaïs pendant deux hivers. Léopold, duc d'Autriche, qui avait fait des prodiges de valeur, avait planté sa bannière sur une tour de la ville, mais Richard la fit enlever et jeter dans le fossé. Les Allemands, irrités de ce procédé, voulurent prendre les armes pour venger cet outrage; Léopold parvint à calmer ses compatriotes. La fortune devait lui offrir plus tard une occasion de satisfaire son ressentiment.

5. *Retour de Philippe-Auguste.* Philippe, homme circonspect et rusé, conçut le projet de retourner en Europe pour attaquer, pendant l'absence de Richard, les possessions anglaises en France. Il prétexta donc une maladie et sur la déclaration de ses médecins que l'air de France pouvait seul lui rendre la santé, il quitta la Palestine, en y laissant, sous le commandement de Richard, 10,000 fantassins et 500 chevaliers, ainsi que l'argent nécessaire à leur entretien pendant trois ans. Il donna au roi d'Angleterre l'assurance formelle qu'il n'inquiéterait pas ses Etats pendant son séjour dans la Terre-Sainte.

Richard continua la lutte contre Saladin. Il se distingua tellement par sa bravoure que le nom du monarque anglais resta pendant des siècles la terreur de l'Orient. Quand, sur les chemins, l'ombre d'un buisson ou d'un arbre effrayait la monture du cavalier sarrazin, „as-tu vu l'ombre de Richard ?“ disait le musulman à son coursier. Malgré les merveilleux exploits que le roi d'Angleterre accomplissait dans les batailles, les embarras des croisés s'aggravaient de jour en jour et Richard, averti des complots tramés en Angleterre par son frère Jean-sans-Terre, prit le parti de quitter la Palestine. Il entama des négociations avec Saladin et conclut avec lui un armistice de trois ans, trois mois, trois semaines et trois jours, pendant lequel les chrétiens resteraient en possession de la plage étroite qui s'étend de Tyr à Joppé ; Ascalon, Gaza, Daroun devaient être démolies et le libre accès au Saint-Sépulcre était accordé aux pèlerins chrétiens.

6. *Captivité de Richard Cœur-de-Lion.* Avant de quitter la Terre-Sainte, Richard alla visiter le Saint-Sépulcre. Dès qu'il vit de loin les tours de Jérusalem, il se couvrit les yeux de sa cotte d'armes, en s'écriant : „Seigneur Dieu, que je ne voie pas ta cité

sainte, puisqu'il ne m'est pas donné de la délivrer des infidèles.“ En s'embarquant à Ptolémaïs, il ne put retenir les larmes et, lorsqu'il fut sorti du port, il tourna les yeux vers le rivage qu'il venait de quitter: „O Terre-Sainte! s'écria-t-il, je recommande ton peuple à Dieu; fasse le ciel que je puisse encore venir te visiter et te secourir.“

Les ennuis de la captivité attendaient en Europe le principal héros de cette croisade. En venant de Palestino, Richard fit naufrage sur les côtes d'Italie, et, n'osant pas traverser la France, il prit la route de l'Allemagne, caché sous l'habit d'un simple pèlerin. Léopold, duc d'Autriche, qui n'avait point oublié les outrages reçus au siége de Ptolémaïs, le fit arrêter et enfermer dans une tour. L'Angleterre ignorait le destin de son roi. Un gentilhomme troubadour, Blondel, se mit à parcourir l'Allemagne, portant l'habit et la lyre du ménestrel, pour découvrir les traces de son maître. Un jour, dit-on, il arriva au pied d'une tour où gémissait un illustre captif. Quel ne fut pas son étonnement lorsquo tout à coup il entendit chanter le premier couplet d'une chanson qu'il avait composée autrefois avec Richard. Blondel chanta le second couplet et le prisonnier reconnut son ancien ami. Le duc d'Autriche ayant appris que le lieu de captivité de son prisonnier était découvert, le livra à l'empereur Henri VI, qui ne le mit en liberté qu'après en avoir tiré l'énorme rançon de 150,000 marcs d'argent.

Saladin mourut cinq mois après le départ de Richard. Pressentant sa fin prochaine, il remit en liberté tous ses esclaves chrétiens et ordonna à un de ses émirs de porter son drap mortuaire dans les rues de Damas et de répéter à haute voix: „Voilà ce que Saladin, vainqueur de l'Orient, emporte de ses conquêtes!“ Sa mort jeta le trouble dans l'empire qu'il avait fondé.



Telle fut l'issue de cette troisième croisade, dans laquelle l'Allemagne perdit un de ses plus grands empereurs et la plus belle de ses armées, la France et l'Angleterre la fleur de leur noblesse. Le seul résultat de cette entreprise fut la prise de Ptolémaïs et la fondation du royaume de Chypre dont les nombreux ports offraient un asile aux navires qui se rendaient de l'Occident en Asie et qui revenaient de la Syrie en Europe.

§ 5. Quatrième croisade (1202—1204).

1. *Prédication d'une nouvelle croisade.* A la mort de Saladin, le boulevard de l'islamisme s'était écroulé et le pape Célestin III, pour réchauffer l'onthousiasme belliqueux des chrétiens, s'adressa, dans un bref éloquent, à tous les fidèles do l'Occident, leur

annonçant la mort de Saladin et les conjurant de prendre la croix et les armes. Mais la déplorable issue des deux dernières croisades avait refroidi l'ardeur pieuse des peuples, et l'Occident semblait peu disposé à secourir la Terre-Sainte. Seul l'empereur Henri VI, se rappelant l'exemple de son illustre père Frédéric, se décida à prendre la croix et prêcha lui-même la croisade à la diète générale de Worms. Son éloquence échauffa tellement les esprits que le peuple et les grands ne purent s'empêcher de reconnaître le doigt de Dieu. Deux armées de croisés, commandées, l'une par les ducs de Saxe et de Brabant, l'autre par Conrad, archevêque de Mayence et Valeran, comte de Limbourg, s'embarquèrent pour l'Orient et s'emparèrent de Sidon, de Tyrus et de Beryte pendant que le chef de l'empire achevait la conquête du royaume de Naples et de Sicile et formait une nouvelle armée de croisés, avec laquelle il avait l'intention de voler au secours des chrétiens de l'Orient. Au milieu de ces préparatifs de guerre, l'empereur fut subitement enlevé par la mort et ce coup inattendu, changeant la face des affaires, termina brusquement la sainte expédition. Les princes et les seigneurs allemands, qui étaient partis pour l'Asie, ne songèrent plus qu'à retourner en Europe.

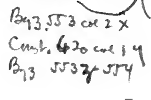
2. *Innocent III* (1198—1216). L'Europe, découragée par tant de malheurs ne songeait plus à la délivrance de Jérusalem et était plongée dans une certaine indifférence. Un seul homme se sentait touché des plaintes venant de la Terre-Sainte, et conservait l'espoir de sauver le peuple chrétien d'Orient. Cet homme, c'était Innocent III. Ce grand pontife comprenait dans toute son étendue la haute mission que lui donnait sa dignité de vicaire de Jésus-Christ sur la terre, et il considérait tous les peuples chrétiens comme ne formant qu'une seule famille dont il était le chef. Aussi intervenait-il partout où les intérêts tant spirituels que temporels de la société réclamaient sa sollicitude. La délivrance de la Terre-Sainte était l'objet de ses plus vives préoccupations. Dans une lettre adressée aux évêques, au clergé, aux seigneurs et aux peuples de France, d'Angleterre, de Hongrie et de Sicile, Innocent III annonça les volontés, les menaces et les promesses du Dieu des chrétiens, mais ses exhortations restèrent sans effet, quoiqu'il donnât lui-même l'exemple, en faisant fondre, pour les besoins de la guerre sainte, sa vaisselle d'or et d'argent et en ne se faisant plus servir que dans de la vaisselle d'argile et de bois.

3. *Foulques, curé de Neuilly-sur-Marne.* A cette époque, Foulques, curé de Neuilly, savait par son éloquence enthousiasmer la multitude et sa réputation avait pénétré dans la chaumière

du pauvre ainsi que dans les palais des princes. Innocent III le désigna pour prêcher la croisade. Il se rendit à un tournoi qu'on célébrait en Champagne et fit entendre les gémissements de Sion au milieu des amusements profanes des chevaliers. Ceux-ci oublièrent les joûtes et les coups de lance pour prendre la croix. Les rois et les peuples se tinrent à l'écart, la chevalerie seule s'engagea dans cette entreprise. A la tête des princes se trouvaient Thibaut, comte de Champagne, Louis, comte de Chartres et de Blois, Hugues, comte de Saint-Paul, Baudouin, comte de Flandre et Geoffroy de Villehardouin, maréchal de Champagne, qui nous a laissé une relation de cette croisade dans le langage naïf de cette époque. Dans une réunion tenue à Soissons, les principaux chefs de la croisade décidèrent qu'on se rendrait par mer en Orient et qu'on s'emparerait de l'Egypte, qui était considérée à juste titre comme la clef de la Palestine. Une ambassade de six chevaliers, parmi lesquels était Villehardouin, se rendit à Venise et conclut une convention avec les Vénitiens qui s'engagèrent à transporter les pèlerins en Egypte moyennant 85,000 marcs d'argent (4,250,000 francs).

4. *Conquête de Zara.* Au printemps de l'année 1202, tous ceux qui avaient pris la croix traversèrent les Alpes et se rendirent à Venise. Peu de jours après leur arrivée, il fallut payer à la république les 85,000 marcs d'argent, mais comme les chevaliers ne disposaient pas d'aussi grosses sommes, Dandalo, doge de Venise, leur proposa de leur en faire l'abandon, s'ils voulaient aider la république à reprendre Zara, qui s'était soustraite à son obéissance pour se donner au roi de Hongrie. Malgré les remontrances du pape qui regardait cette expédition comme une entreprise sacrilége, les pèlerins acceptèrent cette proposition et Dandalo, qui portait allègrement le poids de ses 90 ans, se fit attacher la croix sur son bonnet ducal. La ville de Zara ne pouvait résister longtemps aux efforts réunis des croisés et des Vénitiens. Elle fut prise d'assaut après un siége de deux semaines et les soldats de la croix résolurent d'y attendre le printemps pour se rendre en Egypte.

5. *Départ des croisés pour Constantinople.* Pendant le séjour des croisés à Zara, une révolution de palais eut lieu à Constantinople. Isaac-l'Ange fut détroné par Alexis III, son frère, qui lui fit crever les yeux et le jeta dans une prison avec son fils, nommé également Alexis. Celui-ci, étant parvenu à s'évader, vint implorer à Zara le généreux appui des chevaliers qui, fidèles à la devise de défendre l'innocence, de redresser les torts et de soutenir les opprimés, l'écoutèrent favorablement. Le prince fugitif acheta le



secours des Vénitiens en leur assurant le monopole du commerce dans toute l'étendue do l'empire grec, et il promit aux croisés de payer 200,000 marcs d'argent pour les frais de la guerre, d'entretenir pendant un an l'armée et la flotte des pèlerins, de fournir un corps de 10,000 hommes pour faire la conquête de l'Egypto et de réunir l'Eglise grecque à l'Eglise de Rome. Il fut décidó dans le conseil qu'on accepterait les magnifiques propositions d'Alexis et que les soldats de la croix s'embarqueraient pour Constantinople dans les premiers jours du printemps 1203.

La veille de Saint-Jean (1203), l'armée des croisés, an nombre de 30,000 hommes, jeta l'ancre en vue de Constantinople. Le lâche usurpateur prit la fuite avec ses trésors; Isaac fut tiré do sa prison et placé en triomphe sur le trône des Césars aveo son fils Alexis. Isaac ratifia le traité que son fils avait fait aveo les croisés. Mais lorsque le moment fut arrivé de s'exécuter, les deux empereurs se virent dans l'impossibilité de payer anx croisés les sommes qn'ils leur avaient promises et d'obtenir la soumission de l'Eglise grecque à l'Eglise de Rome. Le peuple, écrasé par des impôts exorbitants et irrité de voir les Eglises dépouillées de leurs richessses et do leurs vases sacrés, se souleva et se précipita en foule vers le palais. Alexis fut étranglé, Isaac mourut de frayeur et de désespoir et le gouvernement passa à un jeune prince de la famille impériale des Ducas, portant le nom d'Alexis Mursufle, qui chassa les croisés de la ville, on fit fermer les portes et prit les mesures les plus efficaces pour défendre la capitale contre les attaques des Latins.

6. *Empire latin.* Les chefs des croisés décidèrent alors de venger la mort du jeune Alexis et de lui substituer un empereur latin. Constantinoplo fut prise d'assaut le 12 avril 1204; Mursufle réussit, il est vrai, à se sauver, mais pris ensuite par les Latins, il fut précipité du haut d'uno colonne. Toute la ville fut mise à sac. Le butin, qui devait être mis en commun, s'éleva à 500,000 marcs d'argent (24,000,000 de francs). Un chevalier reçut une part égale à celle de deux hommes à cheval, et un homme d'armes à cheval autant que deux fantassins. Baudouin de Flandre, le défenseur des faibles et des pauvres, fut proclamé empereur. On partagea ensuite l'empire. Baudouin eut l'Epire, la Thrace et une partie de la Grèce aveo la suprématie sur l'ensemble. Les Vénitiens, uniquement préoccupés do leurs intérêts do commerce, prirent ce qui leur convenait le mieux : un quartier de Constantinople avec les côtes du Bosphore et de la Propontide, la plupart des îles de l'Archipel, Candie, les îles Ioniennes et le Péloponèse. Ils s'intitulèrent seigneurs d'un quart et demi de l'empiro grec.

Le marquis de Montferrat fut élu roi de Macédoine, Villehardouin maréchal de Romanie, le comte de Blois eut les provinces d'Asie. La plupart de ces fiefs devaient encore être conquis et les guerres partielles que nécessitaient ces conqnêtes provoqnèrent une grande exaspération entre les Grecs et les envahisseurs. Au XVe siècle, à l'arrivée des Turcs, il subsistait encore dans certaines portions de la Grèce des traces de ces principautés féodales établies par les croisés de l'Occident.

L'empire latin n'avait pas de consistance ; l'autorité de l'empereur n'était guère respectée par les vassaux de la couronne. Des membres de la famille Comnèno fondèrent des principautés en Asie-Mineure, à Nicée et à Trébizonde. Les souverains de Nicée, appuyés par les Génois, s'emparèrent de Constantinople et l'empire latin s'écroula en 1261.

§ 6. Cinquième croisade (1212—1229).

1. *Croisade d'enfants.* Innocent III, qui avait fait jusqne-là de vains efforts pour la délivrance des saints lieux, était inconsolable de l'issue de la dernière croisade. L'enthousiasme pour les guerres saintes s'affaiblissait chaque jour dans l'esprit des penples et les misères toujours croissantes des colonies chrétiennes ne trouvaient plus que des âmes indifférentes. Innocent, qui ne renonçait point à la réalisation de ses desseins, continnait à entretenir le zèle pour les croisades. Il se forma alors cette singulière opinion que la déplorable issue de ces saintes entreprises provenait des vices et des débordements des croisés et qu'un pèlerinage d'enfants innocents serait couronné d'un plein succès. De faux prophètes surgirent qui parcoururent les villes et les villages, prêchant la croix et prédisant avec assurance la réussite de ces entreprises. Quelques-uns même allaient jusqu'à annoncer à ces petits malheureux que la mer tarirait à leur approche et quo les jeunes pèlerins ne rencontreraient aucun obstacle.

On vit alors ce qu'on n'avait point encore vu en ces temps si féconds en événements extraordinaires. Des milliers d'enfants, tant en France qu'en Allemagne, s'attroupèrent et parcoururent les villes et les campagnes, en répétant ces paroles : „Seigneur, rendez-nous votre sainte croix." Quand on leur demandait où ils allaient et ce qu'ils voulaient faire, ils répondaient : „Nous allons à Jérusalem délivrer le sépulcre du Sauveur." Malheureusement la plupart des fidèles, loin de s'opposer à ces excentricités, ne voyaient là qu'une inspiration du ciel, et croyaient que Jésus-Christ, pour confondre l'orgueil des puissants et des sages de la terre, avait remis sa cause entre les mains de la simple et timide enfance.

En France, des enfants de toutes les classes de la société, à peu près au nombre de 30,000, se rendirent, drapeaux déployés, à Marseille dans l'intention de s'y embarquer pour la Terre-Sainte. Deux infâmes marchands d'esclaves s'offrirent à les transporter gratuitement en Syrie. Les jeunes pèlerins, flattés de cette offre généreuse, montèrent sans arrière-pensée sur sept grands navires. Deux de ces navires firent naufrage au milieu de la Méditerranée, les cinq autres abordèrent en Egypte où les infâmes vendirent comme esclaves les petits malheureux qu'ils avaient si honteusement trompés.

Sur les bords du Rhin, une armée de 20,000 enfants se mit en marche pour franchir les Alpes et se rendre à Venise, croyant que des marchands de cette république seraient assez généreux pour les transporter gratuitement en Palestine. La plupart do ces malheureux succombèrent aux fatigues du voyage et aux privations de toute nature. Quelques-uns eurent le bonheur de revenir dans leurs foyers ; ils avouèrent qu'ils ne savaient pas pourquoi ils étaient partis.

2. *Croisade d'André II, roi de Hongrie.* Innocent III, toujours fidèle à son idée de prêcher une nouvelle croisade, résolut, pour réchauffer l'enthousiasme des fidèles, d'assembler à Rome un concile général. „La nécessité de secourir la Terre-Sainte, disait-il dans ses lettres de convocation, et l'espérance de vaincre les Sarrazins sont plus grandes que jamais." Le concile se réunit dans l'église de Latran. Il s'occupa des moyens de secourir les chrétiens d'Orient et il décida que les ecclésiastiques payeraient, pour les dépenses de la croisade, le vingtième de leurs revenus, le pape et les cardinaux le dixième. Une paix de cinq ans fut proclamée entre tous les princes chrétiens, et l'excommunication prononcée contre quiconque troublerait la marche des pèlerins. Des légats et des évêques parcoururent toute l'Europe, défendant les bals, les tournois, les jeux publics, et exhortant, dans les cours et les places publiques, les fidèles à prendre la croix. L'ancienne ferveur semblait se réveiller. Les croisés s'apprêtèrent à suivre Innocent qui avait promis de se mettre à la têto de la croisade ; mais voilà que, au milieu des préparatifs, il mourut subitement (16 juillet 1216) et avec lui s'évanouit tout espoir d'uno nouvelle expédition. La première pensée d'Honorius III, qui lui succéda, fut pour la délivrance de la Terre-Sainte. „Que la mort d'Innocent, écrivit-il aux chrétiens de la Palestine, n'abatte point votre courage ; je montrerai le même zèle que lui pour délivrer la Terre-Sainte, et je ferai tous mes efforts pour vous secourir." Dans une lettre adressée à l'univers catholique,

il exhorta les évêques et les princes à poursuivre les préparatifs de la croisade.

Parmi les princes qui prirent la croix, on remarquait notamment André II de Hongrie. Il avait juré à son père d'accomplir le vœu que ce roi avait fait à son lit de mort, et accompagné du duc de Bavière, du duc d'Autriche et de plusieurs seigneurs allemands, il partit pour l'Orient à la tête d'une nombreuse armée. Il s'embarqua à Spalatro, l'ancienne Salone où l'attendaient des vaisseaux de Venise, de Zara et d'Ancône. En Chypre il fut rejoint par une foule de croisés embarqués à Brindes, à Gênes et à Marseille. Lusignan, roi de Chypre, et ses barons s'unirent à eux et ils passèrent à Saint-Jean-d'Acre. Depuis le temps de Saladin, les croisés n'avaient point eu d'armée aussi nombreuse dans la Syrie.

Les chrétiens de la Palestine se réjouirent et les musulmans s'effrayèrent. Malheureusement le manque de vivres et l'excès de la misère portèrent les pèlerins à la licence et au brigandage. Pour faire cesser ce désordre, les rois de Jérusalem, de Chypre et de Hongrie se hâtèrent de conduire leurs soldats dans les plaines de Jéricho et sur les rives do Génézareth, où ils firent de nombreux prisonniers et un butin immense. L'armée chrétienne, revenue à Saint-Jean-d'Acre, attendait le signal de nouveaux combats. Elle attaqua une forteresse que Saladin avait fait bâtir sur le mont Thabor ; elle fut repoussée et cette retraite jeta le trouble et le découragement parmi les pèlerins. Sur ces entrefaites, le roi de Chypre tomba malade et mourut au moment où il se préparait à retourner dans son royaume. André, roi de Hongrie, reçut de son pays des nouvelles inquiétantes et hâta son retour, sans avoir tiré de son voyage d'autres avantages qu'une grande provision de reliques, recueillies dans les lieux saints qu'il avait visités (1218).

3. *Les croisés de la Frise et des bords du Rhin.* Vers cette époque, on vit arriver à Ptolémaïs un grand nombre de croisés partis des ports de la Hollande, de la France et de l'Italie. Les croisés de la Frise, ceux de Cologne et des bords du Rhin s'étaient arrêtés sur les côtes du Portugal, où ils avaient remporté plusieurs victoires sur les Maures d'Espagne. L'arrivée de ces guerriers ranima le courage des pèlerins restés en Palestine, sous les ordres de Léopold, duc d'Autriche. Les chefs des croisés, fiers d'un si puissant renfort, résolurent de recommencer les hostilités et de porter la guerre sur les bords du Nil, pour passer de l'Egypte en Palestine. L'armée chrétienne, commandée par le roi de Jérusalem, le duc d'Autriche et Guillaume, comte de Hollande,

débarqua, au commencement du printemps de 1218, en vue de Damiette. Cette ville, entourée d'un double rempart du côté du fleuve, renfermait une nombreuse garnison, des vivres et des munitions de guerre pour un long siége.

Une tour bâtie au milieu du Nil fermait l'entrée du fleuve. Cette forteresse fut prise par les chrétiens après des efforts inouïs et le sultan de l'Egypte, Malek-Kamel, voyant chaque jour débarquer de nouveaux croisés, envoya des ambassadeurs au camp des pèlerins pour leur demander la paix. Il proposa de restituer aux chrétiens le royaume de Jérusalem, ne voulant se réserver que quelques places en échange desquelles il offrait de payer un tribut. Le roi de Jérusalem, les barons français, anglais et allemands trouvaient ces conditions acceptables, mais le cardinal Pelage, qui jouissait d'une pleine autorité sur les croisés, s'opposa formellement à leur acceptation et engagea les croisés à poursuivre le siége de Damiette. Cette ville fut prise au mois de novembre 1219. Mais quel affreux spectacle s'offrit alors aux yeux des vainqueurs! Les places publiques, les maisons, les mosquées étaient remplies de cadavres. De 70,000 habitants que la ville comptait à l'arrivée des croisés, il n'en restait que 3,000 qui n'avaient plus qu'un souffle de vie, et se traînaient comme de pâles ombres dans cet immense sépulcre.

Sur la proposition de Pélage, légat du pape, l'armée chrétienne marcha sur le Caire. L'Egypte était dans la consternation et le sultan de ce pays renouvela les propositions de paix qu'il avait faites plusieurs fois. Il proposa aux croisés, s'ils abandonnaient Damiette, de leur rendre Jérusalem et toutes les villes de la Palestine conquises par Saladin ; il offrit même de payer 300,000 pièces d'or pour relever les fortifications de la ville sainte. Le roi de Jérusalem et les barons accueillirent ces propositions avec joie et ils n'hésitèrent pas un moment à les accepter. Mais malheureusement le cardinal Pélage, à qui personne ne pouvait résister, persistait à croire que le moment était venu de détruire l'islamisme.

L'armée des croisés était arrivée près de Mansourah, où campaient les Sarrasins. Ceux-ci, voyant arriver tous les jours de nouvelles troupes, des vivres et des armes, reprenaient courage et réussirent à interrompre toute communication entre Damiette et les pèlerins. Le sultan fit lever toutes les écluses du Nil et les croisés, souffrant de la famine et poursuivis par le débordement des eaux et la multitude de leurs ennemis, durent se résigner à conclure avec les musulmans une paix de huit ans et à rendre Damiette au sultan du Caire. Les croisés quittèrent donc l'Egypte

après y avoir enduré de cruelles souffrances et sans avoir obtenu le moindre résultat. L'espoir des chrétiens d'Orient reposait alors uniquement sur la croisade de l'empereur Frédéric II.

4. *Croisade de Frédéric II.* A son avénement (1215) et plus tard à son couronnement (1220), Frédéric II avait pris l'engagement formel d'entreprendre une croisade, mais les affaires de l'empire et les complications de l'Italie l'avaient forcé de demander à plusieurs reprises un délai au Souverain-Pontife. L'empereur hésitait de partir pour l'Orient, mais le Souverain-Pontife ne négligeait aucun moyen de presser son départ. Pour intéresser Frédéric au projet de la croisade, Honorius III eut la pensée de lui offrir un royaume en Orient, en lui faisant épouser (1225) Yolande, fille de Jean de Brienne, roi de Jérusalom. Frédéric renouvela le serment qu'il avait fait do conduire une armée au-delà des mers, on ajoutant qu'il encourrait l'excommunication s'il ne le faisait dans un délai de deux ans. Les légats du pape et les envoyés de l'empereur parcoururent tous les Etats de l'Europe pour réclamer des secours, pendant que Frédéric faisait équiper des vaisseaux en Sicile. Il déploya tant d'activité et montra tant d'ardeur qu'on le regardait comme l'âme de la sainte entreprise. Les chrétiens de la Palestine attendaient l'empereur comme autrefois les Juifs avaient attendu le Messie, sauveur du monde.

Sur ces entrefaites, Honorius III mourut avant l'expiration du délai accordé à l'empereur. Il eut pour successeur Grégoire IX (1227—1241), homme âgé (85 ans) il est vrai, mais plein d'énergie et de vigueur ; ce fut en invoquant le nom de Jésus-Christ qu'il exhorta l'empereur à accomplir sa promesse. Les pèlerins venus de toutes les régions de l'Europe s'étaient assemblés à Brindes, et Frédéric, voyant l'impatience du monde chrétien de voir partir les croisés, n'osa plus différer et donna le signal du départ. Mais trois jours après que la flotte fut sortie du port de Brindes, Frédéric, renonçant à son entreprise lointaine, débarqua dans le port d'Otrante, simulant une maladie dont il se disait atteint. Le pontife, ne voyant dans cette maladie qu'une feinte, perdit patience et excommunia l'empereur, le dénonçant à tous les fidèles comme un prince parjure et impie. L'empereur répondit à Grégoire avec beaucoup de véhémence dans une apologie adressée à tous les princes chrétiens, et, pour se venger de l'excommunication lancée contre lui, il attira dans son parti la noblesse romaine qui prit les armes et força le pape à s'enfuir de Rome. Pendant cette lutte et ces récriminations, la Palestine criait au secours, mais la chrétienté, plongée dans la consternation et la douleur, semblait avoir oublié Jérusalem.

Heureusement pour les colonies chrétiennes, abandonnées à elles-mêmes et livrées à toutes sortes de misères, la discorde s'était mise entre le sultan de Damas et celui du Caire. Ce dernier envoya des ambassadeurs à Frédéric et sollicita son alliance et son appui. Il invita l'empereur à se rendre en Orient et promit de lui livrer Jérusalem. Les conventions arrêtées, Frédéric s'apprêta sérieusement, cette fois, à partir pour la Palestine dans l'intention de se réconcilier avec l'opinion publique de l'Europe et de désarmer son beau-père, Jean de Brienne, qui se disposait à recouvrer le titre de roi de Jérusalem. Ce fut en présence du peuple de Sicile qu'il parut sur un trône élevé, dans toute la majesté impériale, revêtu de la croix des pèlerins et qu'il annonça son départ pour la Syrie, sans invoquer ni l'autorité du Saint-Siége, ni le nom de Jésus-Christ.

Une croisade conduite par un excommunié était aux yeux de Grégoire IX un grand scandale et le pontife lança contre Frédéric de nouvelles malédictions. Les chrétiens d'Orient accueillirent l'empereur avec un morne silence ; la défiance et la tristesse étaient peintes sur tous les visages ; il avait beau proclamer qu'il venait délivrer le tombeau de Jésus-Christ, le peuple ne sortait pas de son abattement. Frédéric rappela alors au sultan d'Egypte, Malek-Kamel, leurs conventions et comme tous les deux avaient grandement besoin de la paix, ils se mirent à négocier. Ils conclurent une trève pour dix ans aux conditions suivantes : remise de Jérusalem, de Béthléem et de Nazareth à Frédéric, avec tout le territoire entre Saint-Jean-d'Acre, Tyr et Sidon, c'est-à-dire à peu près tout le royaume de Jérusalem. D'après les conditions du traité, les musulmans devaient conserver leurs mosquées et le libre exercice de leur culte, tandis que Frédéric s'engageait à détourner les Francs de tout acte hostile contre les Egyptiens. Le patriarche de Jérusalem mit l'interdit sur les saints lieux recouvrés et refusa même aux pèlerins la permission de visiter le tombeau du Sauveur.

Frédéric fit son entrée à Jérusalem accompagné seulement des barons allemands et des chevaliers de l'ordre teutonique. L'église du Saint-Sépulcre, dans laquelle il voulait être couronné, était tendue de deuil et on avait voilé les images des saints et des apôtres. L'empereur prit lui-même la couronne et, la plaçant sur sa tête, il se proclama roi de Jérusalem. Il n'y eut pas de cérémonie religieuse.

Frédéric ne resta que deux jours dans la ville sainte et ne s'occupa nullement d'en relever les fortifications. Abandonné par les chrétiens de l'Orient et ne respirant que la colère et la ven-

geance, il regagna l'Italie (1229), décidé à pousser avec vigueur la lutte contre l'Eglise. Mais l'empereur finit par revenir à de meilleurs sentiments ; il implora la clémence du Souverain-Pontife, qui lui accorda le pardon et le reconnut roi de Jérusalem.

§ 7. Sixième croisade (1248).

1. *Thibaut de Champagne et Richard de Cornouailles.* Jérusalem avait été rendue aux chrétiens, mais comme elle restait sans fortifications, les habitants de la Terre-Sainte vivaient dans de perpétuelles alarmes. Le Souverain-Pontife fit prêcher la croisade dans tous les pays de l'Europe ; mais le nom de Jérusalem, autrefois si puissant sur les esprits, était devenu impuissant à exciter l'enthousiasme des peuples. Quelques grands vassaux du royaume de France, Thibaut, comte de Champagne et roi de Navarre, le duc de Bretagne, Pierre Mauclerc et une foule de barons et de seigneurs prirent cependant la croix et firent le serment d'aller combattre les infidèles en Asie. Vers la même époque, l'empire de Constantinople était réduit à sa capitale et implorait le secours de l'Occident.

Les croisés hésitaient entre Jérusalem et Constantinople. Un nouveau démêlé qui avait éclaté entre Grégoire IX et Frédéric II augmenta encore les incertitudes et les hésitations. Enfin Thibaut et ses compagnons s'embarquèrent pour la Palestine, mais n'agissant pas d'après un plan arrêté d'un commun accord, ils firent une incursion dans les terres des infidèles et subirent une sanglante défaite près d'Ascalon. Jérusalem fut reprise par le sultan de l'Egypte. Richard de Cornouailles réussit, il est vrai, à engager le sultan à lui rendre la ville sainte (1240), mais persuadé qu'il lui serait impossible de réconcilier les partis et de rétablir l'ordre, il quitta la Terre-Sainte au mois de mai 1241 et retourna en Angleterre.

2. *Invasion des Turcs Cowaresmiens.* Un ennemi inattendu et redoutable menaçait à la fois l'Asie musulmane et l'Europe chrétienne. Des mêmes contrées d'où était partie, au IV[e] siècle, cette invasion hunnique qui jeta l'Europe barbare sur l'Europe romaine, on vit sortir tout à coup, au XIII[e] siècle, une armée d'envahisseurs semblable à celle des Huns. Témoutschin, chef d'une tribu mongole, rallia sous ses drapeaux les chefs de plusieurs autres tribus, et prenant le titre de Tchinguiz-Khan, c'est-à-dire chef des puissants, il soumit à son sceptre la Haute-Asie depuis les confins de la Chine jusqu'aux monts Ourals, renversa l'empire des Turcs Cowaresmiens et étendit sa domination jusqu'à la mer Caspienne.

Les Cowaresmiens qui avaient échappé au glaive des Mongols se rejetèrent sur l'Asie antérieure et sur la Syrie et s'y livrèrent aux atrocités les plus abominables. Ils prirent d'assaut la ville de Jérusalem, pillèrent les églises, détruisirent le Saint-Sépulcre et égorgèrent tous les habitants avec des raffinements de cruauté tels que Jérusalem n'en avait jamais vus. En Syrie, tous les hommes en état de combattre prirent les armes ; les chrétiens s'unirent aux soldats des sultans d'Emèse et de Damas pour conjurer le danger commun. La bataille décisive fut livrée près de Gaza. L'action fut chaude et sanglante. De 16,000 combattants chrétiens, 62 seulement échappèrent au désastre.

3. *Expédition de Saint-Louis.* A la nouvelle des cruautés commises par les hordes farouches des Cowaresmiens, Innocent IV fit prêcher la croisade dans toutes les contrées de l'Europe, mais la voix des orateurs sacrés se perdait dans le bruit des factions et le tumulte des armes. Henri III, roi d'Angleterre, refusa de prendre la croix et défendit de prêcher la croisade dans son royaume. L'Allemagne était bouleversée par la lutte entre le Saint-Siége et l'empereur, et l'Italie n'était pas moins agitée que l'Allemagne par l'animosité des Guelfes et des Gibelins. La France était le seul royaume de l'Europe où les prédications de la guerre sainte pouvaient se faire avec succès, où le roi, plein de piété, était encore accessible à l'idée d'une nouvelle croisade. Saint-Louis était tombé gravement malade, on le croyait même mort, quand, ouvrant tout à coup les yeux, il demanda la croix et fit vœu d'aller délivrer Jérusalem.

Malgré les prières de toute sa cour, même celles de la pieuse Blanche de Castille, sa mère, il s'embarqua, après quatre ans de préparatifs, à Aigues-Mortes avec une puissante et chevaleresque armée de 50,000 hommes. Les comtes d'Artois, de Poitou et d'Anjou, ses frères, et Marguerite de Provence, sa femme, l'accompagnèrent dans cette expédition. Parmi les seigneurs se trouvait Jean, sire de Joinville, sénéchal de Champagne, qui a tracé le récit de cette entreprise.

Le voyage fut heureux. On passa l'hiver dans l'île de Chypre. Ce séjour prolongé devint funeste à l'armée des croisés ; les délices du climat, une longue oisiveté, les plaisirs et le vin énervèrent les guerriers et relâchèrent la discipline des pèlerins. Louis avait conçu l'idée remarquable d'attaquer l'Egypte, qui, une fois soumise, devait rendre plus facile l'occupation de la Palestine. Au printemps (1249) la flotte mit à la voile et fut bientôt en vue de Damiette. Toutes les forces du sultan étaient rangées en bataille sur le rivage. Saint-Louis, le premier, se jeta à la mer

au cri de „Montjoie, Saint-Denis !“ et porta l'effroi dans les rangs de l'ennemi. Après un rude combat, les croisés se rendirent maîtres de la ville, dans laquelle le roi fit son entrée tête nue et pieds nus.

L'Egypte était dans la consternation et une prompte attaque aurait porté la terreur et la désolation dans les rangs des musulmans. Malheureusement des lenteurs perdirent tout. L'armée chrétienne, subissant l'influence du climat, se livra aux plus honteuses débauches et les chevaliers de la croix oublièrent, dans cette funeste oisiveté, leurs vertus belliqueuses et l'objet de la guerre sainte. L'autorité du roi fut méconnue et ses frères mêmes ne lui obéissaient plus. Quand on sortit de l'inaction, l'armée n'était déjà plus en état de vaincre. Enfin 60,000 chrétiens s'avancèrent sur le Caire, appuyés par la flotte qui, chargée d'approvisionnements, remontait le Nil. Le sultan fit des propositions de paix, offrant même de restituer le royaume de Jérusalem avec tous les prisonniers, mais il ne fut point écouté. Les croisés arrivèrent jusqu'à Mansourah ; ils se distinguèrent par leur bravoure et de brillants faits d'armes, mais il leur fut impossible d'aller plus loin ; la famine, les débordements du Nil et la peste faisaient de terribles ravages dans l'armée des croisés. Saint-Louis, brave et intrépide jusqu'à la témérité, ne vit d'autre moyen de salut que de regagner Damiette avec les débris de son armée. Les malades furent embarqués sur le Nil. Les musulmans infligèrent aux croisés des pertes énormes ; 30,000 périrent et ceux qui survécurent aux maladies, furent faits prisonniers avec le roi lui-même. Saint-Louis supporta la captivité avec la plus grande résignation et montrait une telle fermeté d'âme, que ses ennemis mêmes étaient saisis d'admiration et d'étonnement. Ils exigèrent pour sa rançon la restitution de Damiette et 400,000 livres d'or. Ce traité, imposé par Ned-Gemeddin, fut signé par un autre souverain.

Vers cette époque, les mameluks, qui formaient depuis Saladin la garde du sultan du Caire, s'emparèrent du gouvernement de l'Egypte en égorgeant le sultan Ned-Gemeddin et en proclamant leur commandant souverain de l'Egypte. Ce fut alors que commença la domination des mameluks, qui s'est maintenue en Egypte jusqu'à la campagne du général Bonaparte. Le nouveau sultan ratifia le traité conclu avec Saint-Louis et ne mit point d'obstacle à ce que le roi de France partît avec les tristes débris de son armée. Il voulut cependant fouler le sol de la Terre-Sainte et resta quatre ans en Syrie, où il releva les fortifications de Césarée, de Joppé et de Sidon. La mort de sa mère Blanche,

qui avait été chargée de la régence pendant son absence, l'engagea à retourner en France en 1254.

§ 7. Septième croisade (1270).

Après le départ de Louis IX, la situation des colonies chrétiennes ne fit qu'empirer. Il n'y avait plus de roi ni de royaume de Jérusalem ; chaque cité avait son seigneur et son gouvernement ; des discordes éclatèrent entre les hospitaliers et les templiers, entre les Génois et les Vénitiens et elles furent poussées quelque fois au point de provoquer une effusion de sang. Au milieu de cette perturbation profonde, la Palestine se vit menacée par l'Egypte. Le gouvernement monstrueux des mameluks, né pendant la captivité de Saint-Louis, s'était affermi par les violences et les usurpations et avait abouti au despotisme militaire. Bibars, esclave acheté sur les bords de l'Oxus, chef intrépide, entreprenant et audacieux, dirigea toutes les forces de l'Egypte contre les chrétiens de la Palestine. A la tête de ses mameluks, il parcourait le pays et massacrait tous les habitants qu'il rencontrait, disant qu'il voulait dépeupler les villes des chrétiens et peupler leurs sépulcres. Nazareth, Césarée, Jaffa, Antioche, qui avaient été conquis au prix de tant de sang et de tant de misères par les compagnons de Godefroid de Bouillon, toutes ces villes furent prises, livrées aux flammes et détruites de fond en comble. Dans les mosquées des musulmans, on prêchait la guerre sainte contre les chrétiens.

Ces terribles nouvelles arrivèrent en Europe en même temps que l'empire latin jetait un cri de détresse et faisait un suprême appel à l'Occident. La croisade fut prêchée dans plusieurs royaumes de l'Europe, mais personne ne prit la croix, l'enthousiasme religieux ayant fait place à l'indifférence. Saint-Louis seul, qui portait toujours la croix de pèlerin sur ses vêtements, exprima l'intention de tenter une nouvelle expédition. Il réunit (23 mars 1268) le grand parlement dans une salle du Louvre ; il y parut accompagné du légat du pape, et portant à la main la couronne d'épines de Jésus-Christ, il fit connaître son dessein de secourir la Terre-Sainte. Louis reçut la croix des mains du légat ; son exemple fut suivi par trois de ses fils, un grand nombre de prélats, de comtes et de barons. Le départ de la croisade fut fixé à l'année 1270.

Au mois de mars 1270, Louis se rendit à l'abbaye de Saint-Denis et reçut l'oriflamme. La flotte qui portait le roi et son armée, mit à la voile le 11 juillet et se dirigea vers les rives de l'Afrique. Le prince de Tunis avait, à différentes reprises, envoyé des

ambassadeurs en France et se montrait disposé à embrasser la religion chrétienne. Louis se flattait de convertir par les armes cette vaste contrée. La politique du duc d'Anjou, son frère, n'était pas étrangère à la détermination du roi ; comme souverain de la Sicile, Charles d'Anjou avait un intérêt tout particulier à voir disparaître le repaire de pirates au nord de l'Afrique.

Louis débarqua à la vue de Tunis, et bientôt la bannière des lis flotta sur la citadelle et sur la ville de Carthage. Le souverain de Tunis, loin de se convertir, rassembla ses forces et fit annoncer aux chrétiens qu'il viendrait recevoir le baptême sur le champ de bataille. Mais de plus grands périls que ceux de la guerre menaçaient les soldats de la croix.

Cette contrée de l'Afrique, autrefois si fertile et si agréable, n'était plus qu'une solitude aride et brûlante. Dès les premiers jours de leur arrivée, les croisés manquèrent d'eau et ils n'avaient pour nourriture que des viandes salées. La dyssenterie et la peste exercèrent leurs ravages parmi les chrétiens qui, renfermés dans leur camp, étaient contraints de se tenir constamment sur la défensive. Les victimes étaient si nombreuses qu'on jetait les cadavres pêle-mêle dans les fossés. Le roi cherchait à ranimer le courage des chefs et des soldats par ses paroles et par l'exemple de sa résignation ; mais atteint lui-même par le fléau, il fit placer une croix devant lui et, les mains jointes, il implora celui qui avait souffert pour le genre humain. Il mourut le 26 août 1270.

En 1297, Boniface VIII conféra canoniquement le titre de saint au prince à qui déjà tous l'avaient décerné : „Réjouis-toi, maison de France, s'écria Boniface VIII, d'avoir donné au monde un si grand prince ! Peuple de France, réjouis-toi d'avoir eu un si bon roi !"

La mort imprévue de Louis fit échouer l'entreprise. Charles d'Anjou, arrivé de Sicile le jour même de la mort du roi, prit le commandement des croisés et poursuivit la guerre avec succès. Le roi de Tunis entama alors des négociations et proposa la paix qui fut acceptée. Le traité stipulait que les frais de la guerre seraient remboursés aux Français par 200,000 onces d'or, que les prisonniers seraient rendus de part et d'autre et que 40,000 écus d'or seraient payés annuellement au roi de Sicile. L'expédition de Saint-Louis, qui n'était en réalité qu'une longue suite de funérailles et de malheurs sans gloire, termine le grand drame des croisades. „Le pieux génie, comme s'exprime un auteur moderne, ou plutôt l'ange des croisades se couvrit d'un crêpe funèbre et remonta au ciel avec le saint roi."

Tripoli tomba au pouvoir des mameluks en 1288 et Saint-Jean-

d'Acre, le dernier rempart des croisades, fut prise en 1291. Quelques mois après, Tyr, Sidon et Beyrouth, qui restaient encore aux chrétiens, subirent le même sort. Le musulman demeura seul à louer en paix Allah sur cette terre qui, pendant deux siècles, avait de nouveau retenti des louanges du Christ.

§ 8. Résultats des croisades.

La période des croisades forme l'âge héroïque des peuples chrétiens au moyen-âge. Malgré tant de sacrifices et tant de sang versé, le but principal, c'est-à-dire la délivrance du Saint-Sépulcre et la fondation d'un royaume chrétien, n'a pas été atteint, mais ces expéditions ont eu des résultats immenses et ont contribué puissamment au développement et à la transformation des institutions sociales et politiques de l'Occident.

1. Les croisades ont opposé une grande barrière à la barbarie des Sarrazins, qui auraient fini par subjuguer, les uns après les autres, tous les peuples de l'Occident, si la république chrétienne n'eût eu recours à tous les moyens d'action pour attaquer un aussi formidable ennemi.

2. L'autorité des Souverains-Pontifes formait le lien et le centre politique des peuples au moyen-âge. Les chefs de l'Eglise n'ont pas produit ces grands mouvements; ils les ont dirigés et si, d'un côté, ces guerres religieuses ont favorisé le développement de l'autorité pontificale, il n'en est pas moins vrai, d'un autre côté, que ces expéditions ont fait naître des incidents qui furent plutôt une difficulté et un écueil pour la puissance des papes qu'un moyen d'agrandissement. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à la fin des croisades l'influence pontificale ne fut plus aussi forte et aussi universelle qu'elle l'avait été à l'origine des guerres saintes.

3. Les croisades n'ont pas augmenté l'influence et les richesses du clergé. Lors de la première guerre sainte, il est vrai, le clergé avait acquis à vil prix d'immenses propriétés et avait reçu grand nombre de fondations, mais, à partir de la deuxième croisade, on fit peser d'onéreuses contributions sur le clergé, sans égard aucun pour ses vives réclamations. L'opinion s'établit peu à peu que l'Eglise devait supporter les frais des guerres entreprises pour la gloire de Jésus-Christ et pour la délivrance des saints lieux. Les impôts prélevés sur le clergé étaient perçus avec tant de rigueur que les églises furent souvent dépouillées de leurs ornements et de leurs vases sacrés.

4. Tous les peuples chrétiens de l'Europe marchaient sous le drapeau de la croix et dans leur périlleux voyage à travers de

lointaines contrées et au milieu des peuples d'une autre religion, les croisés se considéraient comme frères en Jésus-Christ. Ce rapprochement, cette fraternité fut un coup donné à l'isolement et aux divisions des peuples, favorisa l'épanouissement et l'expansion des idées et prépara la généralisation des connaissances et l'échange des produits. Ce fut, en un mot, un grand pas vers l'unité de la vie des nations de l'Europe.

5. Les croisades mirent un terme au fléau des guerres privées et c'était là un grand avantage pour l'humanité, à une époque où le droit du glaive poussait les barons à guerroyer les uns contre les autres et où il n'y avait pas un coin de terre qui ne fût inondé de sang. La trève de Dieu qui était proclamée donna du moins quelque répit aux peuples et favorisa la modification des institutions politiques et sociales.

6. Le départ d'un grand nombre de seigneurs pour la Terre-Sainte affaiblit la noblesse féodale et prépara l'etablissement de monarchies régulières.

7. Les croisades favorisèrent l'é tablissement des constitutions communales libres. Les villes d'Italie, Venise, Gênes, Pise et Amalfi, par leurs relations commerciales avec l'Orient, s'élevèrent bientôt à un haut degré de prospérité et communiquèrent les sentiments d'indépendance qui les animaient aux nombreuses villes du Rhin et du Danube. Les richesses que les habitants de ces villes avaient amassées leur servirent à acheter des privilèges, à augmenter leurs moyens de défense et à maintenir par les armes leur indépendance politique. La première franchise que les bourgeois obtinrent fut le droit de prendre part à l'exercice de la justice dans les tribunaux composés de douze ou treize échevins, qui étaient choisis parmi la classe bourgeoise et qui avaient la juridiction civile, la haute juridiction restant encore réservée au seigneur. Bientôt la classe des bourgeois fut admise à prendre part à l'administration de la ville et des biens communaux et put tenir des assemblées pour délibérer librement sur les affaires de la commune. Toutes ces libertés furent plus tard inscrites dans des chartes, dans lesquelles les droits et les devoirs des bourgeois et des seigneurs se trouvaient clairement définis.

8. L'avantage de ces expéditions se faisait encore plus sentir dans certaines classes de la société. Le paysan respirait, tandis que bataillait en Terre-Sainte le baron qui prétendait avoir des droits sur ses biens et sur sa vie.

Le serf qui prenait la croix était placé sous la protection de l'Eglise et devenait personnellement libre. Les grands propriétaires se virent forcés, par suite de la diminution du nombre de

leurs serfs, d'abandonner la culture de leurs terres à des paysans libres et de les traiter avec douceur. Le développement des villes contribua beaucoup à améliorer la situation des serfs, les bourgeois accordant le droit d'asile aux serfs fugitifs.

9. L'invention des *armoiries* remonte à l'époque des croisades. Dans la confusion que produisaient ces immenses rassemblements d'hommes de tous les pays, des signes de reconnaissance devenaient nécessaires. On inventa donc les armoiries, emblèmes divers dont les guerriers de distinction ornaient leur bouclier ou leur bannière. Les *noms de famille* commencèrent aussi vers ce temps à s'introduire. Pour distinguer les familles, on joignit aux noms de baptême un nom de terre qui devint héréditaire et resta commun à tous les membres d'une même maison.

10. Ces grandes expéditions qui relièrent l'Europe à l'Asie, rouvrirent aussi les routes de commerce fermées depuis l'invasion. Le luxe qui se montra en Europe à la suite du contact avec les orientaux, quelques branches d'industrie qui étaient portées à une plus haute perfection en Asie, donnèrent une nouvelle impulsion à l'activité industrielle. Les vers à soie furent importés de Constantinople en Italie, en Sicile et en France; l'indigo, le safran et la canne à sucre que les croisés trouvaient aux environs de Tripoli, furent transplantés en Europe et eurent une action très-favorable sur l'industrie. L'architecture navale se perfectionna pendant les croisades. On donna une plus grande dimension aux vaisseaux afin de pouvoir transporter la multitude des pèlerins. Les dangers inhérents à des courses lointaines firent donner une construction plus solide aux navires destinés pour l'Orient. L'art de dresser plusieurs mâts dans un même vaisseau, celui de multiplier les voiles et de les disposer de manière à marcher contre le vent, furent le résultat de l'émulation qui animait alors les navigateurs.

11. Le mouvement des guerres saintes fut comme le réveil de l'esprit humain. Un monde nouveau avec ses mœurs et ses aspirations s'ouvrit aux nations de l'Occident. La géographie, les sciences naturelles, la physique et la poésie trouvèrent dans ces expéditions héroïques un aliment inépuisable.

12. Les croisades exercèrent la plus grande influence sur le développement de la *chevalerie*. Le germe de cette institution se trouve dans les usages mêmes de la Germanie, dans cette cérémonie où le jeune homme recevait publiquement, dans l'assemblée du peuple, l'épée et la framée et devenait par ces insignes guerrier et citoyen. Depuis lors, l'épée avait toujours été le symbole d'une sorte d'investiture. Charlemagne, ceignant solennellement

l'épée à son fils Charles-le-Chauve, prononça ces mots : „Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.“ Après la migration des peuples, il était d'usage que les riches propriétaires, c'est-à-dire les grands vassaux fissent le service militaire à cheval ; ce qui leur donnait une position plus élevée et plus honorable dans l'armée. Ces nobles se séparèrent insensiblement des autres guerriers pour former une caste particulière, l'ordre équestre ou la chevalerie qui reçut, à l'époque des croisades, une organisation définitive.

Le jeune noble qui aspirait à la dignité de chevalier était enlevé de bonne heure aux mains des femmes pour recevoir une éducation mâle et robuste, au milieu des jeux militaires, dans le manoir paternel. A l'âge de sept ans, il passait comme page au service d'un baron renommé par l'ancienneté de sa race ou par ses exploits glorieux. Il accompagnait son seigneur et la châtelaine dans leurs visites et leurs promenades, les servait à table et nettoyait les armes. A 15 ans, il recevait solennellement l'épée et le baudrier et devenait écuyer (*armiger*, *damoiseau*). Il accompagnait son seigneur à la guerre, l'aidait à se couvrir de son armure, le relevait quand il était tombé et l'emportait quand il était blessé. Parfois il prenait lui-même part au combat et pouvait ainsi mériter l'honneur d'être armé chevalier sur le champ de bataille. Parvenu à l'âge de 21 ans, le jeune aspirant se préparait à recevoir l'ordre de chevalier par des jeûnes, des prières et des exercices de pénitence et revêtait l'habit blanc comme symbole de la pureté de sa vie. A l'instant solennel, le jeune récipiendaire, accompagné de chevaliers et d'écuyers, une épée bénite suspendue à son cou par une écharpe, allait s'agenouiller devant le seigneur et sollicitait l'honneur d'être armé chevalier. Alors les chevaliers, ou même les dames, lui mettaient les éperons, le haubert ou la cotte de mailles, la cuirasse, les brassards et les gantelets, et enfin l'épée. Le seigneur, se levant ensuite de son siége, lui donnait trois coups du plat de son épée nue sur l'épaule ou sur la nuque, en disant : „Au nom de Dieu, de saint Michel et de saint Georges, je te fais chevalier; sois preux, courageux, loyal.“ On lui amenait son cheval, sur lequel il s'élançait sans se servir de l'étrier et il caracolait en brandissant ses armes au milieu des applaudissements de la foule assemblée sur la place du château.

Lors de leur réception dans l'ordre, les chevaliers promettaient de défendre la religion et ses ministres, de combattre pour la foi et de mourir plutôt que de la trahir, de fuir le péché, de soutenir valeureusement les droits du faible, de la veuve et de l'orphelin,

d'aimer son seigneur, d'humilier l'orgueil et de venger la vertu outragée. Pour se préparer à la guerre quand les combats avaient momentanément cessé, les chevaliers s'exerçaient à des jeux militaires, dont les plus solennels étaient les tournois. Au XIᵉ siècle, Godefroid II, seigneur de Preuilly, établit certaines lois pour régler ces exercices militaires et ce règlement fut ensuite adopté en Angleterre, en Allemagne et en Italie. Les grandes solennités de l'Eglise, les couronnements des rois, les baptêmes ou les mariages des princes, étaient autant d'occasions pour annoncer des tournois. Des hérauts allaient de châtean en château portant des lettres et des cartels aux preux les plus en renom, et invitant sur ce passage tous les braves qu'ils rencontraient. On accourait en foule, comme jadis aux fêtes olympiques de la Grèce, à ces jeux guerriers où tout chevalier ou écuyer se disposait à faire ses preuves.

Celui qui voulait entrer en lice devait se présenter devant les hérauts et prouver la légitimité de sa naissance, la pureté de ses mœurs et l'origine de sa noblesse. Les chevaliers s'avançaient couverts de pied en cap d'armures éclatantes et montés sur des coursiers fougueux, admirablement ornés. Des hérauts d'armes rappelaient à tous et à chacun les lois de la bonne chevalerie, qui consistaient à ne point frapper de la pointe, mais du tranchant de l'épée. Les chevaliers luttaient deux à deux ou par groupes. Celui qui enlevait son adversaire de la selle ou le jetait par terre était proclamé vainqueur et recevait, au milieu des applaudissements des spectateurs, de la main d'une dame, une chaîne d'or, ou une épée ou des éperons.

Les tournois et les joûtes dégénérèrent bientôt et il n'arriva que trop souvent que les rivalités nationales, la jalousie, l'ambition et la haine les convertissaient en véritables batailles. En 1403, quarante-deux chevaliers et autant d'écuyers périrent dans un tournoi donné à Neuss. L'Eglise s'opposa alors formellement à ces exercices et elle alla même jusqu'à refuser la sépulture chrétienne à ceux qui périssaient dans les tournois.

La chevalerie se montra dans toute sa splendeur dans les ordres militaires, qui ne sont en réalité que la fusion de la chevalerie avec la vie monastique. Les trois principaux de ces ordres furent : l'ordre des Hospitaliers ou de Saint-Jean, l'ordre des Templiers et l'ordre Teutonique.

a) *L'ordre des Hospitaliers ou de Saint-Jean.* Dès 1048, alors que les khalifs fatimites étaient encore maîtres de la Syrie, quelques riches marchands d'Amalfi avaient construit à Jérusalem, en face du Saint-Sépulcre, un hospice pour les pèlerins, appelé

hôpital de Saint-Jean, parce que les moines qui le desservaient avaient choisi pour patron saint Jean-Baptiste. Raymond du Puy, deuxième supérieur, rédigea de nouveaux statuts, qui obtinrent la sanction de Calixte II (1120) et il transforma l'hôpital en ordre militaire. Les frères portaient un manteau noir avec une croix blanche à huit nœuds sur la poitrine, prononçaient les trois vœux de religion, l'obéissance, la chasteté, la pauvreté, et s'engageaient en outre à recevoir les pèlerins, à pourvoir à leurs besoins et à les soigner pendant leur maladie. Ils étaient divisés en trois classes : les chevaliers, les frères laïques ou les servants d'armes et les frères ecclésiastiques pour les secours spirituels.

Le chef de l'institution portait le titre de grand-maître. Cet ordre, qui se répandit bientôt dans tous les pays de l'Europe, se divisait en huit langues qui se subdivisaient en grands prieurés et en commanderies. Il y avait trois langues françaises, Provence, Auvergne, France, avec 240 commanderies; deux langues espagnoles, Aragon et Castille, puis Italie, Angleterre et Allemagne. Après la perte des colonies chrétiennes dans la Terre-Sainte, les chevaliers vinrent s'établir d'abord à Chypre et, en 1310, à Rhodes où ils restèrent au-delà de deux siècles sous le titre de *chevaliers de Rhodes*. Attaquée en 1522 par Soliman, la ville de Rhodes tomba au pouvoir des Turcs malgré l'héroïque défense du grand-maître, l'Ile-Adam. Charles-Quint céda alors à l'ordre l'île de Malte. Les chevaliers s'y établirent en 1530 et portèrent depuis cette époque le nom de *chevaliers de Malte*.

b) *L'ordre des Templiers*. A l'exemple des Hospitaliers, neuf chevaliers français formèrent en 1118 une association. Ils étaient si pauvres qu'un seul cheval leur servait à tous. Le roi de Jérusalem leur donna pour demeure une maison bâtie près du temple de Salomon. d'où ils prirent le nom de templiers. Aux trois vœux ordinaires de chasteté, d'obéissance et de pauvreté, ils ajoutèrent celui de combattre pour la sûreté des pèlerins, et portaient un manteau blanc avec la croix rouge. Saint Bernard leur donna une règle mystique et sévère, leur imposant l'exil perpétuel de la patrie et une guerre sans trève contre les infidèles, avec l'obligation d'accepter le combat, fussent-ils un contre trois, de ne jamais demander quartier, de ne céder pour leur rançon ni un pan de mur, ni un pouce de terre. Ils étaient divisés en trois classes : les *chevaliers*, qui devaient être d'origine noble, les frères ecclésiastiques et les servants d'armes. Cet ordre, à la tête duquel se trouvait un grand-maître, fut approuvé par Honorius II et s'étendit avec une telle rapidité que, dans l'espace d'un siècle, il compta en Europe et en Asie 20,000 chevaliers et 9000 prieurés

et commanderies. Ce fut précisément cette puissance croissante qui amena la chute de l'ordre.

Philippe IV, roi de France, voulant briser la puissance de l'ordre et s'emparer de ses immenses richesses, contraignit le Souverain-Pontife Clément V qui résidait à Avignon, de sévir contre les templiers. Sous le prétexto de vouloir se concerter avec lui sur les mesures à prendre pour une nouvelle croisade, il engagea le grand-maître, Jacques de Molay, à venir à Paris, et le fit jeter en prison avec tous les membres de l'ordre (13 oct. 1309). Les accusations les plus ridicules et les plus dégoutantes à la fois furent formulées contre les détenus, on les mit à la question pour leur extorquer des aveux et 54 d'entre eux, niant formollement toute espèce de culpabilité, furent livrés aux flammes.

L'enquête faite dans tons les pays de l'Europe, fit ressortir partout la parfaite innocence de l'ordre et malgré cela le pape dut céder à la pression du roi de France et supprimer l'ordre, au concile de Vienne en Dauphiné en 1312. Jacques de Molay, qui avait fléchi un moment sous les souffrances de la torture, rétracta courageusement les aveux quo les douleurs lui avaient arrachés et mourut héroïquement à Paris, le 18 mars 1314. Au milieu des flammes qui s'élevaient au-dessus de sa tête, il proclama hautement l'innocence de son ordro et somma l'injuste pape et l'injuste roi de comparaître, dans le délai d'un an, devant le tribunal de Dieu. Clément V tomba malade et mourut bientôt (20 avril 1314) et Philippe IV ne lui survécut que de quelques mois († 29 nov. 1314).

c) *L'ordre teutonique.* Un Allemand, Walpol, avait fondé, vers 1122, à Jérusalem un hospice, sous l'invocation de Sainte-Marie, pour les pèlerins de sa nation. D'autres Allemands consacrèrent leur argent et leurs œuvres à cette fondation et s'intitulèrent frères de Sainte-Marie. Lors de la prise de Jérusalem par Saladin (1187), ces frères se rendirent au camp des croisés à Saint-Jean-d'Acre, où Frédéric de Souabe, fils de Barberousse, les constitua en ordre militaire, qui fut approuvé par Clément III, sous le nom d'*ordre teutonique*, avec des privilèges semblables à ceux des deux autres ordres. Ses membres portaient le manteau blanc avec la croix noire et n'admettaient pour chevaliers que des gentilshommes allemands, les grades inférieurs restant accessibles aux simples citoyens de la Germanie. Aux trois vœux de chasteté, de pauvreté et d'obéissance, on ajouta le quatrième vœu de défendre la religion chrétienne contre les infidèles et de soigner les malades dans la Terre-Sainte. Les membres étaient divisés en trois classes : les chevaliers, les ecclésiastiques et les

servants d'armes. Le chef de l'ordre portait le titre de grand-maître (*Hochmeister*).

Après la conquête de la Terre-Sainte par les Turcs, le grand-maître établit sa résidence à Venise. L'ordre acquit de grandes richesses et arriva à l'apogée de sa puissance et de sa splendeur vers le commencement du XVe siècle, où ses ramifications s'étendaient depuis l'Oder jusqu'au golfe de Finlande. Vers 1226, les Polonais appelèrent les chevaliers allemands à leur secours contre les Prussiens qui furent forcés, après une guerre de 53 ans, de reconnaître la souveraineté de l'ordre et d'embrasser la religion chrétienne. En 1525, le grand-maître, Albert de Brandenbourg, embrassa la doctrine de Luther et convertit, malgré les protestations du pape et de l'ordre, le pays de Prnsse en duché séculier sous la suzeraineté de la Pologne.

§ 9 Lothaire de Saxe (1125—1137).

Lors de l'extinction de la dynastie de Franconie, les quatre penples principaux, les Bavarois, les Souabes, les Francs et les Saxons, anxquels se trouvaient sans doute mêlés les Frisons, les Lorrains et les Thuringiens, se réunirent dans la vaste plaine située entre Mayence et Worms pour élire un nouveau chef de l'empire. L'archevêque Adalbert de Mayence, qui présidait l'assemblée en qualité de chancelier d'Allemagne, fit la proposition de faire choisir par chaque peuple dix hommes de confiance qui seraient chargés de désigner les princes les plus dignes. Ces quarante électeurs proposèrent trois princes : Lothaire, dnc de Saxe, Léopold, margrave d'Autriche, et Frédéric, duc de Souabe qui, avec son frère Conrad, duc de Franconie, était l'héritier de l'empereur Henri V, leur oncle. Ces deux frères étaient comtes de Hohenstaufen, et leur famille portait aussi le nom de Weibling on Wibling, un de leurs châteaux, nom que les Italiens changèrent plus tard en Gibelin.

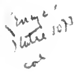
Léopold d'Autriche déclina l'offre qui lui était faite et cette renonciation spontanée augmenta les chances de succès de Frédéric de Souabe, neveu du dernier empereur de la maison de Franconie. Cependant Adalbert de Mayence, qui était le chef du parti pontifical, convaincu qu'un Hohenstaufen suivrait les principes de la maison salique et renouvellerait la lutte entre l'Eglise et l'Etat, engagea les princes à donner leur voix à Lothaire de Saxe, qui avait la réputation d'un prince pieux et d'un fils dévoué au Souverain-Pontife. Lothaire fut élu à la presque unanimité des voix. Le pape confirma l'élection du prince saxon qui, de son côté, promit de n'apporter, ni par sa présence ni par celle des

commissaires impériaux, aucun obstacle à la libre élection des prélats et consentit à ne plus donner désormais à l'élu l'investiture des fiefs qu'après le sacre Il alla même plus loin, en dispensant les prélats de l'empire de lui prêter l'hommage et en se contentant du serment de fidélité, tandis que les princes séculiers étaient astreints à lui prêter à la fois et l'hommage et le serment de fidélité. Par cette importante concession, il dégagea les princes de l'Eglise des liens qui les subordonnaient à l'empire. Aussi les défenseurs du pouvoir temporel ne manquèrent-ils pas de l'accuser de faiblesse et de lâcheté, reproche qui acquit une certaine vraisemblance, lorsque Lothaire consentit à tenir en fief du Saint-Siége les biens de la comtesse Mathilde.

Les principaux adversaires de Lothaire étaient les deux frères Hohenstaufen, Frédéric de Souabe et Conrad de Franconie, qui ne voulaient pas reconnaître le nouveau roi. Pour les affaiblir, Lothaire eut l'idée de les contraindre à lui rendre les biens de l'empire que l'empereur Henri V avait confisqués sur ses ennemis et légués à ses neveux comme biens allodiaux. Frédéric et Conrad refusèrent formellement la restitution de ces domaines. Lothaire se prépara alors à la guerre; il chercha et il obtint l'appui du duc Henri Welf de Bavière, en lui donnant en mariage sa fille unique Gertrude et en l'investissant du duché de Saxe. La maison de Welf devint ainsi rivale de celle de Hohenstaufen et cette rivalité fit naître les deux partis politiques des Guelfes et des Gibelins qui jouèrent un rôle si important pendant le moyen-âge.

Les Hohenstaufen se maintinrent cependant dans la possession des domaines de l'empire; Conrad prit même le titre de roi d'Italie et se fit couronner à Milan par l'archevêque de cette ville. Les deux frères ne firent leur soumission à Lothaire qu'au bout de neuf ans de guerre.

Lothaire fit deux expéditions en Italie. Dans la première, il ramena à Rome le pape légitime, Innocent II, qui lui donna la couronne impériale ainsi que l'investiture des biens de la comtesse Mathilde. Dans sa seconde expédition, il fit la guerre avec succès aux Normands de la Basse-Italie. Au moment où il se disposait à regagner ses Etats, il mourut subitement près de Trente. Vaillant et homme d'honneur, Lothaire aimait la justice, mais il n'avait pas la vigueur et l'énergie nécessaires en ces temps orageux.



II.

L'EMPIRE GERMANIQUE SOUS LES HOHENSTAUFEN.

(1138—1254).

§ 1. Conrad III (1138—1152).

A la mort de Lothaire, Henri de Bavière, son gendre, surnommé le „Superbe", aspirait à la couronne. Convaincu que son élection ne rencontrerait pas de difficultés, Henri s'était déjà emparé des insignes impériaux. Mais les princes de l'empire étaient d'avis qu'il ne fallait pas se donner un trop puissant maître et, presque subrepticement, ils firent nommer, dans une réunion convoquée à Coblence, en l'absence des députés bavarois et saxons, Conrad de Hohenstaufen, frère de Frédéric, duc de Souabe. Après son couronnement à Aix-la-Chapelle, le nouveau chef convoqua une diète à Bamberg, où tous les princes de l'empire lui firent hommage, à l'exception de Henri-le-Superbe, qui protesta contre l'élection du Hohenstaufen.

Conrad, jugeant à propos d'affaiblir la puissance de son adversaire, le somma de résigner, conformément à une ancienne coutume impériale, un de ses duchés. Loin de se soumettre à cette injonction, Henri prit les armes et menaça Augsbourg, où résidait alors Conrad. Celui-ci se rendit en toute hâte à Wurzbourg, fit mettre Henri au ban de l'empire et, sans consulter les princes, le déclara déchu de toutes ses dignités. Il assigna la Saxe à Albert-l'Ours, de la maison d'Anhalt, et la Bavière à Léopold d'Autriche, son frère utérin. Cette mesure provoqua une guerre à outrance entre la maison des Hohenstaufen et celle des Welfs.

Henri-le-Superbe se maintint par les armes dans la possession de ses duchés, mais il fut enlevé par la mort au milieu de ses victoires, à l'âge de 37 ans, laissant un fils, âgé alors de dix ans, qui plus tard se rendit célèbre sous le nom de Henri-le-Lion. La guerre fut poussée avec vigueur dans l'Allemagne méridionale, où le comte Welf, frère de Henri-le-Superbe, s'était constitué le défenseur des droits de son neveu. Une rencontre eut lieu près de Weinsberg en 1140. Les mots de ralliement étaient: „Ici Welfs! Ici Weiblings!" Welf fut vaincu; Conrad mit le siége devant Weinsberg et réduisit bientôt la ville à capituler. Irrité de la résistance que cette place lui avait faite, l'empereur avait résolu de lui infliger un châtiment exemplaire. Toutefois, par un sentiment chevaleresque, il accorda aux femmes la faculté de se

retirer de la villo avec les trésors qu'elles pourraient emporter. Mais quel ne fut pas son étonnoment en voyant le lendemain, à l'heure fixée, sortir de la ville les femmes, chargées chacune ou de son mari, ou de son père ou d'un frère. Ce spectacle excita la compassion de Conrad qui accorda généreusement pardon à tous les habitants de la cité.

Après ces succès, Conrad mit fin à la guerre en engageant Gertrude, veuve de Henri-le-Superbe, à épouser Henri, successeur de Léopold d'Autriche. Henri-le-Lion, qui renonça à toutes ses prétentions sur la Bavière, reçut l'investiture du duché de Saxe et, pour dédommager Albert-l'Ours, le Brandebourg fut élevé au rang de fief immédiat de la couronne. Ces complications en Allemagne avaient empêché Conrad de se rendre en Italie pour recevoir le diadème impérial. La prise d'Edesse et la voix puissante de saint Bernard le décidèrent à entreprendre une croisade. Bientôt après son retour il mourut à Bamberg (15 fév. 1152). Commo il n'avait pas d'enfants, il proposa pour successeur son neveu Frédéric, duc de Souabe, qui fut unanimement élu à la diète de Francfort.

§ 2. Frédéric I[er], Barberousse (1152—1190).

1. *Caractère de Frédéric.* Le règne de Frédéric I[er], auquel les Italiens ont donné le surnom de „Barberousse" à cause de la couleur de sa barbe, forme la période la plus brillante dans l'histoire de l'empire germanique. D'un bel extérieur, doué d'un esprit prompt et d'une grande force d'âme et de corps, Frédéric était l'un des caractères les plus fortement trempés du moyen-âge. Ses mœurs étaient simples et sa chasteté exemplaire. Il prenait sous sa protection spéciale les savants et les poètes, faisait lui-même des vers, savait le latin et possédait des connaissances variées en histoire. Il justifia pleinement l'attente des princes qu'il saurait rétablir l'ordre dans l'intérieur de l'empire et relever l'autorité et le prestige de la nation allemande vis-à-vis des autres peuples de l'Europe.

A peine Frédéric eut-il été couronné à Aix-la-Chapelle, qu'il se mit à parcourir l'Allemagne à la tête d'uno armée, réprimant les brigandages des seigneurs et imposant silence à tous ceux qui troublaient la paix publique. En prenant pour modèles Constantin et Justinien, il s'était fait une idée exagérée de la puissance impériale qui était, à ses yeux, la source, la plénitude et l'ensemble de tout droit et de tout devoir. Or, les bases constitutives de l'empire et les stipulations du concordat de Worms étaient en

opposition formelle avec de telles prétentions, et des conflits avec la noblesse féodale et l'Eglise devaient être inévitables.

Pendant la guerre des investitures et sous Conrad III, le pouvoir impérial avait décliné. Il eût été maintenant du devoir de Frédéric de consacrer les ressources immenses de son génie à relever le prestige de la couronne, à réprimer énergiquement les empiétements des princes sur le domaine impérial et à consolider l'unité de l'empire. Malheureusement il ne le fit pas. Ebloui par ses idées exagérées sur l'étendue du pouvoir impérial, il intervint, à l'exemple de Charlemagne, en Italie et y prodigua inutilement ses forces pour faire triompher un système abstrait et impossible.

2. *Etat politique de l'Italie.* L'aspect de l'Italie était entièrement changé. L'édit de Conrad II, par lequel il avait établi en 1037 l'hérédité de tous les fiefs des arrière-vassaux du roi, avait porté ses fruits. Ducs, margraves, comtes, évêques, abbés, avaient perdu leur suzeraineté et leur juridiction. Les villes de la Lombardie s'étaient affranchies de l'autorité des gouverneurs impériaux et avaient atteint, grâce aux croisades et au commerce avec l'Orient, un haut degré de prospérité et de puissance. Elles formaient de véritables républiques, faisant revivre dans leur sein les débris du régime municipal romain. Des consuls, dont le nombre variait — 12 à Milan, 6 à Gênes, 6 à Pise — et élus dans l'assemblée générale des citoyens libres, étaient investis du pouvoir exécutif et judiciaire. L'Italie, depuis les Alpes jusqu'à Bénévent, ne formait plus qu'un mélange de petits seigneurs indépendants et de villes républicaines qui s'étaient insensiblement soustraits à l'autorité des empereurs d'Allemagne ; mais Frédéric n'était pas disposé à renoncer si facilement à la belle Italie.

3. *Première expédition en Italie* (1154). Les plus puissantes parmi les villes de la Lombardie s'arrogeaient une espèce de suprématie sur d'autres cités plus faibles et leur faisaient sentir tout le poids de leur supériorité. C'est ainsi que les villes de Côme et de Lodi, maltraitées par les Milanais, s'adressèrent à l'empereur, implorant son secours contre la puissante ville de Milan. Charmé de voir s'offrir à lui une occasion de se poser en vengeur des faibles et de pouvoir affirmer son autorité, il envoya une lettre aux Milanais, par laquelle il enjoignait à ces fiers citoyens de respecter la liberté et l'indépendance de Côme et de Lodi et de s'abstenir de tout acte d'hostilité à l'égard des citoyens de ces deux villes. Furieux de cette immixtion étrangère, les Milanais déchirèrent la lettre impériale et la foulèrent aux pieds. Cet

outrage fait à l'honneur national de l'Allemagne criait vengeance et demandait réparation. Frédéric passa les Alpes. Il suspendit la juridiction des villes et des magistrats féodaux, rendant lui-même la justice et recevant l'appel de quiconque se croyait lésé. Dans une diète qu'il avait convoquée à Plaisance, il se fit prêter hommage et somma les républiques italiennes de renoncer aux droits régaliens qu'elles avaient usurpés. Bientôt l'horizon s'assombrit, les communes lombardes n'étant nullement disposées à faire le sacrifice de leurs franchises. Il prêta main-forte à Guillaume, marquis de Montferrat, son cousin, qui était en guerre avec Asti et Chieri. Ces deux villes furent détruites et Tortone éprouva le même sort, parce qu'elle refusait de rompre son traité d'alliance avec Milan qui était à la tête de l'indépendance de la Lombardie. Les Milanais fermèrent les portes de leur ville et en refusèrent l'entrée à l'empereur qui, ne disposant pas de troupes suffisantes pour réduire la puissante cité, ceignit la couronne de fer à Pavie et marcha sur Rome.

4. *Révolution à Rome.* Arnould de Brescia, disciple d'Abailard, se mit à battre en brèche la puissance ecclésiastique, disant qu'il était contraire au droit et à l'équité que le clergé possédât des biens et que les évêques jouissent de droits régaliens, tandis qu'ils devraient vivre, comme jadis les apôtres, de la dîme et des offrandes. Il demanda donc la suppression du Gouvernement des prêtres et le rétablissement de la république. En 1144, Innocent II fut chassé de Rome, un sénat de 56 membres fut institué, les quatre lettres sacramentelles S. P. Q. R. (*Senatus populusque romanus*) reparurent dans les actes publics, et l'on data „de la rénovation du sacré sénat." La république triompha momentanément, jusqu'à ce qu'Adrien IV eût donné l'exemple extraordinaire de lancer l'interdit contre la capitale du monde chrétien. Le peuple, effrayé par cette mesure rigoureuse, surtout à l'approche de la solennité de Pâques, chassa Arnould qui tomba au pouvoir de l'empereur. Celui-ci le remit au préfet de la ville et le malheureux disciple d'Abailard, accusé du double crime d'hérésie et de rébellion, fut condamné au supplice du feu.

Malgré cette terrible leçon, les Romains, invoquant leur glorieux passé, envoyèrent des ambassadeurs à Barberousse pour lui annoncer que l'empire leur appartenait et qu'ils le lui offraient moyennant serment de respecter leurs droits et coutumes, et un don de 5,000 marcs d'argent. Ils lui débitèrent un long discours sur l'ancienne gloire de Rome et sur l'honneur qu'ils lui faisaient en le recevant citoyen, lui qui était étranger. Frédéric leur coupa la parole en leur reprochant leur humiliation présente et

en déclarant qu'il était roi, parco que Charlemagno et Otton les avaient subjugués par les armes. Il ajouta même que, comme sujets, il ne leur convenait pas d'imposer des lois à leurs souverains. Barberousse fit son entrée à Rome, où il reçut le même jour la couronne impériale. Il avait encore l'intention de soutenir ses prétentions sur la Pouille, lorsque des fièvres qui décimaient son armée, et l'expiration du temps fixé pour le service de ses vassaux le contraignirent de retourner en Allemagne.

5. *Extension de la puissance impériale.* De retour d'Italie, Frédéric termina le différend touchant le duché de Bavière, en le rendant à Henri-le-Lion, duc de Saxe, qui lui avait rendu de grands services dans son expédition au-delà des Alpes. Le
1156 margraviat d'Autriche fut élevé au rang de duché et de fief immédiat do la couronne. La maison de Welf reprit ainsi sa puissante position en Allemagne. A la suite d'une expédition heureuse contro la Pologne, il imposa la snzeraineté au duc Boleslas IV. Il accorda le diadème royal au duc Wladislas de Bohême, et força Waldémar Ier, roi de Danemark, à recevoir de lui l'investiture de son royaume. Il intervint comme arbitre dans les différends qui s'étaient élevés entre le roi de Hongrie Geysa III et son frère Etienne. Le puissant roi d'Angleterre, Henri II, lui donna le titre de suzerain et de maîtro suprême de l'occident chrétien. Enfin, par son mariage avec Béatrix, fille unique de Rainulf, comte d'Arles, il augmenta ses possessions de famille et il eut l'occasion de régler les affaires intérieures de l'ancien royaume de Bourgogne. Arrivé ainsi au faîte de sa puissance, l'empereur crut que le moment était venu de retourner en Italie pour abattre l'orgueil des Milanais.

6. *Deuxième expédition en Italie* (1158 — 1162). Pendant l'absence de Frédéric, les Milanais reconstruisirent Tortone, détruisirent Côme et Lodi et imposèrent des conditions humiliantes à Pavie, Novare et Crémone. Les plaintes de ces villes retentirent de l'autre côté des Alpes et Frédéric frémit de rage en aprenant l'humiliation de ses partisans. Sur ces entrefaites, il s'était aussi attiré l'inimitié du pape Adrien qui attendait non sans crainte l'arrivée de l'empereur.

Frédéric franchit les Alpes avec une armée de 100,000 guerriers. Il emporta Brescia, reconstruisit Lodi et mit le siége devant Milan, qui avait formellement refusé de lui faire hommage. Réduite à la famine par le grand nombre des habitants de la campagne qui s'y étaient réfugiés, cette superbe cité fut forcéo de capituler après nne résistance héroïque de trois mois. Elle dut s'obliger 1° à rendre la liberté à Côme et à Lodi ; 2° à construire

un palais pour l'empereur ; 3° à lui payer 9,000 marcs d'argent et 4° à renoncer à toutes les régales usurpées. Ses 12 consuls, dont l'élection fut laissée aux citoyens, durent jurer fidélité à l'empereur qui renonçait à faire son entrée dans la ville avec son armée. Ces conventions arrêtées, tous les citoyens durent comparaître devant l'empereur et lui faire amende honorable. L'archevêque et le clergé marchaient en tête du cortége portant la croix et des encensoirs; ensuite venait le peuple, la corde au cou. Dans cette attitude suppliante, ils jurèrent obéissance à Barberousse et donnèrent 300 otages.

Frédéric, voyant la Lombardie atterrée par la chute et l'humiliation de sa principale ville, convoqua une diète à Roncaglia, près de Plaisance, pour définir les prérogatives royales qui, diversement appréciées en Allemagne et en Italie, étaient une source de débats sans fin.

Il institua une commission composée de quatre célèbres jurisconsultes de l'université de Bologne et de deux députés de chacune des quatorze républiques de la Haute-Italie, pour déterminer en quoi consistaient les droits régaliens. Cette commission, se plaçant au point de vue des Césars de l'ancienne Rome et adoptant le principe que tout ce qui plaisait au prince avait force de loi, définit les droits régaliens comme suit : 1. La nomination des consuls et des juges avec l'assentiment du peuple; 2. le droit de faire la paix et la guerre ; 3. la capitation, les monnaies ainsi que les impôts perçus sur les ponts, les moulins et les fleuves; 4. le *fodrum* ou droit d'être nourri et hébergé par les vassaux et les villes pendant le séjour de l'empereur en Italie. Ces décisions annulaient purement et simplement toutes les libertés et franchises de l'Italie et conféraient à l'empereur un pouvoir absolu et illimité.

Les villes lombardes protestèrent énergiquement contre les prétentions exorbitantes de Roncaglia. Adrien IV, qui connaissait maintenant les intentions de l'empereur, encouragea ces puissantes villes dans leur résistance et leur promit tout son appui. Frédéric cependant, résolu d'appliquer les décrets de la diète, envoya dans toutes les cités des délégués, nommés podestats, chargés d'exercer les pouvoirs impériaux et investis d'une juridiction très-étendue. Les Milanais, à qui leur capitulation primitive garantissait l'élection de leurs magistrats supérieurs, se révoltèrent, repoussèrent à coups de pierres le podestat impérial et se préparèrent à la défense. Brescia et Cômo firent cause commune avec Milan. Ce fut le signal d'une guerre à outrance. Côme fut emportée et détruite après un siége de sept mois. Barberousse attaqua ensuite

Milan; il était tellement courroucé de l'opposition des Milanais qu'il les mit au ban de l'empire et qu'il jura de ne plus ceindre la couronne qu'après les avoir domptés. La ville opposa pourtant pendant deux ans une résistance vigoureuse, mais la famine, des trahisons et la supériorité des troupes impériales la contraignirent à se rendre à discrétion. Le peuple tout entier, revêtu d'habits de pénitents, vint, au son lugubre des trompettes, s'humilier devant l'empereur, qui campait à Lodi. A la vue de ce spectacle navrant, les barons allemands eux-mêmes supplièrent l'empereur d'user de clémence, mais Frédéric resta inflexible et ordonna aux Milanais de retourner chez eux et de l'attendre. Après dix jours d'une horrible anxiété, il vint en effet et publia la terrible sentence que la ville serait livrée à la destruction et les habitants dispersés en quatre bourgades. (1162)

Adrien IV étant mort, les cardinaux se divisèrent; il y eut un pape impérialiste, Victor IV et un pape patriote, Alexandre III, qui fut reconnu par la France et l'Angleterre. Pendant que Frédéric était allé chercher de nouvelles forces en Allemagne, il se forma la *ligue lombarde*, qui s'étendit peu à peu sur toute la vallée du Pô, depuis Venise jusqu'au Piémont: Vérone, Vicence, Trévise, Padoue, Crémone, Brescia, Bergame, Mantoue, Ferrare, Bologne, Modène, Reggio, Parme, Plaisance et Lodi y entrèrent et se préparèrent à la guerre.

Dans une troisième expédition, en 1063, Frédéric ayant en vain cherché à apaiser le mécontentement général provoqué par les gouverneurs impériaux, revint en 1066 à la tête d'une armée nombreuse. Le pape Alexandre, qui avait accepté la présidence de la ligue lombarde, était à ses yeux son plus dangereux adversaire qu'il fallait réduire à l'impuissance. Il marcha directement sur Rome, l'occupa de vive force et y établit l'anti-pape Pascal, élu à la mort de Victor IV et par les mains duquel il se fit de nouveau couronner. Alexandre s'était réfugié en France et encourageait de là la ligue lombarde à laquelle il envoyait ses bénédictions, tandis qu'il fulminait l'excommunication contre l'empereur.

Frédéric avait ainsi triomphé de tous ses ennemis et croyait avoir réalisé tous ses désirs; il paraissait être arrivé au faîte de sa puissance. Mais voilà qu'une maladie contagieuse éclata dans son armée et y fit de tels ravages qu'il fut obligé de se retirer dans la Lombardie. N'osant pas attaquer les villes confédérées, il reprit, déguisé en campagnard, la route de la Savoie et rentra en Germanie comme un véritable fugitif. Les villes arborèrent partout le drapeau de l'indépendance et expulsèrent les gouverneurs impériaux; les Romains chassèrent l'anti-pape et rappe-

lèrent Alexandre III ; Milan se releva et les cités confédérées bâtirent au pied des Alpes une ville qu'elles appelèrent Alexandrie, du nom de leur chef Alexandre. Les Gibelins nommèrent cette ville par dérision Alexandrie de la Paille, parce que ses maisons, construites à la hâte, avaient été d'abord couvertes en chaume et n'étaient défendues que par une simple palissade avec un terrassement. ~~Frédéric fut donc obligé d'entreprendre une~~

7. *Cinquième expédition* (1174). Alexandrie repoussa victorieusement tous les assauts et arrêta l'empereur quatre mois. Pendant ce temps, l'armée des confédérés se massait et prit position près de Legnano. Frédéric, comptant sur l'appui de Henri-le-Lion, résolut de les attaquer, mais au moment décisif il fut abandonné par le chef des Welfs qui en voulait à l'empereur, parce que celui-ci refusait de lui céder la ville de Goslar. A Chiavenna, Barberousse eut une entrevue avec Henri et, se jetant à ses genoux, le conjura de lui prêter son concours. Ce fut en vain, le Lion resta inflexible et Frédéric, réduit à ses seules forces, subit une déroute complète à Legnano (1176). Deux corps milanais, le *bataillon du Grand Drapeau* et le *bataillon de la Mort*, commandés par Albert Guissano, portaient surtout la mort dans les rangs des impériaux. Frédéric fut renversé de son cheval, et le bruit courut plusieurs jours qu'il était mort.

L'empereur dut céder. Il entama des négociations et choisit pour arbitre le pape Alexandre, son grand adversaire. L'entrevue eut lieu à Venise en 1177. Une dalle de porphyre rouge marque encore, dans le vestibule de Saint-Marc, la place où se fit la réconciliation qui rendit la paix à l'Italie. Frédéric s'engagea à reconnaître Alexandre comme Souverain-Pontife et à observer une trève de six ans avec les villes de Lombardie. Six ans après (1183), le traité de Constance régla définitivement la querelle de l'empire et de l'indépendance italienne. Les villes lombardes conservèrent les droits régaliens qu'elles avaient précédemment : le droit de lever des armées, de se fortifier par des murs, d'exercer dans leur enceinte la juridiction tant civile que criminelle, de se confédérer entre elles. L'empereur ne garda que le droit de confirmer, par ses légats, leurs consuls et d'établir un juge d'appel dans chacune d'elles pour connaître des causes excédant une valeur de vingt-cinq livres impériales (1,575 francs). Ce traité détruisit entièrement le rêve de l'empereur d'asservir l'Italie et d'y établir un gouvernement absolu.

8. *Condamnation de Henri-le-Lion.* Les prétentions exorbitantes et l'intempestive sévérité de l'empereur avaient amené ce résultat désastreux. Cependant, au lieu de reconnaître ses erreurs

et ses fautes, il en rejeta touto la responsabilité sur Henri-le-Lion qui, il est vrai, avait contribué pour beaucoup aux malheurs de Frédéric, mais qui n'était pas le principal coupable. L'empereur cita Henri à comparaître devant son tribunal et, comme il n'obtempéra pas à ces ordres, il fut dépouillé de ses fiefs et mis au ban de l'empire. La Bavière fut donnée au comte palatin Otton do Wittelsbach, fondateur d'une maison qui règne encore aujourd'hui sur ce pays. La Saxe fut divisée en deux parties : la partie occidentale, sous le nom de duché de Westphalie, fut réunie à l'archidiocèse de Cologne, tandis que la partie orientale, formant le duché de Saxe, fut donnée à Bernard, seigneur d'Anhalt, fils d'Albert-l'Ours. Les évêques de Bavière et de Saxe furent élevés au rang de princes immédiats de l'empire. Henri, après une résistance infructueuse, se vit contraint de se jeter aux pieds de Frédéric et d'implorer sa clémence. L'empereur lui accorda le pardon et lui laissa ses biens patrimoniaux du Lunebourg et du Brunswick, mais il l'exila pour trois ans en Angleterre, pays dont ses descendants devaient un jour porter la couronne. La puissance de la maison des Welfs était brisée et, après avoir morcelé les derniers grands duchés, Frédéric crut avoir consolidé le pouvoir royal.

Après le rétablissement de la paix, Barberousse tint cour plénière à Mayence (1184). Le concours fut si grand qu'il s'éleva au bord du Rhin, dans une belle plaine, une seconde ville de tentes et de baraques réunissant 40,000 chevaliers ; les seignours d'Allemagne, d'Italie et des pays slaves s'y étaient rendus. L'archevêque de Cologne avait amené un cortége de 4,000 personnes. Durant trois jours, l'empereur traita qniconque se présentait, et, au milieu de tournois magnifiques, dans lesquels, malgré ses 63 ans, il rompit encore une lance, il conféra à ses fils et à d'autres gentilshommes l'ordre de chevalerie. Après cette brillante fête, il se mit en marche pour sa

9. *Sixième expédition en Italie.* Comme il ne venait pas en ennemi, les villes italiennes rivalisèrent de zèle pour lui faire un accueil des plus brillants et des plus enthousiastes. A Milan, il donna des fêtes splendides à l'occasion du mariage de son fils aîné, Henri, avec Constance, petite-fille du roi de Sicile, Roger II. Cette union avait pour but de donner à sa maison l'empire sur toute l'Italie. Dès qu'il fut de retour en Allemagne, la nouvelle de la prise de Jérusalem par Saladin mit en émoi toute l'Europe. Malgré son âge avancé, l'empereur prit la croix et se rendit en Orient à la tête d'une armée nombreuse. Il s'avança jusque dans la Cilicie et se noya dans le Calicadnus. Sa mort plongea l'empire

dans le deuil et la consternation. Le peuple ne voulait pas croire à sa mort, et se consolait de l'espoir qu'un jour l'héroïque Barberousse quitterait le *Kyffhäuser*, où la tradition l'avait placé, pour rendre à l'empire son ancienne splendeur.

§ 3. Henri VI (1190—1197).

Frédéric Barberousse, en prenant la croix, avait confié le gouvernement à son fils Henri VI, déjà couronné roi des Romains. Ce prince actif et instruit, mais dur et cruel, semblait destiné à porter sa maison au comble de la grandeur, et ce fut précisément lui qui en prépara la ruine complète. Son attention se porta surtout sur la Pouille et la Sicile, qui avaient été assignées comme dot à sa femme Constance. A la mort de Guillaume III de Naples, les Siciliens, ayant horreur du joug étranger, proclamèrent roi Tancrède, comte de Lecce, fils naturel de Roger et frère aîné du souverain défunt. Henri se rendit en novembre 1190 en Italie, pour soutenir ses droits menacés. Après avoir reçu les contingents des républiques lombardes et des villes maritimes, il descendit vers Rome, força le pape Célestin III de lui donner le diadème impérial et pénétra dans le royaume de Naples. Des maladies contagieuses qui éclatèrent dans son armée, le contraignirent bientôt de quitter l'Italie.

L'empereur manquait de ressources pour préparer une nouvelle expédition. Il engagea alors le duc Léopold d'Autriche à lui livrer le roi d'Angleterre, Richard Cœur-de-Lion, dont il extorqua de grosses sommes qui lui servirent à lever une nouvelle armée. Dès qu'il eut appris la mort de Tancrède, il passa les Alpes, réduisit toutes les villes du royaume de Naples et de Sicile et se fit couronner à Palerme avec une pompe extraordinaire. Cependant il existait encore un puissant parti hostile à l'empereur. Pour anéantir ce parti, Henri accusa, devant les Etats assemblés à Palerme, les plus grands personnages de la noblesse de Naples et de Sicile d'avoir tramé une conspiration contre sa vie et les accusés, tant laïques qu'ecclésiastiques, furent exécutés de la manière la plus cruelle. Ces cruautés, ainsi que la captivité qu'il avait fait subir à Richard Cœur-de-Lion, lui attirèrent de la part du Souverain-Portife la grande excommunication. Sur ces entrefaites, Henri-le-Lion était revenu d'Angleterre et avait recouvré une partie des domaines qui lui avaient été enlevés; mais il mourut bientôt à Brunswick (1195). La mort de ce prince délivra l'empereur de son plus redoutable adversaire et Henri put songer à réaliser son idée de rendre la couronne héréditaire dans sa famille. Il mit en œuvre tour à tour la cruauté et la per-

fidie tant contre les Italiens que contre les Allemands. Il convoqua une diète à Mayence et rallia à son projet les princes laïques en leur offrant l'hérédité absolue de tous les fiefs, même pour leur descendance féminine. Mais les seigneurs ecclésiastiques et les princes saxons s'y opposèrent formellement et Henri dut se contenter de voir donner le titre de roi à son fils Frédéric, âgé de deux ans. Le mécontentement des Napolitains le rappela en Italie où il se mit à persécuter tous ceux qui lui étaient suspects. Il prit alors la croix et il était sur le point de s'embarquer à Messine, lorsque la mort vint le surprendre à la fleur de l'âge (31 ans).

§ 4. Philippe de Souabe (1198—1208) et Otton IV (1198—1215).

La mort inattendue de Henri VI provoqua une grande perturbation dans l'empire germanique. Les Napolitains se révoltèrent contre Frédéric II, fils de Henri VI, âgé seulement de deux ans et les seigneurs d'Allemagne se divisèrent en deux partis. Les partisans des Hohenstaufen, ne se considérant pas comme liés par le serment qu'ils avaient prêté à Henri à la diète de Mayence, se déclarèrent pour Philippe, duc de Souabe, frère de Henri VI, tandis que les adhérents des Welfs proclamèrent Otton IV de Brunswick, second fils de Henri-le-Lion, qui avait l'appui de son oncle Richard Cœur-de-Lion. Il éclata alors une longue guerre civile, pendant laquelle les deux prétendants cherchaient à gagner les princes par des largesses et des concessions de toute nature.

Innocent III qui, par l'énergie de son caractère et la supériorité de ses talents, sut faire prévaloir son influence dans tous les pays du monde catholique, maintint, en sa qualité de suzerain de la Basse-Italie et comme tuteur de Frédéric II, l'autorité de ce prince dans le royaume de Naples et de Sicile, et il travailla à mettre un terme à la guerre civile qui désolait l'empire. Philippe de Souabe se refusait à tout accommodement avec son rival et cette obstination engagea le pape à le frapper d'excommunication. La guerre continua et la fortune des armes se déclara partout pour Philippe qui finit par se déclarer prêt à se réconcilier avec le pape et son rival Otton. Il fut alors relevé de l'excommunication, mais au milieu des négociations qui furent entamées, Philippe fut assassiné par le comte Otton de Wittelsbach.

Grâce à l'intervention d'Innocent III, Otton fut reconnu dans toute l'Allemagne et, pour réconcilier les deux maisons des Welfs et des Hohenstaufen, il épousa Béatrix, fille aînée de Philippe de Souabe. Dans la Lombardie, les Guelfes et les Gibelins con-

tinuaient à se faire une guerre acharnée. Pour y rétablir la paix et pour se faire couronner par le pape, Otton se rendit en Italie à la tête d'une armée. A son arrivée, les deux partis ennemis déposèrent les armes et se réconcilièrent à Milan, où Otton reçut la couronne de fer. Innocent III alla à sa rencontre jusqu'à Viterbe, le couronna empereur, après avoir obtenu la promesse formelle que le nouveau chef de l'empire respecterait les droits et les priviléges de l'Eglise et qu'il renoncerait à toute prétention sur la couronne de Naples et de Sicile.

Otton ne tint pas sa promesse. Il s'arrogea le droit d'exercer à Rome des actes de souveraineté et il entra dans la Pouille sur l'invitation d'un parti mécontent qui lui livra la ville de Naples. Ces procédés étaient entièrement opposés au serment qu'il avait fait à Innocent III. Celui-ci, après avoir vainement négocié pendant deux ans, prononça l'excommunication contre Otton IV et invita les princes de l'empire à reconnaître le jeune Frédéric II, roi de Naples et de Sicile. Frédéric se rendit en Allemagne, se concilia, par sa munificence et son affabilité, les populations de l'empire et fut couronné à Aix-la-Chapelle en 1215. Otton IV, qui avait conclu une alliance avec le roi Jean Ier d'Angleterre et le comte Ferrand de Flandre contre Philippe-Auguste, subit une entière défaite avec ses alliés à Bouvines et perdit ainsi toute considération et toute autorité. Il rentra dans ses Etats héréditaires de Brunswick et y mourut quelques années plus tard dans un entier oubli.

§ 5. Frédéric II (1215—1250).

1. *Caractère de Frédéric.* Doué de tous les dons de l'intelligence et élevé par les maîtres les plus illustres, Frédéric avait acquis des connaissances si variées qu'aucun prince contemporain ne pouvait se mesurer avec lui. Il savait l'italien, le français, le grec, l'allemand, l'arabe, le latin, fonda l'université de Naples et accueillit à Palerme quiconque avait du mérite. Entouré d'artistes, de poètes, d'astrologues, de légistes, poète lui-même et faisant des vers dans la langue italienne naissante, qui était la langue de sa cour, Frédéric accorda aux sciences et aux lettres une protection intelligente et éclairée.

Malheureusement ce prince, si instruit et si aimable, qui avait tout ce qu'il fallait pour se concilier les esprits, avait négligé d'épurer et d'ennoblir son cœur, de dompter la véhémence de ses passions. Il n'avait pas de conviction religieuse et par cela même ses conceptions politiques et sa vie privée manquaient d'une base solide et se ressentaient naturellement de l'absence de principes

immuables et clairement définis. „Il menait une vie épicurienne, comme s'exprime un chroniqueur contemporain, ne faisant compte que jamais il dût y avoir une autre vie.“ Aussi n'était-il pas scrupuleux sur le choix des moyens dans l'exécution de ses projets. Il poussa l'habileté jusqu'à la fourberie et ne reculait pas devant les perfidies et les parjures pour arriver à son but.

Frédéric, encouragé par les docteurs des nouvelles universités, déclara que le saint-empire s'élevait au-dessus de tout ce qui existait au monde; il chercha par conséquent à ressaisir cette autorité sans limites qui avait fait la puissance et l'opprobre de l'ancienne Rome. Il reprit la lutte avec les républiques lombardes et renouvela la guerre avec le pape. Il s'agissait de savoir si l'Eglise devait oui ou non être soumise à l'empire. La question était posée dans des termes clairs et bien déterminés. La lutte de Frédéric II diffère cependant essentiellement de celle que Frédéric Ier avait faite à l'Eglise. Ce dernier n'avait pas été un adversaire de la religion chrétienne et, dans tout ce qu'il avait fait, il s'était montré chevaleresque, noble et franc; Frédéric II, au contraire, était incrédule et lançait les sarcasmes les plus injurieux contre l'Eglise et son divin fondateur, et sa vie ne fut qu'un tissu de vices, de fraudes, de perfidies, de parjures.

2. *Frédéric II en Italie.* En montant sur le trône impérial, Frédéric avait fait au pape Innocent III la promesse formelle d'entreprendre sans délai une nouvelle croisade et de ne jamais réunir le royaume de Naples et de Sicile à l'empire germanique. Il entretenait les relations les plus amicales avec Innocent, son bienfaiteur et son suzerain, qui avait obtenu sur lui un tel ascendant moral qu'il n'osa rien faire de désagréable à ce pontife. Mais à peine ce grand pape fut-il mort, que Frédéric fit reconnaître pour son successeur en Allemagne son fils aîné, Henri, qui avait déjà reçu antérieurement l'investiture du royaume de Naples et de Sicile. Honorius III, successeur d'Innocent, protesta contre cette nomination, mais Frédéric calma le Souverain-Pontife en affirmant que les princes de l'empire avaient agi sans son consentement. Quant à la croisade, il allégua les complications politiques de l'Allemagne et l'indifférence des princes de l'empire, et réussit ainsi à décider le pape à lui accorder plusieurs délais et à le couronner empereur (1220). Il renouvela, à cette occasion, son vœu d'aller en Terre-Sainte et Honorius, pour mieux assurer l'expédition, lui fit épouser Yolande, fille de Jean de Brienne, roi dépossédé de Jérusalem. Frédéric se rendit dans son royaume de Naples et de Sicile, sous le prétexte d'y préparer la croisade, mais en réalité pour octroyer une nouvelle constitution à ce pays.

Secondé par son chancelier Pierre des Vignes, il promulgua une nouvelle législation qui avait pour but d'étendre l'autorité royale et de restreindre les priviléges de la noblesse féodale. Il destitua tous les évêques qui avaient été nommés sans son consentement et dompta les Sarrazins en Sicile qui s'étaient révoltés sous la conduite d'un certain Mourad-bey. Il transporta 20,000 de ces infidèles dans la Capitanate, dans la place forte de Lucera, forma un corps de 10,000 Sarrazins dont il se servait pour faire exécuter ses ordres, et il défendit sévèrement de faire des tentatives pour les convertir à la religion chrétienne.

La suppression des priviléges de la noblesse féodale, la construction de châteaux-forts dans les villes les plus considérables du pays, la publication d'une nouvelle législation, en un mot, la politique de l'empereur excita les craintes des républiques italiennes. Les villes guelfes, Bologne, Plaisance, Vérone, Milan, Brescia, Faënza, Mantoue, Verceil, Lodi, Bergame, Aloxandrie, Turin, Vicence, Padoue et Trévise renouvelèrent l'ancienne ligue lombarde et conclurent une alliance pour vingt-cinq ans. La guerre allait éclater, lorsque le pape s'interposa et réussit à négocier la paix entre l'empereur et les villes de la Lombardie. Frédéric renouvela aussi la promesse de partir pour la Terre-Sainte et dans le traité de S. Germano (1225), il s'engagea même à entreprendre la croisade au bout de deux ans, sous peine d'excommunication. Honorius mourut avant l'expiration de ce terme et il eut pour successeur Grégoire IX, vieillard (80 ans) énergique et inflexible, qui entra bientôt en lutte avec Frédéric.

3. *Troubles en Italie.* Après bien des tergiversations, l'empereur s'embarqua pour la Terre-Sainte. Pendant son absence, le gouverneur impérial de Naples porta la dévastation dans les Etats de l'Eglise, tandis que la ligue lombarde se fortifiait à l'aise et que son beau-père, Jean de Brienne, à la tête des troupes pontificales, envahissait le royaume de Naples et de Sicile. A ces nouvelles, Frédéric revint en hâte de la Palestine, mit en déroute les forces du pape et conclut, par l'intermédiaire de Hermann de Salza, grand-maître de l'ordre teutonique, un traité de paix avec Grégoire IX, en vertu duquel il fut relevé de l'excommunication qu'il avait encourue avant son départ pour la Terre-Sainte, sous la promesse formelle qu'il réparerait le mal qu'il avait fait à l'Eglise. Après avoir rétabli la tranquillité dans le royaume de Naples, il convoqua une diète à Ravenne, promit son appui aux villes gibelines et attira surtout dans son parti le cruel seigneur de Vérone, Ezelin de Romano, chef du parti des Gibelins, qui avait été excommunié à cause de ses crimes et de son impiété. La guerre allait éclater, lorsque la tempête se mit à gronder au-delà des Alpes.

4. *Révolte du fils aîné de Frédéric.* Le jeune roi Henri, qui gouvernait l'Allemagne pendant l'absence de son père, songeait à profiter du mécontentement qui se manifestait contre la politique de l'empire, pour s'emparer du pouvoir. Dans une diète qu'il avait convoquée à Worms, il fit de larges concessions aux princes de l'empire et se mit en relations avec les villes lombardes. Milan, Brescia, Bologne, Novare, Lodi et le marquis de Montferrat le saluèrent roi et obtinrent en retour la confirmation de tous leurs priviléges. Le pape désapprouva la conduite du fils rebelle et prononça même l'excommunication contre lui et tous ses partisans. Frédéric accourut en Allemagne, fit arrêter son fils qui fut transféré dans le fort de Saint-Félix en Pouille, où il succomba au bout de sept ans (1242). Une diète, convoquée à Mayence, prononça la déposition de Henri et aida l'empereur à publier les lois d'une paix publique, les premières qui aient été rédigées en allemand. Frédéric donna aussi une solution définitive à la question qui divisait les deux familles guelfe et gibeline, en formant des pays guelfes le duché de Brunswick-Lunebourg et en donnant l'investiture de ce fief à Otton-l'Enfant, petit-fils de Henri-le-Lion. Après cet arrangement, l'empereur fit désigner pour son successeur son second fils Conrad, passa en Italie pour châtier les villes lombardes qu'il avait l'intention de dépouiller de toutes les libertés que Frédéric Ier leur avait accordées. Il s'empara de Vicence, réduisit Mantoue et dévasta le territoire de Brescia ; enfin il surprit les milices des villes guelfes à Corte-Nova (1237) et les dispersa. Frédéric, devenu maître absolu de l'Italie, poussa avec vigueur la guerre contre l'Eglise.

5. *Lutte de l'empereur avec le pape.* L'empereur nomma son fils naturel Enzio roi de Sardaigne, lui fit épouser l'héritière de cette île qui était un fief du Saint-Siége, chassa de la Sicile les dominicains et les franciscains et fit proclamer par ses légistes qu'il était la loi vivante sur la terre. Grégoire IX, mécontent des prétentions de Frédéric sur la Sardaigne, indigné de ses actes arbitraires en Sicile et des faveurs qu'il prodiguait aux Sarrazins, prononça de nouveau l'excommunication contre l'empereur et délia tous ses sujets du serment de fidélité qu'ils lui avaient prêté. La lutte du sacerdoce et de l'empire se ralluma avec fureur. Frédéric, au faîte de sa puissance, sachant par expérience l'impression que la sentence pontificale devait faire sur l'esprit de la multitude, fit prononcer à Padoue, par Pierre des Vignes, une harangue à sa décharge et envoya, pour se justifier, à tous les princes et à tous les peuples de l'Europe des circulaires, dans lesquelles il nommait le pape l'antéchrist et le grand dragon de l'Apocalypse, les cardinaux des pharisiens et des rêveurs pré-

tentieux. Grégoire IX fit aussi un appel à l'opinion publique, énuméra les nombreux parjures de l'empereur, ses empiétements sur le domaine de l'Eglise et le désigna comme la bête pleine de noms et de blasphèmes dont parle l'évangeliste saint Jean.

Frédéric entra en fureur. Pour se venger du pape, il expulsa du royaume de Naples tous les évêques et prêtres qui restaient fidèles à l'Eglise, augmenta son armée en enrôlant des Sarrazins et pénétra dans les Etats pontificaux. Le parti guelfe releva partout la tête, mais la guerre fut heureuse pour Frédéric qui y avait engagé toutes ses forces, sans se soucier des dévastations et du pillage que les Mongols portaient alors en Allemagne. Pour terminer la lutte, Grégoire IX convoqua, pour l'année 1241, à Saint-Jean-de-Latran, un concile général auquel l'empereur lui-même en avait appelé; mais craignant les résolutions de cette assemblée, il bloqua Rome pour en empêcher la réunion. Son fils Enzio ayant réuni ses vaisseaux à ceux de Pise, assaillit la flotte génoise qui portait les évêques de France, d'Angleterre et de Lombardie et fit prisonniers deux cardinaux, une foule d'évêques, d'abbés et de députés des villes lombardes. Il chargea les cardinaux de chaînes d'argent. Au milieu de ces périls, Grégoire IX, presque centenaire, mourut accablé par l'âge et les souffrances qu'il avait eu à endurer pendant le siége de Rome.

Frédéric, croyant son triomphe assuré, suspendit les hostilités, pour montrer qu'elles n'étaient dirigées que contre le pontife, et rendit la liberté aux prélats emprisonnés. Il empêcha pendant deux ans l'élection d'un nouveau pape; mais Innocent IV ayant été élu, l'empereur voulut le forcer à se soumettre à toutes ses exigences. Le pontife s'échappa alors de Rome et s'enfuit à Gênes; cependant Frédéric était si puissant et si redouté que les rois de France, d'Angleterre et d'Aragon n'osaient lui donner un asile dans leurs Etats. „Cet homme, dit un auteur moderne, devant qui le monde tremblait, n'avait pas où poser sa tête: une preuve entre autres que ce n'étaient ni les soldats, ni les forteresses qui faisaient sa force.“ Heureusement que Lyon était une ville libre. Il s'y réfugia et y réunit un concile général (1245). L'empereur y envoya son chancelier Pierre des Vignes et Thaddée de Suessa, pour présenter sa justification. Malgré toutes les ressources de l'éloquence et de la dialectique de ses défenseurs, Frédéric, accusé et convaincu de sacrilége et d'hérésie, fut excommunié et déclaré déchu de l'empire. Les électeurs furent sommés d'élire un nouvel empereur.

Frédéric apprit à Turin la sentence pontificale. Il se fit apporter la couronne impériale, la posa sur sa tête en s'écriant;

„Malheur à qui ose y toucher ! malheur au pontife qui a brisé tous les liens qui m'attachaient à lui, et ne me laisse plus à suivre d'autres conseils que ceux de la colère.“ Il en appela aux souverains de l'Europe : „Si je péris, vous périssez tous !“ Il lança sur l'Italie ses Sarrazins, tandis que les princes de l'empire donnaient la couronne à Henri Raspe, landgrave de Thuringe qui, favorisé par les dissensions intérieures et l'appui du pape, vainquit près de Francfort (1246) le roi Conrad, fils de Frédéric. Henri mourut déjà l'année suivante à la suite des graves blessures qu'il avait reçues et on éleva sur le trône le comte Guillaume de Hollande, âgé seulement de vingt ans.

En Italie, Frédéric continua la lutte contre les Guelfes de la Lombardie et lançait des proclamations furieuses contre l'Eglise et contre le christianisme. Ayant été défait par les Lombards près de Parme, il se retira dans son royaume de Naples et songea à se soumettre. Il offrit d'abdiquer l'empire, d'aller mourir en Terre-Sainte et pria Saint-Louis, roi de France, d'intervenir auprès du pape. Sur ces entrefaites, la mort vint le surprendre à Fiorenzula, dans la Capitanate (13 déc. 1250), âgé à peine de 56 ans. Il mourut, réconcilié avec l'Eglise, dans les bras de son fils naturel Manfred (Mainfroi).

§ 6. Conrad IV (1250—1254) et Guillaume (1247—1256).

Après la mort de Frédéric, Innocent retourna en Italie. Conrad, après avoir lutté quelque temps contre Guillaume de Hollande, franchit enfin les Alpes et se rendit dans le royaume de Naples que Manfred, son frère naturel, gouvernait depuis la mort de son père. Conrad s'y rendit odieux par la rigueur excessive qu'il déploya contre les partisans du pape. Lorsqu'il voulut se rendre dans la Lombardie pour y attaquer les villes guelfes, il fut pris d'une fièvre violente qui l'emporta en 1254 (21 mai). Guillaume de Hollande se trouva ainsi seul roi d'Allemagne, mais bien que vaillant, ce jeune prince ne put jamais inspirer ni amour ni respect. Un bourgeois d'Utrecht le poursuivit un jour dans la rue à coups de pierres. Il périt dans une expédition contre les Frisons.

§ 7. Fin de la maison des Hohenstaufen.

Après la mort de Conrad IV, son fils, enfant de deux ans, surnommé „Conradin“, devait hériter du royaume de Naples et et de Sicile. Les papes cependant cherchaient à délivrer l'Italie de la maison des Hohenstaufen qui, par leurs luttes contre l'Eglise et les villes lombardes, avaient si profondément bouleversé la péninsule, et Urbain IV offrit la couronne de Naples à Charles,

duc d'Anjou et frère de Saint-Louis, qui s'empressa de l'accepter sous la condition de prêter hommage et de payer un tribut annuel de mille onces d'or. Il s'engagea en outre à entretenir 300 cavaliers pour le service de l'Eglise, à ne jamais accepter la dignité impériale et à respecter toutes les immunités du clergé; il acceptait sa déchéance dans le cas où il ne remplirait point chacune de ces conditions (1263).

Sur ces entrefaites, Manfred, homme habile et courageux, s'empara du pouvoir et, le bruit de la mort de Conradin étant venu à se répandre, il se fit couronner à Palerme (1258). Clément IV, qui avait succédé à Urbain IV, lança l'excommunication contre Manfred et attira ainsi sous les drapeaux de Charles d'Anjou un assez grand nombre d'Italiens de la Lombardie. La rencontre entre le fis de Frédéric II et le frère de Saint-Louis eut lieu dans la plaine de Grandella, près de Bénévent. L'armée de Manfred eut d'abord le dessus, mais Charles donna l'ordre de frapper sur les chevaux et les Allemands, démontés, étaient accablés sous le poids de leurs pesantes armures. Les Apuliens prirent la fuite et Manfred, découragé, s'écria en voyant tomber de son casque un aigle d'argent: „C'est le signe de Dieu!“ Il se précipita avec la rage du désespoir au plus fort de la mêlée et y trouva la mort.

Cette victoire rendit Charles maître du royaume de Naples et de Sicile, qu'il traita en pays conquis. Il y installa des barons, des magistrats, des justiciers, tous ses compatriotes, établit des impôts arbitraires et écrasants et ne respecta nullement les libertés du peuple. Le mécontentement devint général. Il se manifestait tantôt dans les doléances du penple, tantôt dans les reproches du pontife qui s'apercevait trop tard qu'il s'était donné un tyran dans celui dont il avait cru faire un défenseur dévoué. Les amis des Hohenstaufen et tous ceux qui s'étaient laissés prendre aux belles promesses de Charles, tournèrent alors les regards vers l'autre côté des Alpes, où vivait encore un rejeton de cette illustre maison.

Conradin, dépouillé des biens et des dignités de ses ancêtres, vivait avec sa mère à la cour de Louis, duc de Bavière, et se berçait de songes de restauration, qni étaient encore alimentés par les sollicitations des Italiens. Ce prince, accompagné de son ami, le jeune Frédéric d'Autriche, passa les Alpes et trouva partout l'accueil le plus bienveillant. Il poursuivit sa marche vers les Abruzzes; Charles vint à sa rencontre à Tagliacozzo, où Conradin fut battu et fait prisonnier avec son ami Frédéric. On les cita devant une cour de justice composée de barons proven-

çaux et de jurisconsultes et présidée par le vainqueur lui-même. Ce tribnnal dérisoire prononça contre eux la peine capitale. Ils jouaient anx échecs dans leur prison, quand on leur annonça qu'ils allaient mourir. „O ma mère, s'écria Conradin, quelle sera ta doulenr en apprenant le sort de ton fils!" L'héroïque enfant monta le lendemain sur l'échafaud. Après avoir désigné pour son successeur Pierre III d'Aragon, beau-fils de Manfred, il embrassa son ami Frédéric et plaça le premier sa tête sur le billot. Quand elle tomba, Frédéric poussa un rugissement terrible, la ramassa pour la baiser et à son tour il livra la sienne.

Charles assura les fruits de sa victoire par de nombreuses exécutions et il étendit son pouvoir sur toute l'Italie, en se faisant nommer *vicaire impérial* et *pacificateur*. Il avait même formé le projet de restaurer à son profit l'empire latin de Constantinople, où un Paléologue était remonté sur le trône. Il se disposait déjà à partir ponr Constantinople avec une armée régulière de 15,000 hommes, lorsque le mécontentement qui couvait depuis longtemps dans les âmes des Siciliens, fit explosion. Le mouvement éclata à Palerme le lundi do Pâques (1282) et est connu sous le nom de *Vêpres siciliennes*. Le cri de „mort aux Français" retentit à Palerme et gagna toute la Sicile. Presque partout les Français furent massacrés.

On institua un gouvernement provisoire qui résista aux entreprises de Charles d'Anjou jusqu'à l'arrivée de Pierre d'Aragon, qui vint porter seconrs aux insulaires et se fit couronner roi de Sicile. L'acqnisition de la Sicile par la maison d'Aragon ouvrit l'Italie à la domination espagnole.

§ 8. Grand interrègne (1257—1273).

La lutte des Hohenstaufen contre l'Eglise eut une influence néfaste et désastreuse sur l'empire. Tout ce qui, dans le voisinage de l'Allemagne, dépendait de l'empire, s'en détacha. Les vassaux du royaume de Bourgogne, les rois de Danemark, de Pologne, de Hongrie et de Bohême s'affranchirent de la suzeraineté impériale et en Allemagne même les seigneurs et les villes, grâce aux fréquentes et longues absences des empereurs, cherchaient à se dégager de toute dépendance du pouvoir central. L'autorité impériale se trouvait dans un tel abaissement que ni le roi Ottocar de Bohême, ni le margrave Otton de Brandenbourg, n'étaient disposés à accepter la couronne qn'on leur offrait et les princes électeurs ne rougirent pas de vendre le diadème impérial, le mettant, comme les prétoriens de Rome, aux enchères publiques. On l'offrit à Richard de Cornouailles, frère de Henri III, roi

d'Angleterre. Il l'accepta, sous la promesse de payer 8,000 marcs d'argent à l'archevêque de Mayence, 12,000 à celui de Cologne, 18,000 au comte palatin et 8,000 à chacun des autres princes électeurs. Alphonse de Castille promit 20,000 pièces d'or à chacun des électeurs. En présence de ses offres, l'archevêque de Cologne, celui de Mayence et le comte palatin élurent Richard de Cornouailles, tandis que l'archevêque de Trèves et les électeurs de Brandenbourg, de Bohême et de Saxe donnèrent leurs voix à Alphonse de Castille. Richard arriva sur le continent porteur d'une somme de 700,000 livres sterling et se fit solennellement couronner à Aix-la-Chapelle; mais son autorité ne franchit pas les limites du Rhin et il se vit abandonné par ses partisans, dès qu'il eut dépensé les trésors qu'il avait apportés. Alphonse ne parut jamais en Allemagne, se contentant de demander l'approbation du pape.

Cette période, qui était une véritable éclipse de l'autorité impériale, fut nommée le *grand interrègne*. Ce fut une époque de troubles et d'anarchie; les guerres privées, les violences, les brigandages désolèrent l'Allemagne, le droit du plus fort *(Faustrecht)* exerçait impunément ses ravages. Au milieu de ces désordres et de ces bouleversements, il se forma des ligues défensives, les seigneurs et les villes s'unirent dans le but de maintenir la paix publique et de protéger le commerce. Les bases de l'empire étaient ébranlées et on sentait le besoin d'avoir un homme prudent et énergique pour combattre l'anarchie et pour rétablir l'ordre.

III.

LA FRANCE (1108—1270).

§ 1. Louis VI, le Gros (1108—1137).

Louis-le-Gros, qui succéda à son père en 1108, comprenait les dangers que la puissance de la noblesse féodale faisait courir à la royauté française. C'était un prince actif qu'on appela d'abord „l'Eveillé", le „Batailleur", et que plus tard, à cause de son embonpoint, on nomma Louis-le-Gros, sans que, du reste, il en fût moins actif. L'autorité du roi ne s'étendait guère au-delà des limites du duché de France et il ne se trouvait que six villes qui respectaient son autorité: Paris, Orléans, Melun, Etampes, Compiègne et Bourges. Pour relever son autorité et pour consolider sa prédominence, Louis eut recours à deux moyens: l'établissement des communes et l'affranchissement des serfs.

Durant tout le temps où, associé au trône, il gouvernait avec son père, Louis encourageait les évêques à appeler aux armes les habitants des paroisses pour résister à la tyrannie des grands vassaux. Dans ces luttes, où la milice bourgeoise était opposée à la cavalerie féodale, on voyait fuir devant eux les guerriers du baron, les vilains acquéraient la conscience de leurs forces et, se servant de leurs armes contre la noblesse, ils formèrent des confédérations pour leur défense commune. Ils obtinrent ainsi, soit par la force, soit par l'argent, la confirmation de leurs franchises communales. Louis VI valida beaucoup de ces confirmations et prit les communes libres sous sa protection spéciale, convaincu que le tiers-état qui se formait ainsi lui serait d'un puissant secours dans sa lutte contre la haute aristocratie.

Les communes eurent une grande influence sur l'affranchissement des serfs, en accordant un asile à tous ces malheureux qui voulaient se soustraire à l'oppression de leurs seigneurs. Le roi eut soin d'encourager les communes dans cette œuvre d'émancipation et il privait ainsi les propriétaires de leur plus grande force, tandis que ces hommes offraient volontiers des subsides et leurs bras à celui qui, les arrachant à une dépendance absolue, les élevait au rang de citoyens.

Fort de cet appui, le roi put engager franchement la lutte contre les puissants feudataires, lutte qui était devenue plus facile par suite du départ d'un grand nombre de seigneurs français pour les croisades. Par ses largesses il s'était rendu le clergé favorable et par sa devise „que le roi ne devait avoir d'autres favoris que le peuple", il avait acquis une grande popularité. Louis VI peut être considéré comme le véritable fondateur de la monarchie en France.

§ 2. **Louis VII** (1137—1180).

Louis VII, qui succéda à son père à l'âge de seize ans, trouva dans l'abbé Suger de Saint-Denis, qui avait dirigé son éducation, l'homme qui était à même de continuer avec vigueur et intelligence le système de Louis-le-Gros. Louis VII, cédant à la voix éloquente de saint Bernard, partit pour la Palestine et confia à l'abbé Suger la régence du pays. Après la mort de ce grand homme d'État († 1152), Louis, abandonné à lui-même, exécuta le projet qu'il avait formé de se séparer de sa femme Eléonore, qui lui avait apporté en dot les domaines du dernier duc d'Aquitaine, c'est-à-dire la Guyenne et la Gascogne. Ce mariage avait donné à la royauté non-seulement une influence, mais encore un pouvoir direct sur tout le midi de la France. Par sa conduite

scandaleuse, Eléonore s'était aliéné l'affection de son époux qui demanda la dissolution du mariage. La nullité en fut prononcée par l'Eglise, Louis et Eléonore étant parents au sixième degré et la dispense du chef de parenté n'ayant pas été demandée lors du mariage. Eléonore épousa alors Henri d'Anjou, que ce mariage rendit maître de plus de la moitié de la France. Ce prince était duc de Normandie et, comme tel, suzerain de la Bretagne, et il tenait de son père les comtés d'Anjou, du Maine et de Touraine. A ces possessions il réunit la dot de sa femme et devint ainsi plus puissant que son suzerain, le roi de France. Louis, il est vrai, recourut aux armes pour empêcher son vassal de contracter ce mariage sans son consentement, mais il fut contraint de céder et de faire la paix avec son adversaire. Avant de mourir, il fit reconnaître pour son successeur, dans une assemblée des seigneurs à Paris, son fils Philippe-Auguste et le fit couronner à Reims.

§ 3. Philippe-Auguste (1180—1223).

1. *Caractère de Philippe.* Philippe-Auguste, qui n'avait que quinze ans lors de son avénement, se distingua par son énergie et surtout par sa prudente patience à attendre en toute occasion le moment favorable. Il sut réparer en partie les déplorables fautes de son père et étendit la somme des prérogatives royales qu'il sut sauvegarder avec fermeté tant contre les ennemis extérieurs qu'à l'égard de ses vassaux. Jeune encore et voyant l'humeur turbulente de la noblesse, il disait: „Quoi qu'ils fassent, il me faut supporter leurs violences et leurs injures; ils vieilliront, tandis que je croîtrai en force et en pouvoir et, Dieu aidant, le moment viendra où je pourrai à mon tour me venger selon mon désir.“ Au début de son règne, il fit l'acquisition du Vermandois, du Valois et de l'Amiénois que lui céda l'héritière pour obtenir sa protection contre Philippe d'Alsace, comte de Flandre, sous la tutelle duquel il avait été placé par son père Louis VII. Ce comte, mécontent d'avoir été renvoyé de la cour, se ligua avec le duc de Bourgogne et d'autres seigneurs, mais la fermeté de Philippe-Auguste les força de déposer les armes. Il purgea la France des troupes mercenaires connues sous le nom de *Brabançons*, qui avaient été licenciées pendant la paix et qui étaient devenues un véritable fléau pour le pays; il extermina également les bandes de paysans qui, sous le nom de *Pastoureaux*, prétendaient vouloir s'opposer à la tyrannie des seigneurs, mais qui en réalité se livraient au brigandage. Plus de 7,000 de ces bandits de toute sorte qui désolaient la France, furent tués par les troupes qu'il envoya à leur poursuite.

2. *Intrigues contre Richard Cœur-de-Lion.* Lorsque la nouvelle de la prise de Jérusalem par Saladin vint mettre en émoi tout l'Occident, Philippe-Auguste prit la croix avec Richard Cœur-de-Lion, qui avait succédé à son père Henri II. Au retour de sa croisade, sans tenir compte des serments qu'il avait faits à Richard en quittant la Palestine, il se mit à travailler à la ruine de la trop puissante maison d'Angleterre. Tandis que son rival bataillait en Orient et se faisait emprisonner en Autriche, Philippe envahit la Normandie et s'entendit avec un frère de Richard, Jean-sans-Terre, pour se partager les provinces anglaises situées en France. Mais Richard, sorti de la prison où Henri VI l'avait retenu, se réconcilia avec son frère, déclara la guerre à Philippe-Auguste et reprit les contrées que les Français avaient occupées. Le pape Innocent III s'interposa et fit signer aux deux rois une trève de cinq ans (1199). Quelques mois après, Richard fut tué d'un coup de flèche au siége du château de Chalus dans le Limousin, où il voulait enlever un trésor que le seigneur de ce château avait trouvé.

3. *Démêlés avec Jean-sans-Terre.* La couronne d'Angleterre revenait de droit au jenne Arthur, neveu de Jean-sans-Terre. Aussi l'Anjou, le Poitou, la Touraine se déclarèrent-ils pour Arthur; mais ce malheureux jeune homme fut fait prisonnier, égorgé, dit-on, et jeté dans la Seine par Jean-sans-Terre lui-même. Ce meurtre donna beau jen à Philippe-Auguste. Prétextant de vouloir venger un crime qui soulevait l'indignation générale, il cita, en sa qnalité de seigneur suzerain, Jean-sans-Terre à venir se disculper devant ses pairs. Sur son refus de comparaître, Philippe le fit condamner comme parricide et félon, et déclara toutes les terres qu'il possédait en France acquises à la couronne. Il aurait fini par expulser les Anglais du sol de la Gaule, sans l'intervention du pape Innocent III qui leur imposa une trève, en vertu de laquelle Jean I[er] conserva la Guienne et la Gascogne. Par suite de ces événements, le domaine royal s'était prodigieusement accru.

4. *Bataille de Bouvines* (1214). La querelle de Jean I[er] avec l'Eglise, à l'occasion de la vacance du siége archiépiscopal de Cantorbéry, lui attira l'excommunication et Philippe-Auguste fut autorisé par Innocent III à conquérir l'Angleterre. Le roi de France faisait des préparatifs pour cette expédition, mais, au dernier moment, Jean se soumit au Saint-Siége, promit de lui payer un tribut et se reconnut son vassal. Cependant pour se venger de toutes ces hontes, il forma une vaste coalition contre Philippe, dans laquelle entrèrent Otton IV, empereur d'Allemagne,

les ducs de Brabant et de Limbourg, les comtes de Flandre, de Hollande et de Boulogne. Les princes alliés furent défaits à Bouvines (27 juillet 1214). Cette victoire donna le baptême de gloire à la dynastie capétienne et assit la royauté sur des bases solides et inébranlables.

5. *Administration intérieure.* Philippe-Auguste avait presque doublé le domaine royal. Sur 78 prévôtés dont il se composait en 1223, 32 avaient été acquises sous son règne. Chaque prévôté était placée sous la surveillance d'un bailli. Il institua la haute cour féodale, composée de douze pairs de France, pour statuer sur le crime de félonie et les contestations soulevées entre les vassaux. Ces douze pairs étaient six seigneurs laïques : les ducs de Bourgogne, de Normandie et de Guienne et les comtes de Flandre, de Champagne et de Toulouse ; six prélats : les archevêques de Reims et de Laon et les évêques de Langres, de Beauvais, de Châlons et de Noyon. Paris fut embelli, pavé, ceint d'une muraille, doté de halles et d'une meilleure police. Il commença la construction du Louvre, plaça dans un dépôt les archives royales et donna de grands priviléges à l'université de Paris.

Philippe-Auguste avait glorieusement rempli les 43 années de son règne. Au milieu de ses prospérités et de ses victoires, il avait épousé en secondes noces Ingeborg, princesse danoise, mais le lendemain même il la répudia et les deux synodes de Paris et de Compiègne (1194) ratifièrent ce divorce. Il épousa aussitôt Agnès de Méranie et donna ainsi un grand scandale aux peuples de l'Europe. Ingeborg appela de la sentence des évêques au pape et Innocent III prit en mains, au nom de la morale outragée, la cause de la malheureuse princesse. Philippe résista. Après deux ans de négociations inutiles, le pape lança l'interdit sur la France. En vain le roi chassa-t-il de leurs siéges les évêques qui se conformaient aux ordres du Souverain-Pontife, il dut céder devant le mécontentement du peuple. Il renvoya Agnès de Méranie qui mourut de douleur et reprit Ingeborg en 1213. Philippe offrit ainsi aux peuples un de ces grands exemples dont le christianisme seul est la source.

§ 4. Louis VIII (1223—1226).

Louis marcha sur les traces de son père Philippe et continua à travailler à la consolidation de la monarchie. Il enleva aux Anglais le comté de Poitou, prit part à la guerre des Albigeois et soumit à l'autorité royale le comté de Toulouse, Avignon et une grande partie du Languedoc. Au milieu de ces progrès et de ces acquisitions, il mourut subitement en 1226.

§ 5. Saint-Louis (1226—1270).

1. *Régence de Blanche de Castille* (1226 — 1236). Louis IX avait à peine onze ans à la mort de son père. Sa mère, Blanche de Castille, se chargea de la régence du royanme et de la tutelle de ses enfants. Il se manifesta bientôt une grande réaction féodale. Thibaut, comte de Champagne, Pierre de Dreux, dnc de Bretagne, Hugues de Lusignan, comte de la Marche et Richard, duc d'Aquitaine, formèrent une ligue et demandèrent des garanties contre la cour des pairs et contre la tendance absorbante de l'autorité royale. Ils s'allièrent même avec le roi d'Angleterre, Henri II, qui se disposait à profiter de cette occasion pour reconquérir les anciennes provinces anglaises. La régente gagna à sa cause le comte de Champagne et força les autres seigneurs à faire leur soumission. Ensuite elle fit la paix avec le roi d'Angleterre qui avait déjà débarqué avec une armée sur les côtes de la Bretagne. La reine-mère se consacra à l'éducation de son fils. Chaque matin, elle avait coutume de lui dire: „Biau et douls filz, rien au monde ne m'est plus chier que vous; mais prefere vous perdre de mort, que soyez entaschié d'un seul pechié mortel.“ Saint-Louis ayant atteint l'âge de 19 ans, fut proclamé majeur en 1236.

2. *Caractère de Saint-Louis.* Saint-Louis est le vrai héros du moyen-âge. Prince aussi pieux que brave, il réunissait à toute la mâle énergie et à toute la fierté des vertus de l'antiquité toute la mansuétude, toute la sublime et active résignation qu'il avait puisée dans l'Écriture-Sainte. Il donna sur le trône l'exemple de toutes les vertus qui font l'ornement du chrétien et la gloire des princes. Aussi son règne forme-t-il une des périodes les plus brillantes de l'histoire de France. Saint-Louis s'efforçait de prévenir les querelles entre les Etats et d'étouffer à leur origine les guerres qui coûtent aux peuples tant de sang et de larmes. Dans ce but, il s'attachait à mettre de la loyauté dans ses rapports avec les souverains de l'Europe et à faire disparaître des prétentions rivales. Il entra en négociation avec Henri III, roi d'Angleterre et conclut, en 1259, un traité avec lui, en vertu duquel il lui rendait le Limousin, le Périgord, le Quercy, l'Agénois, une partie de la Saintonge et le duché de Guienne; en revanche, il restait sans contestation maître absolu de la Normandie, de la Touraine, de l'Anjou, du Poitou et du Maine. Henri se rendit à Paris où il fut solennellement investi des pays qui lui avaient été cédés. Il agit suivant le même principe avec le roi d'Aragon, lui cédant en toute et irrévocable souveraineté le comté de Barce-

lone, mais l'obligeant à se désister de toutes ses prétentions sur les comtés de Toulouse, de Béziers et de Carcassonne.

3. *Gouvernement de Saint-Louis.* Après avoir réglé ses rapports avec l'Angleterre et l'Aragon, Saint-Louis introduisit des réformes très-importantes dans l'intérêt de la sécurité publique et de la prospérité intérieure du royaume. Les nombreuses ordonnances qu'il publia dans ce but sont connues sous le nom d'*Etablissements* et n'ont été réunies et coordonnées que longtemps après la mort de ce prince. Il consacra surtout ses soins à la réorganisation de la justice. Il abolit d'abord le duel judiciaire, coutume barbare importée en Gaule par les Germains et exigea que les procédures se fissent en présence du peuple. Après avoir entendu la messe, il s'asseyait sous un chêne du bois de Vincennes, entouré de ses barons, et là, sans huissiers ni sergents, il écoutait ceux qui se présentaient et rendait justice. Il habitua ainsi les Français à considérer le roi comme le juge suprême du pays.

Déjà en 1245, il ordonna que, dans ses domaines, il y eût trève entre l'offenseur et l'offensé pendant quarante jours (quarantaine-le-roy) et que le plus faible pût recourir au jugement du roi. Il institua deux cours royales qui constituaient de véritables cours d'appel : le *parlement de Paris*, dont la juridiction s'étendait sur tous les fiefs de la couronne, la Normandie exceptée, et la *cour de l'Echiquier*, qui siégeait à Rouen et à laquelle ressortissait ce dernier pays. Dans la composition de ces tribunaux, Saint-Louis adjoignit aux chevaliers, qui n'avaient pas assez de finesse et de connaissances pour se reconnaître dans la subtilité des preuves, de simples *légistes*, hommes nouveaux, instruits dans les lois et surtout dans le droit romain. Ces roturiers que les barons regardèrent d'abord avec dédain, commencèrent à former la *noblesse de robe*, opposée à l'ancienne chevalerie, appelée *noblesse d'épée.*

Louis ne négligea pas les communes. Dans l'intérêt de leur prospérité et de leur développement, il les plaça sous la tutelle de l'autorité royale, se réservant le droit de confirmer les magistrats élus et imposant à ceux-ci l'obligation de lui rendre tous les ans compte de leur gestion. Ami des sciences et des arts, Louis accorda beaucoup de faveurs à l'université de Paris et son chapelain Robert, natif de Sorbon en Champagne, immortalisa son nom par la fondation du collége de la Sorbonne. Par la pragmatique-sanction, il garantit les droits de l'Eglise et du clergé et restreignit aux nécessités urgentes les impositions que la cour de Rome pouvait mettre sur les églises de France. *) Le

*) Il est prouvé que la pragmatique-sanction a été falsifiée dans la suite et que le sixième article, dirigé contre les Souverains-Pontifes, a été intercalé.

saint roi entreprit deux croisades et succomba en Afrique dans son camp devant Tunis, le 26 août 1270, à 56 ans. Avant de mourir, il récita ce verset de psaume. „Seigneur, j'entrerai dans votre temple et je glorifierai votre nom.“ Boniface VIII, en le canonisant 26 ans plus tard, ne fit que répondre aux vœux exprimés par l'Europe chrétienne.

§ 6. Philippe III (1270—1285).

Philippe III, surnommé le „Hardi“, eut la piété et la justice du saint roi son père, mais non son jugement ni sa prudence. Il étendit cependant les possessions royales à la mort de son frère Alphonse, en réunissant à la couronne le comté de Toulouse, et en faisant épouser à son fils l'héritière du royaume de Navarre. Voulant punir don Pèdre, roi d'Aragon, de l'appui que celui-ci avait donné aux Siciliens révoltés contre Charles d'Anjou, Philippe fit une expédition en Catalogne et s'empara de la place forte de la Girone. Une maladie contagieuse décimant son armée le contraignit de repasser les Pyrénées. Il mourut à Perpignan en 1285.

§ 7. Sectes hérétiques.

Depuis la chute de l'arianisme, aucune hérésie de quelque importance n'était venue porter le trouble et la perturbation dans les Etats occidentaux de l'Europe. Il surgit, il est vrai, en France et dans les Pays-Bas quelques novateurs, mais ils n'ont pas réussi à former une secte. Ce n'est que vers la moitié du XIIe siècle que la secte des Albigeois prit naissance dans le midi de la France. Ces hérétiques portaient dans les différents pays différents noms. En Italie on les nomma *Patavins* ou *Patérins*, en France *Turlupins* et *Bulgares*, eux-mêmes prirent le nom de *Cathares* (les purs). La ville d'Albi fut longtemps le centre principal de ces sectaires ; de là ils ont reçu le nom d'*Albigeois*.

1. *Albigeois.* Le système religieux de cette secte repose sur le dualisme. Il y a deux êtres éternels et increés : le principe du bien, le dieu de la lumière et de la vérité créa le monde invisible des esprits ; le principe du mal, l'esprit des tenèbres et du mensonge forma le monde materiel. C'est le Jéhovah de l'Ancien-Testament. Le dieu de la lumière créa les âmes des hommes et après les avoir laissées pendant des milliers d'années au pouvoir de l'esprit des tenèbres, il résolut de les en délivrer. Il envoya alors son fils Jésus-Christ qui, revêtu d'un corps céleste, devait révéler à l'homme son origine céleste et l'engager à se soustraire au pouvoir du principe du mal. C'est en cela que consiste le

principe de la rédemption et conformément à cette conception, les Albigeois rejetaient tous les dogmes de l'Eglise : Trinité, incarnation, rédemption, résurrection des morts, culte et sacrements.

Les membres de la secte se divisaient en deux classes : les *parfaits* ou les *purs*, qui étaient en petit nombre, affectaient une vie austère et exerçaient une espèce de sacerdoce, et les *croyants*, qui pouvaient se livrer impunément à toutes sortes de vices et de désordres. L'admission dans la classe des parfaits et la préparation à la rédemption se faisait par l'imposition des mains, appelée *consolamentum ;* quant aux croyants, on se contentait de la promesse (*convenensa*) qu'ils faisaient de recevoir, avant de mourir, l'imposition des mains. Ils ajournaient ordinairement la réception du *consolamentum* jusqu'à l'article de la mort et beaucoup, après cette cérémonie, s'abstenaient de toute nourriture pour avoir aussi vite que possible une bonne fin, comme ils s'exprimaient. L'aveuglement alla si loin que des parents faisaient mourir leurs enfants, et des enfants leurs parents pour accélérer leur bonne fin. C'est ce qu'ils appelaient „se mettre dans l'Endure.“

2. *Vaudois.* Ces hérétiques ont quelque affinité avec les Albigeois. Le fondateur de cette secte était Pierre de Vaux ou Valdo, riche négociant de Lyon. Frappé de la mort subite d'un de ses amis, Pierre distribua sa fortune aux pauvres, s'érigea en réformateur des mœurs, prêcha contre l'irréligion, contre les mœurs dissolues du clergé et les abus de la discipline ecclésiastique. Il prétendait que l'Eglise avait dévié de l'Evangile et qu'il fallait la rappeler à la simplicité primitive, alors que le culte était sans luxe, les prêtres sans richesses, les papes sans pouvoir temporel. Il voulait donc rendre à l'Eglise l'humble pauvreté des premiers temps. Attaquant bientôt le dogme, Valdo prêcha une doctrine analogue en tous points à celle des novateurs du XVIe siècle. L'Eglise romaine n'était plus l'Eglise du Christ; il se déclara contre les ordres et les vœux monastiques, rejeta les conciles, défendit à l'Eglise d'avoir des biens temporels et de percevoir les dîmes. Enfin il abolit les sacrements, les cérémonies du culte, l'invocation des saints et proclama le principe que tout chrétien était prêtre. L'Evangile, voilà la base et la source de la religion. Les nouvelles doctrines se répandirent avec rapidité dans le midi de la France. Vers la fin du XIIe siècle, plus de mille cités de ce beau pays étaient infectées de ces hérésies et la plupart des seigneurs et des barons avaient embrassé les erreurs des Albigeois. Raimond VI, comte de Toulouse, qui régnait sur une grande partie de ces contrées avec une autorité tout à fait indé-

pendante, le vicomte de Béziers et de Carcassonne et les comtes de Béarn, d'Armagnac, de Comminges et de Foix en étaient les protecteurs. La popnlation catholique eut beaucoup à souffrir et de nombreuses victimes périrent au milieu des troubles excités par le fanatisme des sectaires qui, grâce à l'inaction et à la tiédeur du clergé, organisèrent publiquement leur culte et s'abandonnèrent à tous les désordres autorisés par les principes subversifs dont ils s'étaient constitués les propagateurs.

3. *Efforts du pape Innocent III.* Innocent III, à peine arrivé au trône pontifical, s'occupa des moyens d'extirper ces hérésies. Il suspendit de leurs fonctions l'archevêque de Narbonne et l'évêque de Béziers, coupables d'avoir favorisé, par leur insouciance, la propagation des nouvelles erreurs et il chargea de zélés missionnaires de l'ordre de Citeaux, de ranimer la foi éteinte ou chancelante. Ces moines firent d'énergiques efforts pour reconquérir les âmes égarées ; mais les armes de la persuasion furent vaines et les missionnaires découragés demandèrent au pape la permission de retourner dans leur convent. Innocent III leur recommanda la persévérance. En ce moment l'évêque espagnol Diégo d'Osma et son prieur, Dominiqne de Gnzman, revenant d'un pèlerinage de Rome, arrivèrent à Montpellier (1206), ranimèrent le zèle des religieux et s'associèrent à lenrs travaux. Les conversions se multiplièrent et le légat Pierre de Castelnau, que le pape avait placé à la tête de la mission, enjoignit au comte de Tonlouse, Raimond VI, de faire la paix avec ses voisins et de faire valoir son influence pour combattre les hérétiques. Sur son refus, Raimond fut excommunié. Le comte céda alors ; mais il faillit bientôt à sa promesse. Pierre lui reprocha sa perfidie et lui fit des observations énergiques sur sa vie scandaleuse. Peu de jours se passèrent et Pierre de Castelnau fut assassiné sur les bords du Rhône, par un chevalier de Raimond. Innocent accusa le comte de Toulouse de ce meurtre, fit prêcher une croisade contre les Albigeois et exhorta Philippe-Auguste à y prendre part.

4. *Guerres contre les Albigeois.* La guerre contre les Albigeois est sans doute la plus cruelle de toutes les guerres intestines qui aient désolé la France. Cette lutte eut à la fois un caractère religienx et nn caractère politique. Pour la papauté, personnifiée dans Innocent III, cette guerre était une croisade contre les hérétiques et pour la royauté, représentée par Philippe-Auguste, une expédition contre des provinces indépendantes qui allaient, sons son petit-fils, devenir les plus magnifiques fleurons de la couronne de France.

Une armée de 60,000 hommes se réunit à Lyon. Ce fut le nord de la France qui s'arma contre le midi. A la tête des croisés se trouvaient le duc de Bourgogne, le comte de Nevers, le comte de Saint-Pol et Simon de Montfort. Philippe-Auguste répondit au pape qu'il lui était impossible de prendre les armes pour la cause de l'Eglise, attendu qu'il se mettait en marche contre les Anglais. A la nouvelle que l'armée des croisés s'approchait, Raimond, abandonné par ses vassaux, fit acte de soumission. Dissimulant ses croyances hérétiques, il promit de retirer sa protection aux sectaires et remit entre les mains des croisés sept châteaux-forts pour servir de places d'appui. L'armée se mit alors en marche contre Roger, vicomte de Béziers et de Carcassonne, le plus zélé d'entre les Albigeois. La ville de Béziers fut prise d'assaut. *) Roger fut déclaré déchu de ses fiefs ; Simon de Montfort en fut investi et chargé de continuer la guerre contre les Albigeois.

La soumission de Raimond n'était pas sincère. Après le départ de la plupart des croisés, le comte viola sa parole, rassembla une nombreuse armée et appela à son secours le roi Pierre d'Aragon, qui était mécontent de ce que l'on avait disposé sans son consentement des fiefs du vicomte de Béziers et de Carcassonne, fiefs dépendant de sa couronne. Simon de Montfort marcha contre les princes alliés et, chose incroyable, il défit à Muret (1214), avec un corps de 1,000 hommes, l'armée ennemie composée de 2,000 cavaliers et de 40,000 fantassins. Pierre d'Aragon périt dans la lutte et Simon de Montfort reçut l'investiture du comté de Toulouse. Raimond VI se rendit avec son fils à Rome, se réconcilia avec l'Eglise et obtint de l'empereur Frédéric II, grâce à l'intervention d'Innocent III, l'investiture du comté de Venaissin.

Les Languedociens se soulevèrent de nouveau contre Simon de Montfort qui périt en 1218 au siége de Toulouse. Son fils Amaury, qui lui succéda et qui prit le titre de comte de Toulouse, n'avait ni les talents militaires, ni l'indomptable énergie, ni le prestige de son père. Aussi Raimond VI, aidé de son fils, regagna-t-il pied à pied ses anciens domaines. Le pape Honorius III fit alors appel à Philippe-Auguste, qui refusa de marcher en personne, mais qui fit partir son fils aîné, Louis, à la tête d'une nombreuse armée.

---

*) Les paroles, devenues tristement célèbres : „Tuez-les, car Dieu connaît les siens", que le légat du pape aurait prononcées lorsque les croisés lui ont demandé comment ils distingueraient les fidèles des hérétiques, ne sont qu'une pure invention et ne reposent sur aucune donnée historique. (Voir la belle dissertation de M. Ph. Tamisey de Larroque, „Revue des questions historiques", 1re livraison, p. 168.)

Après la mort de Philippe-Auguste, la guerre entra dans une nouvelle phase et de religieuse qu'elle avait été, elle devint politique. Amaury de Montfort céda tous ses droits au jeune roi Louis VIII qui entreprit, à la tête d'une armée de 50,000 hommes, la conquête des Etats de Raimond VII, avec l'intention avouée de les garder. A la nouvelle de son approche, un grand nombre de villes firent leur soumission. Avignon fut obligé de capituler après un long siége, mais Toulouse resta fidèle à Raimond. Louis, après avoir organisé administrativement les provinces conquises, se disposait à retourner à Paris, lorsqu'il mourut en route et cette mort remit tout en question. Blanche de Castille, régente du royaume, comprenant que mieux valait s'assurer une partie du Languedoc que de risquer de ne rien garder en voulant tout avoir, fit tous ses efforts pour amener un rapprochement auquel le légat du pape prêta son concours. Le 12 avril 1229 fut signé à Paris un traité qui réconcilia Raimond avec l'Eglise, attribua immédiatement à la couronne une partie du Languedoc et constitua le reste comme dot de Jeanne, fille de Raimond qui serait donnée en mariage à un des frères de Saint-Louis. Telle fut la fin de la guerre des Albigeois.

§ 3. Le tribunal de l'Inquisition.

La guerre des Albigeois était terminée, mais les doctrines hérétiques comptaient encore un grand nombre de partisans et Raimond VII s'était engagé à prendre des mesures pour extirper le mal dans sa racine. La reine Blanche, de concert avec le pape Grégoire IX, réorganisa l'université de Toulouse et Raimond dut fournir l'argent nécessaire pour entretenir quatre maîtres de théologie, deux de droit canon, deux de grammaire et six maîtres ès-arts. Les évêques désignèrent, dans chaque paroisse, un prêtre auquel étaient adjoints deux ou trois laïques qui durent prêter le serment de rechercher les hérétiques et de les signaler aux magistrats. Grégoire IX établit en même temps dans plusieurs villes un tribunal composé de théologiens et chargé de prononcer sur la culpabilité de ceux qui étaient accusés du crime d'hérésie. On assignait à l'accusé, pour venir à résipiscence, un délai de grâce, passé lequel il était considéré comme rebelle. Il était admis à se disculper et, dans le cas où sa défense était insuffisante et où les preuves de sa culpabilité étaient convaincantes, il était déclaré coupable du crime d'hérésie et livré au bas séculier pour être jugé d'après les lois existantes.

Tels furent les premiers développements du tribunal qui reçut plus tard le nom d'inquisition (*inquisitio hæreticæ pravitatis*). Cette

institution, du reste, remonte à l'origine de l'Eglise, celle-ci devant veillor scrupuleusement sur la pnreté de la doctrine quo le divin fondateur lui a confiée. A l'époque de la réforme, Paul III concentra les affaires de l'inquisition à Rome, en instituant, en 1542, six cardinaux comme inquisiteurs généraux pour le monde catholique tout entier. Sixte V réorganisa ce tribunal et lui donna le nom de congrégation de l'inquisition *(sacrum officium seu universa inquisitionis congregatio)*. Il ne faut pas confondre ce tribunal avec l'inquisition espagnole, instituée au XV[e] siècle par Ferdinand et Isabelle.

§ 9. Ordres mendiants.

1. *Importance des ordres mendiants.* L'apparition des ordres mendiants, vers le commencement du XIII[e] siècle, fut un grand événement pour l'Eglise qui trouva dans ces institutions l'appui le plus solide dans la lutte contre les hérésies des Albigeois et des Vaudois. Tandis que les membres des ordres monastiques, fondés depuis saint Benoît jusqu'à saint Bernard, so retiraient dans la solitude pour travailler à leur sanctification personnelle, les religieux des ordres meudiants vivaient au milieu du monde, cherchant à ramener les hérétiques et à convertir les pécheurs. Ils renonçaient à tous les biens temporels et se sonmettaient à une pauvreté absolue. Ni l'ordre ni aucnn de ses membres ne pouvaient rien posséder. Ils devaient demander lo pain quotidien à la charité de ceux-là mêmes au salut desquels ils consacraient leurs soins et leurs forces et, après avoir pourvu aux besoins du jour, ils distribuaient aux pauvres ce qui restait des aumônes qu'ils avaient recueillies. Rien par conséquent ne devait les empêcher de remplir lenr mission ; un vœu formel de pauvreté les prémunissait contre les richesses qui avaient amené la décadence de beaucoup d'anciennes congrégations. Par suite de ce vœu, les nouveaux ordres, celui des *Franciscains* et celui des *Dominicains*, furent appelés *ordres mendiants.*

2. *Les Franciscains.* Le fondateur de cette institution, saint François, était fils d'un riche négociant d'Assise. Ayant donné aux pauvres tout ce qu'il possédait, il parcourut comme missionnaire l'Espagne, le Portugal, la France, l'Italie et porta même l'Evangile en Orient, en commençant par l'Egypte. Il imposa à ceux qui s'associèrent à lui une règle très-sévère qui fut approuvée en 1211 par Innocent III. Il les appela Frères-Mineurs *(fratres minores)*. Le nouvel ordre se répandit avec une rapidité étonnante. Du vivant de saint François, il comptait déjà 5,000 membres et au XIV[e] siècle, le nombre des moines franciscains dépassait

150,000. Bravant tous les dangers, ces intrépides missionnaires pénétrèrent jusque dans les pays inconnus de l'intérieur de l'Asie afin d'initier à la civilisation chrétienne les peuplades musulmanes de ces contrées lointaines. Les plus célèbres parmi les membres de cet ordre furent saint Bonaventure et saint Antoine de Padoue.

3. *Les Dominicains.* Saint Dominique, de la famille noble des Guzman en Espagne, s'associa d'abord avec son évêque, Diégo d'Osma, aux moines de Citeaux pour travailler à la conversion des Albigeois. Il fonda bientôt un ordre destiné particulièrement à prêcher les vérités catholiques aux hérétiques et à les ramener à la vérité par l'instruction et la persuasion. Il imposa à ses disciples le vœu de pauvreté absolue et les nomma Frères-prêcheurs *(fratres prædicatores)*. Le nom de *dominicains* prévalut dans la suite. En France ils portèrent généralement le nom de *jacobins*, parce que la première maison de cet ordre à Paris fut bâtie dans la rue Saint-Jacques. Le nombre des dominicains s'accrut rapidement ; cinquante ans après sa fondation, l'ordre comptait déjà 417 couvents. Les membres les plus illustres de cette congrégation furent saint Raymond de Pennefort, Albert-le-Grand et saint Thomas d'Aquin.

Les ordres de saint François et de saint Dominique exercèrent une influence salutaire sur la régénération morale de la société par l'institution du tiers-ordre, qui se composait de personnes vivant dans le monde, mais rattachées à l'un ou à l'autre de ces ordres par des œuvres de charité ou par certaines prières, et participant ainsi aux mérites et aux biens spirituels de ces deux congrégations.

IV.

ANGLETERRE.

(1065—1272).

I. — Rois normands (1066—1154).

§ 1. Guillaume Ier, le Conquérant (1066—1087).

L'Angleterre subit une transformation complète par la conquête des Normands. Après la bataille d'Hastings, Guillaume marcha sur Londres, cerna cette ville et la corporation des bourgeois, voyant que toute opposition était devenue inutile, vint faire sa soumission. Le jour de Noël, dans l'abbaye de Westminster, le vainqueur se fit couronner roi d'Angleterre, entouré

de ses farouches guerriers qui commandaient les applaudissements ou le silence.

Guillaume prit possession des domaines et des trésors des anciens rois et déclara domaine public les propriétés de tous ceux qui, ayant combattu sous la bannière nationale, avaient péri dans la bataille de Hastings. Il répartit ce domaine entre ses compagnons et la récompense fut mesurée au grade et aux services rendus. Des barons, des chevaliers eurent des châteaux, de vastes propriétés, des bourgs, des villes mêmes, et tel Normand qui sur le continent avait été bouvier ou tisserand, devint tout à coup homme d'armes et gentilhomme, ayant serfs et vassaux, château et seigneurie. Des révoltes qui, pendant les six premières années de l'occupation, éclatèrent sur plusieurs points du pays, lui fournirent l'occasion de sévir contre la population anglo-saxonne et d'élever sur les ruines des villes renversées des forts et des citadelles dans lesquels il plaça de fortes garnisons. Dans la capitale il fit construire la fameuse Tour que les habitants eux-mêmes appelaient „la bride de Londres." Devant cette occupation militaire, toute résistance était impossible et Guillaume put fonder sur les ruines des libertés nationales un pouvoir despotique et illimité.

Le conquérant, considérant l'Angleterre comme sa propriété, y transplanta la féodalité et divisa le pays en 780 baronnies, réservées exclusivement aux seigneurs normands et 60,000 fiefs qui pouvaient être conférés en partie à des Anglo-Saxons. Les propriétaires libres qui ne reçurent pas la dignité de chevalier, furent également soumis aux charges féodales et la royauté, en exigeant le serment de fidélité des seigneurs, eut soin de se rattacher étroitement, par le serment direct, tous les vassaux et arrière-vassaux des barons et des chevaliers. Les évêques et les chefs des grandes abbayes furent aussi obligés de fournir au roi des guerriers eu égard à l'étendue de leurs fiefs. D'après ces dispositions le service militaire se trouvait si bien organisé qu'à tout moment le roi pouvait mettre sur pied une armée respectable.

Guillaume accrut l'autorité et la puissance de la couronne en augmentant les revenus ordinaires et en établissant des impôts extraordinaires. Il fit dresser le cadastre de tous les biens-fonds, travail dans lequel furent inscrits les comtés avec toutes leurs divisions, les noms des anciens propriétaires et des nouveaux, le nombre des pièces de terre, des moulins, des étangs, avec leurs qualités et leur valeur, les charges, les loyers, le nombre des serfs saxons, des bestiaux, des ruches à miel et des charrues. Ce livre

qui subsiste encore, fut appelé par les Saxons *livre du dernier jugement (dooms-day-book)*, parce qu'il contenait leur jugement d'expropriation irrévocable. Tout propriétaire d'un fief était tenu à payer, outre les redevances féodales, un impôt extraordinaire pour lui faire comprendre que sa propriété n'était qu'un don de la couronne et que le roi pouvait l'exproprier quand il voudrait. Les domaines royaux étaient considérables; 1,462 manoirs et 66 forêts situées dans les différents comtés, donnaient du prestige au souverain qui se réservait aussi le droit de chasse au moyen de dispositions extrêmement rigoureuses. Quiconque tuait un cerf ou un sanglier dans ses domaines ou y coupait même une branche, était condamné à perdre les yeux. „Il aime les bêtes fauves comme un père", disaient les satires du temps. Afin de satisfaire sa passion pour la chasse, il fit planter près de Westminster, qui était sa résidence ordinaire, *la forêt nouvelle*, sur une largeur de trente milles, en faisant démolir des maisons, des couvents et trente-six villages.

Guillaume était donc en réalité le chef du pays conquis et ses sujets n'étaient que ses soldats et ses lieutenants. Il augmenta encore ce pouvoir illimité par l'institution d'une cour royale (*aula regis*) à laquelle on pouvait appeler de tous les jugements portés par les justices seigneuriales ou communales et qui décidait en dernière instance de la fortune, de l'honneur et de la vie des barons mêmes. En donnant à cette cour une telle compétence, il pouvait bien laisser subsister quelques institutions, entr'autres les cours d'assises que les Anglo-Saxons avaient transplantées dans les îles britanniques.

Le clergé anglo-saxon, qui était chaleureusement dévoué à l'indépendance nationale, fut également traité avec rigueur. Il fut dépouillé et persécuté et le roi lui substitua un autre clergé qui fut admis comme propriétaire dans la nouvelle organisation sociale. Stigand, primat d'Angleterre, fut chassé de son siége archiépiscopal et Lanfranc de Pavie, le plus grand théologien de ce temps, passa de l'abbaye de Caen en Normandie à l'archevêché de Cantorbéry, non par l'élection du clergé, mais par la volonté du roi. Lanfranc, chargé par Alexandre II de régénérer le clergé anglo-saxon, fut investi d'une grande autorité sur tous les évêchés d'Angleterre, afin de pouvoir travailler avec plus de vigueur et de succès à la régularisation des bénéfices ecclésiastiques du pays. Des étrangers, Normands, Français, Lorrains, en avaient été pourvus, tandis que les clercs saxons furent persécutés. Plusieurs abbayes s'élevèrent au milieu des ruines des bourgs et des colonies de moines du continent vinrent les peupler

pour contrebalancer l'influence du clergé indigène et pour recommander aux vaincus la soumission à leur nouveau chef.

Guillaume, tout en s'appuyant sur le clergé pour affermir son trône, le tenait cependant dans une stricte sujétion. Il défendit aux ecclésiastiques de sortir du royaume sans sa permission et il exigea que tout décret des conciles et tout rescrit de la cour pontificale fût préalablement soumis à sa sanction. Il fortifia toutefois la juridiction épiscopale en séparant les affaires ecclésiastiques des contestations séculières et en ordonnant que quiconque serait cité devant la cour épiscopale eût à y comparaître. L'appel des décisions de l'évêque aux tribunaux laïques fut interdit; on pouvait en appeler seulement à la cour royale.

Le conquérant imposa aussi sa langue aux vaincus. La langue française devint la langue officielle du pays; elle fut adoptée exclusivement à la cour, dans l'enseignement, dans les actes publics, dans la chaire et jusqu'au milieu du XIVe siècle, c'est-à-dire jusqu'au règne d'Edouard III, le français resta la langue de la cour et des tribunaux. Une foule d'expressions et de formes étrangères s'introduisirent ainsi dans l'idiome du pays, et c'est de cet amalgame que sortit la langue anglaise qui tient le milieu entre les langues romane et teutonique.

Guillaume mourut en 1087 par suite d'une chute de cheval. Il avait stipulé dans son testament que de ses trois fils, Robert, l'aîné, hériterait du duché de Normandie, tandis que le second, Guillaume, monterait sur le trône d'Angleterre; Henri, le troisième, reçut un apanage.

§ 2. Guillaume II, le Roux (1087—1100).

Guillaume, homme aux paroles brutales, chasseur infatigable et vivant pour ainsi dire dans les vastes forêts que son père avait plantées, mena rudement et arbitrairement ses sujets, qui l'appelaient ironiquement „le gardien des bois et le berger des bêtes fauves.“ Robert, exclu du trône par la volonté de son père, prit les armes contre son frère et soutint une guerre longue et acharnée, mais il se décida enfin à prendre la croix et donna en gage à son frère le duché de Normandie pour la somme de 10,000 marcs d'argent. Guillaume mourut à la chasse. Un cerf magnifique passait devant lui: „Tire donc, cria-t-il à un de ses chevaliers, tire donc!“ Mais le trait ricocha et le frappa en pleine poitrine.

§ 3. Henri I (1100—1135).

Pendant que Robert, insouciant et étourdi, guerroyait en Orient, Henri, son frère cadet, mit les mains sur le trésor royal

et gagna les principaux vassaux qui le proclamèrent roi. Le nouveau souverain chercha un appui dans le peuple, en lui octroyant une charte royale, par laquelle il promettait de gouverner avec modération, de restituer aux Eglises leurs immunités et de respecter les anciennes franchises du pays. Il rappela saint Anselme, archevêque de Cantorbéry, que Guillaume-le-Roux avait chassé de son siége et engagea ce prince de l'Eglise à s'interposer dans la lutte qui avait éclaté entre le roi et le Saint-Siége au sujet des investitures.

Sur ces entrefaites Robert, revenu de la Terre-Sainte, envahit l'Angleterre à la tête d'un grand nombre de barons, mais Anselme, par reconnaissance envers Henri, finit par ménager un accord en vertu duquel Robert renonçait à tous ses droits sur l'Angleterre, à condition que son frère lui compterait 3,000 marcs d'argent et lui remettrait tous les châteaux qu'il tenait en Normandie. Henri cependant ne resta pas fidèle à sa promesse et il voulut même enlever à son frère toute la Normandie. Robert prit les armes, mais il fut fait prisonnier et renfermé dans le château de Cardiff, dans le pays de Galles, où Henri lui fit crever les yeux. Robert y passa misérablement les vingt-huit dernières années de sa vie. Henri, n'ayant pas de fils, fit reconnaître pour son héritière sa fille Mathilde qui avait été mariée à l'empereur Henri V. Comme elle était veuve et sans enfants, il lui fit épouser Godefroid d'Anjou, qui avait le surnom de Plantagenet, parce qu'il avait l'usage d'orner son casque d'une branche de genêt. Ce surnom passa à son fils Henri, dont la naissance consola le vieux roi qui mourut avec l'espoir de voir sa descendance s'affermir sur le trône. Il s'éleva pourtant un prétendant dans Etienne de Blois, son neveu. Celui-ci fut proclamé roi par les barons qui ne voyaient pas sans regret le royaume tombé en quenouille.

§ 4. **Etienne de Blois** (1135—1154).

Afin de se concilier les esprits, Etienne publia une charte par laquelle il assurait l'indépendance de l'Eglise, limitait le nombre des forêts réservées pour la chasse royale et permettait au clergé et aux barons de fortifier leurs châteaux. Le pays se couvrit alors d'un réseau de petits châteaux-forts d'où les barons pouvaient impunément piller et tyranniser le voisinage. Le peuple était exposé sans défense aux rapines, aux vexations de toute sorte et il n'y avait entre les seigneurs que batailles et actes de vengeance. Mathilde profita de cet état de choses et débarqua en Angleterre. Ce fut le signal d'une longue guerre de succession qui ne fut terminée qu'en 1153 par un traité dans lequel Etienne

dut reconnaître pour son successeur Henri, fils de Mathilde. Etienne mourut l'année suivante et Henri, comte d'Anjou, monta sur le trône d'Angleterre.

—

II. — Les quatre premiers rois de la maison d'Anjou ou des Plantagenets. (1154—1272).

§ 1. Henri II (1154—1189).

1. *Puissance de Henri.* Un avenir plein de gloire s'ouvrait au jeune Henri Plantagenet. Par la mort de son père, il avait hérité de la Touraine et de l'Anjou, du côté de sa mère il possédait le Maine et la Normandie et en épousant Eléonore, qui avait divorcé avec Louis VII, il avait acquis de plus vastes domaines encore, la Guienne et la Gascogne. Presque toute la côte occidentale de la France, depuis les frontières de la Picardie jusqu'aux Pyrénées, reconnaissait son autorité et le vassal, qui faisait hommage de ses possessions à son suzerain le roi de France, était en réalité un prince plus puissant que ce roi lui-même. A l'âge de 21 ans, Henri fut appelé au trône d'Angleterre et, si son ambition égalait sa puissance, il pouvait mettre en danger l'indépendance de tous ses voisins.

2. *Consolidation de l'autorité royale.* Après les cérémonies du couronnement qui eut lieu à Westminster, en présence d'un immense concours de peuple et de barons venus de France, Henri s'efforça de réparer les maux dont les discordes civiles et une longue licence avaient affligé la nation sous le règne d'Etienne. Les mercenaires étrangers, qui faisaient le métier de soldats en temps de guerre et celui de brigands durant la paix, reçurent l'ordre de quitter le royaume à un jour désigné et sous peine de mort. Il marcha ensuite contre les seigneurs qui, à l'abri des murs de leurs châteaux-forts, bravaient impunément les ordres du roi. Il démolit, la première année de son règne, plus de cent cinquante de ces châteaux qui, pendant un grand nombre d'années, avaient été la terreur et le fléau des habitants. Il fit retourner à la couronne les biens que Mathilde et Etienne avaient été contraints d'aliéner à leurs partisans, déclara intrus tous ceux qui étaient venus avec Etienne et les dépouilla des terres qu'ils avaient reçues. Il déploya la plus grande activité pour relever la puissance royale.

3. *Lutte contre l'Eglise. Thomas Becket.* Henri, dans l'intention de concentrer tous les pouvoirs entre ses mains, conçut le projet de restreindre les droits dont jouissait l'Eglise en Angleterre. Le clergé avait le privilége de se juger lui-même. Quand un clerc

était en cause, les tribunaux laïques étaient incompétents et les cours épiscopales seules pouvaient connaître de l'affaire. Ce privilége, appelé *bénéfice du clergé*, avait été concédé par Guillaume-le-Conquérant. Henri, voulant asservir l'Eglise à l'Etat, commença par violer ce privilége et il dirigea fort judicieusement la première attaque contre le point où les cours spirituelles se trouvaient le plus vulnérables, leur juridiction criminelle. En effet, les canons avaient exclu les ecclésiastiques des jugements de sang et les peines les plus rigoureuses qu'ils pussent infliger étaient la flagellation, l'amende, l'emprisonnement et la dégradation. On prétendit que de tels châtiments étaient insuffisants pour réprimer les crimes les plus énormes et qu'ils encourageaient les méfaits en assurant une espèce d'impunité au coupable. Comme tout individu tonsuré, qu'il eût ou non reçu dans la suite les ordres sacrés, pouvait réclamer les priviléges cléricaux, on peut admettre que dans ces temps de désordre il y a eu beaucoup de criminels dans le clergé. Henri manda tous les évêques à Westminster et requit leur consentement à ce que ce privilége fût radicalement modifié. Les objections des prélats lui firent renoncer à cette exigence, et il leur demanda s'ils promettraient d'observer les *anciennes coutumes* du royaume. Cette question était captieuse, car ni le nombre ni la portée de ces coutumes n'avaient jamais été définis. Le roi, voulant employer la violence, se heurta à plus fort que lui. Cet homme fut Thomas Becket.

Becket était fils de Gilbert, l'un des principaux citoyens de Londres, le compatriote et l'ami de Théobald, archevêque de Cantorbéry. Formé aux écoles métropolitaines d'Oxford et de Paris et fortifié dans la connaissance des lois civiles et ecclésiastiques par les leçons du célèbre Gratien, professeur à Bologne, Becket, de retour dans sa patrie, reçut l'archidiaconat de Cantorbéry. Théobald le recommanda au roi et son mérite personnel fut un titre à la protection et à l'amitié du monarque. Henri le nomma chancelier, gouverneur de son fils et le rendit dépositaire de la faveur royale. Becket déploya dans sa nouvelle charge toute la magnificence d'un prince ; sa table était ouverte à tous ceux que leurs affaires appelaient à la cour. Le roi vivait avec son favori dans les termes de la plus grande familiarité et semblait avoir résigné entre ses mains le gouvernement de ses domaines situés tant en Angleterre que sur le continent.

La mort de Théobald, en 1161, mit à la disposition du roi la plus haute dignité de l'Eglise d'Angleterre. Henri, espérant se servir de Becket pour la réussite de ses réformes, le fit porter, malgré lui, au siége primatial de Cantorbéry. Devenu archevêque,

Becket résigna la charge de chancelier entre les mains du roi ot s'imposa lui-même, en punition du luxe et de la vanité de sa première vie, des règles journalières de mortification secrète. Sa conduito devint désormais remarquable par la plus stricte observation des convenances que lui prescrivaient ses fonctions. Becket, on un mot, fut un prêtre austère et scrupuleux.

Les courtisans mirent toute leur habileté à présenter sous un faux jour les actions de l'archevêque et déclamèrent en termes exagérés contre la hauteur de ses vues, la supériorité de ses talents et l'énergie de son caractère. Le roi, prêtant l'oreillo à ces insinuations, se mit dès lors à persécuter son ancien favori avec une haine aussi vive que l'amitié dont il l'avait autrefois honoré. La discussion relative à la juridiction des cours ecclésiastiques et aux anciennes coutumes du pays amena uno rupturo ouverte entre le monarque et l'archevêque.

Henri convoqua les évêques à Clarendon (1164) et leur fit adopter seize articles, connus sous le nom de *Constitution de Clarendon.* D'après les dispositions de ces articles, tout évêché ou bénéfice vacant devrait demeurer sous l'inspection du roi qui, dans l'intervalle, on percevrait les revenus; les élections se feraient avec l'assentiment du roi et l'élu lui jurerait fidélité; tout clerc accusé d'un crime comparaîtrait devant les cours de justice du roi; aucun archevêque, évêque ou ecclésiastique en dignité ne pourrait traverser la mer sans la permission du roi et les évêques nc pourraiont recevoir dans les ordres les fils de vilains sans la permission do leurs seigneurs respectifs.

Thomas Becket s'opposa énergiquement aux mesures du roi et pour se soustraire à sa colère, il s'embarqua pour la France et s'adressa au Souverain-Pontife, Alexandre III qui, étant vers la même époque en lutte avec Frédéric-Barberousse, ne désirait nullement s'attirer un nouvel ennemi et envoya des légats pour conclure un arrangement. Louis VII, roi de France, prit en main la cause de Becket et, après six ans d'efforts, il réussit à le réconcilier avec Henri II (1170). Le primat retourna à Cantorbéry (3 déc. 1170) où le peuple lui fit un de ces accueils que la multitude reconnaissante a coutume de fairo à la vertu opprimée. La persécution n'avait pas brisé son courage; le jour de Noël il lança l'excommunication contre l'évêque d'York, qui n'avait cessé d'injurier sa personne, son clergé et ses moines. A cette nouvelle Henri II, qui était en Normandie, entra en fureur et s'écria: „Do tous les lâches qui mangent mon pain, n'en cst-il aucun qui veuille me délivrer de ce prêtre turbulent!“ Quatre chevaliers, prenant cot éclat de fureur pour un ordro royal, passèrent en Angletorro

et, cinq jours après, Thomas Becket fut tué par eux au pied même de l'autel (20 déc. 1170). L'un des assassins qui lui avait brisé le crâne, mit encore le pied sur le cou de sa victime, fit jaillir la cervelle avec la pointe de son épée et la répandit sur le pavé.

Ainsi périt, à l'âge de 53 ans, cet homme extraordinaire, martyr de ce qu'il croyait être son devoir, la conservation des immunités de l'Eglise. Malgré la défense du roi de décerner au prélat le titre de martyr et de lui donner la sépulture, le peuple honora comme un saint son malheureux défenseur et des milliers de pèlerins accoururent chaque année à son tombeau illustré par de nombreux miracles.

La nouvelle de ce crime plongea le roi dans la plus noire mélancolie. Henri II s'avoua coupable d'avoir donné lieu, par ses expressions violentes, au projet des assassins ; il se réconcilia avec le pape en abolissant les statuts de Clarendon et en réparant tous les torts qu'il avait faits à l'Eglise. Il fit un pèlerinage à la tombe du martyr que le pape Alexandre avait élevé au nombre des saints et reçut à genoux l'absolution des légats qui le dispensèrent de la flagellation. Les assassins, qui d'abord avaient été excommuniés, durent faire le pèlerinage de Jérusalem. L'heure de la mort de Thomas Becket avait été celle du triomphe de sa cause.

4. *Conquête de l'Irlande.* La conquête de l'Irlande et la réunion de cette île à l'Angleterre est un des événements les plus importants du règne de Henri II. L'Irlande, cette *verte Erin* couverte de pâturages, cette *Perle des mers* battue des flots, était demeurée en dehors de toute domination européenne, même de celle des Romains et la nationalité celtique s'y était conservée sans subir l'influence d'une civilisation étrangère. A une époque fort reculée l'Evangile avait été prêché aux *clans* (tribus) de ce pays, mais la conversion générale des habitants avait été réservée au zèle apostolique de saint Patrice. Ce célèbre missionnaire commença ses travaux en 432 et fonda un grand nombre d'églises et de monastères, où toutes les sciences connues à cette époque étaient assidûment cultivées. Des étrangers se rendaient de la Bretagne, de la Gaule, de la Germanie aux écoles irlandaises et des missionnaires irlandais établissaient des monastères et répandaient l'instruction sur les rives du Danube et dans les monts Apennins. La piété et le zèle des habitants de l'*île des Bois* étaient si grands que leur pays reçut le nom d'*île des Saints*.

La civilisation des Irlandais fut arrêtée dans sa marche par les invasions des Danois ou Normands qui, depuis l'année 748, rendirent des visites pour ainsi dire annuelles à cette île pendant

plus de deux siècles. Ces pirates la parcouraient dans toutes les directions, accomplissant leur œuvre habituelle de pillage, de massacre et de dévastation et enfin, s'emparant des côtes de la mer, ils formèrent des établissements à l'embouchure des rivières navigables. Chassés dans les forêts par les envahisseurs, forcés de rechercher une subsistance précaire par le brigandage et la rapine, les habitants perdirent le goût pour les avantages de la civilisation et retombèrent promptement dans les habitudes et les vices de la barbarie.

Vers la fin du Xe siècle, époque où cessèrent les invasions des Danois, de violentes querelles agitaient le pays qui était alors divisé en cinq royaumes: Munster, Meath, Ulster, Leinster et Connaught. Dermot, roi de Leinster, chassé de son pays, s'adressa à Henri, qui s'empressa d'envoyer une ambassade au pape pour obtenir de lui l'autorisation de conquérir cette île. Adrien IV, Anglais de nation, lui accorda sa demande pour l'honneur de Dieu et le salut des âmes, afin qu'il amenât ce peuple à de bonnes mœurs. Henri fit la conquête de l'Irlande et en donna l'investiture à son fils Jean (1177). Les Irlandais firent souvent des tentatives pour s'affranchir, mais ils furent impuissants à briser le joug de l'étranger. Cependant les Anglais ne purent considérér la conquête comme assurée que vers le commencement du XVIIe siècle.

5. *Guerres contre la France.* La conquête de l'Angleterre par le duc de Normandie coûta cher à la France. Deux siècles de guerres, huit siècles d'inimitié jalouse entre les Anglais et les Français, tels furent les résultats de ce grand événement. Henri II était constamment occupé à réprimer la turbulence de ses barons du continent qui, sous le plus frivole prétexte, se montraient empressés à braver son autorité et en appelaient, selon les formes de la juridiction féodale, à la protection de leur seigneur suzerain, le roi de France. Louis, de son côté, pour mortifier l'orgueil de son vassal, ne mettait jamais de la lenteur à soutenir les plaignants. Aussi les hostilités recommençaient chaque année, duraient quelques semaines et des trèves d'aussi peu de durée venaient les suspendre. Mais au commencement de 1169, la paix de Montmirail mit un terme aux hostilités entre les deux monarques. Le roi d'Angleterre céda à son fils aîné, Henri, qui avait épousé une des filles de Louis, les comtés d'Anjou et du Maine, à son second fils, Richard, fiancé à une autre fille de ce roi, la Guienne et au troisième, Godefroid, la Bretagne. Son plus jeune fils, Jean, ne reçut pas d'apanage et fut nommé „Jean-sans-Terre." Vers la fin de son règne, Henri eut encore une guerre à soutenir contre le

roi de France Philippe-Auguste, mais on y renonça de part et d'autre lorsque la nouvelle de la prise de Jérusalem par Saladin vint mettre l'Europe toute entière en émoi. Les rois de France et d'Angleterre prirent la croix et résolurent de se rendre ensemble dans la Terre-Sainte. Henri II mourut bientôt; son fils et successeur, *Richard Cœur-de-Lion*, accomplit le vœu fait par son père.

§ 2. Richard Cœur-de-Lion (1189—1199).

Chevalier brillant mais brutal, poète hardi et caustique, Richard, afin de se procurer de l'argent pour la croisade, eut recours à des expédients honteux pour lui-même et funestes pour ses successeurs. Les terres du domaine, les dignités, les charges de la couronne, furent mises à l'enchère. Il vendit au roi d'Ecosse la suzeraineté acquise par son père sur ce royaume et il imagina de perdre son sceau royal et d'en faire fabriquer un autre pour que tous ceux qui avaient des chartes fussent obligés de les faire sceller de nouveau en payant. „Je vendrais Londres, disait-il, si je trouvais un acheteur.“ Quand tous ces moyens de faire de l'argent furent épuisés en Angleterre, il passa en Normandie où il remplit ses coffres par de semblables expédients.

Les magnifiques coups d'épée que Richard donna en Orient lui valurent le surnom de *Cœur-de-Lion*. Guillaume Longchamps, évêque d'Ely et Français de naissance, qui avait été nommé grand chancelier du royaume, indisposa les Anglais par ses violences et ses exactions et Jean, frère de Richard, mit perfidement à profit ce mécontentement dans l'intérêt de son ambition. Longchamps dut se démettre de ses fonctions de gouverneur et il fut remplacé par Gauthier, archevêque de Rouen, qui était tout dévoué au prince Jean. Les intrigues de son frère forcèrent Richard de revenir défendre ses Etats. Il périt au siége du château de Chalus dans le Limousin.

§ 3. Jean-sans-Terre (1199—1216).

1. *Caractère du roi.* Jean s'empara du trône au préjudice de son neveu Arthur, encore mineur. Ce roi offrait en sa personne un mélange de vices opposés, sans aucune vertu, même apparente. Emporté, dissolu, insolent, outrecuidant dans la prospérité, pusillanime dans les revers, il voulut régner en despote et finit par s'avilir lui-même ainsi que la nation. Il fit périr le jeune Arthur et c'est ce meurtre qui lui fit perdre tous ses fiefs en France, à l'exception de la Guienne et de la Gascogne.

2. *Démêlés avec le Saint-Siége.* Les rois d'Angleterre, à leur

couronnement, promettaient sous serment de maintenir les immunités de l'Eglise, parmi lesquelles on comptait le droit, réclamé par les chapitres, de choisir leurs prélats. Cependant l'intérêt du souverain exigeant que les évêchés ne fussent pas donnés à ses ennemis, le choix du chapitre devait être précédé de la licence royale et ce même choix était suivi de la présentation de l'évêque élu à l'approbation du roi. Plusieurs églises cathédrales en Angleterre avaient été anciennement des monastères, et elles continuaient encore à être desservies par des moines qui réclamaient et exerçaient tous les droits du chapitre. Telle était entr'autres la cathédrale de Cantorbéry ; les moines de Christ-Church réclamaient le droit exclusif d'élire l'archevêque de Cantorbéry, primat d'Angleterre.

A la mort de l'archevêque Hubert (1205), les moines les plus jeunes s'assemblèrent clandestinement dans la nuit et, sans demander la licence royale, ils placèrent Réginald, leur sous-prieur, sur le trône archiépiscopal, tandis que la portion la plus sage de la congrégation regardait le choix qu'on avait fait de Réginald comme non avenu et élut, sur la recommandation royale, Jean de Gray, évêque de Norwich. Innocent cassa les deux élections, en reconnaissant toutefois le droit des moines et leur enjoignit d'élire le vertueux et savant cardinal Etienne Langton, de race saxonne, qui avait été professeur et chancelier de l'université de Paris.

Jean refusa d'agréer le nouvel archevêque, malgré les lettres affectueuses qu'il reçut du pape, et il protesta que jamais Langton ne mettrait comme primat le pied en Angleterre. Innocent, qui voulait placer à la tête de l'Eglise anglaise un prélat d'une vertu et d'un savoir incontestables, résolut de procéder régulièrement et pas à pas et commença par mettre le royaume en interdit. Jean resta inflexible et il persécuta tous les membres du clergé qui se conformaient aux ordres du pape. Voyant l'obstination du roi, Innocent eut recours aux mesures les plus sévères. Il prononça la déchéance de Jean, releva tous ses vassaux de leur serment de fidélité et il chargea Philippe-Auguste de l'exécution de la sentence. Le roi de France équipa une flotte redoutable et de son côté Jean mit sur pied une armée de 60,000 hommes ; mais il ne tarda pas à s'apercevoir que parmi ces hommes armés pour sa défense, il y en avait très-peu sur la fidélité desquels il pût compter. Il humilia donc son orgueil devant l'imminence du péril et signa une charte en vertu de laquelle il remettait à Dieu, aux saints apôtres Pierre et Paul, au pape Innocent et à ses légitimes successeurs, le royaume d'Angleterre

et le royanme d'Irlande, pour les tenir du pape et de l'Eglise romaine en fief pour la rente annuelle de mille marcs. Puis il prêta au pape absolument le même serment de fidélité que les vassaux prêtaient à leurs seigneurs.

Jean vonlant se venger de Philippe-Angnste, forma une vaste coalition contre ce souverain, mais le roi de France triompha à Bouvines (1214) et Jean retourna honni et vaincu en Angleterre, d'où il était parti ne respirant que la menace.

3. *La grande charte de liberté* (1215). Malgré tous les revers qu'il avait éprouvés, Jean ne changea pas de conduite et continua à mener rudement les Anglais. Ne se sentant plus en sûreté sous le règne de ce tyran et voulant imposer des limites à ses caprices, les barons, ayant à leur tête l'archevêque de Cantorbéry, Etienne Langton, rassemblèrent nne nombreuse armée et forcèrent le roi à signer (19 juin 1215) à Runnymead la grande charte de liberté (*magna charta libertatum*), qui est célèbre dans l'histoire et qni est considérée comme étant la base sur laquelle ont été fondées les libertés de la nation anglaise. Ce document ne donnait pas un nouveau code de lois, mais il confirmait les droits et priviléges du clergé, des barons et des villes et réglait l'administration de la justice. Par cet acte solennel, Jean garantissait à l'Eglise la possession entière et inviolable de toutes ses libertés, limitait le droit d'exiger nn aide ou un subside anx trois cas légaux, celui de la captivité personnelle du roi, de la réception de son fils aîné dans l'ordre de chevalerie et du mariage de sa fille aînée, confirma à Londres et à toutes les antres cités et bonrgs la jouissance de leurs anciennes libertés et déclara que désormais la justice ne serait ni refusée, ni différée, ni rendue par lui, que le tribunal ne suivrait point le roi, mais siégerait à Westminster sous les yeux du peuple et que les juges seraient des hommes versés dans la connaissance des lois.

Jean était dans l'exaspération ; il maudit lo jour de sa naissance, grinça des dents, roula les yenx, rongea du bois et de la paille et se livrait à toutes les extravagances d'un fou. Immédiatement il fit partir deux dépntations pour le continent, l'une chargée d'engager en Flandre, en Picardie et en Guienne, à quelque prix que ce fût, des mercenaires pour combattre sous l'étendard royal, l'autre de se rendre à Rome pour faire au pape un rapport mensonger sur les engagements qu'il avait été forcé de prendre et ponr les représenter comme autant d'insultes à l'autorité du pontife, son seigneur. Innocent, abusé de la sorte, releva le roi de son serment en déclarant nul le pacte juré. Jean marcha contre les barons et dévasta le pays. Les barons offrirent

alors la couronne au prince français Louis, fils du roi Philippe-Auguste, qui accepta l'offre et passa en Angleterre. Heureusement la mort de Jean mit fin à la guerre et son fils, Henri III, âgé seulement de dix ans, fut proclamé roi. Louis se vit contraint do quitter l'Angleterre.

§ 4. **Henri III** (1216—1272).

Henri, prince faible et inconstant, sut bien préserver le pays des invasions étrangères, mais non de la guerre civile. Il fut couronné à Glocester et placé sous la tutelle du comte de Pembroke qui, à sa mort (1219), fut remplacé par le grand justicier Hubert de Burgh. Cependant Pierre des Roches, évêque de Winchester et Français de naissance, acquit bientôt sur le jeune roi une influence décisive. Il fit destituer Hubert de Burgh et attira en Angleterre une foule de ses compatriotes qni accaparèrent toutes les dignités, au grand mécontentement de la noblesse du pays.

Henri III fut forcé de congédier son favori, mais après son mariage avec Eléonore de Provence, le parti français obtint à la cour l'appui de la reine et les Provençaux affluèrent de nouveau et Boniface, oncle d'Eléonore, devint archevêque do Cantorbéry. D'ailleurs le roi qui, à plusieurs reprises, avait solennellement juré de rospecter la grande Charte, ne se faisait pas scrnpule de la violer en ce qui concernait les impôts et continuait ainsi à mécontenter la noblesse. Simon de Montfort, fils du commandant en chef des croisés contre les Albigeois et beau-frère du roi qui le créa comte de Leicester, devint le chef des mécontents. Il engagea la noblesse à prendre les armes pour la défense de ses droits et à forcer le roi de convoquer le grand conseil national d'Oxford (1258), première assemblée à laquelle ait été donné officiellement le nom de *Parlement*. Une commission de vingt-qnatre barons, dont douze seulement étaient nommés par le roi, fut chargée, sous la présidence du comte de Leicester, de redresser les griefs de la nation. Les vingt-quatre délégués publièrent alors les célèbres statuts d'Oxford qui dépouillaient le roi de son autorité.

Henri III protesta et en appela à l'arbitrage de Saint-Louis, mais les barons n'acceptèrent pas le jngement du roi de France et ils attaquèrent, sous la conduite du comte de Leicester, l'armée royale à Lewes. Le roi, son fils Edouard et son frère Richard de Cornouailles tombèrent entre les mains des rebelles. Leicester gouverna alors le royaume au nom du roi qu'il tenait captif et convoqua un parlement dans lequel toute la nation était représentée. Chaque comté élut deux chevaliers et chacune des grandes villes d'Angleterre deux citoyens ou bourgeois qui venaient siéger

à côté des barons et des prélats. Cette admission de la petite noblesse et de la bourgeoisie dans le grand conseil du pays fut un acheminement vers l'établissement de la Chambre des communes.

Le prince Edouard réussit à s'évader de sa prison, leva une armée en France et recommença la lutte avec les barons, qui furent défaits dans la bataille d'Evesham. Leicester y trouva la mort. Edouard rétablit la tranquillité en confirmant la grande Charte et il répara les maux que la guerre civile avait causés à l'Angleterre sous le règne de son père.

V.

ESPAGNE.

1. *Dissolution du khalifat de Cordoue.* Après la mort de Hakem II († 976) qui avait porté l'Espagne au faîte de sa grandeur et de sa prospérité, le khalifat de Cordoue marcha rapidement vers sa décadence. Les gouverneurs des provinces se révoltèrent contre les faibles successeurs de Hakem et ces guerres intestines se terminèrent par le démembrement du khalifat. Dix Etats musulmans indépendants prirent alors naissance : *Séville*, *Malaga*, *Almérie*, *Grenade* et *Murcie* dans le sud, *Badajoz*, *Cordoue*, *Tolède* et *Valence* au centre et *Saragosse* au nord.

2. *Invasion des Moravides et des Mohades.* Vers la même époque, quatre Etats chrétiens s'étaient formés, savoir : les royaumes de *Castille*, d'*Aragon* et de *Navarre* et la principauté de *Catalogne*. Les musulmans perdirent alors la suprématie qu'ils avaient exercée pendant plusieurs siècles et furent contraints de défendre leurs territoires contre les princes chrétiens qui combattaient courageusement les infidèles, pendant que les peuples de l'Europe occidentale portaient leurs armes victorieuses en Orient. Les progrès des rois de Castille et d'Aragon furent si rapides que les princes musulmans appelèrent à leur secours le souverain de l'Afrique, le puissant Youssouf, de la dynastie des Moravides. Ce farouche conquérant, qui avait fondé Maroc en 1069, arriva avec ses terribles bandes africaines et tailla en pièces à Zalaca l'armée chrétienne (1086). Le vainqueur força les princes musulmans de l'Espagne à reconnaître son autorité et réussit ainsi à entraver les progrès des souverains chrétiens.

Vers le milieu du XIIe siècle, la dynastie des Moravides fut renversée en Afrique par une révolution et remplacée par celle

des Mohades. Les princes musulmans de l'Espagne proclamèrent de nouveau leur indépendance et continuèrent isolément la lutte contre les chrétiens, qui ne cessaient de donner des preuves éclatantes de leur bravoure et de leur intrépidité. Quatre ordres militaires s'étaient formés pour la croisade d'Espagne, sans préjudice des grands ordres de la Terre-Sainte qui s'y étaient également répandus ; ce furent les ordres d'Alcantara, de Calatrava, de Saint-Jacques et d'Evora en Portugal. Les princes chrétiens remportèrent de brillants succès et les musulmans, craignant d'être expulsés de l'Espagne, s'adressèrent aux souverains mohades de l'Afrique.

3. *Bataille de Tolosa* (1212). Mahomet, chef des Mohades, fit prêcher la guerre sainte contre les chrétiens d'Espagne et il arriva dans ce pays à la tête d'une armée de près de 500,000 hommes. La nouvelle se répandit, en 1210, par toute la chrétienté ; le pape Innocent III ordonna des prières publiques et supplia l'Europe de porter secours à l'Espagne. Une armée de croisés français passa les Pyrénées et se joignit aux forces que les princes chrétiens avaient réunies. La rencontre eut lieu à Tolosa. Ce fut une bataille terrible. Les chrétiens remportèrent une brillante victoire. Mahomet qui s'était placé sur une hauteur, au milieu des rangs épais de sa garde africaine, sous un pavillon rouge, tenant d'une main le Coran et de l'autre son glaive, assista à la plus affreuse déroute des siens sans changer d'attitude et disant: „Dieu seul est juste et puissant, le démon est faux et perfide.“

Cette bataille fut décisive dans la lutte de l'Espagne contre les musulmans qui, vers le milieu du XIII[e] siècle, ne possédaient plus dans ce pays que le royaume de Grenade, enveloppé de tous les côtés par la mer et par les possessions du roi de Castille. Les conquêtes des chrétiens n'étant plus mises en question, la guerre contre les infidèles fut pour ainsi dire suspendue jusque vers la fin du XV[e] siècle.

VI.

L'ORIENT.

§ 1. Empire grec.

Après l'extinction de la dynastie macédonienne, Isaac I[er], qui appartenait à la puissante famille des Comnènes, fut proclamé empereur par l'armée, mais il abdiqua au bout de deux ans à cause de la faiblesse de sa santé et se retira dans un couvent.

Constantin, de la famille des Ducas, prit alors la pourpre, mais manquant absolument de talents militaires, il ne put défendre l'empire contre les Turcs-Seljoucides qui avaient occupé la plus grande partie de l'Asie-Mineure. Trois empereurs, remarquables par leurs capacités et leur bravoure personnelle, Alexis I[er] (1081-1118), Jean I[er] (1118—1143) et Manuel I[er] (1143—1180) triomphèrent non-seulement des conspirations ourdies contre eux, mais ils défendirent aussi avec succès l'empire contre les ennemis du dehors, contre les Turcs en Asie, les Normands en Italie, les Petschenègues et les Cumanes au bord de la mer Noire. Méconnaissant leur intérêt personnel, ces empereurs, au lieu de s'unir aux croisés de l'occident contre les Turcs, entravèrent plus d'une fois les expéditions entreprises par les princes de l'Europe et contribuèrent puissamment à l'affaiblissement et à la décadence du royaume de Jérusalem.

Des troubles éclatèrent à la mort de Manuel et durèrent jusqu'à l'avénement d'Isaac II, surnommé l'*Ange*. Cet empereur manquait absolument de l'énergie nécessaire pour maintenir la tranquillité intérieure et pour défendre les provinces de l'Asie contre les Turcs. Son frère Alexis III le détrôna, lui fit crever les yeux et le jeta en prison ; il fut rétabli sur le trône, lors de la quatrième croisade, par les Vénitiens et les Français. L'empire latin de Constantinople fut déjà renversé en 1261.

§ 2. Les Mongols et leurs conquêtes.

Témoutchin ou *Tchinguiz-Khan (Gengis-Khan)* (1203-1227). Vers le commencement du XIII[e] siècle, la Haute-Asie, habitée depuis les temps les plus reculés par les Tartares et les Mongols, fut totalement bouleversée. Dispersées dans les steppes immenses qui s'étendent des monts Ourals et de la Sibérie aux confins de la Chine, les hordes mongoliques y vivaient dans l'inaction, lorsque Témoutschin, chef d'une tribu mongole, rallia sous ses drapeaux les chefs de plusieurs autres tribus et résolut de les conduire à la conquête du monde. Prenant le titre de *Tchinguiz-Khan*, c'est-à-dire chef des chefs, il commença le cours de ses prodigieuses conquêtes par celle de la Haute-Asie et de la Chine ; puis il dirigea ses armes victorieuses vers l'Occident, renversa l'empire des Turcs Cowaresmiens et étendit sa domination jusqu'à la mer Caspienne. Tandis que ses généraux remportaient sur les Russes une brillante victoire sur les bords de la Kalka, Témoutschin fit une seconde expédition en Chine, où il mourut subitement, laissant à son troisième fils Ogotaï le titre de Tchinguiz-Khan ainsi que le pouvoir suprême.

Ogotaï continua la guerre en Chine, pendant que son neveu Batou marchait contre l'Europe. Celui-ci traversa, sans trouver de résistance, la Russie méridionale, réduisit en cendres Moscou et Wladimir, détruisit Kiew, défit les Polonais près de Cracovie et se rendit maître de la Hongrie. Les habitants furent massacrés et le pays changé en désert. Une autre armée pénétra par la Pologne jusqu'en Silésie et remporta une belle victoire à Wahlstadt (1241) sur le duc de ce pays. A l'arrivée des Bohêmes, elle se dirigea vers le Sud pour faire sa jonction avec l'armée principale, mais elle subit une défaite totale à Olmutz. Les débris de cette armée se sauvèrent en Hongrie. De ce pays les Mongols essayèrent encore une fois de s'avancer vers l'Autriche, mais apprenant qu'une grande armée chrétienne, commandée par le roi de Bohême et les ducs d'Autriche, marchait à leur rencontre, ils retournèrent en Hongrie et évacuèrent même ce pays, lorsqu'ils reçurent la nouvelle de la mort de leur Tchinguiz-Khan. La Pologne, la Hongrie, tous les pays de l'Occident étaient délivrés, la Russie seule resta encore deux siècles sous la domination des Mongols. En 1258, ils prirent Bagdad et renversèrent le khalifat des Abassides. Vers la fin du XIII[e] siècle, l'empire des Mongols s'étendit depuis la mer de Chine jusqu'aux confins de la Pologne et de l'Indoustan jusqu'à la Sibérie. Il se divisa bientôt en quatre monarchies indépendantes : la Chine, la Perse, le Kaptschak ou Kiptschak en Russie et la Haute-Asie ou Mongolie proprement dite et appelée empire de Tchagataï.

Quatrième période.

DEPUIS LA FIN DES CROISADES JUSQU'A LA DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE.

(1273—1492).

De grands changements s'étaient opérés dans l'organisation intérieure de l'empire depuis la chute des Hohenstaufen. Profitant de l'anarchie qui désolait l'Allemagne pendant le grand interrègne, le plus grand nombre des vassaux de la couronne se dégagèrent de tout lien de dépendance du pouvoir central, et les duchés ou comtés qu'ils tenaient à titre de fiefs devinrent indépendants et héréditaires. La monarchie féodale tendait donc à se transformer en monarchie territoriale et l'autorité impériale perdit insensiblement le prestige qui l'avait entourée.

L'Italie se sépara de l'Allemagne et, depuis les luttes des empereurs et des Souverains-Pontifes, l'influence du Saint-Siége s'était affaiblie et n'offrait plus de secours efficace aux chefs de l'empire. Les empereurs se virent dès lors contraints de chercher un autre appui et ils crurent le trouver dans l'agrandissement de leurs possessions de famille. Cependant les princes de l'empire, jaloux de leur indépendance et craignant de voir le trône occupé par un prince trop puissant, avaient soin de n'élever au trône que des seigneurs qui étaient trop faibles pour toucher à leurs priviléges, mais assez forts pour faire la police dans l'empire, pour veiller à la sûreté des routes et au maintien de la paix publique.

Les familles seigneuriales de Luxembourg et de Habsbourg réussirent à acquérir, après leur élévation à la dignité impériale, de vastes possessions. La première monta sur le trône de Bohême, tandis que les comtes de Habsbourg acquirent les duchés d'Autriche et de Styrie. La maison de Luxembourg occupa le trône pendant près d'un siècle.

La translation du Saint-Siége à Avignon, où il resta pendant

soixante-dix ans, affaiblit l'autorité des Souverains-Pontifes qui se trouvaient placés sous la dépendance des rois de France. Le grand schisme d'Occident se préparait. Il devait désoler l'Eglise pendant vingt ans et favoriser la propagation des hérésies de Wiclef et de Jean Huss.

I.

EMPIRE D'ALLEMAGNE.

§ 1. Rodolphe de Habsbourg (1273—1291).

1. *Election de Rodolphe.* A la mort de Richard de Cornouailles (1272), le pape Grégoire X engagea les princes de l'empire à se réunir en assemblée électorale. Sur la proposition de Werner, archevêque de Mayence, on élut Rodolphe, comte de Habsbourg, chevalier plein de courage, mais trop petit seigneur pour pouvoir abuser de son autorité. Ses domaines étaient épars en Alsace, en Souabe et en Suisse et il n'appartenait pas à la haute féodalité. Il passait pour simple, prudent et religieux. Il rapiéçait lui-même ses vêtements et un jour qu'il parcourait la campagne, il rencontra un prêtre qui, portant le viatique à un malade, se déchaussait pour passer un torrent à gué. Mettant aussitôt pied à terre, Rodolphe fit monter l'ecclésiastique sur son cheval et le conduisit lui-même jusqu'à la maison du moribond. Puis il fit don à l'église de son coursier, en disant: „Jamais un cheval qui a porté Notre-Seigneur ne saurait me servir de monture.“ Ce prêtre devint secrétaire de l'archevêque de Mayence qui, lors d'un voyage à Rome, avait été escorté jusqu'au pied des Alpes par le comte de Habsbourg.

Rodolphe était occupé au siége de Bâle lorsque la nouvelle de son élection lui fut apportée. Il se rendit à Aix-la-Chapelle, où il reçut, après les cérémonies du couronnement, le serment des princes de l'empire. Mais comme le sceptre, sur lequel les seigneurs devaient prêter l'hommage, se trouvait manquer, il saisit la croix placée sur l'autel: „Voilà, dit-il, le signe qui nous a sauvés; servons-nous en en guise de sceptre.“

2. *Politique de Rodolphe.* Rodolphe faisant, en habile administrateur, la part du possible et de l'impossible et reconnaissant l'inutilité des possessions au-delà des Alpes, sacrifia résolûment l'Italie, la *caverne du lion*, comme il l'appelait avec justesse et se contenta de maintenir un vicaire impérial dans la Lombardie pour y percevoir les quelques revenus qui lui restaient. Il établit des

relations amicales avec le pape Grégoire X, auquel il confirma solennellement la possession du patrimoine de Saint-Pierre, mais il ne se rendit jamais à Rome pour se faire couronner empereur. Reconnaissant l'insuffisance des forces de l'empire, il ne songea nullement à intervenir en Danemark, en Pologne et en Hongrie, pays qui, pendant les troubles du grand interrègne, s'étaient affranchis de la suzeraineté impériale. Mais il ne perdit pas de vue la Bourgogne, considérée comme le rempart naturel de l'Allemagne contre la France. Il intervint énergiquement dans ce pays et le rattacha plus intimement à l'empire, malgré les efforts de Philippe-le-Bel, roi de France.

3. *Expédition contre Ottocar, roi de Bohême.* Ottocar II, roi de Bohême, ayant habilement profité des désordres qui désolèrent l'Allemagne après la chute des Hohenstaufen, avait fini par réunir à la Bohême et à la Moravie, l'Autriche, la Styrie, la Carinthie, la Carniole et la Marche des Vénètes et projetait d'établir, sur le flanc du corps germanique, une grande monarchie slave. L'exécution de ce projet eût été un danger continuel pour l'Allemagne et, en attaquant Ottocar, Rodolphe était sûr de l'approbation des princes de l'empire. Il somma donc le puissant roi de Bohême de se faire investir de la Bohême et de la Moravie et de rendre les duchés que Richard de Cornouailles lui avait cédés. Ottocar refusa de comparaître ; il fut mis au ban de l'empire et forcé par Rodolphe de se soumettre et de renoncer aux quatre duchés. Mais ne pouvant se consoler de la perte de ces belles provinces, Ottocar reprit les armes en 1278 et périt dans une bataille qui fut livrée dans le Markfeld près de Vienne. Un traité fut conclu par lequel Rodolphe laissait la Bohême au jeune Wenceslas, fils d'Ottocar, mais en le fiançant à une de ses filles et en occupant pour plusieurs années la Moravie, afin de s'indemniser de ses frais de guerre.

4. *Rétablissement de l'ordre public.* Rodolphe fit les efforts les plus louables pour rétablir l'ordre public. Il défendit sévèrement les guerres privées, convoqua toute une série de diètes pour engager les Etats à maintenir la paix publique et marcha lui-même à la tête de ses guerriers contre les seigneurs qui désolaient le pays par leurs violences et leurs brigandages. Dans la seule Thuringe, il rasa soixant-dix forteresses et fit pendre vingt-neuf de ces nobles bandits. Il parcourut le pays dans toutes les directions, rendant la justice en personne et déployant partout et toujours la plus grande activité. „On ne m'a pas fait roi pour que je me cache", disait-il.

Rodolphe jeta aussi les fondements de la puissance de la maison

de Hahsbourg. Il céda la Carinthie au comto Meinhard de Tyrol, qui l'avait vivement soutenu dans la guerre contre le roi de Bohême et donna, en 1282, à son fils aîné Albert, l'investiture des duchés d'Autriche, de Styrie et de Carniole, c'est-à-dire les pays qui forment la base de la grandeur de la maison d'Autriche. A partir de ce moment, la politique des empereurs consistait avant tout à agrandir leurs possessions de famille, afin de s'assurer une grande influence dans le cas où la couronne impériale passerait de leur maison à une autre famille princière. Des sept filles de Rodolphe, six étaient mariées aux princes les plus puissants de l'Allemagne, au roi de Hongrie, au roi de Bohême, au comte Palatin, au duc de Saxe, au marquis de Brandenbourg et au duc de Bavière. L'empereur avait raison de dire qu'il avait tiré sa famille d'une cahane pour l'élever au plus haut degré de gloire. Uno puissance aussi grande lui valut la jalousie des seigneurs qui refusèrent de reconnaître son fils Alhert pour son successeur. Rodolphe mourut en 1291, à l'âge de 73 ans.

§ 2. Adolphe de Nassau (1291—1298).

Grâce aux intrigues de son cousin, l'archevêque Gérard do Mayence, Adolphe de Nassau, chevalier vaillant et généreux, mais prince pauvre et obscur, fut élevé à la dignité impériale. Comprenant que sans possessions de famille il lui serait impossible de faire valoir son autorité, il chercha à augmenter sa puissance par son immixtion dans les affaires intérieures de la Thuringe. Alhert, comte de ce pays, en accordant trop de faveurs à son fils naturel Apitz, avait fini par provoquer le mécontentement de ses trois fils légitimes, qui prirent les armes et firent la guerre à leur père. Alhert succomba, mais pour se venger de ses fils, il céda ses droits à l'empereur qui ne rougit pas de violer les principes de la justice et de passer avec lui un contrat inique et illicite. Il pénétra à la tête d'une armée dans la Thuringe, prit d'assaut la ville de Freiherg et fit trancher la tête à quarante des plus vaillants défenseurs de la place. Ces exécutions cruelles provoquèrent le soulèvement du peuple tout entier et Adolphe dut renoncer à son entreprise. Ses adversaires blâmèrent cette expédition criminelle et ils attaquèrent ouvertement l'empereur, lorsqu'il se vendit à Edouard Ier en 1294, contre Philippe-le-Bel, pour 100,000 livres sterling ; ils lui reprochèrent vivement de ne pas remplir les engagements qu'il avait contractés vis-à-vis des princes électeurs. Albert, profitant de ce mécontentement général, gagna les électeurs à prix d'argent et de concessions, se fit donner la couronne impériale (1298) et vainquit son adversaire à Gelheim, près de Worms.

§ 3. Albert d'Autriche (1298—1308).

Prince énergique et doué de grandes capacités, Albert voulut engager les électeurs à désigner pour son successeur son fils Rodolphe, mais les princes lui opposèrent la même résistance qu'ils avaient antérieurement apportée aux desseins de son père. Voyant donc l'impossibilité d'assurer la couronne à sa maison, il mit toute son activité à agrandir ses possessions de famille. Cette ambition devint dès lors le trait dominant de son caractère.

Albert eut le malheur de voir échouer tous ses projets. A la mort de Jean Ier, comte de Hollande, de Zélande et de Frise, il réclama ces pays à titre de fiefs vacants, mais Jean d'Avesnes, comto de Hainaut et parent de Jean Ier, les occupa et refusa formellement de les céder à l'empereur, qui fut contraint do lui donner l'investiture des fiefs en litige. Ses armes no furent pas plus heureuses lorsqu'il éleva des prétentions sur la Thuringe et lo pays de Meissen, comme ayant été achetés par Adolphe au nom de l'empire. Les jeunes margraves, Frédéric-le-Mordu et Diezmann, défendirent avec succès l'héritage paternel et Albert dut quitter ces pays. Lors de l'extinction de la dynastie des Prémyslides en Bohême (1308), Albert déclara ce pays dévolu à l'empire et en donna l'investiture à son fils Rodolphe. Malheureusement Rodolphe mourut après quelques mois et les Etats de Bohême, au lieu de prendre un prince de la maison de Habsbourg, comme ils en avaient fait la promesse formelle à l'empereur, élevèrent sur lo trône Henri de Carinthio, qui avait épousé la sœur aînée du roi défunt. Toujours dominé par le désir d'agrandir les possessions de sa famille, il trahit même les intérêts et les droits de l'empire en abandonnant la Franche-Comté, quo Philippe-le-Bel róunit à la France et en préparant la séparation do la Suisse d'avec l'empire.

Depuis la réunion du royaume d'Arélat à l'Allemagne qui avait eu lieu en 1033, la Suisso faisait partie de l'empire et une féodalité laïque et ecclésiastique s'y était fortemont établie. Au XIIIe siècle, plusieurs villes acquirent de l'importance, telles quo Zurich, Bâle, Berne, Fribourg et elles furent élevées au rang de villes libres ou impériales. Trois petits cantons, perdus au centre des Alpes, Schwitz, Uri et Unterwald, avaient maintenu leurs anciennes libertés germaniques et se gouvernaient eux-mêmes par des magistrats librement choisis. Cependant ils relevaient de l'empire et des baillis ou avoués impériaux y rendaient la justice au nom de l'empereur. Cette dignité de bailli était devenue héréditaire dans la famille des comtes de Habsbourg.

Albert, n'ayant donc que la suprématie impériale, voulait cependant obtenir l'hommage de ces contrées pour lui-même et pour sa famille, afin qu'après sa mort les trois cantons, privés de leur immédiateté et devenus vassaux autrichiens, fussent à jamais soumis à la maison de Habsbourg. Tous les habitants se levèrent comme un seul homme pour défendre leurs franchises et pour sauver leur indépendance. La lutte de ces braves montagnards contre les Autrichiens fut embellie par des fictions poétiques et la tradition populaire en a fait une glorieuse guerre d'indépendance. L'empereur, rapporte la tradition, envoya dans les trois cantons forestiers deux baillis, Gessler de Bruneck et Beringer de Landenberg, non pas comme jadis pour visiter le pays deux fois l'année et y rendre la justice, mais pour y rester et y exercer l'autorité avec une dureté arbitraire, dans l'espoir que les habitants, dégoutés de l'administration impériale, réclameraient la position plus commode de sujets autrichiens. Landenberg s'établit dans le château de Sarnen dans l'Unterwald, et Gessler se fit construire un château-fort (*Twinghoff)* près d'Altdorf dans l'Uri. Une sévérité impitoyable fut appliquée à la répression des moindres délits. Albert frappa d'impôts tout ce qui passait de ses Etats dans les cantons et défendit entre eux tout échange de produits. On souffrait pourtant sans se plaindre.

Un jour, dans le pays d'Unterwald, un jeune homme, Arnold de Melchthal, ayant enfreint un règlement de Gessler, celui-ci donna ordre d'enlever les bœufs du père d'Arnold, en disant ironiquement que ces paysans pouvaient bien traîner eux-mêmes la charrue. Le jeune Melchthal défendit son attelage, cassa le doigt au sergent chargé d'exécuter la sentence et se sauva dans le canton d'Uri, chez un ami de son père, Walter Furst d'Attinghausen. Gessler s'en fit un prétexte pour punir le vieux père d'Arnold; il lui fit crever les yeux. Le fils excita, en racontant ce fait atroce, l'indignation de Walter Furst et de Werner de Stauffacher, habitant de Schwitz, dont la maison, récemment bâtie, avait fait diro à Gessler: „Il ne convient pas que ces nobles mangeurs de vaches aient de si belles habitations.“ Ces trois représentants des trois cantons que le hasard venait de réunir, s'accordèrent à dire que la mort était préférable à tant d'humiliation; mais avant de s'entendre avec d'autres, ils convinrent que tous s'engageraient à garder la fidélité jurée à l'empire, et à rendre aux seigneurs et aux monastères les prestations qui leur étaient dues. Le 7 septembre 1307, ces trois hommes, suivis chacun de dix amis, se réunirent la nuit au Rutli, lieu isolé sur le lac des Quatre-Cantons et, levant le doigt, ils jurèrent qu'ils s'entr'aideraient de toutes leurs forces et que, satisfaits d'être

libres sous la suzeraineté de l'empire, ils ne s'attaqueraient ni aux biens ni au sang des princes de Habsbourg.

Parmi les trente-trois conjurés, ajoute la tradition, se trouvait Guillaume Tell de Burglen, gendre de Walter Furst, connu par son caractère hardi et par la sûreté de son coup d'œil au tir de l'arc. Gessler, soupçonnant quelque trame, fit élever sur une place publique d'Altdorf une perche surmontée d'un bonnet et ordonna, dans l'intention de sonder les esprits, que chacun fît un salut en passant. Tell se refusa à cette humiliation. Gessler le fit arrêter et la haine qu'il portait à ce bon patriote lui inspira l'idée de le condamner à abattre, d'un coup de flèche, une pomme placée sur la tête de son jeune fils. Tell y réussit, mais il avoua franchement au tyran qne la seconde flèche qu'il portait sur lui, lui avait été réservée, s'il eût manqué son coup. Gessler, furieux de cet aveu, le condamna à être emprisonné à Kussnacht, de l'autre côté du lac des Quatre-Cantons. Lui-même s'embarqua avec Tell, mais une terrible tempête se déchaîna et souleva les flots du lac avec tant de violence que la barque menaçait de chavirer. On délia les cordes qui attachaient le prisonnier, pour qu'il aidât à sauver la barque; il la conduisit vers la rive escarpée, s'élança sur une pointe de rocher et de son pied repoussa vigoureusement la nacelle au milieu des flots soulevés. Tell courut à Kussnacht, attendit dans un défilé le passage de Gessler et lui perça le cœur d'une flèche. Les conjurés, délivrés du tyran alors qu'ils s'y attendaient le moins, surprirent Landenberg le premier jour de l'année 1308. Celui-ci se rendait à l'église, lorsqu'il rencontra une foule de paysans d'Unterwald qui lui amenaient pour étrennes des veaux, des chèvres et d'autres animaux. A peine furent-ils entrés dans la cour du château, que chacun tira de son sein un fer pointu dont il arma son bâton, et l'un d'eux ayant donné un coup de trompe, les conjurés, qui se tenaient à peu de distance, accoururent et occupèrent le château. Les autres châteaux furent envahis en même temps et Landenberg, arrêté dans sa fuite, fut conduit sain et sauf à la frontière. Le dimanche suivant, 6 janvier 1308, les députés des trois cantons, réunis à Brunnen, conclurent une alliance pour dix ans. Guillaume Tell devint le héros national et la tradition populaire le proclama le libérateur de la Suisse.

Albert s'était rendu dans l'Argovie pour surveiller les Suisses. Il avait avec lui son neveu Jean de Souabe, fils de son frère Rodolphe et dont il administrait les biens comme tuteur. Ce jeune prince, âgé de 14 ans, réclama de son oncle l'héritage paternel, mais l'empereur lui fit donner une corbeille de fleurs.

Irrité de cet outrage, Jean trama un complot et, au moment où Albert allait traverser la Reuss, il lui plongea son épée dans le corps. L'assassin s'enfuit et, partout proscrit, il alla implorer le pardon du pape Clément V. Le pape lui donna l'absolution, mais il le remit entre les mains de Henri VII, qui l'enferma dans un couvent à Pise.

§ 4. Henri VII de Luxembourg (1308—1313).

1. *Election de Henri.* Les électeurs, effrayés de la grande puissance de la maison d'Autriche, revinrent au principe qu'ils avaient adopté depuis l'élection de Rodolphe de Habsbourg, et refusèrent par les mêmes motifs Charles de Valois, frère de Philippe-le-Bel, que ce dernier cherchait à placer sur le trône impérial afin de dominer indirectement l'Allemagne; mais, grâce à l'influence de l'archevêque de Mayence, Pierre d'Aichspalter, ils élurent un seigneur de petite maison et de petite fortune, le comte Henri de Luxembourg qui, comme chevalier, s'était rendu célèbre dans les tournois.

2. *Acquisition de la Bohême.* A l'exemple de ses prédécesseurs, Henri prit à cœur d'augmenter ses possessions de famille ; mais tout en cherchant à consolider la puissance de sa maison, il ne perdit pas de vue les intérêts de l'empire et résolut de rétablir en Italie l'autorité impériale, qui depuis la chute de la maison de Hohenstaufen n'y était plus qu'un vain mot. Voulant préalablement affaiblir la maison de Habsbourg, rivale de celle de Luxembourg, et désirant gagner à sa cause les montagnards de la Suisse, il octroya aux habitants des trois cantons de Schwitz, d'Uri et d'Unterwald, une charte par laquelle il les exemptait de la juridiction des comtes de Habsbourg. Il prit ensuite des mesures sévères contre le comte Eberhard de Wirtemberg, en faisant marcher contre lui une armée sous le commandement du vaillant comte de Weinsberg qui, appuyé par la ligue des villes de la Souabe, le chassa de château en château jusqu'à ce que le rebelle fût réduit à l'impuissance et forcé de faire sa soumission.

Henri, voyant toute son activité absorbée par les soins qu'il devait à l'empire, prit le parti de résigner le comté de Luxembourg et d'en investir son fils unique, Jean de Luxembourg. Entretemps une brillante perspective s'ouvrit à Henri pour rehausser la splendeur et la puissance de sa maison. La Bohême était en pleine anarchie sous Henri de Carinthie et les Etats du pays, tournant les regards vers l'astre naissant de Luxembourg, vinrent offrir à Henri, pour son fils Jean, la couronne de Bohême et la main de la princesse Elisabeth, sœur cadette du dernier roi

Wenceslas V. Après quelques hésitations, l'empereur accepta cette offre. A la diète de Spire, au mois d'août 1310, Jean reçut solennellement l'investiture du royaume de Bohême et épousa la princesse Elisabeth. Une armée impériale se réunit à Nuremberg, pour mettre le jeune roi en possession de son pays. Malgré de grandes difficultés l'expédition réussit, grâce à l'énergie et à la persévérance de Pierre d'Aichspalter et, le 7 février 1311, Jean de Luxembourg fut couronné à Prague roi de Bohême.

3. *Henri VII en Italie.* Après la diète de Spire, Henri prit congé de son fils Jean qu'il nomma vicaire de l'empire et, accompagné de l'impératrice Marguerite, de ses deux frères Walram et Baudouin, archevêque de Trèves, il se rendit à Lausanne où devait se réunir l'armée d'Italie. De grands changements s'étaient opérés dans ce pays depuis l'extinction de la race des Hohenstaufen et l'avénement d'une dynastie française au trône de Naples. La guerre civile entre les Guelfes et les Gibelins dévastait toujours ces belles contrées. Ces noms avaient depuis longtemps perdu leur signification primitive et désignaient maintenant les deux partis politiques qui se disputaient le pouvoir, le peuple et la noblesse. Le parti guelfe, qui aimait aussi à s'intituler parti national ou italien, était soutenu par le roi de Naples, tandis que le parti gibelin, qui était considéré comme représentant le parti étranger ou allemand, invoquait l'appui des empereurs d'Allemagne. La lutte de ces deux partis, excités par les rivalités jalouses de quelques familles nobles, portait le trouble et la perturbation dans les cités italiennes qui finirent par perdre leur indépendance. Des chefs de famille, profitant des guerres intestines, se faisaient investir du pouvoir suprême qu'ils réussissaient souvent à transmettre à leurs descendants. C'est ainsi que la plupart de ces républiques se transformèrent en principautés héréditaires. Cependant les agitations intérieures ne discontinuaient pas ; les Gibelins et les Guelfes luttaient avec acharnement et le parti vaincu devait ordinairement se résigner à prendre le chemin de l'exil. A Milan la famille de Visconti, qui se trouvait à la tête du parti gibelin, disputait l'autorité aux della Torre, chefs du parti guelfe. A Florence, les Guelfes avaient expulsé de la ville tous les Gibelins. Les rois de Naples profitèrent de ces désordres et, en donnant leur appui aux Guelfes, ils cherchaient à étendre leur domination sur la Lombardie et la Toscane. Pour mettre un terme à ces agitations, les Souverains-Pontifes conféraient souvent la dignité de vicaire impérial à des princes qui avaient réussi à s'emparer du pouvoir suprême dans ces petites républiques. Partout des troubles, des désordres, des violences, partout l'anarchie la plus révoltante, voilà la situation intérieure de l'Italie.

La malheureuse péninsule désirait voir cesser ces hostilités. Aussi Guelfes et Gibelins s'adressèrent-ils indistinctement à Henri et le supplièrent-ils de passer les Alpes et de venir rendre la paix à leur infortunée patrie. Encouragé d'ailleurs par le pape Clément V qui résidait à Avignon, Henri se décida à franchir les Alpes et à déployer sa valeur chevaleresque sur un champ plus vaste et plus glorieux que dans ses démêlés avec les petits princes allemands. Arrivé à Asti, il déclara aux seigneurs lombards venus à sa rencontre qu'il ne faisait pas de différence entre Guelfes et Gibelins et qu'il venait rétablir la paix, rappeler les exilés et faire rentrer les villes, devenues seigneuries privées, sous sa suzeraineté immédiate. Il trouva partout l'accueil le plus enthousiaste. A Milan il réconcilia les deux familles rivales, les della Torre et les Visconti, dont les chefs s'embrassèrent sur la place publique et il se fit couronner roi des Lombards à Saint-Ambroise, en présence des députés des villes de la Lombardie et de la Toscane. Il rouvrit aux bannis les portes de leur patrie et se vit proclamer le restaurateur de la justice, de la paix et de la liberté.

La nomination du comte Amédée de Savoie à la dignité de vicaire impérial de l'Italie septentrionale, avec la charge de maintenir l'ordre public aux frais des villes avec 1,500 guerriers ainsi qu'un don de 100,000 florins que l'empereur demanda aux Milanais, produisirent un revirement complet dans l'opinion publique. Une insurrection éclata à Milan et le cri: „Mort aux Allemands!“ retentit dans toutes les rues et sur toutes les places publiques. Après avoir rétabli l'ordre, Henri nomma Mathieu de Visconti vicaire impérial de Lombardie. Les della Torre, irrités de cette préférence, firent un appel aux Guelfes de Lodi, de Côme, de Crémone et de Brescia, qui se coalisèrent et chassèrent les vicaires impériaux. Henri se vit obligé de recourir à la force pour faire rentrer ces villes dans l'obéissance. Brescia le retint six mois sous ses murailles; son armée y fut décimée par une maladie contagieuse qui la réduisit des trois quarts de son effectif.

Au mois d'octobre 1311, Henri se dirigea vers Gênes, qui était lasse d'être déchirée par les factions et qui fit un acte de soumission pour vingt ans. A Gênes il s'embarqua pour Pise, où il reçut l'accueil le plus flatteur. Il annonça aux Florentins son arrivée et leur demanda des logements pour son armée, mais ils répondirent qu'ils ne pouvaient pas reconnaître un empereur qui amenait avec lui une armée de barbares. Henri, trop faible pour attaquer Florence, dut se contenter de mettre cette ville au ban de l'empire et se rendit à Rome, où il voulait déployer une grande pompe à l'occasion de son couronnement.

Deux factions se disputaient le pouvoir à Rome. Le parti guelfe, ayant à sa tête la famille des Orsini, appela à son secours le roi de Naples qui lui envoya 600 guerriers sous le commandement de son frère Jean. Le parti gibelin, dévoué à Henri, avait pour chef la famille des Colonna et occupait une partie de la ville. Voyant l'impossibilité de se rendre maître de la ville tout entière, Henri se fit couronner par un légat du pape dans l'église de Saint-Jean de Latran (29 juin 1312). Afin de pousser avec plus de vigueur la guerre contre Florence et contre le roi de Naples, l'empereur fit une alliance avec Frédéric, roi de Trinacride (Sicile) et écrivit à son fils Jean, qu'il avait constitué vicaire de l'empire, de lui amener des renforts d'Allemagne. Naples fut donc sérieusement menacée. Sur ces entrefaites, Henri mourut presque subitement à Buonconventa (24 août 1313), *) laissant l'Italie plus agitée que jamais et l'autorité des empereurs dépouillée de son ancien prestige.

§ 5. Louis IV de Bavière (1314—1347) et Frédéric d'Autriche (1314—1330).

1. *Election de Louis de Bavière et de Frédéric d'Autriche.* La mort de Henri mit en présence les deux maisons rivales de Luxembourg et de Habsbourg. Jean de Bohême, voulant maintenir sa maison au degré de puissance auquel son père l'avait élevée, brigua les votes des princes électeurs, tandis que Frédéric, fils aîné de l'empereur Albert, dépensa des sommes fabuleuses pour gagner les princes à sa cause. Le parti luxembourgeois, convaincu bientôt de l'impossibilité de faire élire Jean de Luxembourg, qui était encore mineur, opposa à Frédéric le prince Louis, duc de la Basse-Bavière. Le jour de l'élection fut fixé au 19 octobre 1314. Les princes de Cologne, de Saxe et du Palatinat élurent le duc Frédéric d'Autriche, au jour indiqué par le chancelier de l'empire, non à Francfort, que les Luxembourgeois avaient occupé, mais à Sachsenhausen; les électeurs de Mayence, de Trêves, de Brandenbourg et de Bohême élurent à Francfort le duc Louis de Bavière, mais le lendemain du jour fixé pour l'élection. La guerre civile éclata dès lors entre les deux prétendants et l'Allemagne se divisa en deux camps hostiles.

2. *Bataille de Morgarten.* Louis de Bavière mit au ban de l'empire les princes autrichiens et confirma la confédération des

*) Malgré les détails très-circonstanciés de l'auteur des *Annales de Kœnigsaal (chron. aut. reg.* p. 298-299), on ne peut guère soutenir, d'après les recherches de Barthold, Böhmer, Kopp et Ficker que l'empereur ait été empoisonné.

trois cantons forestiers de la Suisse, qui se déclarèrent ses partisans. Frédéric, indigné, fit un appel à la noblesse féodale de l'Autriche et envoya contre les Suisses son frère Léopold, qui se croyait tellement sûr de la victoire qu'il avait préparé des cordes pour attacher les captifs et les emmener comme des esclaves loin de leur pays. Les confédérés ne s'effrayèrent pas. Ils invoquèrent par la prière et par le jeûne le Dieu protecteur des peuples et, sur le conseil d'un vieillard, ils prirent position près de Morgarten (1315). Ils étaient au nombre de treize cents, armés seulement de leurs hallebardes pour tenir têto aux armures de fer de leurs ennemis. A peine les forces autrichiennes furent-elles entrées dans le défilé, que les montagnards placés sur les hauteurs firent rouler sur eux des pierres énormes et des quartiers de rochers. La cavalerie fut mise en désordre et, en cherchant à reculer, elle vint arrêter l'infanterie qu'elle mit en débandade. A cette vue, les confédérés s'avancèrent et achevèrent la déroute des cavaliers. Léopold se sauva à Wintorthur avec les tristes débris de son armée. Les trois cantons déclarèrent leur union perpétuelle et c'est cette union qui devint la base de la confédération helvétique.

3. *Bataille de Muhldorf* (1322). En Allemagne, la maison d'Autriche ne fut pas plus heureuse. Le plus remarquable et le plus puissent des partisans de Louis de Bavière était Jean de Luxembourg, roi de Bohême. Ne pouvant s'accommoder aux mœurs peu civilisées des Bohêmes, il confia l'administration de ce royaume à quelques seignenrs du pays et se vona entièrement aux devoirs de la chevalerie, tant dans son comté de Luxembourg qu'en France ; il était partout où il y avait une querelle à apaiser. „Sans le roi de Bohême, disait nn proverbe, on ne peut rien faire.“ Lorsque la reine Elisabeth, sa femme, mourut, on ne savait où le trouver pour lui annoncer ce malheur ; de nombreux oourriers furent envoyés dans toutes les directions et on le rencontra enfin dans les gorges d'une montagne du Tyrol. Il remplit l'Occident du bruit de ses exploits et de sa haute renommée ; il conquit force prix et honneurs, donnant fiefs, joyaux, terres, or, argent, ne retenant rien fors l'honneur. Sa gloire était telle que tont seigneur demandait son concours pour faire la guerre.

Cet homme extraordinaire, qui avait élevé Louis de Bavière sur le trône, lui prêta aussi tout son appni pour l'y maintenir. La guerre que se faisaient les deux rivaux se termina enfin par la bataille de Muhldorf en 1322. Jean de Luxembourg commandait l'armée de Louis de Bavière ; l'aotion fut ohaude. Jean fit des prodiges de valeur et Frédéric d'Autriche, non moins vaillant,

rendait la victoire incertaine. Enfin le burgrave de Nuremberg, Frédéric de Hohenzollern, sur les ordres de Jean, tourna les Autrichiens et décida leur défaite. Frédéric fut fait prisonnier avec son frère Henri. Ce dernier, livré à Jean de Bohême, obtint sa délivrance après avoir renoncé à toutes les prétentions de sa famille sur la Bohême. Frédéric, enfermé au château de Trausnicht, refusa d'abord de renoncer à la couronne, mais après une dure captivité de trente mois, moralement et physiquemeut brisé par les souffrances, il finit par faire un traité avec Louis (1325), en vertu duquel il renonça à tous ses droits sur la couronne d'Allemagne et s'obligeait à donner avec ses quatre frères tout son appui au roi Louis contre quiconque se déclarerait son ennemi, fût-il prêtre ou laïque. Une stipulation du traité portait que si Frédéric ne réussissait pas à faire accepter cet accommodement à ses frères, il se reconstituerait prisonnier.

Frédéric n'ayant pu décider ses frères à reconnaître Louis de Bavière, revint à Munich et, fidèle à sa parole d'honneur, se reconstitua prisonnier. Ce trait de loyauté toucha le roi au point qu'il déclara vouloir partager l'empire avec Frédéric. Ils se réconcilièrent entièrement et, pour donner une preuve ostensible de l'amitié qui les unissait de nouveau, ils couchaient dans le même lit et mangeaient à la même table. Le traité de Munich (5 sept. 1325) établit deux rois qui devaient gouverner en commun. Chacun avait son sceau qui portait les deux noms ; les grands fiefs étaient conférés d'un commun consentement et si l'un des deux rois était appelé en Italie, l'autre devait gouverner l'Allemagne. Frédéric mourut cinq ans après la conclusion de ce traité (1330) et Louis continua à signer seul en Allemagne. Mais déjà avant la mort de Frédéric, la lutte avait éclaté entre Louis et le pape.

4. *Louis en lutte avec le pape.* L'adversaire le plus énergique et le plus intelligent de Louis de Bavière était le pape Jean XXII qui, résidant à Avignon, voulait faire de la France le centre de la république chrétienne et orner du diadème impérial le front des rois de ce pays. Le jour de son couronnement, il somma Louis de Bavière de se réconcilier avec Frédéric d'Autriche et il fit afficher aux portes de l'église d'Avignon un acte par lequel il réclamait pour lui-même le droit de nommer, pendant la vacance du trône, un vicaire impérial chargé du gouvernement de l'empire. Il envoya en Italie, en qualité de vicaire, le cardinal du Puget qui, après la prise de Rome et de Plaisance, vint menacer Milan. Les Gibelins de cette ville s'adressèrent alors à Louis de Bavière et invoquèrent son secours contre le pape et les Guelfes. Le roi

envoya aussitôt en Lombardie le comte Berchtold de Reiffen en qualité de vicaire impérial et lui donna un pouvoir discrétionnaire pour le gouvernement du pays. Cette intervention en Italie lui attira du Souverain-Pontife une lettre très-sévère dans laquelle il était menacé des censures ecclésiastiques si, dans un délai de trois mois, il ne renonçait pas à l'administration de l'empire. Louis, intimidé par ces menaces, envoya, sur le conseil de Jean de Luxembourg, une ambassade à Avignon et obtint, sous le prétexte qu'il devait conférer sur cette grave affaire avec les princes de l'empire, une prorogation de deux mois.

En géneral, Louis montra dans sa lutte avec le Saint-Siége peu d'énergie et encore moins de dignité. Tantôt il élevait des prétentions exorbitantes, tantôt, dans sa pusillanimité, il consentait à faire des concessions humiliantes. Poussé par les franciscains Marsiglio de Padoue et Guillanme Occam, dont les doctrines avaient été condamnées par le Saint-Siége, il protesta contre la procédure de Jean XXII avant que ses députés fussent arrivés à Avignon et en appela du jugement du pape qui anrait été mal informé, à un concile général. Il alla plus loin et publia un manifeste qui contenait, à l'adresse du Souverain-Pontife, les accusations les plus graves et les plus odieuses. Jean XXII fit alors afficher aux portes de l'église d'Avignon (23 mars 1324) une déclaration dans laquelle il prononça l'excommunication contre Louis de Bavière et lui ordonna de s'abstenir du gouvernement, jusqu'à ce que le Saint-Siége eût examiné son élection et se fût prononcé sur sa personne. Louis persista dans son opposition et le pape délia tous ses sujets du serment de fidélité et leur défendit de lui obéir.

Sur ces entrefaites Léopold, duc d'Autriche, répandait en Allemagne des publications contre Louis de Bavière et, entrant dans les idées du pape, il passa en France pour s'entendre avec Charles-le-Bel sur les moyens de détrôner le Bavarois. Il eut une entrevue avec le roi de France en Bourgogne, à Bar-sur-Aube (1324) et lui fit la promesse formelle de faire valoir toute son influence auprès des princes électeurs pour les engager à lui offrir la couronne impériale. Grâce à l'activité de Léopold et aux exhortations pressantes de Jean XXII, les princes de l'empire abandonnèrent la cause de Louis de Bavière, qui prit le parti de se réconcilier avec Frédéric et d'associer son royal prisonnier à l'empire. C'était son seul moyen de salut, car il désarma ainsi Léopold.

5. *Louis en Italie.* Les luttes civiles continuaient à bouleverser l'Italie. Mathieu de Visconti de Milan, chef du parti gibelin qui

dominait dans la plupart des villes lombardes, telles que Vérone, Vicence, Padoue, Lucques, Mantoue et Pise, avait fait une alliance avec la famille gibeline des Colonna à Rome et avec Frédéric d'Aragon, roi de Sicile. Le chef du parti guelfe, Robert de Naples, avait l'appui du pape et s'était allié avec les républiques de Gênes et de Florence. Les Gibelins, serrés de près par les Guelfes, s'adressèrent à Louis de Bavière qui venait de publier un manifeste contre le pape, ainsi qu'un livre dont l'auteur niait la primauté du Saint-Siége et soutenait que l'empereur tenait son pouvoir directement de Dieu et qu'il était par conséquent au-dessus du pape.

Louis de Bavière, arrivé à Trente (1327) avec un petit nombre d'hommes, y fut accueilli par les principaux Gibelins qui lui promirent 150,000 florins d'or pour ses dépenses. Escorté par eux, il se rendit à Milan où il reçut la couronne de fer (31 mai 1327). Un grand enthousiasme se manifesta dans toute la péninsule. Invité par les Colonna, il se rendit à Rome et y fit son entrée, le 7 janvier 1328, aux applaudissements du peuple. Sciarra Colonna, au nom du peuple romain, lui donna solennellement le diadème impérial et, à partir de ce moment, Louis prit le titre d'empereur romain. Ensuite il déclara déchu du trône pontifical l'hérétique Jacques de Cahors, comme il nommait le pape, et revêtit de la tiare un franciscain schismatique, Pierre de Corbario, qui prit le nom de Nicolas V.

Louis, croyant avoir atteint le faîte de sa puissance, se proposait de marcher sur Naples. Mais les Romains, fatigués des lourdes charges qu'ils avaient à supporter et cédant à leur mobilité naturelle, manifestèrent hautement leur mécontentement et Louis fut obligé de quitter Rome à la hâte, poursuivi par les huées du peuple en fureur. Il retourna en Allemagne et Pierre de Corbario, reconnaissant la gravité de sa faute, se rendit à Avignon et se soumit au pape légitime (1330).

6. *Union électorale à Rensé.* L'intervention de Louis en Italie, son couronnement à Rome et la nomination d'un anti-pape avaient forcé le pape de publier une nouvelle bulle, dans laquelle Jean XXII rappelait tous les excès du roi, déposait de nouveau ce prince et défendait à tous les princes et seigneurs, ecclésiastiques ou séculiers, de lui obéir, sous peine de perdre eux-mêmes tous leurs honneurs, et déliait de leurs engagements tous ceux qui pourraient en avoir contracté avec lui. Redoutant l'effet des excommunications pontificales, Louis faiblit et, par l'intermédiaire de Jean de Luxembourg, il entra en négociations avec le Saint-Siége. Celles-ci restèrent pourtant sans résultat, parce que Jean

exigeait de lui l'abandon do la couronne. Benoît XII, devenu pape en 1334, était mieux disposé pour Louis et désirait sincèrement se réconcilier avec lui; mais lo pape ne s'appartenait pas; le roi de France lui défendit d'absoudre le roi d'Allemagne. Ce fut les larmes aux yeux que Benoît se sépara des ambassadeurs de Louis; celui-ci rompit alors les négociations et forma uno alliance avec Edouard III d'Angleterre contre la prépondérance de la cour de Paris.

En Allemagne les princes électeurs, voyant que le principal obstacle au rétablissement de la paix entre l'Eglise et l'Etat venait du roi do France, se réunirent à Rensé en 1338 et élaborèrent une loi fondamentale de l'empire germanique, qui fut sanctionnée la mêmo année dans une diète à Francfort. Cette loi établit que la majesté et l'autorité impériales relevaient immédiatement de Dieu, que le prince élu par la pluralité des électeurs était véritablement roi et empereur légitime, que tous les Etats de l'empire étaient obligés de lui obéir et que quiconque agissait contro cette loi serait puni comme coupable du crime de lèse-majesté. Cette déclaration refusait à l'Eglise tout droit d'ingérence dans les affaires politiques de l'empire.

7. *Ambition de Louis de Bavière.* Louis venait donc de triompher do toutes les difficultés qui lui étaient suscitées do la part du pape et des rois de France et il aurait pu compter sur les sympathies de l'Allemagne si, par son ambition démesurée, il ne s'était aliéné les princes de l'empiro et de l'Europe tout entière. Déjà en 1324, lors de l'extinction de la maison Ascanienne, il avait investi de la Marche de Brandenbourg son fils aîné, Louis, qui n'était âgé que de huit ans, et vers 1342 il chercha un prétexte pour réunir à sa maison le comté de Tyrol. La comtesse de ce pays, Marguerito Maultasch, mariée à Jean-Henri, fils do Jean de Bohême, demandait le divorce et s'adressa à cet effet à l'empereur. Louis, considérant avec raison le Tyrol comme la clef de l'Italie, maria Marguerite à son propre fils, déjà électeur de Brandenbourg et l'investit du comté de Tyrol. Cet acte inouï souleva l'indignation de tous les princes. Jean de Bohême qui, quoique aveugle, n'avait rien perdu de son activité, courait la France et l'Allemagne et réclamait le Tyrol pour son fils. Il se rendit à Avignon avec son fils Charles qui trouva sur le Saint-Siége, à la place de Benoît XII, son ancien maître de l'université de Paris, Pierre Roger, maintenant Clément VI, auquel il avait un jour dit dans un mouvement d'admiration: „Tu seras pape", et qui lui avait répondu: „Tu seras empereur." Clément lança uno nouvelle excommunication contro Louis de Bavière, somma les

électeurs de déposer un prince qui avait foulé aux pieds toutes les lois divines et humaines et leur recommanda le choix de Charles de Moravie, fils de Jean de Luxembourg. Cinq princes électeurs, ceux de Cologne, de Trèves et de Mayence, le duc de Saxe et le roi de Bohême se réunirent à Rensé et élurent (11 juil. 1346) Charles IV. La mort subite de Louis de Bavière prévint la guerre civile.

§ 6. **Charles IV** (1346—1378).

1. *Début du règne de Charles.* Les électeurs les plus hostiles à la maison de Luxembourg tentèrent d'opposer à Charles de Moravie le roi d'Angleterre, Edouard III; mais celui-ci refusa une dignité qu'il lui aurait fallu acheter au prix d'une nouvelle guerre. Ils songèrent alors au landgrave de Thuringe et de Meissen, Frédéric-le-Sévère, qui céda ses droits à Charles IV pour la somme de 10,000 marcs d'argent. Gunther de Schwarzbourg, sur lequel l'opposition avait jeté les yeux, fut intronisé à Francfort (8 février 1349), mais étant tombé malade à la suite d'un empoisonnement, il abdiqua et le roi de Bohême fut réélu empereur sous le nom de Charles IV.

Baptisé sous le nom de Wenceslas, le fils aîné de Jean de Luxembourg prit, en 1323, le nom de Charles, en l'honneur du roi de France, Charles-le-Bel, son parrain de confirmation. Il fut élevé à la cour de Paris, où il eut l'occasion de se former à la célèbre université de Paris et de devenir ainsi le souverain le plus savant et le plus accompli de son époque. Il connaissait plusieurs langues; il parlait le français, le latin, l'italien, l'allemand et le bohémien. A la mort de son père, il prit aussi le titre de comte de Luxembourg et administra ce pays jusqu'à ce que son frère cadet, Wenceslas, eût atteint l'âge de majorité. En 1352 il lui remit le pays de Luxembourg et pour lui donner une preuve de sa bienveillance, il éleva le comté au rang et à la dignité d'un duché.

2. *Agrandissement de ses possessions de famille et prospérité de la Bohême.* Négligeant entièrement les intérêts de l'empire, Charles n'avait en vue que d'agrandir les domaines de sa maison et de développer la prospérité de la Bohême. Sous ce rapport, il surpassa ses plus ambitieux prédécesseurs. Le prince électeur de Brandenbourg, lors de son investiture de ce duché, céda à Charles la Haute-Lusace qui, avec la Basse-Lusace que le roi avait achetée, fut incorporée au royaume de Bohême. Il réunit à ses domaines le Haut-Palatinat, dot de sa première femme, et toute la Silésie. Le Brandenbourg fut ajouté à la Bohême en 1378, à

la suite d'un traité que Charles avait conclu avec les deux fils de Louis de Bavière, possesseurs de la Marche.

Les habitants de la Bohême lui donnèrent le titre de „Grand“ et de „Père“, et ils avaient raison. Jamais ce pays n'a été aussi heureux et aussi florissant que sous le règne de ce prince. Charles donna un nouvel essor au commerce et à l'industrie par une intelligente exploitation des mines du pays et par l'établissement de nouvelles voies de communication dans l'intérieur. Il orna les principales villes de la Bohême de superbes édifices proclamant la prospérité de son règne et perpétuant le souvenir de sa gloire. Prague surtout, dont il voulait faire la capitale de l'empire, était l'objet de ses faveurs. Le pont de pierre qu'il fit construire sur la Moldau surpassait en longueur et en largeur les ponts de Dresde et de Ratisbonne. Enfin il fonda en 1348 à Prague, sur le modèle de l'université de Paris, la première université allemande, qui compta, dès les premières années de son établissement, au-delà de 7,000 élèves. Charles visitait souvent cette université et y passait des heures entières à écouter les leçons des maîtres et les disputes des étudiants.

3. *Affaiblissement de l'empire.* L'autorité impériale perdit sous Charles IV le reste de son prestige. Les princes slaves du Meklembourg, il est vrai, firent hommage de leurs terres à la couronne germanique, pour obtenir le titre de ducs ou de princes de l'empire, mais dans ses rapports avec les grands vassaux, Charles ne montra que de la faiblesse. Jamais empereur n'a fait plus triste figure que lui. On rapporte qu'un jour son boucher l'arrêta dans les rues de Worms afin d'être payé et qu'il fut retenu dans une hôtellerie où il n'avait pu solder sa dépense. Charles consomma la perte du royaume d'Arles et d'Italie et arracha ainsi, comme ses contemporains le lui reprochaient, bien des plumes à l'aigle germanique. La suzeraineté impériale sur la Bourgogne n'existait plus que de nom. La Provence, possédée par une famille française, passa par héritage à la couronne de France et il ne fut plus question de droits impériaux. L'empereur confirma la vente du comtat Venaissin que Jeanne de Naples avait faite au pape Clément IV et le dauphin de Viennais, Humbert, créé roi par Louis de Bavière, avait cédé ses Etats à la France, à la condition que les habitants garderaient leurs priviléges et que le fils aîné du roi français porterait toujours le nom de *dauphin.* Charles IV confirma non seulement cet arrangement, mais vers la fin de son règne il nomma même le dauphin vicaire général de l'empire dans le Dauphiné, qui devint une province du royaume de France.

En Italie, l'autorité impériale fut encore plus avilie qu'en

Allemagne. Feignant de prendre à cœur les divisions de l'Italie, Charles ne passa les Alpes que pour aller soutirer de l'argent à cette partie de l'ancien empire romano-germanique. Il parcourut l'Italie à deux reprises, en 1355 et en 1368, vendant à ceux-ci quelques droits régaliens, à ceux-là quelque titre, à Venise les villes de Padoue et de Vérone. Il fut couronné empereur à Rome, mais il n'y resta qu'un seul jour, à la grande déception du grand Pétrarque, qui croyait que l'arrivée de l'empereur rétablirait les gloires antiques. Lors de son retour en Allemagne, il eut à subir les humiliations les plus insolentes de la part des villes d'Italie. Les Pisans mirent le feu à sa maison, d'autres villes n'eurent pas le temps de le recevoir et le prièrent de passer à côté.

4. *Bulle d'or.* Charles IV, voulant régler les formes de l'élection des empereurs et empêcher les interrègnes, dont l'empire avait eu souvent à souffrir, promulgua dans une diète tenue à Metz en 1356 un manifeste impérial, la Bulle d'or, ainsi appelée à cause de la boîte *(bulla)* en or qui renfermait le grand sceau de l'empire attaché à ce document. Il y est dit :

a) Le nombre des électeurs, que la bulle appelle les ceps de vigne de l'empire, les sept chandeliers d'où part cette lumière qui, avec les sept dons du Saint-Esprit, doit éclairer le saint empire, demeure fixé à sept, savoir : les archevêques de Trèves, de Mayence et de Cologne, le roi de Bohême, le comte Palatin, le duc de Saxe et le margrave de Brandenbourg.

b) A la mort d'un roi, l'archevêque de Mayence convoquera les électeurs dans un délai d'un mois pour élire un successeur. L'élection doit se faire à Francfort, à l'unanimité ou à la pluralité des suffrages ; l'élu sera sacré à Aix-la-Chapelle par l'archevêque électeur de Cologne.

c) Toutes les fois que l'empire sera vacant par la mort ou par l'absence des empereurs, l'électeur Palatin sera vicaire de l'empire dans la France rhénane, la Souabe et la Bavière, et l'électeur de Saxe, vicaire de l'empire dans les provinces régies par le droit saxon.

d) Pour éviter toute contestation et toute prétention au partage des voix, il fut établi que les provinces auxquelles est attachée la dignité électorale ne pourront jamais être partagées ni démembrées et que la succession aurait lieu par ordre de primogéniture.

e) Chaque électeur porte un titre d'archi-office. L'archevêque de Mayence demeure archi-chancelier du royaume d'Allemagne, celui de Cologne archi-chancelier d'Italie et celui de Trèves

archi-chancelier des Gaules, c'est-à-dire du royaume d'Arles. Les grandes charges de la couronne, attachées irrévocablement aux quatre électorats séculiers, sont : l'office de grand échanson au royaume de Bohême, l'office de grand sénéchal ou d'archidrossart au comté Palatin, l'office de grand maréchal au duché de Saxe et l'office de grand chambellan au margraviat de Brandenbourg.

f) Les électeurs sont placés, eu égard à leur rang, au-dessus de tous les autres princes et ont le droit de se réunir en diète électorale sans le consentement du chef de l'empire. Certains droits régaliens leur furent formellement cédés, celui d'exploiter les mines et salines dans leurs terres, de frapper monnaie et surtout le principe en vertu duquel les sentences rendues par les cours électorales furent déclarées irrévocables.

5. *Changements dans l'intérieur de l'empire.* La bulle d'or avait réglé définitivement l'élection impériale et consacré solennellement les priviléges des princes électeurs. L'empire ne formait plus qu'une confédération d'Etats ecclésiastiques et séculiers, de villes et de corporations ayant à leur tête un chef élu qui dépendait principalement des électeurs et qui se laissait moins guider par l'intérêt de l'empire que par celui des seigneurs auxquels il devait son élévation. Aussi les villes libres, les seigneurs et les petits princes de l'empire ne pouvant compter sur une protection efficace de la part de l'empereur, cherchaient-ils à sauver leur indépendance en formant des associations dont les villes lombardes avaient depuis longtemps donné l'exemple. Sous le règne de Charles IV, les principales d'entre les confédérations des villes étaient :

1. *La ligue hanséatique.* A la suite des croisades, le commerce avait pris une grande extension et les commerçants allemands qui allaient s'établir dans des pays étrangers, formaient des corporations appelées *Hanse* auxquelles les souverains accordaient souvent de très-grands priviléges.

Les plus importantes de ces corporations se trouvaient à Bruges, à Londres, à Bergen et à Novgorod. Au commencement du XIII[e] siècle, en 1210, les deux villes de Lubeck et de Hambourg conclurent un traité d'alliance et de secours mutuel auquel d'autres villes accédèrent bientôt. La ligue prit un tel développement qu'elle comprit bientôt toutes les villes importantes du nord de l'Allemagne, depuis les bords du Rhin jusqu'à l'embouchure de la Vistule. Les corporations des commerçants allemands à l'étranger entrèrent dans cette confédération qui avait pour but de maintenir les franchises communales dans les villes hanséatiques, de protéger le commerce allemand ainsi que les priviléges

que des princes étrangers avait accordés au commerce allemand. Un congrès fédéral, qui se réunissait annuellement à Lubeck, réglait les affaires de la ligue qui, au milieu du XIVe siècle, comprenait plus de soixante-dix villes et formait une puissance de premier ordre. Elle soutint victorieusement des guerres contre les rois de Danemark, de Norwège et de Suède et promenait ses flottes sur la mer Baltique et la mer du Nord, en grand appareil, pour forcer les princes étrangers à respecter ses droits et ses priviléges.

2. *La ligue rhénane*, qui n'acquit pas la même importance que la ligue hanséatique, avait pour but de protéger le commerce sur le Rhin contre les exactions des princes et des chevaliers qui avaient des possessions sur les bords de ce fleuve. Elle comprenait non-seulement les villes sur le Rhin depuis Bâle jusqu'à Wesel, mais aussi des villes situées dans l'intérieur de l'Allemagne, comme Nuremberg, Ratisbonne.

3. *La ligue des villes de Souabe*, formée contre le comte Eberhard de Wurtemberg et contre les exactions de l'empereur.

4. *La confédération suisse*, qui s'était consolidée par l'accession des villes de Lucerne, Zurich, Zug, Berne et du canton de Glaris.

Suivant l'exemple des villes, les nobles formèrent également des associations qui avaient pour but de défendre leurs intérêts et leurs priviléges contre les villes et les princes puissants. Telles furent l'association de Saint-Georges, la société du Lion, la confrérie du Faucon, la ligue des Schlegler.

Charles IV, voulant assurer à son fils Wenceslas le titre impérial, demanda au pape Grégoire XI la permission de le faire élire. L'empereur acheta ensuite les voix des électeurs, en donnant à chacun 100,000 florins, et comme il manquait d'argent, il engagea des villes et abandonna tout ce qui lui restait encore du domaine impérial. Wenceslas fut élu roi à la honte de ces électeurs insatiables qui sacrifiaient à leur égoïsme les intérêts de la patrie.

§ 7. Wenceslas (1378—1400).

1. *Partage des Etats de la Bohême*. Wenceslas, fils aîné de Charles, obtint la Bohême, le Haut-Palatinat et la Silésie et réunit à ces pays, en 1383, après la mort de son oncle Wenceslas, le duché de Luxembourg. Son frère Sigismond avait reçu l'investiture de la Marche de Brandenbourg et son troisième frère, Jean, devint duc de la Lusace. Jodoc ou Josse et Procopius, fils du duc Jean, eurent la Moravie.

2. *Anarchie dans l'empire. Bataille de Sempach.* Pendant les dix premières années de son règne, Wenceslas déploya une certaine activité pour maintenir la paix. A la diète de Nuremberg (1385), il déclara toutes les ligues réunies en une seule et proclama une paix publique pour dix ans. Malgré cette mesure, l'ordre intérieur fut troublé par les deux guerres suivantes: Léopold, duc d'Autriche, surnommé le „Preux“, inspirait, à la suite de l'acquisition des comtés de Feldkirch et de Bludenz dans le Vorarlberg, de l'ombrage aux cantons forestiers de la Suisse. Excités d'ailleurs par la dureté et l'orgueil des avoués autrichiens, les montagnards détruisirent la petite ville de Sempach et plusieurs châteaux-forts que les Autrichiens avaient élevés dans l'Helvétie. Léopold, voulant rabattre l'orgueil des Suisses, marcha sur Sempach (1386), avec une cavalerie de 4,000 nobles. Le terrain étant défavorable pour la cavalerie, les chevaliers mirent pied à terre et, après avoir coupé les longs becs recourbés de leurs chaussures, ils s'avancèrent par bataillons serrés sur quatre rangs. Ils abaissaient leurs hallebardes qui étaient tellement longues que celles du quatrième rang dépassaient les hommes du premier; le front de l'armée autrichienne présentait à l'ennemi une muraille hérissée de fer. Les Suisses, au nombre de 1,300, essayèrent en vain de rompre la ligne pour s'y ouvrir un passage; mais voilà qu'un chevalier d'Unterwald, Arnold de Winkelried, remarquable par sa force et sa haute taille, s'élance en avant et crie à ses compatriotes: „Je vous recommande ma femme et mes enfants, je vais vous ouvrir la route, suivez-moi.“ Il étend les bras, embrasse autant de hallebardes qu'il peut et les presse contre sa poitrine. Pendant qu'il tombe, percé de coups, ses compagnons rompent la ligne et jettent le désordre dans la phalange ennemie. Les chevaliers autrichiens, accablés par le poids de leurs armes sous un soleil ardent, sont renversés, la bannière autrichienne est abattue et Léopold lui-même reçoit le coup mortel que lui porte un bouvier de Schwitz. Une trêve fut conclue par la médiation des villes souabes, mais les Autrichiens, ayant réparé leurs pertes, reprirent les armes et éprouvèrent une nouvelle défaite à Naefels en 1388.

Vers la même époque, la guerre civile désolait l'Allemagne. Les villes de Souabe furent défaites, près de Dœffingen (1388), par le vaillant comte Eberhard de Wurtemberg et les villes rhénanes furent battues à Worms par l'électeur Palatin Robert. L'empereur, poussé par les villes libres qui lui reprochaient vivement de ne les avoir pas secourues, convoqua une diète à Eger (1389) et publia une nouvelle paix publique pour six ans; mais bientôt dégoûté des affaires publiques, il se retira en Bohême, abandonnant l'empire à son sort.

3. *Déposition de Wenceslas.* Wenceslas s'adonna à l'ivrognerie et commit les excès les plus révoltants, les folies les plus honteuses. Il se promenait ordinairement en compagnie du bourreau de la ville, qu'il appelait son compère, et envoyait au supplice, sans autre procès que son bon vouloir, tous ceux qui lui déplaisaient sur son chemin. Dans une querelle avec l'archevêque de Prague il s'en prit au vicaire archiépiscopal Jean Népomucène, le confesseur de l'impératrice et le fit jeter dans la Moldau, parce qu'il refusait de violer le secret de la confession. Tant de violences provoquèrent des conjurations parmi la noblesse de la Bohême. Il fut fait prisonnier par son frère Sigismond, qui était monté sur le trône de Hongrie par suite de son mariage avec la princesse Marie, et qui fut alors nommé vicaire impérial de l'Allemagne. Enfin les quatre princes électeurs du Rhin, savoir les archevêques de Mayence, de Cologne et de Trèves et le comte Palatin Robert, se réunirent à Oberlahnstein, déposèrent Wenceslas et élurent bientôt après, à Rensé, le prince électeur Robert.

Robert, malgré les hautes capacités dont il était doué, ne put rétablir l'ordre ni en Allemagne ni en Italie. Une expédition en Bohême, dans le but de forcer Wenceslas à renoncer à la couronne, n'eut pas de résultat et une autre expédition en Italie, où il voulait se faire couronner empereur afin d'écraser son adversaire, échoua complètement par suite de l'opposition que lui fit Jean Galéas Visconti de Milan. La perte des duchés de Brabant et de Limbourg, qui se séparèrent de l'empire pour passer sous le sceptre des ducs de Bourgogne, et son ambition d'agrandir ses possessions de famille lui suscitèrent de nombreux ennemis parmi les princes de l'empire qui finirent par se déclarer publiquement pour Wenceslas.

La mort subite de Robert empêcha la guerre civile qui était sur le point d'éclater. Cette mort amena une triple scission dans l'empire. Le prince électeur de Saxe, d'accord avec Wenceslas, roi de Bohême, prétendait que l'empereur vivait encore, que cet empereur était Wenceslas. Le Palatin et l'électeur de Trèves choisirent Sigismond et les autres princes élurent Josse de Moravie. Ainsi trois princes de la maison de Luxembourg, Wenceslas, Sigismond et Josse prétendaient en même temps à la couronne impériale. Heureusement pour la paix publique, Josse mourut tout à coup et Wenceslas renonça à l'empire en faveur de son frère. Sigismond fut alors reconnu par toute l'Allemagne.

§ 8. Sigismond (1410—1437).

Sigismond était roi de Hongrie ; par la mort de Josse, il rentra en possession entière du Brandenbourg et il devait hériter

de la Bohême après la mort de Wenceslas. Le nouvel empereur déploya une grande activité pour mettre un terme an schisme qui divisait l'Eglise et, au milieu de tant de soins, il n'oublia pas l'Italie sur laquelle il élevait toujours des prétentions. Mais il ne réussit pas et il dut se contenter d'entrer une fois à Milan pour y recevoir la couronne de fer et à Rome, pour y mettre sur sa tête la couronne impériale. L'événement le plus important qni eut lieu sous son règne, c'est la réunion du concile de Constance (1414 — 1418). Cette grande assemblée, qui formait en même temps un congrès européen, avait un triple but.

I. — L'extinction du schisme pontifical.

a) *Translation du siége pontifical à Avignon.* Les violences que Philippe-le-Bel, roi de France, avait exercées contre l'Eglise, eurent pour résultat la translation du siége pontifical de Rome à Avignon. Les papes y résidèrent 70 ans (1308 — 1378). Cette période, qui a reçu le nom de captivité de Babylone, comprit sept pontificats successifs. Ces papes français, serviteurs du roi de France, n'avaient de volonté que la sienne et d'autorité que pour son service. Ils perdirent naturellement leur autorité suprême sur la société chrétienne, autorité qui, dans les siècles précédents, avait rendu de si grands services à la cause de la justice, de la morale et de la liberté. Clément V (1305—1314) fixa le premier sa résidence à Avignon et, cédant à la pression du roi de France, il supprima l'ordre des templiers. Sous Jean XXII (1316-1334), l'influence française empêcha le rétablissement de la bonne entente entre le Saint-Siége et Louis de Bavière. Benoît XII (1334-1341) répondit en pleurant aux ambassadeurs impériaux que les menaces du roi de France ne lui permettaient pas d'absoudre leur maître.

b. *Troubles à Rome.* L'absence prolongée des Souverains-Pontifes de Rome avait eu ponr cette ville et pour les Etats romains les conséquences les plus désastreuses. L'anarchie y régnait et, après la mort de Robert, roi de Naples, prince guerrier et tout dévoué au Saint-Siége, le désordre devint extrême à Rome. Les Gibelins et les Guelfes se livraient des combats sanglants dans les rues mêmes de la ville. Ce fut alors que le courageux Nicola de Lorenzo, appelé par le peuple Cola di Rienzi, résolut de sauver sa patrie. Il rassembla le peuple autour des monuments de l'ancienne gloire romaine et l'excita, par le souvenir du passé, à se montrer digne de ses ancêtres. Emerveillés de ses promesses, les Romains le proclamèrent tribun du peuple et forcèrent les Gibelins à quitter la ville. Rienzi prit des mesures énergiques et parvint à rétablir la tranquillité. Mais l'orgueil ne

tarda pas à l'énivrer. Il rêvait une république universelle qui embrasserait le monde tout entier et dont Rome serait le centre. Il s'érigeait déjà en maître du monde et citait à son tribunal le pape et les cardinaux, l'empereur et les princes électeurs. Le peuple se dégouta bientôt de son tribun, devint insensible à son éloquence et le chassa de la ville. Il se rendit à Avignon pour se réconcilier avec le pape Clément VI (1342—1852). Innocent VI (1352—1361) le renvoya à Rome avec le cardinal Albornoz et Rienzi aida puissamment le légat apostolique à rétablir l'autorité pontificale. Nommé gouverneur de la ville avec le titre de sénateur, Cola provoqua par ses mesures tyranniques une révolte dans laquelle il périt.

c) *Origine du grand schisme d'Occident.* Urbain V (1362-1370), quoique Français de naissance, fit le premier essai de rendre la liberté à la papauté et retourna à Rome, malgré l'opposition de la cour de France, de l'université de Paris et des cardinaux français. Il y fut reçu comme un sauveur. La présence de l'empereur Charles IV et de l'empereur de Constantinople rehaussa la solennité de sa réception. Cédant bientôt aux sollicitations des cardinaux français, il retourna à Avignon où il mourut deux mois après son retour. Ce fut à Grégoire XI (1370 — 1378), son sucesseur, qu'échut la tâche de rétablir la papauté dans la ville éternelle. Les instances de sainte Catherine de Sienne et le vœu général des Romains le décidèrent à retourner en Italie. Son entrée dans la ville de Rome fut un véritable triomphe. Cependant pressé par les cardinaux français, Grégoire se disposait à retourner à Avignon, lorsqu'il mourut. Seize cardinaux présents, quatre Italiens, onze Français et un Espagnol lui cherchèrent un successeur. Le peuple de Rome, désirant un pape italien, assiégea en tumulte la porte du conclave, déclarant à grands cris qu'il voulait un pape romain ou qu'il rendrait leurs têtes plus rouges que leurs chapeaux. Ils élurent un Italien, l'archevêque de Bari. qui prit le nom d'Urbain VI. Le nouveau pape, reconnu par les six cardinaux qui étaient restés à Avignon, prit des mesures sévères pour réformer la vie mondaine des cardinaux. Mécontents de ces rigueurs auxquelles ils n'étaient pas habitués, les cardinaux français, secondés par trois Italiens, se réunirent à Anagni, protestèrent contre l'élection qu'ils avaient faite cinq mois plus tôt et élurent un pape français, le cardinal de Genève, sous le nom de Clément VII. L'Angleterre, l'Allemagne, la Hongrie, la Bohême, la Hollande et presque toute l'Italie restèrent soumises à Urbain, la France, l'Espagne, l'Ecosse, la Savoie et la Lorraine embrassèrent le parti de l'antipape Clément VII. Ce fut là l'origine du grand schisme d'Occident.

d) *Division du monde catholique.* Urbain VI (1378—1386) fit en vain tous ses efforts pour amener Clément à une abdication. Les partisans de l'antipape élurent, à la mort de Clément, Pierre de Luna qui prit le nom de Benoît XIII (1394—1417) et resta sourd à toute tentative de réconciliation. Les successeurs d'Urbain, Boniface IX (1389—1404) et Innocent VII (1404—1406) ne réussirent non plus à se faire reconnaître par les rois de France et d'Aragon et la proposition émise par l'université de Paris de terminer la division par la convocation d'un concile général, obtint l'assentiment de la plupart des princes catholiques. Le pape légitime Grégoire XII (1406 —1414), successeur d'Innocent VII, refusa d'approuver cette mesure. Alors 22 cardinaux, 4 patriarches, 26 archevêques, 80 évêques, les représentants de 200 évêques, 87 abbés, les délégués de 200 abbés et les députés d'un grand nombre d'universités se réunirent à Pise en 1409. Cette assemblée illégale déclara le siége papal vacant et donna la tiare à Alexandre V. Mais Grégoire et Benoît ayant refusé de se soumettre à cette décision, il y eut trois papes au lieu de deux. Le remède avait empiré le mal et la division du monde catholique fut poussée à l'extrémité.

e) *Convocation du concile de Constance.* Sigismond avait dû promettre aux princes électeurs de faire son possible ponr terminer le schisme. Il se rendit en Italie pour y conférer sur ce grave sujet avec Jean XXIII qui avait succédé à Alexandre V, et il réussit à décider le pape à convoquer un concile général à Constance. Trois patriarches, 22 cardinaux, 20 archevêques, 92 évêques, 124 abbés et des députés des plus célèbres universités répondirent à l'appel du pape et les suites nombreuses de tous ces personnages formèrent une masse de 150,000 étrangers, qui vinrent s'établir dans la ville de Constance et aux alentours. Pour annihiler la prépondérance du pape et des nombreux prélats italiens, ce concile fut divisé en quatre nations : l'italienne, la germanique, la française et l'anglaise et on décida que, dans les séances solennelles, on voterait non par tête mais par nations, ce qui donnait à chacune la même influence, quel que fut le nombre de ses membres. Cette manière de voter décida du sort du pape Jean qui, après une longue hésitation, avait enfin promis de se démettre si les autres se démettaient. Comme on soupçonnait sa sincérité, on le surveillait avec soin. Mais son ami Frédéric d'Autriche eut recours à la ruse. Il donna le spectacle d'un tournoi dans les environs de Constance et, tandis que tout le monde était accouru à ce spectacle, Jean XXIII, déguisé en postillon, s'échappa au galop et s'enfuit à Schaffhouse, dans le dessein de dissoudre le concile. L'assemblée établit alors le principe que l'Eglise, réunie

en concile œcuménique, commande au pape et Jean XXIII fut déposé. Grégoire XII abdiqua spontanément et il ne resta plus que Benoît XIII. Sigismond se rendit en personne à Narbonne pour fléchir l'indomptable prélat. Il n'y réussit pas. L'Espagne lui dénonça cependant son obédience et les Espagnols se réunirent à l'assemblée de Constance, où ils formèrent la cinquième nation. Le concile déclara alors Benoît incorrigible et le destitua ; les pères élurent Otton Colonna qui prit le nom de Martin V. Le schisme cessa.

II. — L'extirpation de l'hérésie de Jean Huss.

De toutes les hérésies qui prirent naissance au XIVe siècle, celle qui devait éveiller les passions les plus ardentes, ce fut celle que provoqua en Angleterre Jean Wiclef, professeur à Oxford. Wiclef nia la transubstantion et la validité de la messe, rejeta la confession auriculaire et interdit aux ecclésiastiques, comme contraire à l'Ecriture sainte, la possession de biens temporels. Il enseigna en outre le dogme de la prédestination absolue et prêcha contre la suprématie du pape, les vœux monastiques, le culte des saints et le célibat des prêtres. Ces erreurs furent importées en Bohême par un gentilhomme de Prague, Jérôme Faulfisch et Jean Huss, professeur de théologie à l'université de Prague, en devint le zélé propagateur. Trouvant de l'opposition dans les trois nations étrangères de l'université, la polonaise, la bavaroise et la saxonne, il obtint du gouvernement la concession que, dans les délibérations, ces trois nations réunies n'auraient qu'une voix et la nation bohémienne trois voix à elle seule. Alors 5,000 étudiants allemands quittèrent, avec leurs professeurs, la ville de Prague et se rendirent à Leipzig, où ils fondèrent une nouvelle université. Jean Huss, soutenu par les Bohêmes irrités contre les Allemands, fut élu recteur.

Les doctrines hérétiques que Jean Huss se mit à propager peuvent être réduites aux propositions suivantes : L'Eglise ne se compose que de prédestinés que Dieu a résolu de toute éternité de conduire par sa grâce au salut éternel ; le chef de l'Eglise est Jésus-Christ seul ; elle n'a pas besoin d'un chef visible et un tel chef ne fut pas institué par Jésus-Christ ; l'Ecriture sainte est la seule règle de foi ; la papauté doit son origine à la faveur et à la puissance des empereurs ; l'obéissance ecclésiastique est une invention des prêtres et contraire au sens formel de l'Ecriture sainte ; par conséquent le pape ne peut suspendre ni excommunier aucun prêtre ; tout supérieur, qu'il soit prêtre ou laïque, qui a commis un péché mortel, perd son autorité et doit résigner ses fonctions.

Ces propositions, qui sont la négation de l'Eglise visible, de la papauté et de la hiérarchie, sapaient aussi les bases de la société civile et leur propagation devait jeter la plus grande perturbation dans le monde chrétien. Il était donc dans l'intérêt tant de l'empereur que du pape qu'on opposât une digue à la propagation de ces erreurs funestes. Jean Huss fut cité au concile de Constance. Sigismond lui donna un sauf-conduit (*Geleitsbrief*), en vertu duquel il le prenait sous sa protection spéciale pendant son voyage de Prague à Constance, l'empereur ne pouvant pas le soustraire à la juridiction de ses juges naturels et lui assurer l'impunité.

Dès qu'il fut arrivé à Constance, Huss se mit à prêcher sa doctrine dans la maison même où il logeait et provoqua des agitations dans la ville. C'est alors qu'il fut arrêté par ordre de Jean XXIII. L'examen de sa doctrine dura sept mois et pendant ce temps on fit toutes les démarches possibles pour engager le malheureux à rétracter ses erreurs. Huss persista ; le concile le déclara hérétique manifeste et opiniâtre et le livra au bras séculier. D'après une disposition du *Schwabenspiegel*, il fut condamné au supplice du feu. Jérôme de Prague, qui était accouru à Constance pour défendre son ami Huss, rétracta d'abord toutes les erreurs condamnées par le concile, mais ayant annulé cette rétractation, il eut le même sort que Jean Huss et fut brûlé à la même place que son maître.

III. — Réforme de l'Eglise dans son chef et dans ses membres.

De graves abus s'étaient glissés dans l'administration de l'Eglise. La papauté avignonnaise s'était plu à prélever sur le clergé des dîmes et des taxes extraordinaires. Outre les réserves, par lesquelles les papes s'attribuaient le droit de disposer de certains bénéfices devenus vacants, et les grâces expectatives qui disposaient par avance d'un bénéfice et donnaient au pape le droit d'en percevoir les revenus pendant les vacances (*fructus medii temporis*), Jean XXII imagina encore les *annates* ou redevances annuelles consistant dans la moitié des revenus pour tout bénéfice qui rapportait plus de 24 ducats. Cette conduite finit par irriter tous les peuples. A ces abus vint se joindre le relâchement de la discipline dans tous les rangs du clergé et dans un grand nombre de communautés religieuses, relâchement dont la cour pontificale à Avignon n'était pas restée intacte. Une réforme de l'Eglise dans son chef et dans ses membres était devenue une nécessité impérieuse. Aussi le concile insista-t-il pour que le pape lui présentât un projet de réformes. Martin V

lui soumit un projet qui ne répondait pourtant pas aux espérances de l'assemblée et qui fut rejeté. Le pape, sous le prétexte de faciliter un accommodement, entra alors en négociations avec chaque nation et conclut avec l'Allemagne, la France, l'Angleterre et l'Espagne des concordats pour le terme de cinq ans. Ces conventions ne furent pas exécutées et l'œuvre de la réforme échoua complètement. Ainsi des trois questions qui occupaient le concile, une seule avait trouvé sa solution : ce fut l'extinction du schisme. L'extirpation des hérésies de Jean Huss ne réussit pas et le feu qui brûla cet hérétique et Jérôme de Prague à Constance, alluma dans la Bohême un redoutable incendie.

Au concile de Constance, Sigismond donna l'investiture de la Marche de Brandenbourg au burgrave de Nuremberg, Frédéric V de Hohenzollern, tant pour le récompenser des services qu'il lui avait rendus que pour amortir une dette de 400,000 florins hongrois que Frédéric lui avait avancés.

§ 9. Guerre des Hussites.

Le supplice de Jean Huss et de Jérôme de Prague provoqua en Bohême un soulèvement général qui prit bientôt un caractère national et dégénéra en une lutte de l'élément slave contre l'élément germanique. Jacques de Mies, professeur à Prague, établit entre les sectaires une espèce d'unité religieuse en introduisant l'usage du calice pour les laïques dans la communion ; de là le nom de *Calixtins* et plus tard d'*Utraquistes* qui leur fut donné. Le chevalier Jean Ziska et Nicolas de Hussinecz leur donnèrent une unité politique et militaire, en ordonnant à tous les Hussites de se bâtir une maison sur une montagne près de Prague ; la ville qui s'y éleva en guise de forteresse reçut le nom de *Tabor* et les Calixtins se nommèrent *Taborites.*

Jean Ziska, à la tête de ses partisans, entra dans Prague, s'empara de l'hôtel de ville et lança par les fenêtres le bourgmestre et treize sénateurs. Wenceslas reçut cette nouvelle et en mourut de peur. L'empereur Sigismond, qui devait succéder à son frère Wenceslas, ne fut pas reconnu par les Taborites qui lui imputaient la responsabilité du supplice que leur chef avait subi. Jean Ziska adressa un appel chaleureux à tous ses coreligionnaires et il éclata une terrible guerre civile et politique. Pour sauver sa couronne, Sigismond parut devant Prague à la tête d'une armée nombreuse, mais les hordes fanatiques de Ziska lui firent subir une sanglante défaite (1420). Une seconde expédition de l'empereur échoua également; son armée, composée de 60,000 Hongrois, Autrichiens et Moraves, fut anéantie à Deutschbrod

(1421). Rien ne pouvait résister à l'inexorable Jean Ziska qui, malgré la perte de la vue, n'avait rien perdu de son énergie et de son activité.

La mort de Ziska (1424) jeta la division parmi les Hussites. Les uns gardèrent le nom de Taborites, sous Procope-le-Grand, d'autres, ne trouvant personne digne de remplacer Ziska, se donnèrent un conseil administrateur et s'appelèrent *Orphanites* (orphelins); un troisième parti, qui tenait ses réunions sur une montagne à laquelle ils avaient donné le nom de *Horeb*, s'appela les *Horebites ;* les Calixtins de Prague formaient le quatrième parti. Cependant tous les partis se réuniront pour combattre l'ennemi commun, les *Philistins*, les *Iduméens*, les *Moabites ;* c'est ainsi qu'ils désignaient les habitants de la Silésie, de la Moravie et de l'Autriche. Martin V fit prêcher une croisade contre les sectaires, mais l'armée des croisés fut défaite (1425). L'Allemagne entière, saisie d'effroi, sortit alors de son inertie ; mais à l'approche des terribles Hussites, la nouvelle armée, prise d'une terreur panique, se débanda à Mies (1427) et les sectaires se ruèrent sur la Saxe, la Franconie et la Bavière, où ils exercèrent les plus affreux ravages. En 1431 une nouvelle armée de 80,000 hommes, sous les ordres de Frédéric, électeur de Brandebourg, pénétra en Bohême ; mais à peine les Allemands se virent-ils attaqués à Tauss, qu'ils prirent la fuite dans le plus grand désordre.

On songea alors à traiter avec les rebelles. Sigismond croyait que le concile de Bâle qui venait d'être convoqué, réussirait à rétablir la paix en Bohême. Lors de la clôture du concile de Constance (1418), Martin V avait promis qu'il convoquerait un nouveau concile dans un délai de cinq ans. Le pape prolongea cependant ce délai jusqu'en 1431, où il réunit le concile de Bâle. Lorsque Eugène IV, successeur de Martin, voulut dissoudre cette assemblée, le concile, à l'exemple de celui de Constance, proclama le principe qu'un concile général était supérieur au pape. Sigismond parvint à décider le pape à lui donner la couronne impériale et à reconnaître le concile.

Le concile adressa aux Hussites des invitations bienveillantes qui les déterminèrent à y envoyer trois cents députés, au nombre desquels étaient Procope-le-Grand et Jean Rokyczana, leur prédicateur le plus éloquent. On finit par s'entendre. Les Calixtins acceptèrent les quatre articles connus sous le nom de *compactata de Prague*, qui autorisaient la liberté de la prédication, sauf l'autorité suprême du pape et la communion sous les deux espèces, sans préjudice du dogme qui enseigne que Jésus-Christ est tout entier sous chacune des espèces. A partir de l'adoption

de cette résolution, les Calixtins s'appelèrent Utraquistes. Les Taborites et les Orphanites, rejetant cette réconciliation, furent écrasés par leurs anciens amis unis aux catholiques, dans les batailles de Lisan et de Hrzib et la tranquillité fut rétablie en Bohême. Sigismond fut reçu à Prague et couronné roi au milieu des acclamations enthousiastes du peuple (1436). Il mourut déjà l'année suivante. Sigismond était le dernier descendant de la maison do Luxembourg. Avant de mourir, il avait destiné sa succession à son gendre Albert, duc d'Autriche et chef de la maison de Habsbourg.

§ 10. Albert II, d'Autriche (1437—1439).

Albert d'Autriche, qui réunissait aux domaines d'Autriche le vaste héritage de la maison de Luxembourg, fut élu empereur. La maison do Habsbourg remonta avec lui sur le trône impérial et le conserva jusqu'à la dissolution do l'empire. Albert mourut au bout de deux ans dans une expédition contre les Turcs, qui avaient envahi la Hongrie et la Transylvanie.

§ 11. Frédéric IV (1440—1493).

1. *Election de Frédéric.* Quatre mois après la mort d'Albert, l'impératrice Elisabeth mit au monde un fils, Ladislas-le-Posthume, qui succéda à son père en Autriche, en Hongrio et en Bohême, tandis que les princes électeurs donnèrent la couronne impériale à un parent de ce prince, Frédéric IV, duc de Styrie. Celui-ci fut nommé tuteur de Ladislas et régent d'Autriche. Les Bohêmes instituèrent un gouvernement provisoire et les Hongrois, menacés d'une nouvelle invasion des Turcs, appelèrent au trône Wladislas IV, roi de Pologne, qui prit en Hongrie le nom de Ladislas VI. Après la mort glorieuse de ce dernier dans la bataille de Varna, Ladislas-le-Posthume fut proclamé roi de Hongrie et Jean Hunyadi, qui s'était surtout distingué par sa bravoure dans les guerres contre les Turcs, fut chargé de l'administration du pays pendant la minorité du jeune prince, qui fut couronné à Vienne, à Praguo et à Presbourg.

2. *Dissolution de l'empire.* Frédéric, paresseux et pusillanime, ne sut pas maintenir son autorité en Allemagne et ce pays cessa de former un véritable royaume. A côté des princes électeurs qui, d'après les dispositions de la bulle d'or, étaient souverains indépendants dans leur pays, on comptait un grand nombre de princes, de ducs, de comtes, de margraves et même de simples chevaliers qui ne reconnaissaient plus aucune autorité. Les villes libres

impériales étaient devenues des républiques communales. L'empire ne fut plus qu'une confédération d'Etats indépendants qui étaient fréquemment bouleversés par des guerres intestines. Ces troubles intérieurs et la chute de Constantinople (1453), qui jeta l'épouvante dans l'Europe tout entière, ne décidèrent pas l'empereur à seconer sa torpeur. Il convoqua, il est vrai, de loin en loin des diètes auxquelles il ne se rendait jamais et qui restaient ainsi sans résultat aucun.

Après la prise de Constantinople, le sultan Mahomet envahit la Hongrie avec une nombreuse armée et mit le siége devant Belgrade. L'empereur ne fit rien pour sauver l'Europe, mais Jean Hunyadi et le moine franciscain Jean Capistran préservèrent l'Occident de l'invasion turque. Mahomet, qui avait été défait dans trois batailles sanglantes, quitta la Hongrie et se retira à Constantinople. Ladislas-le-Posthume, roi de Hongrie et de Bohême, duc d'Autriche et de Styrie, mourut à peine âgé de 17 ans (1457), sans laisser de postérité. Les Hongrois élevèrent alors sur le trône Mathias Corvin, fils du brave Hunyadi et les Bohêmes donnèrent la couronne à Georges Podiebrad et Frédéric, à qui échut le duché d'Autriche, fut forcé de reconnaître les souverains que la Hongrie et la Bohême s'étaient donnés. Le lien qui rattachait l'empire à la confédération helvétique, devenu plus puissant par l'accession de Fribourg, de Soleure, des Grisons, de Bâle et d'Appenzell, devint plus faible et l'empereur se contenta de protester contre l'acte de François Sforza qui s'était emparé du gouvernement à Milan, lors de l'extinction de la maison de Visconti. Frédéric, le dernier empereur qui fut couronné à Rome (1452), se plaisait à Vienne dans une coupable oisiveté, laissant l'empire se débattre au milieu de guerres sans cesse renaissantes ; mais tandis que l'autorité impériale s'affaiblissait et que l'Allemagne marchait à sa dissolution, il éleva, par l'acquisition des pays bourguignons, sa maison au comble de la grandeur.

3. *Acquisition des pays bourguignons.* Jean-le-Bon, qui avait épousé la princesse Bonne de Luxembourg, investit son fils Philippe-le-Hardi du duché de Bourgogne, dont la famille ducale s'était éteinte à la mort de Philippe de Rouvre. En 1369 Philippe fut marié avec Marguerite de Flandre, fille du comte Louis de Mâle et héritière présomptive du comté de Flandre. Cette alliance jeta les premiers fondements de la puissance à laquelle s'éleva bientôt la maison de Bourgogne. En 1399, la duchesse Jeanne de Brabant, veuve du duc Wenceslas de Luxembourg († 1383), fit don de ses états à Marguerite sa nièce, femme de

Philippe-le-Hardi, duc de Bourgogne et comte de Flandre depuis la mort de Louis de Mâle (1384). Les Etats de Brabant, sur les instances de Philippe, déclarèrent son fils Antoine successeur de Jeanne et le duché de Brabant fut, comme la Flandre, réuni à la Bourgogne (1406).

A la mort de Philippe-le-Hardi (1404), ses trois fils se partagèrent la succession. *Jean-sans-Peur* (1404 — 1419) lui succéda dans le duché de Bourgogne et le comté de Flandre ; *Antoine* devint duc de Brabant et de Limbourg et *Philippe* hérita des comtés de Nevers et de Rethel. Antoine et Philippe tombèrent à la bataille d'Azincourt (1415) et Jean-sans-Peur fut assassiné à Montereau (1419), dans une entrevue avec le dauphin Charles VII.

Philippe-le-Bon (1419—1467). Philippe-le-Bon, fils de Jean-sans-Peur, passa du côté des Anglais dans la grande guerre nationale entre la France et l'Angleterre. Il avait hérité de son père la Bourgogne et la Flandre ; après la mort des enfants d'Antoine de Bourgogne, il fut proclamé duc de Brabant (1430) et il acquit le comté de Namur en 1431 du dernier comte, Jean III, qui mourut en 1429. En 1433 il réunit à ses Etats le Hainaut, la Hollande, la Zélande et la Frise, par la cession que lui en fit Jacqueline de Bavière en 1443 ; la duchesse Elisabeth de Gœrlitz lui céda ses droits sur le duché de Luxembourg et le comté de Chiny, et Philippe réunit ces pays à ses vastes domaines. Ce duc était ainsi devenu maître de presque toutes les provinces des Pays-Bas, qui furent complètement détachées de l'Allemagne et subirent depuis l'influence de la puissante maison de Bourgogne. Philippe transmit tous ses Etats à son fils

Charles-le-Téméraire (1467 — 1477). Insensible à la fatigue, souffrant avec la plus grande patience la faim et la soif, le froid et la chaleur, Charles, quoique impétueux et violent, était réfléchi et doué d'une grande pénétration d'esprit. Il était le souverain redouté du plus riche peuple et du plus puissant pays de l'Europe centrale. Sa cour éclipsait toutes les autres par sa magnificence et son faste. Charles ne se proposait pas seulement de briser les derniers liens qui le rattachaient à la France, il ne voulait pas même se contenter de former une puissance compacte, un royaume nouveau des Etats successivement réunis par ses prédécesseurs et qu'il accrut encore par la conquête de la Gueldre et l'acquisition du landgraviat d'Alsace et du comté de Ferette, il aspirait encore à la dignité impériale et, pour y arriver, il entama des négociations avec Frédéric III, en offrant à l'archiduc Maximilien, fils de l'empereur, la main de sa fille Marie, héritière présomptive des Etats bourguignons, à la condition cependant que

lui, Charles, serait élu roi des Romains. Il pensait arriver ainsi au trône impérial, soit à la mort de Frédéric III, soit plus tôt, par le bon plaisir de celui-ci ; il so proposait de faire ensuite nommer à son tour son beau-fils héritier présomptif de l'empire. Ce projet ne fut pas entièrement approuvé par Frédéric, qui inclinait à ériger les Etats de Bourgogne en royaume, avec la réserve que la couronne qu'il donnerait au duc serait considérée comme un fief impérial. Les négociations se prolongèrent en ce sens jusqu'à ce qu'il fût enfin décidé que le couronnement de Charles aurait lieu à Trèves, dans l'église de Saint-Maximin.

Charles amena avec lui 8,000 chevaux, 6,000 fantassins et une suite nombreuse de chevaliers. Il déploya une magnificence inouïe ; son manteau, orné de perles fines et de pierres précieuses, valait plns de 200,000 écus d'or, ce qui établissait un contraste bizarre avec le misérable cortége de l'empereur. Les intrigues de Louis XI et la jalousie des princes électours finirent par brouiller les deux princes, dont chacun tenait à ce que ses conditions fussent remplies ; l'empereur exigeait préalablement le mariage et Charles, le couronnement pour lequel tout était préparé. Voilà que, la veille du sacre, l'empereur quitta tout à coup et clandestinement la ville do Trèves sous le prétexte de vider un différend qui avait éclaté entre l'archevêque de Cologne et son chapitre. Frédéric s'étant prononcé pour le chapitre, Charles prit fait et cause pour l'archevêque, mais ne pouvant pas forcer la petite ville de Neuss de se rendre, malgré un siége de onze mois, il fit la paix avec l'empereur pour aller faire la conquête de la Lorraine et pour châtier les Suisses qui avaient fait des incursions dans la Franche-Comté.

En trois mois la Lorraine fut conquise et le duc Réné chassé de son pays ; mais Charles subit une double défaite dans son expédition contre les Suisses, à Granson et à Morat (1476) et Réné rentra triomphant à Nancy. Le duc de Bourgogne, ne voulant point se dessaisir de la Lorraine, dont la possession pouvait seule assurer la cohésion et la grandeur de ses Etats, reparut devant Nancy et bloqua étroitement la ville. Les Bourguignons furent vaincus et Charles, criblé de blessures, après avoir héroïquement combattu, disparut sous les glaçons dont était couvert l'étang de Saint-Jean. Deux jours après, 7 janvier 1477, le corps du princo fut découvert ; il était dépouillé, la tête enfoncée dans la glace.

Le mariage de Maximilien et de Marie de Bourgogne eut lieu, mais la France prétendant rentrer dans la portion de territoire dont la suzeraineté lui appartenait, il éclata une guerre dans

laquelle Maximilien remporta la victoire de Guinegate (1478). Par le traité de paix d'Arras, Maximilien dut céder, il est vrai, à Louis, roi de France, une portion des Etats bourguignons pour le jeune dauphin qui devait épouser Marguerite, fille de Maximilien. Cependant ce mariage n'eut pas lieu et Charles VIII (ce jeune dauphin), voulant faire la conquête de Naples, restitua, par le traité de paix de Senlis (1493), à Maximilien l'Artois, le Charolais et la Franche-Comté de Bourgogne, provinces qui devaient former la dot de Marguerite.

L'empereur Frédéric, transporté de joie par la réunion à ses domaines des vastes Etats du duché de Bourgogne, investit tous les princes de sa maison du titre d'archiducs. Il prit pour devise et fit placer partout les lettres A. E. J. O. U., c'est-à-dire *Austriæ est imperare orbi universo* (A l'Autriche de commander à tout l'univers). Il abandonna ensuite le gouvernement à Maximilien et, retiré à Lintz, il s'y appliqua à la culture des jardins, à l'astrologie, à l'alchimie jusqu'au moment où il mourut d'une indigestion de melon en 1493.

II.

FRANCE.

A. — Les derniers Capétiens.

(1285 — 1328).

§ 1. Philippe IV, le Bel (1285—1314).

1. *Son caractère et son but.* Déjà roi de Navarre, comte de Champagne et de Brie par son mariage avec Jeanne de Navarre, Philippe n'avait que 17 ans lorsqu'il succéda à son père, Philippe III, sur le trône de France. Habile et rusé, irritable, vindicatif et orgueilleux, ce roi voulait anéantir les droits de l'Eglise et de la noblesse et établir sur les ruines du régime féodal une monarchie absolue. Il poursuivit ce projet avec une ruse étonnante et une tenacité inébranlable. Ni les sentiments d'humanité, ni la justice, ni les considérations personnelles, ni les préjugés n'eurent la moindre influence sur ses déterminations. Poussant l'adresse jusqu'à la fourberie, ce prince ne reculait devant rien pour arriver à son but et foulait aux pieds les droits les plus formels, les priviléges les mieux établis. Il était en réalité le roi des légistes. Il fit tout par eux et il n'y eut pas d'usurpation qu'il ne se crût permise au moyen d'un arrêt rédigé par Pierre Flotte,

Plasian, Nogaret et les frères Le Portier, roturiers de naissance, qui accomplirent avec une impitoyable rigueur la transformation de la monarchie féodale en un despotisme fiscal, égoïste et cruel.

3. *Démêlés avec le roi d'Angleterre et le comte de Flandre.* Philippe chercha quorello an roi d'Angleterre et au comte de Flandre, afin d'humilier les deux plus puissants vassaux de la couronne. Une rixe éclata au port de Bayonne en 1292, entre des marins français et des marins anglais; les marines marchandes des deux nations y prirent part et les Anglais attaquèrent et s'emparèrent de la ville de La Rochelle. Philippe, au lieu de prendre les armes, commença la procédure en qualité de suzerain et fit occuper pacifiquement la Guienne par ses officiers civils. Les garnisons anglaises ayant chassé les fonctionnaires français, Philippe cita devant la cour des pairs le roi Edouard d'Angleterre, qui consentit à remettre la Guienne entre les mains du roi de France pour quarante jours. Ces quarante jours s'écoulèrent et Philippe refusa de rendre la Gnienne par une nonvelle investiture. Edouard, indigné de cette déloyauté, prit les armes et déclara à Philippe qu'il n'était plus son homme-lige. Le roi do France réunit alors ses légistes qui prononcèrent à l'unanimité la confiscation des fiefs anglais en France.

Edouard fit une alliance avec Guy de Dampierre, comte de Flandre et avec Adolphe de Nassau, empereur d'Allemagne, tandis que Philippe gagnait à sa cause les Gallois et les Ecossais qui prirent les armes et empêchèrent Edonard de passer sur le continent. En général, les événements tournèrent en faveur du roi de France. En Guienne les Anglais succombèrent ; le duc de Bretagne, irrité de voir la ville de Brest pillée par les marins anglais, rompit avec Edouard et fit une alliance avec Philippe, qui avait en même temps envahi la Flandre et remporté sur les Flamands les deux grandes victoires de Furnes et de Comines (1297). Edouard demanda une trêve qui fut conclue en 1299, sous l'arbitrage de Boniface VIII, tout à l'avantage de la France. Le traité laissa aux deux puissances ce qu'elles possédaient en Guienne; Edouard épousa Marguerite, sœur do Philippe et Isabelle de France, fille de ce dernier, alors âgée de sept ans, fut fiancée à Edonard II, prince de Galles. Les deux rois se livrèrent réciproquement leurs alliés. Guy de Dampierre fut jeté dans les fers et la Flandre fut confisquée comme fief vacant ot réunie aux domaines de la couronne de France.

La Flandre était, à cette époque, le pays le plus riche de l'Europe. Les villes y étaient nombreuses, la population active, industrieuse et attachée à l'Angleterre, d'où elle tirait la laine

nécessaire à ses fabriques. Les bourgeois eurent l'imprudence de faire parade de leurs richesses par la magnificence de leurs costumes. La reine de France vit d'un œil jaloux les toilettes somptueuses dans lesquelles les marchandes et les brasseuses de Flandre étaient venues au-devant d'elle. „Quoi, s'écria-t-elle, je croyais être seule reine ; mais j'en vois six cents ici.“ Philippe prit la résolution de rabattre l'orgueil des Flamands et d'épuiser leurs bourses. Il leur donna pour gouverneur Jacques de Châtillon, comte de Saint-Pol, qui recourut aux expédients les plus subtils pour les accabler d'impôts. Les Flamands se plaignirent ; ce fut en vain. Poussés à bout par les exactions exorbitantes de l'étranger, les bourgeois de Bruges se révoltèrent et massacrèrent 1,200 cavaliers et 2,000 sergents d'armes français (1302). Robert d'Artois, frère du roi, qui accourut pour venger les Français, perdit la sanglante bataille de Courtrai (1302). Philippe-le-Bel marcha lui-même contre les Flamands et remporta, il est vrai, la victoire de Mons-en-Puelle (1304), mais il ne brisa point la résistance des Flamands. Il traita donc avec eux et, pour en finir, il restitua la Flandre au vieux Guy de Dampierre, ne gardant pour lui que la Flandre française, Lille, Douai, Orchies et Béthune.

Le roi reculait devant la bourgeoisie flamande, mais la noblesse féodale était intimidée.

3. *Lutte de Philippe-le-Bel contre Boniface VIII.* Enhardi par ses succès contre le roi d'Angleterre et le comte de Flandre, Philippe n'hésita pas à s'engager dans une lutte ouverte avec le pape Boniface VIII. Cette querelle n'était en réalité qu'une lutte du spirituel et du temporel. La question était nettement posée ; il s'agissait de la supériorité de l'une des deux puissances sur l'autre. Le différend commença en 1296, lorsque Philippe, pour les besoins de la guerre contre les Anglais et les Flamands, demanda le cinquième de tous les biens meubles et immeubles du clergé de France. Boniface, en qualité de défenseur des immunités ecclésiastiques, rendit la bulle *Clericis laicos*, par laquelle il excommuniait tout clerc qui, sans le consentement du Saint-Siége, accorderait des subventions, prêts ou dons, et tout laïque qui en exigerait. Philippe répondit en interdisant aux étrangers le séjour en France et aux Français l'exportation de l'or, de l'argent, des chevaux, des vivres, des munitions de guerre, sans une autorisation royale. Cette défense était dirigée tant contre l'Angleterre et la Flandre que contre le Saint-Siége qui fut ainsi privé des secours pécuniaires que lui envoyait le clergé de tous les pays. Des négociations furent ouvertes. Le pape accorda à Philippe

des dîmes pour trois années et abandonna à la conscience du roi l'appréciation des cas où il conviendrait de frappor d'une contribution extraordinaire les biens ecclésiastiques. La bonne intelligence fut rétablie et Boniface scella sa réconciliation avec le roi en canonisant l'année suivante (1297) Lonis IX, à la grande joie de tous les Français, et en prêtant ses bons services pour amener un accommodement entre l'Angleterre et la France.

La paix cependant no fut pas de longue durée. Le pape avait investi du nouvel évêché créé à Pamiers, dans le diocèse de Toulouse, Bernard de Saisset, homme orgneilleux, dit-on et mal vu du roi par suite de démêlés antérieurs. Ce fut lui que Boniface chargea de réclamer de Philippe la mise en liberté du comte de Flandre et de lui rappeler la promesse qu'il avait faite de prendre la croix. L'évêque de Pamiers s'acquitta maladroitement de son message ; il affirma que la ville de Pamiers n'appartenait pas au roi et menaça le roi d'excommunication et la nation d'interdit, si Guy de Dampierre n'était délivré. Philippe fut pris d'une colère terrible ; il chassa l'évêquo de Pamiers de sa présence, le fit surveiller dans son diocèse et enfin emprisonner ; sur le conseil du garde des sceaux Pierre Flotte, il le renvoya, accusé de félonie et de trahison, devant l'archevêque de Narbonne, son métropolitain, pour qu'il fût dégradé canoniquement. L'archevêque en référa au pape, qui publia la bulle *Ausculta fili* et convoqua uu concile à Rome. Boniface refusa au roi lo droit de conférer des bénéfices, lui reprocha de violer les immunités ecclésiastiques, de s'emparer des revenus des siéges vacants, d'accabler son peuple d'exactions et de le molester par l'altération des monnaies. En outre le pontife faisait entendre qu'il y avait un pouvoir placé au-dessus de celui du roi, le pouvoir du Saint-Siége.

Comme la bulle contenait certaines vérités un peu dures pour Philippe, celui-ci la fit brûler solennellement, le 11 février 1302 et son chancelier Pierre Flotte fit circuler une fausse bulle qu'il avait fabriquée lui-même, et dans laquelle les prétentions du Saint-Siége étaient exagérées. Ce fut à cette fausse bulle que le roi fit une réponse dans le même style : „Philippe, par la grâce de Dieu, roi des Français, à Boniface qui se dit pape, peu ou point de salut. Que sa très-grande fatuité sache, etc.“ Philippe cherchant à s'associer, dans sa lutte contro l'Eglise, la nation tout entière, convoqua un parlement dans lequel furent admis, pour la première fois, les députés des universités et des communes. Ce fut la première assemblée des *Etats généraux.* Pierre Flotte fit un faux rapport sur la querelle du roi avec lo pape et

sur la déclaration qu'il ne reconnaîtrait jamais d'autre supérieur que Dieu et le roi quant au temporel, clergé, barons et bourgeois se prononcèrent en faveur du roi.

Boniface démasqua les calomnies de l'astucieux Pierre Flotte qui avait mis le droit de son côté en attribuant au pape un faux langage, et promulgua dans le concile qu'il avait convoqué à Rome, la célèbre constitution *Unam sanctum*, dans laquelle il exposa les principes du droit public du moyen-âge ainsi que les rapports qui, en vertu de ce droit, existaient entre le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel. Cette décretale établissait que l'Eglise est une, sainte, catholique et apostolique, qu'elle n'a qu'un chef, qu'elle a deux glaives, l'un spirituel, l'autre temporel, celui-ci subordonné au premier, le premier employé par l'Eglise, l'autre pour l'Eglise par les princes et les barons. Philippe-le-Bel, persistant dans ses mesures hostiles, fut excommunié (1303).

Le roi de France convoqua le parlement et son avocat, Guillaume Nogaret, fut d'une vivacité extrême, d'une virulence inouïe contre le pape. Il prétendit que Boniface n'était point pape, mais un intrus, un voleur, un brigand, un hérétique, un simoniaque, l'ennemi de Dieu et de l'Eglise, un malheureux enfin que le roi, protecteur de l'Eglise, était obligé en conscience de faire arrêter. Le parlement déclara Boniface déchu de la dignité pontificale et en appela à un concile général à convoquer par le pontife légitime.

Boniface, à la nouvelle de ces scandales, prépara une bulle qui devait être publiée le 8 septembre 1303, et par laquelle il aurait délié du serment de fidélité tous les sujets de Philippe-le-Bel, mais la veille, le 7 septembre, il tomba entre les mains de son adversaire. Boniface se trouvait à Anagni, sa ville natale, lorsque Guillaume Nogaret se rendit en Italie, gagna, à force d'argent, le chef des milices d'Agnani et entra, dans la nuit du 7 septembre, dans la place avec 400 hommes d'armes qui, arborant l'étendard français, se mirent à crier : „Mort au pape ! vive le roi de France !“ Boniface crut sa dernière heure venue. L'intrépide vieillard (il avait 86 ans) ne montra aucune faiblesse ; il se revêtit de ses habits pontificaux, posa la tiare sur sa tête et, tenant les clefs d'une main et la croix de l'autre, il s'assit sur son trône pour attendre l'ennemi. A la sommation des pillards de céder la tiare, il répondit avec dignité ; „Voilà mon cou, voilà ma tête ; trahi comme Jésus-Christ, s'il me faut mourir comme lui, du moins je mourrai pape.“ Boniface refusa toute nourriture, dans la crainte d'être empoisonné. Le peuple, revenu de sa stupeur, prit les armes, délivra le pape et chassa les Français de la ville. Il retourna à Rome où il mourut bientôt.

La force brutale avait réussi contre la papauté, mais Philippe ne croyait son succès complet que lorsqu'il l'aurait en son entière dépendance. Le successeur de Boniface, Benoît XI, prononça l'excommunication contre les auteurs de l'outrage fait à son prédécesseur. Nogaret vint lui demander pardon au nom du roi et, peu de jours après, le nouveau pontife mourut empoisonné. Philippe intervint alors dans l'élection du successeur de Benoît et il fit élire Bertrand de Got, archevêque de Bordeaux, qui se fit couronner à Lyon (1305) sous le nom de Clément V et se fixa définitivement à Avignon en 1309. Ainsi commença la nouvelle captivité de Babylone, qui dura 70 ans et qui eut des conséquences si funestes pour l'Eglise et pour l'Occident chrétien.

L'Eglise était humiliée dans son chef et la papauté traînée captive à Avignon pour servir d'instrument à la politique française. Philippe ne pouvait non plus laisser subsister l'ordre militaire des templiers, dont la puissance et les richesses lui inspiraient de l'ombrage. Tout dut plier devant la volonté du puissant roi. Il a été raconté plus haut par quels moyens arbitraires il obtint de Clément V la suppression de cet ordre dont les biens, contrairement à la décision du pape, furent confisqués.

Philippe affermit le pouvoir royal en restreignant les droits et les privilèges des grands vassaux et en agrandissant les domaines de la couronne. Les comtés d'Angoulême, de la Marche et de Bigorre passèrent sous l'autorité du roi ; la ville et le comté de Lyon furent également incorporés dans le royaume de France. Les députés des villes siégèrent, aux Etats-Généraux, à côté des seigneurs ecclésiastiques et laïques ; le parlement de Paris, la cour de l'échiquier de Rouen et la cour de Troyes se tenaient deux fois l'an, pendant deux mois, pour juger les causes en appel des justices seigneuriales. Philippe altéra souvent les monnaies et il réussit ainsi à se faire céder par les seigneurs le droit de monnayage, dont il fit un droit régalien. Les fréquents changements dans le système monétaire lui valurent l'odieux surnom de „faux-monnayeur.“ Vers la fin de son règne la réaction se manifesta. Il laissa trois fils : Louis, Philippe et Charles.

§ 2. Les fils de Philippe-le-Bel. Extinction de la branche aînée des Capétiens (1314—1328).

1. *Louis X* (1314—1316). Louis X, surnommé le „Hutin“ à cause des caprices de son enfance, montra sur le trône un caractère faible, bienveillant et gai. La noblesse féodale réagit vivement contre les mesures violentes de Philippe-le-Bel. Le roi fut obligé de sacrifier Enguerrand de Marigny, le principal conseiller

de son père. Enguerrand fut condamné à mort et exécuté. Pour se procurer de l'argent, Louis affranchissait les serfs, „parce quo dans le pays des *Francs*, nul ne doit être *serf*", mais il se faisait payer l'affranchissement et forçait ceux qui voulaient vivre dans le servage d'acheter leur liberté.

2. *Philippe V*, surnommé le „Long" (1316-1322). Philippe V succéda à son frère Louis X, au préjudice de Jeanne, fille de ce dernier. Il fut sacré à Reims et, pour légitimer son usurpation, il invoqua un article de la loi salique qui excluait les femmes de l'héritage des francs-alleux. Cet article, interprété par une assemblée des clercs et des bourgeois de Paris, fut appliqué à la couronne et devint ainsi la loi fondamentale qui réglait la succession au trône de France. L'université de Paris approuva cette interprétation. Philippe s'occupa activement de l'administration intérieure et chercha à obtenir la paix au dedans, l'ordre dans les finances et la justice dans le parlement.

3. *Charles IV*, *le Bel* (1322 - 1328). Philippe-le-Long avait laissé deux filles qni, en vertu de l'interprétation de la loi salique qu'il avait lui-même provoquée, furent exclues du trône. Charles avait épousé Marie de Luxembourg, fille de Henri VII, et il fut sur le point d'être élu empereur d'Allemagne. La descendance directe des Capétiens s'éteignit avec ce prince. Le peuple, voyant mourir à la fleur de l'âge tous ces princes qui étaient d'une beauté remarquable, croyait qu'une sorte de malédiction était attachée à la maison de Philippe-le-Bel. Philippe IV mourut à 46 ans, Louis à 37, Philippe V à 28 et Charles à 34 ans. Ces morts prématurées étaient aux yeux du peuple un signe de la vengeance du ciel sur une famille qui avait brûlé les templiers, empoisonné Benoît XI et bafoué Boniface VIII.

—

B. — **Rois de la maison des Valois** *) (1328—1589).

§ 1. **Philippe VI** (1328—1350).

1. *Couronnement de Philippe de Valois.* Philippe de Valois, cousin de Charles IV, se basant sur l'interprétation qu'on avait donnée de la loi salique, prit possession du trône et se fit couron-

*) 1. Philippe III (1270—1285).

		2. Philippe IV, le Bel (1285—1314).		Charles de Valois.
3. Louis X, (1314—1316)	4. Philippe V, (1316—1322.)	5. Charles IV, (1322—1328.)	Isabelle, ép. Edouard II roi d'Angleterre.	Philippe, VI de Valois (1328—1350).
Jeanne.	Jeanne-Marguerite, ép. Louis de Crécy.	Marguerite	Edouard III.	

ner à Reims, sans prendre en considération les réclamations d'Edouard III, roi d'Angleterre, qui prétendait que l'exclusion des femmes de la succession au trône en France, n'entraînait pas celle des descendants mâles des femmes.

Immédiatement après son couronnement, Philippe marcha contre les Flamands qui avaient chassé leur comte, Louis de Nevers. Les rebelles s'étaient retranchés près de Cassel et avaient fait peindre un coq sur leurs étendards avec ces mots: *Quand ce coq ici chantera, le roi trouvé ci entrera.* Philippe de Valois, Jean de Luxembourg et le roi de Navarre commandaient l'armée française et remportèrent une belle victoire. Treize mille Flamands restèrent sur le champ de bataille. Intimidé par le courage et la bravoure que le roi de France avait déployés à Cassel, Edouard III vint à Amiens et reçut de Philippe l'investiture du duché de Guienne. Les deux rois semblèrent réconciliés.

2. *Commencement de la guerre avec l'Angleterre.* Louis de Nevers punit sévèrement les Flamands rebelles et pour plaire au roi de France, il fit arrêter tous les Anglais qui se trouvaient dans les villes de Flandre. Edouard, par représailles, agit de même en Angleterre à l'égard des Flamands, défendit d'exporter en Flandre les laines anglaises et de se servir dans son royaume de draps ouvrés ailleurs que dans les métiers nationaux. Alors beaucoup d'ouvriers flamands, réduits à l'indigence faute de travail, transportèrent leur industrie en Angleterre, où Edouard cherchait à les attirer par tous les moyens, tandis qne le comte Louis s'aliénait de plus en plus son pays par la préférence qu'il montrait aux Français. C'en était fait de la prospérité de la Flandre. Ce fut alors que Jacques van Artevelde, brasseur ou tisserand de Gand, assembla les députés de Gand, de Bruges et d'Ypres, les trois principaux centres de l'industrie flamande, et leur démontra la nécessité d'une alliance avec l'Angleterre, sans laquelle les Flamands devaient renoncer à l'industrie du tissage. Les Flamands, convaincus, chassèrent leur comte et s'allièrent avec l'Angleterre.

Sur ces entrefaites Robert de Beaumont, beau-frère de Philippe de Valois, banni de la France par un arrêt du parlement pour avoir fabriqué de faux titres, à l'effet d'obtenir le comté d'Artois, se réfugia en Angleterre et engagea Edouard à faire valoir ses droits sur la couronne de France. Edouard, mécontent de ce que Philippe avait prêté du secours à un parti écossais qui refusait de se soumettre à Edouard Baliol, hésitait encore, lorsqu'il fut invité par les Flamands à prendre le titre de roi de France. Il débarqua à Anvers et prit effectivement ce titre

(1338). Louis de Bavière, roi d'Allemagne, les ducs de Brabant et de Limbourg, en général les princes belges, hostiles à la France dont la puissance mettait leur indépendanco en péril, se déclarèrent pour le roi d'Angleterre.

3. *Bataille de l'Ecluse* (1340) *et de Crécy* (1346). Les premières hostilités furent poussées aveo peu de vigueur. On hésitait des deux côtés à commencer la guerre, comme si on eût eu le pressentiment qu'ello devait durer au-delà de cent ans. Le siége de Cambrai fut lévé par Edouard (1339). La première grande bataille se livra sur mer (1340). La Franco avait loué une flotte de 140 vaisseaux castillans et génois, qui fut détruite à l'Ecluse par la flotte anglaiso. Le désastre était si grand que personne n'osait l'annoncer à Philippe. Cependant la guerre languit et elle fut suspendue par un armistice (1340). Mais en 1341, les hostilités se ranimèrent en Bretagne où Jean de Montfort, frère du dernier duc Jean III, disputait le pouvoir à Charles de Blois, qui avait épousé une nièce de ce prince; le premier, appuyé par la bourgeoisie et la Bretagne celtique, réclama le secours de l'Angleterre tandis que Charles de Blois reçut l'investiture de la Bretagne des mains de Philippe de Valois. Jean de Montfort tomba entro les mains des Français, mais sa femme, l'héroïque Jeanne de Flandre, continua la lutte jusqu'à ce que les légats du papo eussent réussi à négocier un armistice (1243). L'armistice allait expirer, lorsque van Artevelde, qui dominait toujours dans la Flandre, périt victime d'une insurrection populaire; mais les Flamands restèrent fidèles à son système politique et envoyèrent des ambassadeurs à Edouard pour renouveler et resserrer l'alliance qu'ils avaient précédemment conclue avec lui. Le roi d'Angleterre prépara alors, pour l'année 1346, une formidable invasion en France. Il débarqua en Normandie, prit Barfleur, Cherbourg, Saint-Lô et s'approcha de Rouen. Il remonta la Seine pour menacer Paris, quand le manque de vivres l'obligea à remonter vers le nord. Il passa heureusement la Somme et alla s'établir dans la forte position de Crécy, où il remporta sur les Français une brillante victoire (24 août 1346). Onze princes, 1,200 chevaliers et 30,000 soldats restèrent sur place. Jean de Luxembourg, roi de Bohême, y succomba héroïquement. Lorsqu'on vint lui dire ce qui se passait, il s'écria que la bataille était perdue et pria ses compagnons de le conduire au plus fort de la mêlée afin qu'il pût „férir un coup d'espée." Deux de ses chevaliers, Henri de Klingenberg et Henri Mœnch do Bâle, enlaçant à leurs brides oelles de son cheval, se portèrent en avant pour atteindre le jeune prince de Galles, fils d'Edouard. Jean ot tous les ohevaliers qui l'aocompagnaient tombèrent glorieusement sur le champ d'honneur.

Cette bataille eut pour suite la prise des villes maritimes. Calais fut emportée après une résistance opiniâtre et peuplée d'Anglais qui, pendant 200 ans, conservèrent cette clef de la France. Philippe de Valois était vaincu et à ses revers vint encore se joindre une grande calamité; la *mort noire* ou *peste de Florence*, „dont la tierce part du monde mourut." Ce fléau rendait la guerre impossible et une trève fut conclue pour un an (1348), par la médiation de Clément VI. Au milieu de ces malbeurs, la royauté continuait pourtant sa marche progressive. Philippe acquit en 1348, du roi de Majorque, le comté de Montpellier et en 1349, le Viennois que lui céda le dauphin Humbert II et qui devint l'apanage du fils aîné du roi de France.

§ 2. Jean-le-Bon (1350—1364).

1. *Bataille de Maupertuis* (1356). Jean-le-Bon brûlait du désir de venger l'honneur de la couronne, mais il inaugura son règne par des violences déplorables. Il fit exécuter sans jugement le connétable d'Eu, qu'il accusait arbitrairement de vouloir livrer ses places au roi d'Angleterre et revêtit de cette dignité Charles de la Cerda, Espagnol de naissance, auquel il donna en outre l'investiture du comté d'Angoulême. Cette mesure excita le mécontentement du roi de Navarre, Charles II, surnommé le „Mauvais" qui, par sa mère Jeanne, fille de Louis-le-Hutin, n'était pas sans prétentions sur la couronne et réclamait le comté d'Angoulême. Charles fit assassiner le nouveau connétable et entra en négociations avec Edouard III. Le roi d'Angleterre, sûr de l'appui de la noblesse de Normandie, réclama du roi de France la souveraineté pleine et entière des provinces qu'il possédait en France à titre de fiefs. Sur le refus de Jean-le-Bon, la guerre éclata de nouveau entre les deux nations.

Le roi de France convoqua à Paris les Etats-Généraux. Ceux-ci accordèrent, il est vrai, 30,000 hommes d'armes et cinq millions de livres, mais ils réclamèrent une large part dans l'administration du pays. Sur ces entrefaites, Edouard envahit la France de deux côtés à la fois. Le duc de Lancastre débarqua avec une armée en Normandie, tandis que le prince de Galles ou prince Noir, ainsi nommé à cause de la couleur de son armure, se rendit dans la Guienne et pénétra de là dans le Berry. Jean-le-Bon, après avoir repoussé l'armée du duc de Lancastre, passa avec une armée formidable de la Normandie dans le Poitou et rencontra le prince Noir à Maupertuis, près de Poitiers (1356). La fougue imprudente des Français ajouta un second désastre à celui de Crécy. L'armée française fut écrasée par les archers

anglais. Le roi fit des prodiges de courage. Entouré de ses fils, il se défendait comme un lion, frappant de sa hache d'armes quiconquo osait l'approcher. Enfin il fut fait prisonnier avec 1,700 chevaliers et 11,000 morts couvrirent le champ de bataille. Jean fut emmené en captivité à Londres.

2. *Anarchie. La Jacquerie.* A la suite de la captivité du roi, lo désordre devint général en France. Le dauphin Charles, d'un tempérament maladif, prit le titre de régent, mais il n'en eut point l'autorité. Il rassembla les Etats-Généraux, mais les trois ordres, dominés par Robert-le-Coq, évêque de Laon et Marcel, prévôt des marchands de Paris, ne surent, par leur opposition et leurs emportements, qu'augmenter le mal et ne réussirent qu'à déchaîner les passions populaires. En même temps, les soldats licenciés parcouraient les provinces portant partout la dévastation et la mort. Les paysans furent pillés par les hommes de guerre, pressurés par leurs seigneurs à qui il fallait de l'argent pour soutenir la guerre et se racheter au besoin. Poussés au désespoir, les paysans prirent les armes et se soulevèrent en masse. Cette révolte est désignée sous le nom de *Jacquerie*, mot dérivé de Jacques Bonhomme, sobriquet collectif du paysan français. En Champagne, en Picardie, leur nombre dépassait 100,000. Animés d'une haine profonde contre la noblesse, ils pillaient les châteaux, égorgeaient les seigneurs et commettaient des actes abominables. A la fin on tomba de toutes parts sur ces forcenés et la grande insurrection des campagnards fut noyée dans lo sang. A Paris, Marcel fut tué dans une émeute ; le dauphin rentra dans cette ville avec une armée et fit trancher la tête aux principaux compagnons de Marcel.

3. *Paix de Brétigny* (1360). Jean, las do sa captivité, traita avec Edouard. Le traité de Brétigny, désastreux en lui-même, mais acceptable eu égard aux revers et à la misèro qui pesaient sur la France, rendit la liberté à Jean-le-Bon, qui en revanche céda au roi d'Angleterre la Guienne, le Poitou, le Ponthieu et la ville de Calais en pleine et entière souveraineté. La rançon du roi fut fixée à trois millions d'écus d'or payables en six ans (près de 250 millions de francs d'aujourd'hui).

Bientôt une occasion favorable s'offrit de réparer une partie de ces pertes douloureuses. La maison ducale de Bourgogne s'éteignit en 1361 et d'après la loi des apanages, ce fief échut à la couronne ; mais il se dessaisit trop tôt de cette province en faveur de son quatrième fils, Philippe-le-Hardi. Il créa ainsi une puissance qui devait devenir un jour redoutable à la monarchie. Jean mourut à Londres en 1364, âgé de 45 ans. Son fils, le duc

d'Anjou, l'un des otages, ayant trouvé moyen de s'échapper et Jean, n'ayant pu le décider à retourner en Angleterre, s'était rendu lui-même à Londres pour se constituer prisonnier. Il préférait du reste les jeux et les fêtes de la cour d'Angleterre à la rude tâche de gouverner la France.

§ 3. Charles V, le Sage (1364—1380).

Charles V, surnommé le „Sage" par ses contemporains à cause de ses connaissances en astrologie, releva la France des malheurs dans lesquels l'avait plongée l'anarchie intérieure et les victoires des Anglais. Son règne fut véritablement un règne de réparation. Il fallait débarrasser la France des Anglais, de Charles-le-Mauvais, roi de Navarre et des *grandes compagnies* formées par les soldats indisciplinés qui ravageaient les campagnes. Charles ranima l'esprit national. Sans se lancer dans des entreprises aventureuses, sans recourir à des assemblées tumultueuses et sans lever des forces considérables, il attendait que chaque province réclamât son appui. Un gentilhomme breton, le célèbre *Bertrand du Guesclin* devint l'instrument de sa politique, rétablit la fortune des armes françaises et rendit au roi les services les plus signalés.

Beaucoup de seigneurs de la Guienne et de la Gascogne s'adressèrent au roi de France et implorèrent sa protection contre les exactions du prince Noir, qui gouvernait ces provinces au nom de son père, Edouard III. Charles se plaignit aussi de ce que le traité de Brétigny aurait été violé, lorsque le prince de Galles, se trouvant sans argent, avait envoyé ses soldats se faire payer sur la terre de France. Charles finit par citer le prince anglais devant la cour des pairs. „J'irai, répondit le prince Noir, le bassinet sur la tête et 60,000 hommes en ma compagnie." Edouard reprit le titre de roi de France et débarqua à Calais avec des forces considérables, tandis que le prince Noir saccageait Limoges et tout le Limousin. Ce triste exploit fut le dernier du prince de Galles ; une maladie de langueur le força de se retirer en Angleterre, où il mourut en 1376.

Bertrand du Guesclin, élevé à la charge de connétable du royaume de France, fit éprouver plusieurs défaites aux Anglais et une flotte espagnole, envoyée au secours de Charles V par le roi de Castille, enleva une flotte anglaise devant la Rochelle. Poitiers, Angoulême, Saintes chassèrent les garnisons anglaises et Duguesclin en anéantit les débris à Chizey, dans le Poitou (1373). Les Anglais reparurent encore en 1373 et en 1375, mais dégoûtés de cette guerre de dévastation, ils demandèrent une

trève qui se prolongea jusqu'à la mort d'Edouard III, en 1377. Charles rompit alors l'armistice et mit cinq armées sur pied. Il occupa toute la Guienne, tandis qu'une flotte espagnole, montée par des troupes françaises, portait le ravage sur les côtes d'Angleterre. A la mort de Charles V et du connétable Bertrand (1380), les Anglais ne possédaient plus en France que Bayonne, Bordeaux, Brest, Cherbourg et Calais.

§ 4. Charles VI (1380—1422). *)

1. *Minorité du roi.* Le règne de Charles VI forme une des périodes les plus tristes de l'histoire de France. Les ducs d'Anjou, de Berry et de Bourgogne, frères de Charles V, et le duc de Bourbon, beau-frère de ce prince, aspiraient au gouvernement et se disputaient le trésor public pour en user au profit de leurs ambitions personnelles. Le duc d'Anjou, investi du royaume de Naples par le pape d'Avignon, se rendit en Italie et y perdit le trésor royal dont il s'était emparé en France. Le duc de Berry, gouverneur du Languedoc, poussa par ses exactions les provinces du midi au désespoir. Les paysans se soulevèrent dans le Poitou et le Limousin, les riches communes de la Flandre et du nord de la France proclamèrent leur indépendance et, à Paris, le peuple en fureur massacra les percepteurs des impôts. Gand était le centre de l'insurrection des villes. Philippe van Artevelde, non moins célèbre que son père Jacques, dirigeait le mouvement. Avec 5,000 hommes, il défit près de Bruges le comte Louis de Mâle et devint, à la suite de cette victoire, maître de toute la Flandre. La noblesse de France, effrayée des progrès rapides que faisait le parti populaire, réunit ses forces et entraîna le roi contre le tribun des Gantois. La bataille fut livrée à Roosbeke (1382). Artevelde, sûr de la victoire, recommanda à ses milices de n'épargner que le roi. „C'est un enfant, dit-il, on doit lui par-

*) 1. Philippe VI de Valois (1320—1350).

2. Jean-le-Bon (1350—1364).

3. Charles V le-Sage (1364—1380). — Louis d'Anjou. — Jean de Berry. — Philippe-le-Hardi duc de Bourgogne († 1404).

4. Charles VI (1380—1422). — Louis d'Orléans. — Jean-sans-Peur († 1419.)

5. Charles VII (1422—1461). — Michelle ép. Philippe-le-Bon de Bourgogne. — Cathérine ép. Henri V, roi d'Angleterre. — Charles ép. la fille du comte Bernhard d'Armagnac. — Jean. — Philippe-le-Bon († 1467).

6. Louis XI (1411—1483. — Henri VI, roi d'Angleterre. — Louis XII (1498—1545). — Charles. — Charles-le-Téméraire († 1477.)

François I (1515-1547).

7. Charles VIII (1483—1498). — Marie ép. Maximilien empereur d'Allemagne.

donner; nous le mènerons à Gand pour lui apprendre à parler flamand.“ Mais il s'était trompé; la chevalerie prit sa revanche; 26,000 Flamands périrent et van Artevelde lui-même, avec tout le bataillon des Gantois, resta sur le champ de bataille.

La victoire de Roosbeke n'avait pas seulement écrasé les Flamands, mais elle avait aussi intimidé toutes les communes rebelles de France. Les bourgeois de Paris, au nombre de 30,000, allèrent à la rencontre du roi pour lui servir de cortége. Cet acte de politesse et de soumission ne désarma pas le jeune roi qui, après un silence de quatre jours, ordonna des exécutions sanglantes, des confiscations et l'établissement de nouvelles taxes. Les villes de Rouen, Châlons, Reims, Troyes, Orléans subirent les mêmes rigueurs; mais toutes ces vengeances ne purent rétablir la tranquillité. Les communes crurent trouver un appui dans le duc de Bourgogne, Philippe-le-Hardi qui, à la mort de Louis de Mâle (1384), hérita des comtés de Flandre, d'Artois et de Rethel. Les Flamands lui prêtèrent le serment de fidélité et Philippe, en retour, promit de respecter leurs libertés.

2. *Majorité du roi. Sa démence.* Charles VI, parvenu à l'âge de vingt ans, épousa Isabelle de Bavière et déclara vouloir gouverner lui-même (1388). Malheureusement ce prince passait son temps dans les fêtes et dans les plaisirs et abandonna le gouvernement à son favori, le connétable de Clisson. Il investit son frère Louis du duché d'Orléans (1392) et lui accorda une certaine influence dans l'administration du pays Les affaires du royaume en souffrirent énormément et le désordre arriva au comble à la suite de l'aliénation mentale dont le roi fut atteint. En traversant, par un brillant soleil, la forêt du Mans, un mendiant à visage pâle, vêtu de blanc, pieds nus, s'avança tout à coup vers lui et, saisissant la bride de son cheval: „Noble roi, lui cria-t-il, ne chevauche pas plus avant, tu es trahi!“ Charles s'arrêta, pris d'une terreur indicible. Dès ce moment il avait perdu la raison et il n'eut plus, durant trente années, que de courts intervalles de lucidité. Ce fut un affreux malheur pour la France.

Il se forma alors deux partis qui se disputaient le gouvernement. L'un était celui de Louis, duc d'Orléans, frère du roi, jeune prince brillant qui ne pensait qu'aux fêtes et à de criminelles voluptés; l'autre parti avait à sa tête le duc de Bourgogne, Philippe-le-Hardi, prince sévère et sombre qui, forcé de flatter le peuple de Flandre, finit par être entraîné à soutenir la cause des communes. La lutte entre les deux partis devint encore plus violente après que Jean-sans-Peur eut succédé à Philippe-le-Hardi dans le duché de Bourgogne et dans le comté de Flandre.

Jean força le duc Louis de partager le pouvoir avec lui et, deux ans après (1407), il le fit assassiner dans les rues de Paris. Ce meurtre fut approuvé par les bourgeois de Paris et de Flandre et le roi lui-même fit déclarer publiquement que son frère avait été justement „mis hors de ce monde.“ Jean-sans-Peur gouverna dès lors seul.

Cette puissance et les manières hautaines du duc de Bourgogne provoquèrent une réaction. Le jeune duc Charles ayant épousé la fille du comte d'Armagnac, les princes du sang se confédérèrent contre la tyrannie de Jean-sans-Peur et des deux côtés on prit les armes, sous la devise „les Armagnacs“ et „les Bourguignons.“ Cette lutte intestine favorisa les projets que le roi d'Angleterre, Henri V, avait formés contre la France.

3. *Bataille d'Azincourt* (1415). Henri V réclama l'exécution du traité de Brétigny et la main de Catherine, fille de Charles VI. Repoussé fièrement par les princes français, il débarqua à l'embouchure de la Seine. Un nouveau désastre vint alors s'ajouter à ceux de Crécy et de Maupertuis. La bataille s'engagea près d'Azincourt. Malgré leur bravoure héroïque, les Français furent défaits et 10,000 guerriers, la plupart gentilshommes, restèrent sur le champ d'honneur. La Normandie tomba au pouvoir du vainqueur, pendant que les discordes civiles se rallumaient en France.

A peine rentré dans Paris, Charles VI éleva le duc d'Armagnac à la dignité de connétable de France et rompit toute relation avec le parti bourguignon. Une conspiration, habilement tramée à Paris, ouvrit les portes de la ville à Jean-sans-Peur qui, de concert avec la reine Isabelle, fit un affreux carnage des Armagnacs. La boucherie dura vingt-huit heures. Le comte d'Armagnac et 3,000 de ses partisans furent impitoyablement égorgés. Le dauphin Charles se sépara du roi son père, tombé au pouvoir des Bourguignons, se retira à Bourges et prit le titre de régent. Les progrès des Anglais forcèrent bientôt les deux partis à se rapprocher et une entrevue du dauphin et du duc de Bourgogne eut lieu à Montereau (1419). Jean-sans-Peur y fut tué par quelques partisans du comte d'Armagnac qui se trouvaient parmi les gens de la suite du dauphin.

4. *Traité de Troyes* (1420). Le meurtre de Jean-sans-Peur jeta son fils et successeur, Philippe-le-Bon, dans le camp des Anglais. Il conclut avec Henri V le traité d'Arras (1420) et, deux ans après, il réussit à négocier au nom du roi de France le traité de Troyes, en vertu duquel le roi d'Angleterre épousa Catherine, fille aînée du roi de France et fut reconnu l'héritier de Charles VI.

Le dauphin fut exclu de la succession au trône et la reine Isabelle, mère dénaturée, consentit à ce traité honteux pour une pension mensuelle de 2,000 francs. Les Etats-Généraux ratifièrent ce traité et le parlement de Paris, procédant juridiquement contre le dauphin, déclara celui-ci banni du royaume et indigne de succéder à aucune seigneurie. Henri V épousa la princesse Catherine, mais il mourut au bout de deux ans (31 août 1422), laissant un fils âgé de 9 mois dont il avait confié la tutelle à son frère, le comte de Bedfort. Charles VI le suivit au tombeau quelques semaines plus tard, le 21 octobre 1422.

§ 5. Charles VII (1422—1461).

1. *Abaissement de la France.* A la mort de Charles VI, le comte de Bedfort fit proclamer roi de France son neveu et pupille Henri VI, tandis que le dauphin se fit couronner à Poitiers sous le nom de Charles VII. La situation de ce jeune roi était très-critique. La cour était le théâtre de basses intrigues et d'un gaspillage révoltant, et les Anglais, sous l'intelligente direction du sage Bedfort, chassèrent les armées de Charles VII de la Bourgogne et de la Normandie; en septembre 1428, ils vinrent mettre le siége devant Orléans. Le roi Charles voulait s'enfuir et abandonner Orléans, cette clef de la Loire, cette porte de la France méridionale, lorsque la Providence mit une fin aux calamités qui pesaient sur ce pays, en le sauvant d'une manière aussi inattendue que merveilleuse.

2. *Jeanne d'Arc* (1428 — 1431). Dans un petit hameau de la Champagne, à Domremy, vivait une pauvre famille de laboureurs. Le père s'appelait Jacques d'Arc et la mère, Isabelle Romée. Ils avaient trois fils et deux filles. L'une d'elles, Jeanne, d'une beauté imposante, d'un caractère remarquable par un mélange de candeur et de force, de modestie et d'autorité, se distinguait par sa grande piété et se mêlait fort peu aux jeux et aux amusements des autres jeunes filles de son village. Dès qu'elle avait fini son ouvrage, elle se rendait à l'église faire ses prières. On la voyait souvent prosternée devant l'image de la Sainte-Vierge. A l'âge de 14 ans, Jeanne eut des visions et entendit des voix qui lui disaient: „Jehanne, sois toujours pieuse, honnête et bonne enfant et Dieu t'aidera." L'archange Michel, sainte Marguerite et sainte Catherine lui apparurent et lui enjoignirent d'aller au secours du roi. Elle obéit et elle ne se laissa plus guider que par ces voix.

Elle se rendit à Vaucouleurs auprès de Baudricourt, gouverneur de cette ville qui consentit, après bien des hésitations, à la laisser partir pour Chinon où résidait le roi. Il lui donna une

escorte de six hommes. A dater de ce moment cette villageoise, transformée en guerrière, devint le parfait modèle d'un chevalier chrétien. Intrépide, infatigable, sobre, pieuse et modeste, habile à dompter les coursiers et versée dans toutes les parties de la science des armes comme un vieux capitaine, tout dans sa vie révèle une haute inspiration, porte le sceau d'une autorité divine. Sa première entrevue avec Charles VII annonça sa mission surnaturelle. Le roi, voulant mettre à l'épreuve la jeune bergère, s'était confondu dans la foule de ses courtisans, mais Jeanne alla droit à lui: „Gentil dauphin, lui dit-elle, j'ai nom Jehanne la Pucelle et vous mande le roi des cieux par moi que vous serez sacré et couronné en la ville de Reims, et serez lieutenant du roi des cieux, qui est roi de France.“ Cette assurance modeste surprit le roi et une confidence qu'elle lui fit ne laissa plus de doute sur sa mission. Cependant, pour convaincre sa cour railleuse et incrédule, il la fit soumettre aux épreuves les plus sévères. Des médecins durent constater le parfait état de sa santé, tandis que des évêques furent chargés de l'examiner sur la religion. La clarté et la précision de ses réponses étonnèrent tous les assistants. Charles demeura convaincu que „Jeanne venait de la part de Dieu pour faire lever le siége d'Orléans et mener le roi à Reims, afin qu'il y fût couronné et sacré.“

Jeanne reçut, sur sa demande, le commandement d'un corps de 6,000 hommes pour porter secours à la ville d'Orléans. Avant de se mettre en campagne, elle ramena la décence dans le camp d'une armée dissolue; sur ses indications, on trouva à Vaucouleurs, dans la chapelle de Sainte-Catherine de Fierbois, sous l'autel, une petite épée rouillée, marquée de cinq croix qu'elle ceignit pour son expédition. Elle donna des instructions pour confectionner son étendard; c'était une bannière de laine brodée de soie, en champ d'argent semé de lys; on y voyait sur la face, avec l'inscription „Jhesus-Maria“, l'image de Dieu assis sur les nuées du ciel, portant le monde dans sa main et de chaque côté un ange lui présentant une fleur de lis qu'il bénissait; sur le revers, l'écu de France tenu par deux anges. Le vendredi 20 avril 1429, malgré la surveillance des assiégeants, elle entra dans Orléans et en huit jours elle enleva l'un après l'autre les retranchements construits par l'ennemi et le força enfin à lever le siége.

La première partie de sa mission était ainsi accomplie; il ne lui restait qu'à faire sacrer le roi Charles à Reims. Le courage et l'enthousiasme de Jeanne entraînaient l'armée, tandis que les Anglais, la croyant sorcière, prenaient la fuite dès qu'elle apparaissait. Le 12 juin, l'héroïne s'empara de Jargeau et de Beau-

gency et fit prisonnier le duc de Suffolk; le 18, elle engagea la bataille de Patay et remporta une belle victoire. „Qu'on aille hardiment contre les Anglais, s'écria-t-elle, on aura bon succès; s'ils étaient suspendus aux nnes, nous les atteindrions, car Dieu nous a envoyés pour les punir." Le brave Talbot fut fait prisonnier. Troyes ouvrit ses portes le 10 juillet, puis Châlons et enfin, le 16 juillet, la ville do Reims, où le lendemain Charles fut oint par l'archevêque. Pendant le sacre, Jeanne se tenait debont près de l'autel, son étendard à la main; la cérémonie achevée, elle se jeta aux pieds du roi et lui dit en pleurant à chaudes larmes: „Gentil roy, la volonté de Dieu est exécutée; j'ai fait lever le siége d'Orléans et vous ai amené dans la ville de Reims." Elle demanda la pormission de pouvoir retourner dans sa famille. „Plût à Dieu, mon créateur, dit-elle, que je pusse maintenant partir, abandonnant les armes et aller servir mon père et ma mère en gardant leurs brebis avec ma sœur et mes frères, qui moult se réjouiront do me voir." Mais le roi, convaincu de la mission de Jeanne et attribuant à sa présence ses succès nombreux et rapides, ne put se résoudre à la laisser partir.

3. *Captivité et mort de Jeanne d'Arc.* Jeanne faisait pressentir sa fin prochaine. Elle avait déjà dit, après la délivrance d'Orléans: „Je ne durerai qu'un an, et guère au-delà." Elle touchait au moment où sa prédiction allait s'accomplir. Après le siége infructueux de Paris, elle se mit à la tête de l'armée envoyée au secours de Compiègne, menacée par le duc de Bourgogne. Le lendemain de son arrivée (24 mai 1430), elle fit uno sortie malheureuse et, pendant qu'elle couvrait de sa personno les chevaliers de l'arrière-garde, le gouverneur de la ville fit fermer les portes avant qu'elle fût rentrée, et elle tomba entre les mains des Bourguignons qui la cédèrent aux Anglais pour 10,000 francs.

Chargée de chaînes, Jeanne est traînéo à Rouen et enfermée dans une cage de fer. Les Anglais, qui la prenaient pour une envoyée du diable, lui intentèrent un procès en sorcellerie. Lâchement abandonnée par ceux pour lesquels elle avait combattu, elle est livrée à un tribunal présidé par le traîtro Pierre Cauchon, évêque de Beauvais, et composé de juges vendus à l'étranger ou dominés par la peur. Dans cette monstrueuse affairo, dit M. Duruy, l'odieux le dispute à l'iniquité. Toutes les formes furent violées. Elle, calme, sereine, profonde dans sa naïveté, elle déjouait tous les piéges sans effort, par la seule droiture de son âme. Ses réponses étaient courtes, vives, héroïques. Comme il n'y avait pas moyen de la convaincre de sorcellerie, on lui demanda trois choses: Ne plus porter l'habit d'homme, renoncer aux armes et

laisser pousser ses cheveux. Elle signa d'une croix un écrit qui devait contenir ces trois points; mais la pauvre fille ne savait pas lire et il se trouva que l'écrit signé par elle contenait d'autres articles par lesquels elle se déclarait hérétique, dissolue, sorcière et invocatrice des démons. Sur cette déclaration, elle fut condamnée à la captivité perpétuelle.

Mais ce châtiment ne suffisant pas aux Anglais, on trouva moyen de l'impliquer dans un nouveau procès. Les geôliers qui surveillaient Jeanne l'obligèrent, par leur brutalité, de reprendre ses habits d'homme. Ce fut assez pour que Cauchon la déclarât hérétique relapse et la condamnât au supplice du feu. „Ah! s'écria-t-elle à cette affreuse nouvelle, ah! j'en appelle à Dieu des cruautés qu'on me fait souffrir!" Entretemps, le roi de France oubliait la malheureuse héroïne qui l'avait fait monter sur le trône. La sentence fut exécutée sur la place du Vieux-Marché à Rouen. Jeanne, au milieu des flammes, ne cessa de confesser le nom de Jésus et d'affirmer hautement que tout ce qu'elle avait fait, elle l'avait fait sur l'ordre de Dieu. Elle expira en prononçant le nom du Sauveur et couronna par son martyre l'œuvre commencée par sa foi (30 mai 1431).

Sur une requête de la famille d'Arc, Charles VII et Calixte III ordonnèrent en 1450 une enquête sur ce procès scandaleux. La révision fut des plus solennelles. Des témoins oculaires, au nombre de 144, furent entendus et les nullités, les faux, les violences, l'exécution sans jugement furent solennellement constatés. Cette procédure fit hautement ressortir, par des témoignages irréfragables, la pureté, la sincérité et la piété de Jeanne d'Arc. Une sentence, rendue au palais archiépiscopal de Rouen, le 7 juillet 1456, déclara le procès entaché de dol et de calomnie, l'annula et déclara que ni Jeanne ni ses parents n'avaient reçu aucune tache d'infamie. La sentence de réhabilitation fut lue à l'endroit même où s'était dressé le bûcher. Il est probable que l'Eglise inscrira bientôt le nom de Jeanne d'Arc au nombre des saints.

4. *Expulsion des Anglais* (1431—1454). Jeanne d'Arc avait rallié à Charles toute la nation française et la mort de cette sainte vierge rendit le parti anglais odieux. Philippe de Bourgogne, ne se sentant plus à l'aise dans le parti antinational, se rapprocha du roi et conclut avec lui le traité d'Arras (1435), en vertu duquel Charles reconnaissait le duc, sa vie durant, comme prince souverain de tous les pays qu'il tenait à titre de fiefs de la couronne de France. La ville de Paris, où Bedfort, pour relever la cause des Anglais, avait fait couronner solennellement Henri VI (1431), ouvrit ses portes à l'armée du roi (1436) et Charles put, à partir de ce moment, se dire véritablement roi de France.

Le jeune roi déploya maintenant une grande activité pour réparer les maux quo les désordres intérieurs avaient causés à la France. Il établit un impôt perpétuel et créa une armée permanente comprenant quinze compagnies d'ordonnance, tant pour réprimer l'arrogance de la noblesse féodalo que pour pousser la guerre avec vigueur contre les Anglais. La bravoure du général anglais Talbot entrava seule les progrès des armes françaises. En 1441, Charles conclut une trêve de deux ans avec l'Angleterre, mais à peine l'armistice expiré, il reprit la guerre contre les étrangers. La Normandie fut reconquise par Dunois et Richemond (1449). Talbot rentra en France, mais il tomba dans la bataille de Castillon (1453) et toute la Guienne fut occupéo par les Français. Les Anglais ne conservèrent plus sur le continent que la ville de Calais et la guerro cessa sans que la paix eût été conclue entre les deux peuples qui se combattaient depuis plus de cent ans.

§ 6. Louis XI (1461 —1483).

La longue et rude guerre contre les Anglais avait profondément modifié le régime féodal en France. Les grands vassaux de la couronne avaient perdu leur indépendance et leurs fiefs avaient été peu à peu réunis aux domaines royaux. Trois seigneurs pouvaient encore lutter contre le roi : le roi de Navarre, vassal de la couronne pour le comté d'Armagnac, le duc de Bretagne et le puissant duc de Bourgogne. L'armée permanente que Charles VII avait instituée et l'impôt foncier qui lui rapportait annuellement au delà de trois millions de livres, rendaient le pouvoir royal indépendant du bon vouloir de la noblesse féodale. Les seigneurs, mécontents de ces réformes, formèrent une coalition, connue sous le nom de *Praguerie* et le dauphin, Louis XI, se mit même à la tête do cette opposition. Charles VII se vit dans la nécessité do sévir contre son fils. Il l'exila dans le Dauphinée, mais Louis ne se croyant pas en sûreté dans son apanage alla demander un asile au duc de Bourgogne. Il se trouvait encore dans les états de ce prince, lorsque la mort vint surprendre son père, le 22 juillet 1461.

Louis XI, prince habile, actif et rusé, marcha sur les traces de ses prédécesseurs et établit définitivement et solidement la monarchie française sur les ruines du régime féodal. Il commença par renvoyer de sa cour tous les hommes qui avaient entouré son père, et il choisit ses conseillers parmi les personnes dévouées qui l'avaient suivi dans son exil en Belgique.

Les princes de la famille royale, les ducs d'Anjou, d'Orléans,

de Berry et de Bourbon, désapprouvant la politique du roi, lui firent une forte opposition et formèrent une liguo secrète qu'ils appelèrent *la ligue du bien public.* Cette confédération compta bientôt cinq cents princes et seigneurs, parmi lesquels le comte de Charolais, fils du duc de Bourgogne, était le plus puissant. La guerre civile éclata. La bataille indécise de Montlhéry força le roi de conclure le traité de paix de Conflants (1465), par lequel il donna la Normandie au duc de Berry et promit do changer entièrement les bases de son gouvernement. Ce traité s'il avait été strictement exécuté, eût été la ruine do la royauté, la destruction de la France. Aussi le roi était-il peu disposé à en observer les stipulations. Pendant que Charles-le-Téméraire, qui avait succédé à son pèro Philippe-le-Bon (1467) était occupé à apaiser les soulèvements des Liégeois et des Gantois, Louis réussit à gagner ou à neutraliser un certain nombre do princes. Le duc do Bourgogne s'adressa alors au roi d'Angleterro, Edouard IV, et, d'accord avec le duc de Bretagne, il appela les Anglais à son aide. Mais le roi de France parvint à décider Edouard à faire la paix avec lui, força le duc de Bretagne à se soumettre, pendant que Charles-le-Téméraire, après son échec à Trèves, épuisait son armée au siége de la petite ville de Neuss. La mort de ce vaillant prince (1677) offrit à Louis XI une occasion favorable d'affaiblir la maison de Bourgogne. Il réunit aux domaines do la couronne le duché de Bourgogne, la Picardie, la Franche-Comté, l'Artois et le Charolais, mais par le traité de Senlis (1493), Charles VIII restitua à Maximilien l'Artois, le Charolais et la Franche-Comté.

§ 7. Charles VIII (1483—1498).

Charles VIII qui n'avait que treize ans à la mort de Louis XI fut placé sous la garde de sa sœur aînée, Anno de Beaujeu. Uno violente réaction éclata contre la politique du feu roi et, les grands, qui avaient le désir d'annuler les principaux actes de Louis XI, demandèrent la convocation des états généraux. Cetto convocation eut lieu à Tours. L'assemblée qui se composait de 246 membres élus par le clergé, la noblesse et les habitants des villes et des comtés, ne voulut point servir d'instrument aux rancunes de la noblesse et elle prouva, par ses actes et les hardis discours qui y furent prononcés, que la chute du régime féodal était devenue en France un fait accompli. Anne de Beaujeu resta chargée de la garde de la personne du roi, et eut la plénitude de l'autorité royale.

En 1491, Charles VIII épousa Anne de Bretagne qui avait été fiancée à Maximilien d'Autriche et provoqua par ce mariage

une rupture entre la France et l'empire allemand. La guerre se termina en 1493 par le traité de paix de Senlis. Prenant alors lui-même les rênes du gouvernement, Charles fit valoir les droits qu'il tenait de la maison d'Anjou sur le royaume de Naples. Il franchit les Alpes à la tête d'une brillante armée et, le 22 février 1495 il fit son entrée à Naples au milieu des fleurs que lui jetaient les habitants. Il se fit couronner roi de Naples, empereur d'Orient et roi de Jérusalem, manifestant ainsi publiquement son intention de passer en Grèce, d'expulser les Turcs de Constantinople et de délivrer, à l'instar des preux du moyen-âge, le tombeau de Jésus-Christ. Ce furent précisément ces projets, plus ou moins fantastiques, qui engagèrent les principaux souverains de l'Europe, Ferdinand-le-Catholique, Maximilien, Henri VII d'Angleterre, le pape et le doge de Venise, à former une ligne contre Charles VIII, à l'effet de lui fermer la sortie de l'Italie et d'empêcher la France de devenir trop puissante. L'Italie entière travailla en faveur de la coalition et le roi de France eut grand peine à regagner son pays. Sa royauté de Naples tomba aussi vite qu'elle s'était élevée, et elle tomba aux applaudissements de ce même peuple qui naguère lui avait donné tant de témoignages d'amour et d'affection. Charles mourut bientôt après son retour en France et avec lui s'éteignit la branche aînée de la maison des Valois.

III.

ANGLETERRE ET ECOSSE.

A. — Rois de la dynastie des Plantagenets.

§ 1. Edouard Ier (1272—1307).

Edouard gouverna avec énergie et s'efforça d'effacer les traces que les longues guerres civiles avaient laissées en Angleterre. Le royaume s'accrut par la soumission du pays de Galles, où la race celtique était restée indépendante, nourrissant l'espoir qu'un jour un prince de Galles s'assiérait sur le trône de l'Angleterre. Edouard organisa ce pays à l'instar de l'Angleterre et, pour réaliser en quelque sorte les espérances des Gallois, il donna à son fils aîné le titre de *prince de Galles*, que les héritiers présomptifs de la couronne ont toujours porté depuis cette époque. A l'extinction de la dynastie de Kennoth (1286), il surgit en Ecosse deux prétendants au trône, Jean Baliol et Robert Bruce. La noblesse écossaise prit Edouard pour arbitre. Il désigna Baliol, sous la condition formelle cependant que l'Ecosse reconnaîtrait

désormais la suzeraineté de l'Angleterre. Baliol essaya de se soustraire à l'autorité d'Edouard. Celui-ci passa en Ecosse, chassa Baliol qui s'en alla mourir dans la Normandie, et fit gouverner le pays en son nom. Les barons écossais se levèrent en masse et offrirent la couronne à Robert Bruce. Edouard mourut au milieu des préparatifs qu'il faisait pour recommencer la guerre.

§ 2. Edouard II (1307—1327).

Edouard II, prince faible et méprisable, se laissait gouverner par des favoris et ne songeait qu'aux fêtes et aux plaisirs. Voulant continuer la guerre contre les Ecossais, il subit à Banokburn (1313) une terrible défaite. L'indépendance de l'Ecosse était sauvée et Bruce se maintint sur le trône. Edouard épousa Isabelle, fille de Philippe-le-Bel, princesse cruelle, ambitieuse et intrigante, et confia le gouvernement à un chevalier gascon, Pierre Gaveston, qui fut renversé par la noblesse et livré au supplice. Deux chevaliers anglais, Spencer, père et fils, devinrent alors les favoris du roi. La noblesse le força pourtant à les renvoyer de la cour, mais il les rappela bientôt et les deux favoris reprirent toute leur influence. La reine Isabelle qui était également hostile aux Spencer, se mit à la tête des mécontents et se rendit en France auprès de son frère le roi Charles IV. Après avoir vainement demandé le renvoi des puissants favoris, elle revint en Angleterre à la tête d'une armée (1326), envoya les Spencer au supplice et son époux en prison, où cette femme détestable le fit assassiner d'une manière atroce. Isabelle prit en main le pouvoir, au nom d'Edouard III, son fils, et associa au gouvernement son favori Mortimer. Après la mort de son frère Charles IV, elle publia une déclaration par laquelle elle revendiquait pour son fils le trône de France.

§ 3. Edouard III (1327—1377).

Edouard III secoua le joug de sa mère, prit lui-même en mains les rênes du gouvernement, fit exécuter Mortimer qui était accusé d'avoir participé au meurtre d'Edouard II, et éloigna Isabelle de la cour. En Ecosse David Bruce avait succédé à son père Robert († 1329), mais les Anglais le forcèrent de céder le trône à Edouard Baliol qui accepta la suzeraineté de l'Angleterre. Les Ecossais se soulevèrent cependant contre Baliol et David Bruce réussit, après une lutte de plusieurs années, à s'emparer du trône et à s'y maintenir, pendant que le roi Edouard s'était rendu en France pour faire valoir ses droits à la couronne de ce pays. Ce but, il est vrai, ne fut pas atteint, mais la lutte avec

la France fit faire un pas immense aux libertés politiques de l'Angleterre. Le parlement, comprenant la chambre basse ou des communes, et la chambre haute ou des lords, n'avait pas seulement le droit de voter des impôts, mais il participa aussi à la législation et la chambre des communes obtint même le droit de décreter la mise en accusation des ministres.

§ 4. Richard II (1377—1399).

Richard II, fils du prince Noir, succéda à son grand-père Edouard III à l'âge de onze ans. Le parlement institua alors une régence composée de neuf membres, dont les princes du sang furent exclus. Le pays était agité par des troubles provoqués, d'une part, par les ducs de Lancaster et de Glocester qui aspiraient au pouvoir et, d'autre part, par les prédications fanatiques de Jean Wiclef, professeur à Oxford. Les paysans se révoltèrent sous la conduite d'un prêtre hérétique nommé *John Ball* et d'un forgeron, Wat-Tyler et s'avancèrent, au nombre de 60,000, jusqu'aux portes de Londres, pénétrèrent dans la ville, prirent la Tour et mirent à mort le chancelier et le primat comme oppresseurs du peuple. Le roi eut une entrevue avec Wat-Tyler, pendant laquelle celui-ci fut assassiné par le lord-maire de Londres. Cette mort inattendue déconcerta les rebelles et Richard, pour les calmer, leur fit des concessions. Mais à peine furent-ils dispersés que le jeune roi fit décapiter John Ball avec 1,500 de ses partisans. Wiclef, cité devant un concile, fut forcé de rétracter ses doctrines hérétiques.

Richard II épousa Isabelle, fille du roi de France Charles IV et condamna à l'exil le turbulent duc de Glocester et Henri de Herefort, fils du duc de Lancaster. Après la mort de ce duc, Richard refusa au fils l'héritage paternel et il confisqua les biens do cette puissante et opulente maison. Henri ourdit à Paris un complot et, après s'être entendu avec les principaux seigneurs d'Angleterre, il revint à la tête de quelques troupes, s'empara de la personne du roi et le força d'abdiquer. Richard fut jeté en prison et Henri IV proclamé roi d'Angleterre.

B. — Trois rois de la maison de Lancastre. *)

§ 1. Henri IV (1399—1413).

Henri IV consacra tous ses efforts à affermir sa dynastie. Il eut pour système de s'appuyer sur le parlement dont il fut obligé

*) Voir la note à la page suivante.

d'étendre les attributions. A partir de cette époque, cette assemblée intervint dans toutes les affaires importantes du pays. Une révolte des barons fut étouffée et Richard II, le roi déposé, au nom duquel elle était faite, périt assassiné dans sa prison (1400). Une autre, plus redoutable, s'appuya sur les Gallois. Les deux Percy, père et fils, comtes de Northumberland et que le roi avait offensés, s'allièrent avec Owen Glendover, descendant d'une ancienne famille princière des Gallois et qui appela ce peuple aux armes pour reconquérir son indépendance. Cette insurrection formidable se termina à l'avantage du roi par la brillante victoire de Schrewsbury (1403). La guerre dans le pays de Galles dura encore, il est vrai, treize ans, mais elle finit par la soumission définitive de ce pays. Henri IV mourut à la fleur de l'âge et laissa un trône bien affermi à son fils Henri V.

§ 2. Henri V (1413—1422).

Par sa légèreté de caractère et sa participation aux orgies de quelques seigneurs débauchés, Henri V avait inspiré des craintes sérieuses à la nation anglaise, mais à la mort de son père il se transforma complètement et devint un roi sage, grave, sévère et pieux. Pour détourner l'attention du peuple de l'administration intérieure, il renouvela ses prétentions sur la couronne de France, croyant que la démence de Charles VI et les intrigues des princes du sang présentaient un moment favorable à une expédition anglaise. Il remporta la brillante victoire d'Azincourt, conquit la Normandie et tout le pays au nord de la Loire, épousa la fille de Charles VII, après la mort duquel il devait ceindre la couronne de France ; mais il mourut avant ce dernier.

§ 3. Henri VI (1422—1462).

Henri VI, son fils mineur, prit, il est vrai, le titre de roi de France ; mais il perdit dans ce pays toutes les provinces anglaises

---

*) **Les maisons de Lancastre et d'York.**

Edeuard III († 1377).

Edeuard, le Prince-Neir († 1376).	Lienel, duc de Clarence († 1368).	Jean de Lancastre tige de la rese reuge.		Edmond d'York tige de la rose blanche.		Thomas de Glocester.
Richard II († 1400.)	Anne Mortimer ép. de Richard d'York, comte de Cambridge.	Henri IV	Jean	Richard ép. Anne Mortimor.		
		Henri V ép, Catherine de France.	Jean.	Richard d'York.		
		Henri VI.	Marguerite ép. Edmond Tudor.	Edouard IV.	Georges de Clarence.	Richard.
		Edeuard prince de Galles († 1471)	Henri VII ép.	Elisabeth.	Edeuard V.	Richard.
			Henri VIII.			

à l'exception de la ville de Calais. A partir de cette époque, aucun gouvernement en Angleterre n'a plus sérieusement pensé à faire de grandes conquêtes sur le continent. La perte des possessions anglaises en France souleva d'universelles clameurs contre le gouvernement et le peuple, sous le coup de tant de désastres, se rappela que la maison de Lancastre avait usurpé le trône, après la déposition de Richard II et que Richard, duc d'York, en était le légitime héritier. Il descendait en ligne directe, par les femmes, du duc de Clarence, Lionel, second fils d'Edouard III et par les hommes, du duc d'York, Edmond, quatrième fils d'Edouard. Henri VI descendait du duc de Lancastre, Jean, troisième fils d'Edouard III.

La guerre des deux roses (1453 — 1485). Richard d'York se borna d'abord à publier un manifeste, dans lequel il établissait ses droits sur la couronne, en ajoutant toutefois qu'il n'entendait les faire valoir qu'après la mort de Henri VI, qui n'avait pas encore d'héritier. Il avait compté sur la faible santé du roi, mais quand la naissance du prince Edouard lui eut fait perdre l'espoir d'être reconnu par Henri, il prit les armes. La guerre qui éclata alors est connue sous le nom de guerre des *deux roses*, parce que les armes de la maison de Lancastre portaient une *rose rouge* et celles de la maison d'York une *rose blanche*. Richard, après avoir triomphé à Saint-Albans (1455), reçut du parlement le titre de protecteur du royaume chargé du gouvernement pendant une maladie du roi. En 1456 Henri, ayant recouvré la santé, reprit possession de l'autorité et le duc d'York, qui fit semblant de se résigner, n'attendait en réalité que l'occasion favorable d'agir. Dans la bataille de Northampton (1459), Richard resta encore vainqueur et le parlement le déclara héritier légitime, tout en laissant à Henri VI le titre de roi.

La reine Marguerite protesta au nom de son fils et, à la tête d'une armée écossaise, elle remporta une belle victoire près de Wakefield, dans le comté d'York. Richard fut fait prisonnier, placé sur un tas de fumier en guise de trône et exécuté (1460). Richard eut un vengeur dans son fils aîné qui fut proclamé roi à Londres sous le nom d'Edouard IV. Ce prince vainquit les Lancastriens à la sanglante journée de Towton (1461). Plus de 28,000 hommes du parti de la rose rouge restèrent sur le champ de bataille. Edouard fut solennellement couronné à Westminster. Le parlement déclara Henri VI indigne de porter la couronne et proscrivit tous les partisans de la maison de Lancastre.

—

C. — Trois rois de la maison d'York (1461—1485).

§ 1. Edouard IV (1461 – 1483).

La reine Marguerite s'était réfugiée en Ecosse et de là en France, où Louis XI mit à sa disposition 2000 soldats. Elle subit une nouvelle défaite (1463) et réussit à se sauver de nouveau en France, tandis que son fils Henri VI fut fait prisonnier et enfermé à la tour de Londres. Edouard, croyant la couronne affermie sur sa tête, mécontenta la noblesse qui, grâce à l'appui de Louis XI de France, se révolta et força Edouard à quitter l'Angleterre. Il se retira (1470) dans les Pays-Bas, auprès de son beau-frère, Charles-le-Téméraire, pendant que le parlement, docile aux volontés du plus fort, rétablissait Henri VI.

Le triomphe des Lancastriens fut de courte durée. Au bout de quelques mois, Edouard revint à la tête d'une armée que le duc de Bourgogne lui avait prêtée, dispersa la noblesse commandée par le comte de Warwik et défit l'indomptable Marguerite, qui était arrivée de France avec une nouvelle armée. Henri VI et son fils Edouard furent mis à mort et Marguerite fut enfermée à la Tour de Londres. Toute la maison de Lancastre fut exterminée ; Henri Tudor seul se sauva en Bretagne.

§ 2. Edouard V (1483).

Edouard, qui n'avait que douze ans, succéda à son père. Cependant son oncle, Richard d'York, duc de Glocester, monstre d'hypocrisie et de cruauté, convoitait la couronne. Il fit assassiner Edouard et son plus jeune frère et s'empara de la couronne sous le nom de Richard III.

§ 3. Richard III (1483—1485).

Cette usurpation qui jeta le trouble parmi les Yorkistes, releva le courage des Lancastriens. Les crimes, par lesquels Richard s'était frayé la voie au trône, le rendaient odieux et un parti puissant, recruté dans la noblesse, offrit la couronne à Henri Tudor, duc de Richmond qui, lors du massacre des Lancastriens, s'était sauvé en France. Henri débarqua avec une armée de 2000 hommes dans le pays de Galles. Richard III périt dans la bataille de Bosworth (1485) et Henri VII fut proclamé roi d'Angleterre. Il réunit les deux Roses en épousant Elisabeth d'York, fille d'Edouard IV, et termina ainsi la guerre civile qui avait si longtemps désolé l'Angleterre.

IV.

ITALIE.

§ 1. Le royaume de Naples et de Sicile.

L'avénement de la dynastie d'Anjou au trône de Naples et de Sicile eut d'importantes conséquences pour l'état intérieur de l'Italie. Les rois de Naples devinrent les soutiens et souvent même les chefs du parti guelfe contre le parti gibelin, et contribuèrent ainsi à augmenter les agitations de la Péninsule.

Charles d'Anjou nourrissait de vastes projets. Comme de Brindes à Constantinople la route n'était pas longue, il caressait l'idée de restaurer à son profit l'empire de Constantinople et de lui donner l'Italie pour annexe, mais une terrible insurrection qui éclata en Sicile, l'empêcha de mettre ce projet à exécution.

Charles d'Anjou, pour assurer son trône, avait fait exécuter une foule de barons siciliens, accusé à tort ou à raison d'être partisans des Souabes. Il s'entourait de nobles français auxquels il confiait les charges les plus importantes du pays. Livrés ainsi à des magistrats étrangers, qui se rendaient le plus souvent odieux par leur avarice et leur tyrannie, les Siciliens n'attendaient qu'une occasion pour faire éclater leur mécontentement. Ce fut le lundi de Pâques (1282), au moment où les Palermitains se réunissaient pour assister aux vêpres dans l'église du Saint-Esprit, que l'explosion eut lieu. Un soldat français insulta une jeune fille et, les parents de celle-ci l'assaillirent et lavèront l'affront dans son sang. Le cri de „mort au Français“ gagna bientôt la ville de Palerme et toute la Sicile. Ce massacre général des Français est connu, comme nous avons dit plus haut, sous le nom de *Vêpres siciliennes.*

Charles d'Anjon, outré de colère, envoya une flotte contre Messine, mais la crainte des représailles et l'ardeur de la vengeance inspiraient aux Siciliens le courage de résister énergiquement. Les femmes mêmes prirent les armes et se défendirent héroïquement. Roger de Loria, Calabrais rebelle, homme aussi intrépide que féroce et favorisé par la fortune, surprit la flotte de Charles devant Messine et la livra aux flammes. Charles, qui du rivage, la voyait flamber en pleine mer s'écria, en mordant son sceptre: „Seigneur Dieu, vous m'avez beaucoup élevé ; faites, hélas ! que la descente ne soit pas trop rapide.“

Les Siciliens offrirent la couronne à Pierre III, roi d'Aragon, et Charles II, fils et successeur de Charles Ier sur le trône de

Naples, fut vaincu dans une nouvelle bataille navale et obligé de reconnaître l'indépendance de la Sicile, où Frédéric II, second fils de Pierre III, fonda une dynastie aragonaise. L'acquisition de la Sicile par la maison d'Aragon livra l'Italie à la domination espagnole.

§ 2. Milan, Gênes, Pise, Venise et Florence.

L'Italie sonstraite à la domination allemande, fut abandonnée à l'ambition des podestats que l'étranger avait placés dans les villes, ou des tyrans qui, au milieu des troubles civils, avaient saisi le pouvoir dans les communes. La Lombardie, déchirée par la lutte des Gibelins et des Guelfes, finit par tomber vers le milieu du XIV[e] siècle au pouvoir de la famille gibeline des Visconti qui réussirent à renverser les della Torré, podestats guelfes de la ville. Charles IV nomma Jean Galéaz III de Visconti vicaire impérial de la Lombardie (1380) et l'empereur Wenceslas lui accorda pour la somme de 100,000 florins d'or le titre de duc de Milan (1390). Ce duché ne comprenait pas moins de 24 grandes villes, dont les principales étaient Crémone, Plaisance, Parme, Bologne, Bresse, Pise, Pavie, Alexandrie, Vérone, Visence et Verceil. Une guerre civile éclata à sa mort (1402) entre ses trois fils, dont le second, Philippe-Marie, parvint à rétablir la tranquillité intérieure. Comme il n'avait pas de fils, il donna la main de sa fille Marie à François Sforza, commandant (condottière) d'nn corps de troupes mercenaires, qui lui succéda dans le duché de Milan (1447). A la mort de François Sforza, son second fils, s'empara du pouvoir et devint duc de Milan sous le patronage de l'empereur Maximilien.

Au milieu des bouleversements auxquels la Lombardie et l'Italie centrale étaient en proie, quatre villes conservèrent leur liberté et arrivèrent au XIV[e] siècle à un haut degré de puissance. Ce furent Gênes, Pise, Venise et Florence. Gênes et Pise, deux villes gibelines, avaient conservé leurs libertés communales pendant la lutte contre les Hohenstaufen et, à la chute de cette dynastie, elles devinrent des républiques indépendantes. Leur rivalité commerciale provoqua une lutte terrible, qui dura au delà d'un siècle et qui finit par épuiser la ville de Pise. Cette république tomba au XIV[e] siècle sous la domination de Milan. Gênes disputait à Venise la snprématie dans l'Orient. Cette rivalité donna lieu à des guerres fréquentes qui affaiblissaient également les deux cités. Les troubles intérieurs auxquels fut livrée la ville de Gênes à la snite de la lutte entre la noblesse et le peuple, aboutirent à l'élection d'un doge (duc), nommé à vie et chargé de l'exercice

du pouvoir suprême. La ville fut conquise en 1464 par François Sforza de Milan.

La république de Venise prit une part active aux croisades et elle contribua puissamment à la fondation de l'empire latin à Constantinople. Elle devint la première puissance maritime sur la Méditerrannée. Mait la lutte contre la république de Gênes et le rétablissement de l'empire grec à Constantinople portèrent un coup sensible aux intérêts commerciaux des Vénitiens en Orient. Ceux-ci tournèrent alors leurs regards vers la Lombardie et firent des conquêtes dans la haute Italie, ce qui les impliqua bientôt dans des luttes avec les puissants ducs de Milan. Vers la fin du XV[e] siècle Venise prit une part active à la guerre que la France et l'Allemagne se firent en Italie.

Au commencement du XIII[e] siècle la ville de Florence prit rang parmi les cités indépendantes de l'Italie. La lutte des Guelfes et Gibelins agitaient la république. Les Guelfes l'emportèrent, et, après avoir exilé les Gibelins, ils offrirent la seigneurie de la ville à Robert, roi de Naples. L'élément démocratique eut alors le dessus, mais la population bourgeoise se divisa bientôt en deux classes, le peuple noble, le peuple gras *(popolo grasso)*, et de l'autre côté la petite bourgeoisie, le peuple artisan, le peuple maigre *(popolo minuto)*. La lutte intestine entre ces deux fractions finit par porter à la tête de la république la riche maison de banque *de Médicis*. *Côme de Médicis*, surnommé *le Grand*, gouverna la ville pendant trente ans (1434—1464). Insinuant, plein de longanimité, toujours disposé à mettre ses richesses au service de ses amis, Côme favorisait les lettres et les arts et son palais était le rendez-vous de tout ce qu'il y avait de savants et d'artistes en Italie. Le peuple lui donna le nom de *père de la patrie.*

Son petit-fils, Laurent, surnommé le „Magnifique“, marcha sur ses traces et vivait dans un commerce continuel avec les plus beaux génies de son époque. Mais les richesses qui affluaient à Florence, et les idées païennes qui se répandirent à la suite de la renaissance des lettres et de l'art ancien, finirent par corrompre les mœurs du peuple. Une révolte éclata contre la puissante famille de Médicis et les dissensions intestines amenèrent la décadence de la république.

§ 3. Eclat des sciencés et des arts.

L'Italie, malgré les commotions sociales et les bouleversements politiques qu'elle subissait depuis plusieurs siècles, ouvrit une ère nouvelle aux sciences et aux arts et marcha à la tête de la civilisation en Europe. La langue italienne, déjà à moitié formée à la

cour de l'empereur Frédéric II, fut élevée à un haut degré de perfection par le génie de trois hommes qui vécurent au XIVe siècle. *Dante Alighieri* (1265—1321) par son immortel poëme de la *Divine comédie*, *Pétrarque* (1304—1374) par ses beaux *sonnets* et ses *canzones* et *Boccace* (1313—1375), par son *Décaméron* occupent encore aujourd'hui la première place dans la haute littérature d'Italie. Les républiques de Venise et de Pise se distinguèrent les premières dans la culture des arts. Déjà, en 1071, l'église de Saint-Marc s'élevait au fond de l'Adriatique; en 1063 on commença la construction du fameux dôme de Pise; Florence, vers la fin du XIIIe siècle vit s'élever les églises de St-François d'Assise, de Santa-Croce, de Santa-Maria del Fiore et en 1346 Jean Galéaz commença la construction de la célèbre cathédrale de Milan. La peinture marchait de pair avec l'architecture. Amalfi, Pise, Gênes, Vénise avaient le monopole du commerce maritime. Milan qui comptait 200,000 habitants, possédait de nombreuses fabriques d'armures, de harnais, de selles, de draps fins; Vérone fabriquait par an 20,000 pièces de drap et Florence occupait 30,000 ouvriers en laine, qui tissaient chaque année 80,000 pièces de drap. La Lombardie, grâce à une irrigation savante, ressemblait à un immense jardin d'une prodigieuse fertilité et parsemé de villes et de villages. Des banques d'état établies à Venise et plus tard à Gênes et à Florence favorisaient la circulation de l'argent et augmentaient la prospérité du pays.

V.

L'ESPAGNE ET LE PORTUGAL.

La lutte des Etats chrétiens contre les Arabes avait fini, vers le milieu du XIIIe siècle, par réduire la puissance musulmane au royaume de Grenade (1238). Ce royaume subsista encore deux siècles et demi, grâce aux rivalités des rois de Castille et d'Aragon et aux secours que lui prêtaient les princes musulmans d'Afrique. Après la réunion des royaumes de Castille et d'Aragon à la suite du mariage d'Isabelle de Castille avec Ferdinand-le-Catholique d'Aragon, le royaume de Grenade fut impuissant à résister aux armes chrétiennes. Il fut conquis en 1492 et la monarchie espagnole embrassa l'Espagne tout entière.

L'Aragon avait acquis en 1282 la Sicile, en 1287 la Sardaigne comme fief pontifical et en 1442 il avait fait la conquête de Naples. Dans la Castille, le pouvoir royal s'était affaibli pendant que la noblesse avait augmenté ses privilèges. Les emplois

les plus importants étaient devenus héréditaires dans un certain nombre de familles riches et puissantes et les domaines de l'Etat avaient passé à la noblesse et aux villes. Ferdinand d'Aragon, qui était devenu roi de Castille par son mariage avec Isabelle, rétablit l'autorité royale.

Tandis que, par leur réunion, la Castille et l'Aragon allaient s'élever à un haut degré de prospérité, le Portugal s'ouvrait des sources nouvelles de gloire et de richesses en favorisant les voyages de découvertes dont les résultats furent si considérables. Jean Ier, chef de la maison d'Avis, eut l'idée de tourner l'attention de ses sujets vers l'Afrique. En 1415, il prit Ceuta. Son troisième fils, l'infant Henri, puisa dans cette expédition l'amour des voyages. A son retour, il fonda nn collége uaval d'où sortirent ces hardis marins dont les expéditions devaient illustrer le prince et porter à un si haut degré la prospérité de la patrie. L'un des premiers voyages amena la découverte des îles Madère. Les bois y étaient si épais qu'il fallut y mettre le feu pour rendre le sol propre à la culture. L'incendie, dit-on, dura sept ans et, sur le sol ainsi fertilisé, le prince Henri fit planter des vignes de Chypre et des cannes à sucre tirées de Sicile. Tout y prospéra merveillensement et le vin de Madère acquit promptement un grand renom. Bientôt on osa dépasser le cap Bojador, si terrible par ses courants, puis le cap Blanc, le cap Vert (1459) et l'on découvrit les Açores. Enfin les Portugais se trouvent sur le chemin du cap de Bonne-Espérance et avant l'expiration du XVe siècle, le passage aux Indes par mer sera trouvé.

VI.

L'ORIENT.

§ 1. L'empire grec et les Turcs Ottomans.

Depuis la chnte de l'empire latin à Constantinople (1261), il s'écoula encore à peu près deux siècles jusqu'à la prise de cette ville par les Turcs. Pendant cette longue période, l'affaiblissement de l'empire grec allait croissant, bouleversé qu'il était par les troubles intérieurs et les attaques incessantes des Turcs. Les conquêtes des Mongols sous Timour-Lenk ou Tamerlan arrêtèrent pour quelque temps les progrès des Turcs qui, sous le sultan Mahomet II, prirent Constantinople en 1453 (29 mai).

Lors du bouleversement de l'Asie par les Mongols sous Témoutchin, une tribu turque, sous la conduite de son intrépide

chef Soliman, quitta le pays de Corassan, province de l'ancienne Perse et alla se fixer dans l'Arménie (1224). Après la mort de Soliman, ses denx fils, suivis de 400 familles, s'établirent en Asie-Mineure, près d'Erzeroum, dans le royaume des Turcs Seljoncides d'*Iconium* (1232). Ils combattirent avec les Seljoucides contre les Mongols et après la destruction du royaume d'Iconium, Osman, petit-fils de Soliman, devint chef de sa tribu et fonda dans l'Asie-Mineure un Etat indépendant qui reçut de lui le nom d'*empire ottoman;* de là le nom de Turcs Ottomans ou Osmans. Il engagea la lutte contre les Grecs auxquels il enleva plusieurs provinces et Urkhan, son fils et successeur, conquit la Bithynie et fixa sa résidence à Brousse. Il s'empara bientôt de Nicée et de Nicomédie et s'entoura d'une garde à laquelle il donna le nom de *Jannissaires.* C'étaient des jeunes gens qui avaient été ravis très-jeunes à des parents chrétiens et élevés dans l'islamisme. Ne connaissant ni patrie ni famille, ces troupes s'attachèrent exclusivement au sultan et étaient disposées à exécuter les ordres de leur maître, quelque cruels qu'ils fussent.

Murad Ier (1359—1389), successeur d'Urkhan, passa l'Hellespont et s'empara des deux grandes villes d'Andrinople et de Philippopoli. Il imposa un tribut annuel à l'empereur de Constantinople. Son successeur, Bajazed Ier (1389—1402), acheva la conquête de l'Asie-Mineure que son père avait commencée et il remporta une brillante victoire sur les chrétiens près de Nicopolis (1396). La Bosnie et la Servie durent reconnaître la domination turque et l'autorité de l'empereur se vit réduite au gouvernement de Constantinople. C'eût été fait de l'empire grec si l'invasion des Mongols n'avait pas arrêté les progrès des Turcs.

§ 2. Les Mongols sous Timour-Lenk (1370–1405).

Le vaste empire des Mongols, fondé par Témoutchin (Gengis-Khan), avait été divisé, au milieu du XIIIe siècle, en quatre empires. C'est dans l'empire de Tchagataï, comprenant la Mongolie proprement dite, que surgit vers la fin du XIVe siècle un grand conquérant qui bouleversa une seconde fois l'Orient tont entier. Ce fut Timour, surnommé *Lenk*, c'est-à-dire le *Boiteux*, qui égalait le célèbre Témoutchin par sa bravoure et ses talents militaires et le surpassait par son incroyable cruauté. Il fonda un empire qui s'étendait depuis le Gange et les frontières de la Chine jusqu'à la Sibérie et au Bosphore.

Il commença la série de ses expéditions glorieuses par la conquête de la Perse. La prise d'Ispahan fut signalée par des cruautés indicibles. Les habitants furent massacrés et 72,000

crânes humains, entassés sur une place publique, formèrent l'horrible trophée du farouche conquérant. Il porta ensuite ses armes victorieuses contre le Khan du Kaptschak qui, voyant son pays dévasté et ses villes incendiées, fit sa soumission et se reconnut vassal de Timour. Samarcande devint la capitale du nouvel empire. Timour embellit cette ville de jardins et de palais, l'entoura de murailles et y fonda une académie des sciences et des beaux-arts. Fidèle à sa devise qu'il répétait sans cesse : „De même qu'il n'y a qu'un Dieu au ciel, il ne doit y avoir qu'un maître sur la terre“, l'infatigable guerrier franchit l'Himalaya et porta le pillage et la dévastation dans la belle vallée du Gange. Chargé d'un butin immense, il retourna à Samarcande où il célébra ses victoires par des chasses et des fêtes splendides. Il se remit bientôt en marche pour de nouvelles expéditions ; sept armées marchèrent contre l'Asie occidentale. La Syrie, la Palestine et la Mésopotamie furent conquises ; Damas, Bagdad, Alep, Balbeck furent livrées à la destruction. Timour somma Bajazet, le sultan des Turcs, de reconnaître sa suprématie. „Vile fourmi, lui dit-il dans son message, enorgueillie par quelques victoires remportées sur les chrétiens, comment oses-tu irriter les éléphants et provoquer la foudre suspendue sur ta tête.“ Le choc des deux armées eut lieu dans la vaste plaine d'Ancyre; l'armée turque fut anéantie et Bajazet lui-même fut fait prisonnier.

Timour retourna à Samarcande, où il donna pendant deux mois des fêtes splendides. Il se disposait à envahir la Chine à la tête d'une armée de 200,000 hommes, lorsque la mort vint l'enlever à l'âge de 69 ans (1405).

§ 3. Prise de Constantinople par Mahomet II.

La défaite des Turcs à Ancyre arrêta un peu la chute définitive de l'empire grec qui, réduit et pressé de toutes parts, n'existait plus que de nom. L'empereur Constantin payait un tribut très-élevé à Mahomet II. Ce sultan, décidé à anéantir les derniers restes du Bas-Empire, investit Constantinople à la tête d'une nombreuse armée et d'une flotte non moins considérable. Constantin, qui avait réuni tous les combattants dont il pouvait disposer, résista héroïquement pendant dix mois. L'entrée du port était défendue par une énorme chaîne de fer. Mahomet II, voyant l'impossibilité de surmonter cet obstacle, fit monter sa flotte de 80 vaisseaux sur une langue de terre qui la séparait du port et fit glisser les navires sur des planches et des poutres sur un espace de plus d'une lieue, jusqu'à ce qu'il pût les lancer dans le port. Les assiégés, voyant leur perte certaine, résolurent cependant

de succomber glorieusement. L'assaut fut sanglant ; trois fois les assaillants furent repoussés avec des pertes énormes, mais ils finirent par franchir les fossés remplis de cadavres et s'élancèrent par une brèche que le canon avait ouverte. Constantin se jeta au milieu des ennemis et périt les armes à la main, dans l'enceinte de sa résidence (1453).

Constantinople devint la capitale de l'empire turc. Mahomet soumit l'Epire après la mort du prince Alexandre, appelé par les Turcs Scanderberg ; il s'empara d'Athènes, de la Morée et renversa le petit empire de Trébizonde, qui avait été fondé lors de la prise de Constantinople par les Latins (1204).

APPENDICE.

—

§ 1. Sainte-Vehme (Vehmgericht).

Ce fameux tribunal secret, dont le pouvoir mystérieux et invisible s'était élevé en Allemagne sur les ruines de tous les autres pouvoirs renversés par les luttes intestines, remonte à une époque fort reculée où chaque Germain libre avait le droit de prendre part à l'exercice de la justice. Les siéges de ce tribunal qui, au XIVe siècle, comptait 100,000 initiés, dépassaient le nombre de cent et se trouvaient en Westphalie, non dans l'ombre des souterrains, comme l'ont écrit quelques romanciers, mais en plein air et en public. Les membres de ce tribunal portaient le nom de *francs-juges (Freischöffe)* et le président celui de *franc-comte (Freigraf)*. Les initiés ou assesseurs étaient appelés *savants (Wissende)*, parce qu'ils étaient seuls instruits de la procédure et d'un signe auquel ils se reconnaissaient.

Les cours libres de Westphalie étendaient leur juridiction sur toute l'Allemagne et prononçaient non-seulement dans les affaires criminelles, mais encore en matière civile, si le condamné refusait de satisfaire à ses obligations. Les juges pouvaient être choisis parmi les hommes libres de toute l'Allemagne, mais l'accusé devait comparaître sur *la terre rouge*, c'est-à-dire en Westphalie.

Le franc-comte était assis sur un fauteuil, ayant devant lui une corde et une épée dont la poignée figurait une croix, comme symbole de haute juridiction et de droit de vie et de mort. L'accusateur devait être un franc-juge ; quand l'accusé jurait sur la croix de l'épée, il était renvoyé absout, jetait un denier aux pieds du comte et s'en allait. Quand l'accusé n'était pas un membre de l'association, l'effet du serment pouvait être détruit par l'accusateur, quand il jurait de son côté avec trois autres personnes. L'inculpé devait alors lui en opposer six ; si l'accusateur en produisait 14, il en fallait 21 à l'accusé.

L'accusé qui ne répondait pas à la troisième citation était présumé troubler la paix du pays. Comme les agents des francs-

juges avaient été plusieurs fois assassinés en portant les citations, il était d'usage de ne remplir cette formalité qu'après le coucher du soleil et, au lieu de les remettre en parlant à la personne, on se contentait de les attacher à la porte de son principal domicile, ou quelquefois même dans l'église, sur les tombes des cimetières et dans la boîte aux aumônes. Ordinairement ces citations n'arrivaient pas à leur destination, bien que les envoyés devaient en s'éloignant pousser trois cris lamentables et présenter au tribunal un fragment de la porte de l'accusé, en témoignage de leur mission. Condamné alors sans être entendu, l'inculpé voyait son nom inscrit au livre de sang. „Je lui interdis, portait la sentence, les quatre éléments que Dieu a créés pour les hommes. Maudits soient sa chair et son sang! qu'il n'ait jamais de repos sur la terre; qu'il soit enlevé par les vents; que les corneilles, les corbeaux et les oiseaux de proie le poursuivent et le mettent en pièces! Je voue son cou à la corde, son corps aux vautours; mais que Dieu ait pitié de son âme.“ Les initiés, qui recevaient communication du jugement, ne tardaient pas à pendre le coupable au premier arbre ou, en cas de résistance, à l'assassiner en laissant le poignard dans la blessure, afin que l'on reconnût et respectât les vengeances du tribunal secret.

Quand le prévenu était un vagabond, il était cité quatre fois sur quatre carrefours, au moyen d'une lettre d'intimation affichée aux quatre points cardinaux; on y mettait une pièce de monnaie, afin que l'accusé, s'il était dans l'indigence, pût se rendre aux frais de ses juges au lieu indiqué. Les assises vehmiques avaient une grande influence sur le maintien de l'ordre public. Les provinces tremblaient et étaient frappées de stupeur devant un seul initié; l'empereur lui-même n'osait résister aux ordres de ce tribunal secret.

§ 2. L'imprimerie.

De tous les arts utiles, il n'en est point qui ait plus puissamment contribué à la conservation, au développement et au progrès des connaissances humaines que l'imprimerie. Les anciens écrivaient sur du cuir, sur des feuilles de palmier ou sur l'écorce intérieure (*liber*) des arbres; plus tard on prépara du papier soit avec les fibres du papyrus, soit avec la peau de mouton, nommée parchemin *(pergamenea charta)*, parce que cette invention fut faite ou perfectionnée à Pergame. On y traçait les caractères avec des bouts de roseau aiguisés et trempés dans de l'encre; les faits les plus importants étaient gravés sur la pierre, sur le bois, sur les métaux. Pour les usages ordinaires on se servait de tablettes enduites de cire, sur lesquelles on traçait les lettres avec

une pointe de métal ou d'ivoire appelée style et dont l'extrémité était plate et servait à effacer les empreintes. Dans l'antiquité tout homme riche avait à son service plusieurs esclaves, libraires ou grammairiens, qui lui copiaient des manuscrits. Des hommes libres se livraient au même travail pour en faire commerce.

Avec le christianisme, l'art de l'écriture passa des esclaves aux moines. Saint-Benoît imposa aux religieux de son ordre l'obligation de copier des livres. La calligraphie prit naissance et elle s'adjoignit tout le luxe des miniatures. Un livre devint alors un résumé de tous les beaux-arts : poésie pour le composer, calligraphie pour le transcrire, peinture pour le colorier, pelleterie pour en préparer la couverture, enfin ciselure, orfévrerie et dorure ponr en orner l'extérieur. Aussi les livres écrits ainsi à la main se vendaient-ils à des sommes énormes. Dans les villes où il y avait des écoles, on comptait un grand nombre de copistes. Au XIII[e] siècle, Milan en comptait cinquante, Paris en eut jusqu'à dix mille, Oxford en eut plus de six mille. Le métier de copiste était très-lucratif.

Cependant les bibliothèques étaient fort restreintes au moyen-âge. Charles V de France porta à 900 volumes celle que Saint-Louis avait fondée. En 1421 l'électeur Palatin légua à l'université d'Heidelberg une collection composée de 152 volumes. Ces bibliothèques, qui étaient les plus considérables, offraient certes peu de ressources. Ce fut précisément au moment où le goût de la littérature classique poussait à la recherche passionnée et à la reproduction de ses livres et où de grandes controverses politiques et religieuses agitaient l'opinion publique en Europe, qu'on vit éclore l'art admirable de l'imprimerie.

Les Chinois connaissaient déjà l'imprimerie à une époque fort reculée. Ils ne se servaient cependant pas de caractères mobiles, mais de planches de bois, sur lesquelles ils gravaient les lettres en relief et à rebours, méthode qui est encore aujourd'hui en usage en Chine. Tandis que les Chinois restaient stationnaires, le génie des Européens fit faire à cet art des progrès immenses.

Plusieurs pays réclament la gloire d'avoir inventé l'imprimerie. Les Hollandais prétendent que Laurent Coster de Harlem aurait déjà fait, vers 1437, le premier essai de faire des caractères mobiles en bois Les Allemands réclament cet honneur en faveur de Gutenberg de Mayence qui aurait fait, à Strasbourg, à la même époque, l'essai d'imprimer une Bible avec des caractères de bois. De retour à Mayence, Gutenberg fit une association avec l'orfèvre Faust ou Fust qui lui fournit les fonds nécessaires pour établir une imprimerie. Ces deux associés parvinrent à substituer aux

lettres mobiles en bois des lettres sculptées en métal; mais les frais immenses qn'exigeait la gravure de ces lettres plongèrent Gutenberg dans de grandes dettes. Il fut exproprié juridiquement et Fust acquit l'imprimerie. Fust s'associa avec Pierre Schœffer, jeune homme d'un esprit vif et pénétrant, qui éleva l'imprimerie au rang des arts. Il découvrit le moyen de fondre dans l'airain les signes de la parole et c'est d'après ce procédó qu'on appela types les caractères destinés à l'imprimerie et qu'on donna à cet art le nom de typographie.

§ 3. Poudre à canon. Boussole.

L'art de la guerre fut transformé de fond en comble par l'usage de la poudre à canon. Les Chinois connaissaient déjà la poudre à canon au premier siècle de notre ère et ils employaient aussi des canons dans leurs guerres contre les Mongols, notamment au siége de Caï-Fung en 1232. Il est hors de doute que cette découverte fut apportée en Espagne par les Arabes et que de cette péninsule le secret de la fabrication de la poudre se propagea dans les autres pays de l'Europe. Barthold Schwarz de Fribourg qui passe ordinairement pour être l'auteur de cette invention, a probablement trouvé par ses opérations chimiques une meilleure méthode de préparer la poudre, mais longtemps avant la naissance de Schwarz, au commencement du XIVe siècle, on avait déjà des canons ou plutôt des mortiers. Jean de Luxembourg, faisant la guerre aux Messins en 1324, avait une formidable artillerie et Edouard III, selon le témoignago de Villani de Florence, avait des canons à la bataille de Crécy. Villani parle, comme d'une chose qui n'était déjà plus nouvelle, „des bombardes qni faisaient trembler la terre avec un tel fracas qu'il semblait que Dieu tonnât, non sans grande destruction de gens et de chevaux.“ L'arquebuse ou canon à main fut inventée au commencement du XVe siècle.

La bonssole fut pour la navigation ce que la poudre à canon a été pour la guerre. Nous trouvons l'usage de la boussole au commencement du XIIIe siècle sans qu'on puisse dire qui en fut l'inventeur. Il est plus que probable que cette découverte nous fut aussi apportée de la Chine par les Sarrasins. Les Chinois se servaient do l'aiguille aimantée pour se diriger dans le grand désert qui sépare leur pays de la Mongolie. Tontefois ce n'est que vers le commencement du XIVe siècle que les Européens se sorvirent de la boussolo pour entreprendre de longues expéditions maritimes.

§ 4. Corporations. — Universités. — Architecture.

Ce qui caractérise le moyen-âge, c'est l'esprit d'association qui dominait la vie publique et se manifestait dans les ordres monastiques, la chevalerie, les corporations ou ghildes des ouvriers, les universités, et depuis le XIV[e] siècle dans les confédérations des villes et des nobles.

Dans les derniers temps de l'empire romain, les ouvriers de même profession formaient dans les grandes villes des associations ou corporations qui, après la propagation du christianisme, se placèrent sous le patronage d'un saint et célébraient, à l'occasion de la fête de leur patron, leur union par de splendides festins. Chaque corporation ou ghilde avait une organisation particulière et les chefs, syndics ou jurés, étaient chargés de veiller à l'observation des règlements. Ces règlements étaient très-sévères et exigeaient un long apprentissage. Pour chaque profession, la corporation elle-même fixait le chiffre des maîtres et s'assurait ainsi le monopole de son industrie. Ces corporations qui étaient au moyen-âge une nécessité pour l'industrie naissante, finirent par disparaître dans les temps modernes, lorsque le principe de la liberté du travail fut proclamé.

Au commencement du moyen-âge les lettres et arts étaient cultivés avec quelque succès dans le Bas-Empire, dont les principales villes avaient des écoles de philosophie, de grammaire et de rhétorique. Dans les pays occidentaux, la culture des lettres était abandonnée au clergé tant séculier que régulier. Les grands centres de civilisation étaient alors les célèbres écoles de Saint-Gallen, Fulda, Corvey, Paderborn, Hildesheim et Paris. Depuis le IX[me] siècle les lettres prirent un nouvel essor en Espagne sous la domination des Arabes. Les établissements d'instruction publique de Cordoue, de Salamanque et de Lérida attiraient une foule de jeunes gens de tous les pays de l'Europe, et on voyait là pêle-mêle, musulmans, chrétiens et juifs suivre avec zèle et assiduité les leçons des grands maîtres arabes qui brillaient surtout dans la philosophie, la médecine, les mathématiques et les sciences naturelles.

Depuis la seconde moitié du moyen-âge, lors du développement de l'industrie et du commerce, les sciences et les arts prirent également un magnifique essor. Le besoin de s'instruire devint si général, que les institutions monastiques ne suffisaient plus; les écoles se multiplièrent, les études s'étendirent. Des savants ouvrirent des écoles dans les grandes villes et dès qu'un maître célèbre avait élevé quelque part une chaire, les élèves accouraient

en foule, pour entendre ses paroles. Les maîtres et les disciples formèrent alors à l'instar des ghildes des artisans, des associations ou universités qui eurent des priviléges étendus. La plus illustre et la plus ancienne en deçà des Alpes fut l'université de Paris. Elle a été constituée en 1200 et comptait ordinairement quinze à vingt mille élèves. Après celle de Paris les plus célèbres furent les universités de Montpellier et d'Orléans, en France ; d'Oxford et de Cambridge, en Angleterre ; de Bologne et de Padoue, en Italie. La plus ancienne université allemande fut fondée à Prague en 1348 par l'empereur Charles IV qui avait reçu son éducation à Paris. En général, chaque université formait une espèce de république libre et indépendante, ayant juridiction sur tous ses membres. Ceux-ci n'étaient point soumis à l'autorité des magistrats des villes où les universités étaient établies.

Parmi les arts plastiques qui étaient tous au service de la religion, l'architecture occupait le premier rang. On y distinguait trois styles principaux : le *style byzantin* dont le modèle le plus parfait était l'église de Sainte-Sophie à Constantinople, le *style roman* et le *style gothique*. Depuis le XII[e] siècle il se forma des sociétés de constructeurs, dont des évêques et abbés faisaient parti. Les plus célèbres monuments de cette période sont : en France, les cathédrales de Paris, Chartres, Bourges, Rheims, Beauvais, Rouen, Amiens ; dans les Pays-Bas, les cathédrales d'Anvers, Bruxelles, Louvain ; en Allemagne, les cathédrales de Cologne, de Fribourg et de Strasbourg.

TABLE DES MATIÈRES.

INTRODUCTION.

I.

Le monde romain et le monde barbare avant la migration des peuples.

Page

II.

Migration des Peuples.

MOYEN-AGE.

Première période.

ÉTATS DE L'OCCIDENT.

I.

Royaumes germaniques en Italie.

II.

Royaumes germaniques en Afrique et dans les îles britanniques.

III.

Royaumes germaniques dans la Gaule et en Espagne.

IV.

Civilisation et institutions des Germains après l'invasion.

L'ORIENT.

I.

L'empire depuis la mort de Théodose-le-Grand jusqu'à l'avénement de la dynastie macédonienne.

II.

Les Arabes.

Deuxième période.

I.

L'empire franc sous les Carlovingiens (752—911).

II.

La maison de Saxe (919—1024).

III.

L'empire germanique sous les rois de la dynastie de Franconie (1024—1125).

IV.

La France.

V.

L'Angleterre.

VI.

L'Espagne.

VII.

Orient.

Troisième période.

(1096—1273.)

I.

Les Croisades.

II.

L'empire germanique sous les Hohenstaufen (1138—1254.)

III.

La France.

IV.

Angleterre.

I. — *Rois normands.*

II. — *Les quatre premiers rois de la maison d'Anjou ou des Plantagenets* (1154—1272).

V.

L'Espagne.

VI.

L'Orient.

Quatrième période.

Depuis la fin des Croisades jusqu'à la découverte de l'Amérique. (1273—1492).

I.

Empire d'Allemagne.

II.

France.

A. *Les derniers Capétiens.*

B. *Rois de la maison des Valois* (1328—1589.)

III.

Angleterre et Ecosse.

A. *Rois de la dynastie des Plantagenets.*

B. *Trois rois de la maison Lancastre.*

C. *Trois rois de la maison d'York.*

IV.

Italie.

V.

L'Espagne et le Portugal.

VI.

L'Orient.

APPENDICE.

LUXEMBOURG. — IMPRIMERIE J. JORIS.

104-9 Infl. of K. G.

161 §2 Schism of Heresies p. 70 & n

{40 § 8-9. Spain
{157 (VI) Moham. Spain,
251, 320-4

162 §3 rupture of Khalifat tr. 1057

219-26 Fred. II - + Hohenstaufen

XIII Feudalism of M. A., + 224 §7-9

260-89 - Germany 1250-1493

293-8 Ph. IV

312-14 - Louis XI + Chas VIII

320-3 Italy 1250 -

324 - Const. 1261-1453


Digitized by Google

